REVUE

DES

DEUX MONDES

XLIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CVII. — 1er SEPTEMBRE 1873.

IMPRIMERIE J. CHAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CENT SEPTIÈME

60,399

PARIS

BUREAU DE REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1873

L'ESPAGNE POLITIQUE

PREMIÈRE PARTIE.

LE CARACTÈRE ESPAGNOL ET LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE.

L'Espagne est pour l'étranger qui la visite aujourd'hui une terre fertile en étonnemens et en scandales. Il s'y est passé depuis quelques mois des choses fort étranges, qui pourraient faire croire que la société même y est en péril. Un gouvernement sans autorité, qui, s'agitant dans le vide, donnait moins des ordres que des conseils, et semblait prendre ses gestes pour des actions, — les principaux revenus publics taris dans leur source, la banqueroute presque inévitable, une guerre civile dont on ne prévoit pas le terme, d'éternels soulèvemens de cantons et de bourgades, qui s'érigent en états autonomes, d'opulentes cités en proie à des tribuns de hasard ou à des socialistes coupe-jarrets, des meurtres, des incendies, l'effrayante confusion de tous les pouvoirs, de tous les métiers et de toutes les idées, — ici des prêtres travestis en chefs de bande, qui font dérailler des trains, bâtonnent des alcades, fusillent leurs prisonniers et parfois détroussent les passans, là des soldats mutinés, chassant ou massacrant leurs chefs, ailleurs des aventuriers politiques en cape blanche, la plume au vent, promenant de lieu en lieu leur candidature perpétuelle, leurs grands airs de bravoure et une batterie de canons dont ils fortifient leur éloquence,— à Madrid, une assemblée où tout le monde, sauf les hommes de mérite, aspire à devenir ministre, des clubs d'énergumènes où l'on disserte, l'écume à la bouche, sur la propriété collective, sur les vertus du quart-état, et où l'on dresse des autels à la sainte indiscipline, — voilà le spectacle qu'a offert la Péninsule, et qui arrachait ce cri à un journa-

liste espagnol : « dans notre malheureuse patrie, personne ne veut plus obéir, personne ne sait plus commander. »

Depuis peu, une réaction salutaire s'est fait sentir; elle a porté au pouvoir un homme de bien et de caractère, qui veut et qui sait commander; il l'a déjà prouvé. Les actives sympathies de tous les honnêtes gens accompagnent dans son rude travail ce gouvernement réparateur. Pourra-t-il tout réparer? Le mal qu'on a laissé faire est bien grand. On a attendu pour agir que le malade fût tombé en frénésie. Quelqu'un demandait naguère que, des Pyrénées à Cadix, il fût institué dans chaque *pueblo* une chaire de sens commun, et à Malaga les enfans, dit la chronique, chantent un refrain dont le sens est que l'Espagne a grand besoin d'une bonne camisole de force. Telle est aussi l'opinion de beaucoup de Portugais; ils se plaignent des dangers que fait courir à leur pays le voisinage d'une république affolée et débordée. « Nous ressemblons, nous autres Portugais, disait l'un d'eux, à un propriétaire qui a pour plus proche voisin le directeur d'un hospice d'aliénés. Nos fenêtres donnent sur le préau où ces malheureux, trop mal surveillés, viennent s'ébattre ou se gourmer; la nuit comme le jour, nous entendons leurs clameurs et leurs trépignemens. Le pis est que de temps en temps ils brandissent des torches pour mettre le feu à notre maison; nous sommes obligés d'avoir toujours l'œil au guet et de ne pas lâcher un instant le piston de nos pompes. Nous en perdons le sommeil; hélas! peut-être finirons-nous par devenir fous nous-mêmes. »

Cependant il est bon qu'un voyageur se tienne en garde contre ses premières impressions. Elles sont plus trompeuses en Espagne que partout ailleurs, et il n'est pas nécessaire d'y séjourner longtemps pour découvrir que la grande majorité des Espagnols se compose de très honnêtes gens, qui jouissent de tout leur bon sens, assaisonné souvent de beaucoup d'esprit. Pour ce qui est des fous, chaque pays a les siens; ceux d'Espagne, entraînés par l'ardeur de leurs passions et la véhémence de leur sang à de redoutables excès, sont capables quelquefois de retours, de soudains repentirs, et combien ne voit-on pas de fous qui ne se repentent jamais! Si les montagnes du Guipuzcoa et de la Navarre sont infestées par des malandrins en soutane, si on est sujet à rencontrer autre part des vendeurs d'orviétan qui se promènent avec du canon, on peut observer en revanche que dans tel chef-lieu il a suffi d'un gouverneur qui avait du cœur, assisté d'une poignée de volontaires, pour réduire un soulèvement et renverser d'un souffle des barricades, qu'il est aussi des provinces entières, comme l'Aragon, où le peuple s'est chargé de maintenir l'ordre, et qu'en d'autres endroits les foules, s'insurgeant contre l'insurrection, ont fait rentrer brusquement dans leurs trappes les boute-feux et leur cohorte. L'étranger qui par-

court Madrid dans un jour d'échauffourée populaire s'étonnera peut-être de n'y pas apercevoir un seul va-nu-pieds pris de vin, ce qui fait que l'émeute même y conserve quelque dignité, et qu'il subsiste comme un reste de raison dans la démence. S'il lit les journaux conservateurs, pleins de vérités très fortes, de persiflages très ironiques, d'épigrammes découpées à l'emporte-pièce, il apprendra avec surprise de leurs rédacteurs en chef qu'ils ne sont jamais inquiétés. S'il assiste aux séances des cortès, où il trouvera les partis monarchiques, représentés par un ancien modéré et un ancien *unioniste*, aux prises avec plus de deux cents démocrates fédéraux, un jour il entendra M. Esteban Collantes démontrer à ces fédéraux que la république fédérale est une chimère, un autre jour M. Rios Rosas remontrer à ces démocrates que les conservateurs sont le nerf et la sauvegarde des sociétés, — et il remarquera que, si M. Esteban Collantes se fait écouter, M. Rios Rosas se fait applaudir. S'indigne-t-il des funestes exemples donnés par une soldatesque qui ne connaît plus ses chefs, on lui expliquera que jadis le parti fédéraliste n'a négligé aucune occasion de parler et d'écrire contre les armées permanentes, contre la conscription, contre les rigueurs du code militaire ou de l'*ordenanza*, contre l'indigne servitude du soldat, jurant par les antinomies de Proudhon, par la philosophie de Krause, que dès qu'il arriverait au pouvoir, son premier acte serait de briser les fers de ces esclaves et de les renvoyer dans leurs foyers. Il s'est trouvé qu'à l'échéance on avait besoin du soldat pour faire tête aux carlistes, et que les nouveaux gouvernans l'ont conjuré d'oublier leurs promesses, de porter quelque temps encore son collier de misère. Est-il étrange qu'une si dure déception ait fait des mécontens et des rebelles? N'est-il pas plus surprenant que l'armée espagnole compte encore des régimens et des corps entiers qui sont demeurés fidèles au drapeau, et qui, aussi mal payés que mal nourris, se battent bravement et gaîment dans une guerre de montagnes âpre, fatigante, ingrate, où il y a plus de mauvais coups que de gloire à récolter?

Que notre voyageur interroge ensuite tel Anglais ou tel Français qui dirige depuis des années dans la Péninsule l'exploitation d'une mine ou quelque entreprise industrielle, sûrement il leur entendra dire que l'ouvrier espagnol est non-seulement intelligent et plus laborieux qu'on ne suppose, mais facile d'humeur, prompt à s'accommoder, plus gouvernable peut-être que tout autre. Il se convaincra aussi par ses propres observations qu'ayant peu de besoins les classes inférieures d'Espagne ont peu de convoitises, que, leur dignité les disposant à ne point mépriser leur sort, elles ne sont guère travaillées par l'envie ou la haine du bonheur et de la richesse d'autrui, et qu'elles se distinguent dans l'habitude de la vie par une certaine noblesse de sentimens, par une générosité, par une

hidalguie native, par le respect de soi-même et des autres. On sera tenté d'en inférer que ce qui manque à ce troupeau bien disposé, ce sont des bergers dignes de le conduire. Quiconque a visité la *coronada villa* s'est aperçu bien vite que Madrid n'est pas seulement une ville de luxe et de plaisirs, qu'elle est une ville d'intelligence et de fine culture, qu'il s'y trouve une élite très nombreuse d'esprits éclairés et libéraux, quelques-uns tout à fait supérieurs, d'une souplesse et d'une ouverture merveilleuses, informés de tout, également instruits des affaires de leur pays et de celles de l'étranger, aptes au gouvernement, et qui figureraient avec honneur dans tous les conseils de l'Europe. Que reste-t-il après cela sinon d'accuser les étoiles, de conclure que les Espagnols sont l'un des peuples les mieux doués et les meilleurs de l'Europe, mais que les destins les ont condamnés, et qu'il est faux que les nations aient toujours le gouvernement qu'elles méritent?

C'est bien là l'intime pensée de cette élite d'hommes distingués dont nous venons de parler. Ils gémissent sur les misères de leur pays; mais ils n'ont garde de le renier, ni de le mépriser; ils ont pour lui des entrailles de miséricorde et de tendresse. — « Vous voyez jusqu'où nous sommes tombés, nous écrivait l'un d'eux, et pourtant soyez sûr que, dans l'état d'abandonnement où nous sommes, notre ancienne vertu nous soutient encore, et qu'en tout autre pays, soumis à l'épreuve que nous traversons, il se commettrait plus d'excès et plus de crimes qu'ici. En définitive, les grands criminels sont rares parmi nous; partout en Espagne, le bien est plus fort que le mal, et aucune société en Europe ne renferme plus d'élémens sains que la nôtre. » Ainsi parlent ces affligés, qui ne consentent point à désespérer de l'avenir. Ils ont la foi, ils opposent à l'épreuve présente les certitudes d'une invincible confiance; ils s'écrieraient volontiers avec un de leurs poètes : « Dans cette funeste rencontre, je prendrai pour symbole le faucon, avec son chaperon et sa chaîne; ce qui console mon infortune, c'est l'inscription mystérieuse que je lis sur son bandeau et qui dit : « Joyeux, à travers mes ténèbres, je vois déjà briller la pure lumière. »

. . . . . Alegre espero
Tras las tinieblas luz pura.

Quoiqu'il soit permis de beaucoup attribuer aux accidens fâcheux et au malheur des circonstances, nous aidons toujours à nos disgrâces, et nous répondons en quelque mesure de notre sort. S'il est en Espagne des politiques sans reproche, les partis ont tous quelque chose à se reprocher, aucun d'eux n'a un passé entièrement net; mais au lieu de faire un examen rigoureux de leurs péchés, ils préfèrent s'accuser réciproquement, et, dans les réquisitoires passion-

nés qu'ils fulminent les uns contre les autres, beaucoup de vérité se trouve mêlé à beaucoup d'injustice. « Qu'avez-vous fait de l'Espagne? disent les conservateurs aux républicains. Le 5 pour 100 coté à 16, le trésor vide, les carlistes maîtres de trois provinces, les commandemens et les charges confiés à des incapables qui galvaudent tout ce qu'ils touchent, le soldat sourd à la voix de ses généraux et de l'honneur, la marine infectée de cette contagion, nos bâtimens de guerre transformés en pirates, nos colonies compromises, l'unité nationale menacée et qui demain peut-être ne sera plus qu'un souvenir, un pays qui s'effondre, les héritiers de Charles-Quint condamnés aux mépris de l'Europe et, pour dire davantage, à la pitié du Mexique, — voilà vos œuvres. Que sommes-nous devenus entre vos mains? Où sont vos programmes? où sont vos promesses? où est cet âge d'or, cette ère de gloire et de félicité que vos songeurs nous annonçaient? » Les républicains leur ripostent : « Qui êtes-vous pour nous accuser? N'avez-vous pas commencé toutes les calamités que nous voyons? Vous nous reprochez la ruine des finances. Où était le 3 pour 100 quand nous avons pris le pouvoir? A 23. Et ne vous souvient-il plus que dès 1864 vous aviez fait dans le budget un déficit de plus de deux milliards de réaux, et que l'année suivante, lorsqu'un de vos ministres voulut opérer une souscription nationale de 300 millions, il n'en trouva que 55? Vous nous reprochez les carlistes. Il vous a fallu sept ans pour les réduire, et ils n'ont pas attendu que nous fussions aux affaires pour rentrer en campagne. Vous nous imputez la désorganisation de l'armée. Qui donc lui a enseigné la désobéissance, l'art dangereux des *pronunciamientos?* Qui, si ce n'est vous, a énervé le sentiment de la discipline dans les chefs et dans les soldats en les menant à l'assaut du pouvoir, en récompensant leurs trahisons par de scandaleux avancemens ou par des réductions de service? Et la marine, est-ce un des nôtres qui en 1868 l'a pour la première fois insurgée? Il vous sied mal de gémir sur les maux du pays; il est malade des leçons que vous lui avez données, et nous ne sommes que les tristes héritiers de vos fautes et de vos désastres. Plût au ciel que nous eussions pu n'accepter votre succession que sous bénéfice d'inventaire; mais notre avénement, qui est votre ouvrage, nous a surpris. En quatre ans, vous avez brisé deux couronnes, et c'est vous qui avez imposé la république à l'Espagne. »

Les républicains ont raison : on ne saurait sans la plus criante injustice les accuser d'avoir interrompu une ère de prospérité politique. Il n'ont point ouvert l'abîme; il leur reste à prouver qu'ils sont capables de le fermer. Sans entrer dans le détail de l'histoire d'Espagne depuis quarante ans, il est incontestable que la monarchie constitutionnelle n'avait pas réussi à s'y asseoir, ni à donner

aux institutions comme aux ministères cette durée et cet équilibre que réclame le développement des intérêts. « Dans la plupart des cas, a dit un publiciste anglais, mieux vaut l'esprit de suite avec la médiocrité que le tohu-bohu avec de grands talens. » L'Espagne a eu pour sa part les grands talens et le tohu-bohu. A la vérité, deux de ses hommes d'état ont opéré des miracles. L'un, type des conservateurs bouillans et des gouvernemens de combat, le général Narvaez, a su se faire obéir des tempêtes et maintenir l'Espagne en repos durant la révolution de 1848, qui a ébranlé les plus solides monarchies. L'autre, plus libéral et flegmatique, le général O'Donnell, a fait durer cinq ans un cabinet qui s'est illustré par de grands travaux publics, par le règlement définitif obtenu du saint-siége pour le désamortissement des biens du clergé, et par cette glorieuse guerre du Maroc dont le succès a excité les ombrages de l'Angleterre. Les exceptions ne font pas la règle; durant quarante ans, l'ordre n'a guère été en Espagne qu'un accident heureux. Le tohu-bohu a fini par dévorer les grands talens aussi bien que les petits. Quelle rapidité dans les mutations! Que de ministères faits et défaits en quelques jours! Les caractères les plus forts se sont brisés dans la lutte, la patience a manqué aux plus persévérans. Cette fragilité du pouvoir s'est communiquée aux principes mêmes de l'état; l'Espagne a eu coup sur coup cinq assemblées constituantes et plus de cinq constitutions. Triste sort pour un pays que d'être gouverné par des hommes et par des choses sans lendemain! ces régimes éphémères diminuent à la longue l'âme d'un peuple et n'y laissent de place que pour des pensées d'un jour.

Telle a été la destinée de l'Espagne, et il faut convenir que les amis de la monarchie lui ont fait plus de mal que ses ennemis, que la république n'a rien détruit, qu'elle a succédé à des institutions qui s'étaient comme acharnées à se détruire elles-mêmes, qu'elle est née de l'impuissance de constituer autre chose, qu'elle a bâti sur des décombres, et que, si elle avait besoin d'une excuse, elle la trouverait dans la déshérence d'un trône qui deux fois est resté vide. Aussi, avant de rechercher quelles difficultés particulières et nouvelles a pu susciter son avénement, il est naturel de se demander comment il se fait qu'un peuple doué de qualités rares n'ait pu se donner jusqu'aujourd'hui un gouvernement stable, et quelles influences malignes ont traversé en Espagne l'établissement de la monarchie constitutionnelle (1).

(1) La *Revue* a publié autrefois plus d'une étude sur la politique espagnole. Nous tenons surtout à rappeler ici les instructifs et remarquables travaux de M. Ch. de Marade, qui les a réunis dans deux volumes intitulés *l'Espagne moderne* et *les Révolutions de l'Espagne contemporaine*. Ces deux ouvrages jouissent en Espagne même d'une juste réputation.

I.

Montesquieu a remarqué que, les divers caractères des nations étant mêlés de vertus et de vices, il est d'heureux alliages d'où naissent de grands biens, qu'il en est d'autres dont il résulte de grands maux, que partant les vices politiques ne sont pas tous des vices moraux, ni tous les vices moraux des vices politiques. Il en va de même des qualités et des défauts de l'esprit; tel défaut peut servir en politique, telle qualité peut nuire. Les peuples lourds, à l'esprit épais, étrangers à toute idéalité, sont plus propres que les autres à se bien gouverner. Les chimères ont peu de prise sur eux, et ils se défient de leurs imaginations, quand par hasard ils en ont. Très attachés à leur intérêt, ils le prennent pour règle de leur conduite; s'ils découvrent que la liberté est plus favorable que le despotisme à la prospérité de leurs affaires, ils portent le génie des affaires dans l'exercice de la liberté. Soumis à leurs habitudes, ils sont disposés à préférer ce qu'ils ont et qu'ils connaissent à tout ce qu'on leur promet et qu'ils ignorent; il y aurait dans un bonheur inaccoutumé quelque chose qui les troublerait. Le souverain bien politique consiste pour eux dans une existence bien ordonnée, dans la certitude de pouvoir faire demain et l'an prochain ce qu'ils ont fait hier et l'an passé.

Les Espagnols sont à la fois une des races fines et une des races nobles de l'Europe. Ils savent unir la vivacité et la souplesse de l'esprit avec la hauteur des sentimens, la possession de soi-même avec la facilité du commerce, la noblesse du langage avec un exquis naturel et la parfaite simplicité des manières. Ils sont exempts de certains travers que tolèrent trop aisément certains peuples, qui pourtant ne sont pas lourds; on ne connaît guère chez eux la morgue doctrinaire de l'homme en place, le ton rogue des médiocrités prétentieuses, les airs suffisans d'un cuistre empêtré dans son personnage, l'insolence employée comme moyen de gouvernement. Ce qui frappe davantage encore, c'est qu'ils concilient la dignité avec la gaîté facile, avec un fonds intarissable de belle humeur.

On ne saurait trop vanter la gaîté espagnole; elle est un défi de l'homme à la destinée, une victoire de l'esprit sur les choses, un miracle, un don de la grâce. Qu'on y pense, une gaîté qui a résisté à trois siècles du régime le plus oppressif qu'ait jamais subi aucun peuple européen, une gaîté qui a traversé l'inquisition, l'ombre et le silence de Philippe II; cette belle humeur qui résiste à tout vit de peu et ne coûte guère à la Providence; elle ne réclame que de médiocres frais d'établissement, elle se suffit à elle-même. A quelqu'un qui lui demande : « Es-tu content? » un personnage de Lope de Vega répond : « Oui, car je veux l'être. » Il dit aussi : « Je veux

être pauvre et pas triste; de deux maux, je choisis le moindre. » « Quel homme singulier tu fais! s'écrie dans une pièce d'Alarcon un valet parlant à son maître; tu ne bois pas au cabaret, et pourtant tu t'y amuses; tes yeux, seigneur, versent la joie. » Ils abondent dans la Péninsule, ces yeux qui versent la joie; elle a inventé le bonheur économique, qui se compose de soleil, d'oisiveté, de causeries, d'airs de guitare, de journaux à un sou, de cigarettes à un liard, d'un peu de merluche, de beaucoup de verres d'eau et de l'espérance de voir tuer le dimanche qui va venir six taureaux bien encornés. Il n'est pas plus malaisé que cela d'être heureux, quand on sait s'y prendre. La capitale de l'Espagne est pleine de gens qui sont contens parce qu'ils veulent l'être : aussi le proverbe dit que la parfaite félicité est de vivre aux bords du Manzanarès, et que le second degré est d'être logé au paradis, pourvu qu'il y ait là-haut un guichet pour voir Madrid. Non, ce n'est pas s'aventurer que de prétendre qu'en dépit des carlistes, en dépit des incendies d'Alcoy, en dépit des pétroleurs de Séville, en dépit du sang qui crie et du coupon qui ne se paie pas, il y a dans l'Espagne d'aujourd'hui, telle qu'elle est, plus de gens contens, plus de vrai bonheur que dans la Prusse, le plus gouverné des pays, ou dans l'industrieuse et opulente Angleterre. L'Espagne pourrait dire à ces puissances orgueilleuses, qui méprisent ses haillons et condamnent superbement ses fous, ce que disait au roi Henri VIII le Pasquin de Calderon : « Peu m'importe de n'être pas roi du moment que je suis gai. Un philosophe répondit à un soldat qui lui vantait les grandeurs d'Alexandre son maître : — Cueille à terre la fleur que voici, porte-la à ton Alexandre et prie-le qu'il en fasse une semblable. Trophées, gloire, lauriers, triomphes, que lui sert tout cela, si après tant de prodiges il ne peut fabriquer une fleur si facile à pousser qu'elle se rencontre dans la première prairie venue? — Et moi, je représente de même à votre majesté que, monarque souverain comme vous l'êtes et admiré de tout l'univers, vous ne pouvez pourtant être gai, chose si commune et si vulgaire qu'on la trouve dans un gueux sans chemise comme moi, et qui demain peut-être sera mort de faim. »

Que l'Andalousie, ravagée par l'anarchie et ensanglantée par le crime, entende encore des bruissemens de castagnettes, que la veille ou le lendemain d'une émeute le Prado et le Buen-Retiro voient accourir en essaim sous leurs ombrages les plus beaux yeux du monde qui respirent la joie de vivre et l'orgueil du commandement, une si allègre insouciance a quelque chose d'héroïque et d'admirable; mais elle est un danger politique. Sa gaîté naturelle rend l'Espagnol indifférent à beaucoup de maux, *sufrido*, c'est-à-dire insensible à bien des privations, prompt à se distraire et à se consoler, et il est fâcheux qu'un peuple ait la consolation trop facile.

Sa belle humeur lui donne cette qualité qui n'a de nom que dans son admirable langue, la *conformidad* ou la disposition à s'accommoder de son sort, et il en résulte qu'il vit sans trop souffrir dans certaines situations qui seraient insupportables à tout autre. Elle lui donne un enjouement qui voit dans les tragédies de l'état des comédies de cape et d'épée, qui s'amuse à en deviner l'intrigue, à en prévoir le dénoûment, à siffler le capitan qui reste court, à battre des mains au spirituel aventurier qui a le mot juste et se tire des embarras les plus épineux par une *grâce*.

Cette société, qui se croit au spectacle, assiste en étrangère à ses propres destinées; il faut qu'on la réduise aux plus dures extrémités pour qu'elle songe enfin à se défendre contre le malheur. L'Espagnol aime à s'épargner la fatigue des longues prévoyances. Même dans la grave Castille le paysan ne cultive de terre que ce qu'il en faut pour suffire à sa subsistance; il emploie à jouir de la vie le temps qu'il perdrait à ensemencer et à labourer le reste. L'ouvrier de Madrid et de Séville dépense en un jour de liesse le fruit de son épargne, et se résigne sans effort à vivre de régime jusqu'à ce que sa tirelire, remise à flot, soit grosse d'une nouvelle folie. Pareillement le peuple espagnol se paie à lui-même de temps à autre la fête d'une révolution : arrive que pourra, il a fait ce jour-là ce qui lui plaisait; quelles que soient les conséquences de son action, il se sent de force à les supporter. L'Espagne vit au jour le jour; nulle part les lendemains ne sont si légers, on les soulève comme une plume. Heureux, politiquement parlant, sont les peuples à qui pèse le souci du lendemain : ils dormiraient mal sous l'abri vacillant d'une tente, qu'emportera le premier vent d'orage; ils prennent de la chaux et du sable, ils se bâtissent des maisons et des gouvernemens qui durent.

Si l'Espagne est éternellement gaie, c'est qu'elle est éternellement jeune, et ceci est encore un miracle. Jeune après avoir eu des maîtres qui tout vivans se donnaient la représentation de leurs funérailles, jeune après Philippe III et Charles II, après Charles IV et Ferdinand VII, après le trop long règne de la défiance saturnienne ou de l'imbécile bigoterie! On trouve le secret de bien des choses dans les maîtres de la poésie castillane, fidèles interprètes du génie de leur nation, et si différens de ces admirables poètes italiens, qui, hormis l'Arioste, n'ont jamais été ni gais ni jeunes. Lope de Vega nous montre un empereur rencontrant dans les bois un paysan à la tête blanche, mais si vif et si vert qu'on ne sait quel âge lui donner. « N'avez-vous jamais vu, répond le paysan à cet empereur qui s'étonne, un arbre antique dont le tronc, quoique ridé, se couronne de verts rejetons? Voilà où j'en suis; le temps passe, et je me succède à moi-même. »

Yo me sucedo á mi mismo.

Ce mot est l'emblème de l'Espagne; les siècles passent, elle se succède à elle-même. Les Italiens, qui ne sont pas jeunes, ont fait preuve dans ces dernières années d'un esprit de conduite qui a singulièrement avancé leurs affaires. La jeunesse, ce bien précieux, est une terrible chose en politique; l'expérience ne l'instruit point, elle est l'éternelle recommenceuse. La jeunesse ne sait ni prévoir, ni obéir, ni craindre; elle ne craint pas même ce que les sages appréhendent plus que tout le reste, l'inconnu. « Rien ne m'effraie tant que l'indéfini, disait un jour aux cortès de 1870 l'un des premiers orateurs de la tribune espagnole, M. Cánovas del Castillo. Je ne crains pas les multitudes, je ne crains pas les réformes, je ne crains pas même les grandes catastrophes de l'histoire, quand elles ont des solutions déterminées et nettes. En revanche, je redoute tout mouvement politique, pour inoffensif qu'il paraisse, lorsqu'il ne répond pas à une formule précise, lorsqu'il est engendré par des illusions, par ces fantômes qu'on appelle les idées vagues, lesquelles conduisent le plus souvent à de terribles déceptions et à de funestes reculs. » Et il disait encore : « Je ne crains ni les compromis, ni les responsabilités, ni l'injustice de mes adversaires; je ne crains qu'une chose, c'est l'inconnu, et jamais je ne transigerai avec lui. »

Quand la jeunesse a fait un pacte téméraire avec l'inconnu, et que l'inconnu l'a trompée, elle n'accuse point son aveuglement, elle s'en prend aux choses et aux hommes, et, s'irritant contre ses maux, elle n'en cherche pas longtemps le remède; le premier qui se présente lui semble bon, son impatience recourt aux expédiens. « Il y a, messieurs, disait la même année le même orateur, il y a dans le cœur et dans la manière de sentir de notre peuple une fatale disposition qui, aidée par l'imprévoyance, le pousse à remplacer sans examen suffisant une solution par une autre, à chercher dans un changement d'attitude un remède facile à ses embarras, qui ne se laissent pas si aisément corriger. La disposition dont je parle se révèle par des phrases comme celles-ci, que nous entendons répéter tous les jours : tout plutôt que cela, il faut sortir à tout prix de ce mauvais pas, et par le premier chemin venu! Ce triste programme, l'histoire en fait foi, est la cause permanente des fréquentes et déplorables perturbations qui pendant plus de quarante ans ont affligé notre pays. » C'est ainsi en effet que les peuples jeunes ne voient de remède à une révolution manquée que dans une nouvelle révolution. Ils ressemblent à ce goutteux qu'un empirique se fit fort de guérir. Les drogues opérèrent si bien qu'après peu de jours le malade n'était plus goutteux; mais il était devenu paralytique, et on assure qu'il s'écriait dans ses oraisons : Seigneur Dieu, rendez-moi ma goutte! Le ciel entend souvent des vœux pareils au lendemain des

révolutions. Il en est d'heureuses, il en est de nécessaires, il en est d'autres après lesquelles on crie de toutes parts : Seigneur Dieu, rendez-nous ce gouvernement que nous haïssions et délivrez-nous des intrigans! O vanité des illusions! le monde est plein de gens et de peuples qui redemandent leur goutte.

Ce n'est pas seulement la complexion naturelle des Espagnols qui a nui à la solidité de leur établissement politique; il faut tenir compte de plis depuis longtemps contractés, d'habitudes qui résultent de leur histoire et de l'éducation qu'elle leur a donnée. Les élans chevaleresques, l'héroïsme, le mépris du danger, la générosité à l'égard des petits et des vaincus, la charité exercée sans faste, ces pitiés et ces tendresses qui siéent aux forts, l'Espagne a tout cela; les vertus éclatantes et les vertus touchantes croissent comme d'elles-mêmes sur cette terre d'orangers et de palmiers. Ce qui lui manque, c'est une vertu toute bourgeoise, qui n'a rien de brillant, et qu'on appelle le respect de la loi ou l'esprit légal, indispensable condition de la monarchie constitutionnelle aussi bien que de la république.

A quelle école les Espagnols auraient-ils appris le respect de la loi? Le despotisme a été souvent civilisateur, il a travaillé à l'éducation de plus d'un peuple, témoin l'histoire de Prusse et de France; la tyrannie au contraire n'enseigne rien que la crainte ou l'idolâtrie du tyran. Or ce n'est point un despotisme ordinaire qui a régi l'Espagne pendant trois cents ans; que n'a-t-elle eu pour maîtres des Louis XIV ou des Frédéric II! Un publiciste disait au commencement de ce siècle que le roi catholique était au pied de la lettre le père de ses peuples, et qu'il avait la faculté de faire tout ce qui lui semblait bon dans toutes les sphères de la vie du citoyen, dans l'intérieur des familles et dans le ménage des particuliers. L'inquisition était un tribunal spirituel au service du trône, qui communiquait, pour ainsi dire, à la puissance royale toute l'étendue qu'a la religion, et lui conférait l'empire des consciences, le règlement des mœurs et de la vie privée. Grâce à ces juges omnipotens, qui poursuivaient à titre d'hérésie tout ce qui était ou paraissait contraire aux intérêts du prince, le bras royal atteignait d'indéfinissables délits dont aucun tribunal de justice humaine n'aurait pu connaître. Qui dira où commence et où finit l'hérésie? Quand le trésor est pauvre, la plus grande hérésie pour un particulier est d'être riche, et un souverain qui a des inquisiteurs à ses ordres confisque les biens de ses sujets sans avoir à invoquer une loi, sans prendre la peine de rédiger un décret; il lui suffit de dénoncer un danger ou le soupçon d'un danger. Le gouvernement de l'Espagne fut durant trois siècles un gouvernement de salut public qui n'avait d'autre règle que la raison d'état, à laquelle l'église, dont le prince se servait sous couleur de la servir, prêtait la sainte majesté d'une

religion. Aussi les poètes officiels de Philippe III et de Philippe IV enseignaient-ils qu'il n'y a pas de principes ni de contrats qui obligent le roi, parce qu'il est l'auteur des contrats et des principes. « Qui a établi cette loi? s'écrie le roi don Pèdre dans le *Valiente justiciero* de Moreto. — Des priviléges octroyés par vos ancêtres à nous qui naquîmes grands d'Espagne. — Étaient-ils plus rois que moi? — Non, seigneur. — Eh bien! si je suis autant qu'eux, celui qui fit la loi est l'arbitre de la loi, et je saurai l'observer quand cela pourra convenir à mes intérêts, et la violer aussi pour faire un juste châtiment. »

Les Espagnols ont subi longtemps ce régime, et ils n'en sont pas morts : c'est la plus forte preuve qu'ils aient donnée de leur puissante vitalité; mais l'arbitraire consacré par la religion ne domine pas pendant des siècles sur une nation sans entrer dans ses chairs et dans ses os. L'Espagne a passé brusquement de l'inquisition à la révolution, et la monarchie constitutionnelle y a ressemblé trop souvent à un gouvernement de salut public, trop souvent elle a invoqué la raison d'état : il semblait que l'office propre des cortès fût de lui voter des pouvoirs extraordinaires ou des bills d'indemnité. L'administration n'a pas été plus timorée que ses maîtres. Que de litiges, que de questions résolues par l'intérêt, par la force, par le bon plaisir! Instruit par ces leçons, le peuple s'est trop accoutumé à ne voir dans la sagesse politique que l'art ingénieux d'éluder les lois, et dans les lois elles-mêmes des difficultés inventées pour exercer l'imagination des gens d'esprit, — et il y a tant d'esprit en Espagne! « A quoi bon faire encore des lois, s'il n'y a point d'Espagnols pour leur obéir? » demandait récemment un député aux cortès. C'est pousser les choses à l'extrême; on peut toutefois affirmer que dans nul autre pays l'illégalité n'est considérée comme un péché si véniel. Sur la rive gauche de la Bidassoa, elle fait en quelque sorte partie de l'art de vivre, et, comme l'écrivait quelqu'un ici même, « l'offensé attend patiemment une occasion pour se faire justice, le marchand ouvre un compte-courant aux complaisances du douanier, et le voyageur prend un sauf-conduit du voleur. C'est l'ordre dans le désordre (1). »

Les partis qui divisent l'Espagne et qui ont occupé tour à tour le pouvoir ne se sont pas appliqués à enseigner au peuple l'esprit légal. Cette tâche revenait de droit au parti conservateur; mais ce qu'il y a de plus rare aujourd'hui, non-seulement au-delà des Pyrénées, mais dans toute l'Europe, si on excepte la Grande-Bretagne, c'est un vrai conservateur. On donne souvent ce nom à des hommes qui rêvent des restaurations impossibles par des coups de main ou des

(1) *Le Pamphlet et les mœurs politiques en Espagne*, par Gustave d'Alaux, dans la *Revue* du 15 juillet 1847.

tours d'escamotage. C'est abuser du mot, ces gens-là ne sont que des révolutionnaires retournés. Le vrai conservateur est l'homme qui, respectueux pour les traditions, ne croit qu'aux progrès lents accomplis par des moyens strictement légaux. Il peut avoir ses préventions, ses préjugés; il ne laisse pas de représenter dans ce monde une assez belle chose, le culte du droit et la parfaite probité politique. Cette noble espèce est à peu près perdue. Peut-on s'en étonner dans un siècle où des princes très légitimes ont fondé leur fortune sur des moyens très illégitimes, dans un siècle où le Vatican lui-même remplace les traditions par des coups d'état, et les étrangle révolutionnairement dans des conciles qui ne sont que des chausse-trapes? Ne soyons pas trop sévères pour les conservateurs espagnols, modérés ou libéraux; ils avaient du moins le courage de leurs actions, la franchise de se donner pour ce qu'ils étaient. L'Espagnol est le moins hypocrite des hommes, il étale avec candeur ses passions et ses calculs, et le magasin vaut souvent mieux que la devanture. Modérés et unionistes se sont tous mis à leur heure au-dessus des lois, et ils ne s'en cachaient pas. Le général Narvaez disait tout haut qu'il lui fallait six mois de dictature, après quoi il rétablirait en Espagne le règne de la constitution et de la liberté. Le général O'Donnell de son côté ourdissait savamment quelque conspiration militaire, s'engageant à restaurer, dès qu'il aurait réussi, les lois, la discipline et le respect de la royauté. Ces deux hommes semblaient dire : « Laissez-nous commettre aujourd'hui encore une petite illégalité, demain nous serons irréprochables, et nous expierons nos péchés en fusillant sans rémission quiconque serait tenté de suivre les exemples que nous avons donnés. »

Les progressistes, qui sont devenus plus tard les radicaux, n'étaient pas tenus à plus de scrupule que les conservateurs; on ne pouvait exiger d'eux qu'ils fussent plus corrects dans le choix de leurs moyens. Leur fonction propre était de vouloir le progrès, et l'Espagne en a fait de considérables qui leur sont dus; mais un ministre libéral disait d'eux avec raison en 1856 « que le ciel leur avait refusé le don de la sagesse et de la modération. » Quand ils ont eu la majorité dans les cortès, ils ont poussé à l'extrême ce goût des nouveautés hasardeuses, cette impatience de tout changer, qui est le défaut des partis avancés. A bas tout ce qui est, *abajo todo lo existente!* fut trop souvent leur mot d'ordre. Pour que la loi soit respectée, la première condition est qu'elle soit bonne, la seconde qu'elle soit ancienne. En Espagne, on n'a jamais laissé aux lois ni aux constitutions le temps de vieillir; on en pourrait citer qui étaient mortes avant même d'avoir été promulguées. Au lieu de les améliorer, on jugeait plus simple de les détruire; au lieu de réparer la

maison, on la reprenait par le pied et on refaisait les gros murs.

Faute de cette *templanza* ou de cette vertu de la modération qui est si nécessaire dans toutes les affaires d'état, les progressistes ne se sont pas assez défiés de cette inclination qui porte les peuples latins à chercher l'absolu dans la politique, à décréter des décalogues du haut d'un mont Sinaï. La politique est une science expérimentale, et en vérité, comme la médecine, moins encore une science qu'un art. Que dirait-on d'un médecin qui ordonnerait le même régime à tous ses malades sans tenir compte de leur tempérament? et que faut-il penser des hommes d'état qui imposent des institutions à un peuple sans consulter ses mœurs, ses traditions, ni son histoire? Le malheur des progressistes est d'avoir été trop longtemps dans l'opposition, de s'être accoutumés à considérer le pouvoir comme un ennemi auquel il faut rendre l'existence amère ou impossible. Aussitôt qu'ils ont prévalu dans les cortès, ils se sont occupés de réduire une autorité que de longs déboires leur avaient appris à haïr, et ils ont proclamé toutes les libertés sans tempérament et sans précaution. Ont-ils eu en main le pouvoir, ils ont senti bientôt que les lois qu'ils avaient fait passer étaient inapplicables. C'étaient ce qu'on appelle en Espagne des constitutions de jours de fête, fort bonnes quand tout le monde est d'accord pour pavoiser sa maison, impraticables dès qu'on ne s'entend plus et qu'un gouvernement menacé a besoin de se défendre. Les auteurs de ces institutions se voyaient dans l'impossibilité de gouverner légalement; ils suppléaient à la loi par des expédiens ou se tiraient d'affaire par des coups de force, et, après avoir été parfaitement libéraux, ils devenaient parfaitement arbitraires. Sous l'ancien régime, l'Espagne était un pays où le pouvoir avait le droit de tout faire et le peuple le droit de ne rien dire. Aujourd'hui le peuple a conquis le droit de tout dire; quand le pouvoir renoncera-t-il à la liberté de tout faire?

Une autre maladie organique qui travaille l'Espagne est ce singulier penchant à l'anarchie ou au morcellement politique, dont elle a donné tant de témoignages manifestes, jamais plus, il est vrai, que dans ces jours de fédéralisme où non-seulement chaque commune, mais chaque Espagnol, si M. Salmeron n'y mettait ordre, finirait par se transformer en un canton fédéral. Avant d'être une nation, l'Espagne fut une collection de petits états indépendans toujours aux prises les uns avec les autres; huit siècles de guerre civile, voilà son histoire au moyen âge. Ferdinand et Isabelle sont venus, et après eux la maison d'Autriche, qui a substitué le despotisme au chaos; mais dans la pensée de Charles-Quint et de ses successeurs le plus sûr garant de l'unité nationale était l'unité religieuse, et ils n'ont point cherché, comme cela s'est fait ailleurs, à établir solidement dans les provinces l'unité administrative et civile. Il leur a

paru que, pourvu que toutes les consciences espagnoles fussent taillées sur le même patron, on pouvait tolérer sans inconvénient des différences de coutumes, d'usages et de pratiques, et que des évêques et des inquisiteurs nommés par le roi sont les meilleurs gardiens de l'ordre public. A côté d'un inquisiteur, c'est un mince personnage qu'un préfet. Aragonais, Galiciens, Andaloux, étaient tous condamnés à l'orthodoxie perpétuelle; on les contraignait de porter leurs consciences au saint-office pour y recevoir le poinçon; malheur à celles qui n'étaient pas au titre légal! Si l'état disposait de leur âme, en retour il ménageait certaines habitudes traditionnelles qui leur étaient chères; il en résulta que sous le gouvernement le plus compressif les provinces ont gardé un caractère propre, et qu'aujourd'hui les Galiciens, les Andaloux et les Catalans sont presque des étrangers les uns pour les autres. Le saint-office, qui les retenait tous dans le devoir, a disparu. Le grand arbre tombé, les arbustes qui végétaient à son pied et qu'il offusquait de son ombre, délivrés de cette gênante tutelle, ont grandi plus librement. La réforme de 1833, les lois organiques de 1845, en centralisant l'Espagne, ont fortifié le pouvoir des préfets et des bureaux; mais cette autorité de récente origine n'est hors d'insulte qu'aussi longtemps que le gouvernement est fort.

En France, l'administration est l'élément permanent de la société et lui permet de conserver son identité au travers de toutes les révolutions; le gouvernement passe, la société demeure. En Espagne, quand le gouvernement tombe, la nation même paraît en danger de périr, car il entraîne l'administration dans sa chute, elle disparaît comme un songe. Qu'est-ce qu'une révolution pour Malaga? Un jour de fête où elle a le bonheur d'expulser ses douaniers. Qu'est-ce qu'une révolution pour Séville? Un jour d'ivresse, où l'on supprime l'octroi et le papier timbré. Voilà ce qui se passe dans toute la Péninsule. Dès qu'une émeute victorieuse a renversé le pouvoir central, chaque ville nomme sa junte révolutionnaire, qui elle-même nomme les autorités locales, renouvelle tout le personnel des employés, abolit des impôts ou frappe de nouvelles contributions, enrégimente des volontaires, promulgue des décrets, ordonne des arrestations, comme si elle était seule en Espagne, seule dans le monde entier. Souvent même elle coupe les fils du télégraphe ou détruit les rails du chemin de fer pour s'assurer que personne ne viendra la déranger, et pour éviter toute communication désagréable avec le dehors. C'est une grosse affaire pour le pouvoir central, quand il est parvenu à se reconstituer, d'avoir raison de toutes ces autonomies municipales.

Cette force de l'esprit local est une disposition innée à l'Espagne; mais les circonstances l'ont favorisée. Un Espagnol qui connaît bien son pays nous disait un jour que la guerre d'indépendance avait

exercé à cet égard une influence funeste, tant il est vrai que les vertus et l'héroïsme même peuvent nuire en politique. Si jamais peuple a fait une action osée et donné un éclatant exemple de virile résolution, ce fut le peuple espagnol en 1808. Le défi jeté par une nation sans armée, sans généraux, sans finances, au grand capitaine qui tenait l'Europe sous son pied, restera l'un des plus étonnans spectacles de l'histoire. Cette folie eut raison contre la raison, et de malheur en malheur elle lassa la défaite; mais elle eut des conséquences sociales qu'on n'avait pas prévues. Pendant plus de quatre ans, l'Espagne insurgée vécut sans gouvernement. La junte centrale et les cortès de Cadix n'avaient qu'un pouvoir bien circonscrit; dans tout le reste du pays, chaque bourg, chaque village qui avait déclaré de son chef et en son propre nom la guerre à Napoléon Ier ne pouvait prendre conseil que de lui-même pour organiser la résistance, pour se procurer des ressources, recruter des bandes, régler son plan de campagne. Le gouvernement était partout et n'était nulle part, et dans cette anarchie organisée chacun, ne relevant que de soi, ne répondait de soi à personne. Il est dangereux pour un peuple de se passer de l'état pendant cinq ans; il peut être tenté de s'en passer toujours comme d'une chose inutile, et la guerre d'indépendance a causé à la société espagnole un ébranlement profond dont elle paraît ressentir encore le contre-coup, lorsqu'après chacune de ses révolutions elle semble prête à se disloquer. N'a-t-on pas vu après cinq mois de guerre nationale la France, plus fortement organisée, avoir peine à reprendre son équilibre, et se sentir menacée d'une décomposition politique dont personne ne soupçonnait le danger? La commune a été la triste rançon des généreux efforts qu'elle avait faits pour se reprendre à un ennemi victorieux, qui la tenait séparée de son gouvernement par une muraille de fer.

Les Espagnols, a dit un Espagnol, ont toujours été brouillés avec le possible. C'est à la fois leur grandeur et leur infériorité. Leur histoire est pleine de traits dignes d'une âme téméraire,

Et grande encore plus que folle.

M. Cánovas del Castillo, dans son admirable étude sur la maison d'Autriche (1), a montré que la politique des Charles-Quint et des

(1) *De la Casa de Austria en España, bosquejo histórico de D. A. Cánovas del Castillo*, Madrid 1869. — L'un des chefs les plus marquans de l'ancien parti modéré, M. Alejandro Llorente, esprit sagace et pénétrant, prépare à l'aide de documens inédits une histoire financière du règne de Philippe II. Ce travail jettera un nouveau jour sur les expédiens auxquels ce maître de deux mondes, éternellement besoigneux, se voyait contraint de recourir pour payer ses soldats et pour acheter tous les personnages considérables d'Europe qui étaient à vendre.

Philippe II n'a été que la plus gigantesque des aventures. Un pays de 9 millions d'habitans, situé à l'un des bouts de l'Europe, moins riche que ses voisins, et qui ne pouvait porter au-delà de ses frontières plus de 20,000 soldats à la fois, a rêvé la monarchie universelle. En même temps qu'il dominait sur le vieux monde, il en inventait un autre et conquérait de l'autre côté de l'Océan des provinces nouvelles aussi vastes que les plus grands empires. C'était forcer la nature, et une telle gageure n'a pu être gagnée quelque temps que par l'habileté consommée des princes, par l'incomparable valeur du soldat, par l'opiniâtreté d'une ambition possédée de sa chimère et que rien ne rebutait. Enfin il a fallu céder au sort et à la force des choses, qui tôt ou tard assignent aux prétentions leurs véritables frontières. Les Bourbons ont eu le mérite de rendre l'Espagne à ses légitimes destinées. Au siècle dernier, le bon sens la gouverna pendant trente ans sous le nom de Charles III, le prince le plus sage et le plus éclairé qu'elle ait eu, lequel, s'étant avisé qu'elle avait trop de moines et pas assez de chemins, pas assez de bras ou d'esprits utilement occupés, s'appliqua sans relâche à la dégourdir et à l'enrichir, à réveiller la langueur de ses industries, à lui donner avec la liberté commerciale un timide commencement de la liberté de penser. Ce ne fut pas le plus populaire de ses souverains; beaucoup d'Espagnols d'alors estimaient qu'un moine est plus utile à la société qu'une grande route, beaucoup d'autres préféreraient une aventure à un canal.

Les amateurs de cas fortuits furent bien servis par les circonstances qui suivirent, et la guerre d'indépendance vint combler leurs vœux; elle a développé avec l'anarchie ce goût des hasards, autre maladie dont souffre la société espagnole. Qu'on se représente tous ces étudians qui interrompaient leurs études à peine commencées, ces moines qui jetaient le froc aux orties, ces contrebandiers qui, las de se battre contre des douaniers, rêvaient de plus illustres exploits, ces pâtres qui se séparaient de leurs moutons pour se faire tous chefs de bande et s'en aller courir la montagne à pied, la plaine à cheval, enlevant des dépêches, interceptant des convois, tuant l'ennemi en détail, surprenant par un coup de main les détachemens isolés, fondant comme l'aigle sur leur proie et regagnant avec leur butin le creux de leur rocher, souvent malheureux, bientôt consolés, jouant avec délices cette grande partie que l'Espagnol préfère à toutes les autres, celle où sa vie est l'enjeu. Que la paix parut insipide à ces héros! quel morne ennui les saisit en rentrant dans la vie d'habitude! Ils prenaient en pitié leurs moutons ou leur sombre étude d'*escribano*. Des rêves terribles et charmans troublaient leurs oisivetés.

On voit dans la plus remarquable comédie espagnole qui ait été

faite sous la monarchie constitutionnelle un valet de chambre, nommé Ramon, dont le maître fut en son temps un intrépide coureur de bonnes fortunes. Son domestique avait part à ses secrets et l'accompagnait dans ses hasards, habile à glisser un billet ou à corrompre une camériste; mais tout finit, Lovelace s'est marié, et sa femme est un parangon de ménagère. « Il me semble, s'écrie Ramon, que me voilà devenu aussi mari que mon maître. Cette maison est un couvent; on ne me laisse aller à la promenade qu'un dimanche sur trois et pendant une couple d'heures; si je tarde à rentrer, la señora prend de l'humeur... Je balaie, je vais au marché, et je dois noter dans un petit livre toutes mes emplettes avec les prix; manque-t-il deux cuartos, il faut que je me creuse la cervelle jusqu'à ce qu'il en sorte un compte juste. » Et il ajoute avec l'accent du désespoir : « Vive Dieu! je ne suis pas fait pour cela, l'ordre me tue, *el orden me mata!* » Combien de ces *guerilleros* et de ces *cabecillas* de la guerre d'indépendance ont pu s'écrier avec Ramon: L'ordre me tue! En 1833, ils bénirent don Carlos, qui leur ramenait des jours heureux, et promettait à leur escopette un regain de prouesses. Ces prisonniers de l'ordre eurent hâte de se mettre au large, et ils s'y prirent si bien qu'ils ont fait durer sept ans leur plaisir. Elles ont leurs gloires, les guerres de partisans. L'inconvénient est que, plus encore que les autres, elles suspendent le règne des lois et de la morale; la cause que l'on sert autorise tout et sanctifie tout. On a dit qu'il n'y a que l'épaisseur d'une feuille de papier entre le génie et la folie; aussi plus d'un extravagant se croit du génie, et pareillement plus d'un bandit se prend pour un héros. De telles confusions ne sont pas rares dans un pays où l'on méprise les choses communes, où l'on demande de l'extraordinaire à la vertu et où règne une sorte de complaisance romantique pour les beaux crimes, lesquels au contraire sont peu goûtés de ceux qui en pâtissent, car jamais homme volé n'admira son voleur, — peu goûtés aussi du moraliste qui leur reproche de brouiller toutes les idées. « Je suis un voleur, c'est vrai, disait un jour un bandit espagnol, mais un voleur honnête, un *honradó ladron*. » Il eût pu dire aussi avec certain escroc des *Nouvelles* de Cervantes : Voleur, je le suis pour servir Dieu et les gens de bien. « C'est une chose nouvelle pour moi, s'écria Cortado, qu'il y ait dans le monde des voleurs qui servent Dieu et les bonnes gens, » à quoi le joli garçon repartit : « Seigneur, je ne me pique pas de théologie; ce que je sais, c'est que chacun dans son métier peut servir le roi et louer Dieu. »

Toutes les aventures ne se passent pas dans les bois, et les aventuriers n'ont pas tous l'escopette au poing. La politique a les siens, qui ne sont pas moins dangereux que les autres. La monarchie parlementaire est par essence un gouvernement bourgeois, elle ne

prospère que par les qualités et les défauts mêmes de l'esprit bourgeois, je veux dire certain sens pratique qui compte avec les difficultés, le respect un peu timide des supériorités et la disposition à leur laisser les premières places, une circonspection qui répugne à trop hasarder, qui redoute les moyens extrêmes, les solutions violentes. Le gouvernement constitutionnel est incompatible avec l'esprit d'aventure, ses plus redoutables ennemis sont les casse-cous, et il lui est difficile de réussir chez un peuple où un trop grand nombre d'hommes aspirent aux premières charges de l'état, et sont prêts à tout risquer pour satisfaire leurs prétentions. Qu'on suppose un pays d'égalité absolue, où tout le monde peut prétendre à tout, et dans lequel tout le monde peut se croire capable de tout, parce que la moyenne des intelligences y est pareille à ces terres heureuses de la Vieille-Castille que l'agriculteur se contente de gratter avec une charrue légère, sans prendre seulement la peine de les fumer. Supposons encore un pays où beaucoup de paresseux ont l'orgueil de leur paresse et professent pour beaucoup de métiers une espèce de mépris traditionnel; donnez à ces paresseux une forte dose de cette hardiesse d'imagination, propre aux peuples du midi, qui, féconde en mirages, ne demande qu'un grain de sable pour se bâtir un palais; ajoutez-y un certain fatalisme presque oriental qui croit que toute chose arrive parce qu'elle devait arriver, que chaque homme naît avec ses chances écrites dans la paume de sa main, et que « deux instans de bonheur valent mieux qu'un siècle de mérite (1). » Ajoutez aussi que l'industrie et le commerce, étant fort arriérés, fournissent un emploi trop restreint aux forces actives de cette nation, un écoulement insuffisant au génie d'entreprise, et qu'au contraire les fonctions publiques, accessibles à tous, sont accompagnées d'une prime assez considérable pour stimuler l'ambition, de telle sorte que tout homme qui devient ministre est presque assuré de jouir sa vie durant d'une pension de 30,000 réaux, que tout employé qui aura traversé les bureaux touchera en les quittant une fiche de consolation, et que dans un budget en déficit 50 millions de francs sont affectés au paiement d'indemnités ou de retraites connues sous le nom de *monte-pios*, de *cesantias* ou de *jubilaciones*. Admettons enfin que toute révolution ou même tout changement ministériel a pour premier effet de renouveler l'administration du haut en bas, depuis le sous-secrétaire d'état jusqu'aux huissiers et aux portiers. Si telle est la situation de l'Espagne, nous étonnerons-nous que tant de gens y soient occupés à spéculer sur les *crises* comme ailleurs on spécule sur la hausse et sur la baisse, que

(1) Siglos de merecimiento
Trueco á puntos de ventura.
(Alarcon, *Las Paredes oyen*, I, 1.)

les courtiers en révolutions y abondent, que la conspiration y devienne une carrière, les aventures une industrie, et que les intérêts et le repos des gens de paix y soient trop souvent compromis par les artistes en politique picaresque?

Le chef-d'œuvre de la littérature espagnole est l'histoire des mésaventures d'un aventurier et en général des disgrâces qu'essuie dans ce monde l'esprit romanesque. L'auteur était bien de son pays; il appartenait, lui aussi, à la race des romanesques. Ayant rêvé la fortune et la gloire, il était allé les chercher à Lépante. Que lui en revint-il? Trois coups d'arquebuse, un bras à jamais mutilé, cinq années de dure servitude en Barbarie et, comme les malheurs appellent les malheurs, d'injustes persécutions, de nouveaux emprisonnemens, la misère et la faim. Il composa son roman dans une de ses captivités, et en grande âme espagnole qu'il était, au lieu de maudire la malignité de sa fortune, au lieu de s'apitoyer sur lui-même et d'attendrir le monde par ses mélancolies, il se consola de ses déceptions en les raillant, et son livre, écrit par un détrompé, est une source d'inépuisable gaîté pour tous les peuples et pour tous les siècles. Il y a encore des don Quichottes en Espagne; on y voit aujourd'hui même des hommes qui se battent pour ou contre des moulins à vent, qui arrachent à leur cage des lions rugissans, et penseraient bien faire en mettant au large des galériens (1). Toutefois, si ces don Quichottes sont aussi extravagans que leur glorieux ancêtre, ils sont la plupart moins désintéressés. Leur Dulcinée du Toboso a une dot, elle leur a promis la présidence du conseil ou des appointemens de maréchal.

La race des Sanchos n'a pas non plus disparu d'Espagne. Beaucoup de gens y rêvent encore d'une île, et partent d'un pied léger à sa recherche; cette île est un *destino* ou un bon petit emploi de quelques mille *pesetas*. Ils reçoivent chemin faisant nombre de ces coups qui font mal; ils en font le compte, et, quand les héros qu'ils servent sont devenus tout-puissans, ils réclament leur salaire, alléguant « les services qu'ils ont rendus » et « les sacrifices qu'ils ont soufferts pour la bonne cause. » Ces deux phrases se répètent beaucoup à Madrid dans les jours qui suivent une révolution. Les sacrifices et les services rendus ne sont pas toujours un gage suffisant de capacité, et quand les emplois servent à récompenser les dévoûmens politiques, l'administration en pâtit quelquefois. M. Casalduero ne disait-il pas le 22 juillet dernier au congrès qu'en règle générale les hauts employés étaient les incapacités du pays? « J'ai connu, disait-il encore, des fonctionnaires qui touchaient un traitement de 50,000 ou

(1) Le bruit courut récemment aux cortès que les insurgés de Carthagène avaient ouvert les portes du bagne. Un député s'indignait; un autre lui répondit : « Ils ont eu raison; ils sont allés chercher des hommes où il y en a. »

60,000 réaux, et qui ne savaient pas écrire une lettre; on ne les avait choisis que par raison politique. » Ceci n'est point particulier au régime républicain, qui jusqu'aujourd'hui n'a changé en Espagne que les hommes et non les choses. Sous un gouvernement monarchique, on vit nommer administrateur des domaines de l'Escurial un *torero* ou, pour mieux dire, un de ces *cacheteros* qui achèvent d'un coup de poignard le taureau abattu et mourant. Il ne savait ni lire ni écrire, et signait avec une croix. A la vérité, quelques-uns de ces Sanchos parvenus témoignent une défiance d'eux-mêmes et une modestie dont il faut leur tenir compte. Dernièrement on a offert une place importante dans l'administration financière des Philippines à un brave homme de charpentier qui avait servi je ne sais comment la république. Il lui vint des scrupules, comme il en pousse sur les bonnes terres; il représenta au ministre qu'il savait mieux que personne débiter un billot ou clouer des voliges, mais qu'il était peu versé dans les finances. Il lui fut répondu qu'il aurait des secrétaires nourris dans le métier, qui le mettraient au fait. Après avoir quelque temps bataillé contre son bonheur : « Vous le voulez, soit! j'accepte, s'écria-t-il; mais il faut tout prévoir, j'emporterai là-bas mes outils. »

Ce trait mérite d'être noté. D'ordinaire les Sanchos ne s'instruisent que par leurs déceptions; ils ne sont sages qu'en revenant de leur île, et tôt ou tard on revient de toutes les îles. La chose rare, c'est d'être sage avant que d'y être allé.

II.

L'essence de la monarchie constitutionnelle, comme de la république, est de substituer à la force le règne de l'opinion et de la discussion. Ce qu'on doit entendre par l'opinion publique, ce n'est pas celle des gens qui aspirent aux emplois et vivent de la politique; leur opinion, connue d'avance, est que le seul bon gouvernement est celui qui leur donne les places. Pour que le régime parlementaire soit une vérité, il faut qu'il y ait dans un pays une foule de gens qui, ne recherchant point les fonctions de l'état, ne laissent pas de s'intéresser vivement au bien général, et sont prêts dans les occasions à payer de leur personne ou de leur parole pour soutenir l'administration de leur choix. Dans les pays de cette espèce, où règne l'esprit dynastique, la monarchie constitutionnelle a cet avantage sur la république, qu'elle place au sommet de la hiérarchie sociale quelque chose d'incontesté et d'indiscutable, qui couvre tout le reste et assure la durée des institutions; le prestige dont jouit la couronne se répand sur l'administration qui la représente, et la religion de la royauté protége la loi contre les entre-

prises des brouillons. Que si au contraire la foi dynastique est morte ou affaiblie, la république a cet avantage considérable, que le pouvoir y a moins d'adversaires, qu'il n'encourt pas la malveillance de beaucoup d'honnêtes gens à qui la royauté est odieuse, quel que soit le prince, et qu'il peut appliquer à la défense des intérêts sociaux toutes les forces qui s'emploient ailleurs à soutenir, tant bien que mal, un trône compromis ou détesté. La question, si un peuple est mûr pour la république, se réduit donc à savoir si, dans l'état de l'opinion, la royauté est pour le pouvoir une force ou une faiblesse, car dans le siècle où nous sommes la société a déjà tant d'ennemis que ce serait à elle la plus chevaleresque des folies de se mettre encore sur les bras tous ceux de ses amis qui n'aiment pas les rois ou qui s'en défient. A la mort de Ferdinand VII, cette question ne s'est pas posée pour l'Espagne; les honnêtes gens qui n'aiment pas les rois y étaient fort rares, le sentiment monarchique était répandu dans toutes les classes, elles respectaient presque à l'égal l'une de l'autre la majesté divine et la majesté humaine, qu'elles étaient accoutumées à ne point séparer dans leurs hommages. Les Espagnols étaient au nombre de ces peuples qui considèrent un trône comme la clé de voûte de l'édifice politique, qui estiment qu'une société sans roi est une maison sans plafond. Ayant passé avec une dynastie un contrat de mariage que les siècles avaient consacré, ils confondaient intimement leur destinée avec la sienne. Ni les déloyautés, ni les perfidies, ni les cruautés narquoises du protégé de Louis XVIII n'avaient pu décourager la fidélité de ses sujets.

La première condition pour l'établissement d'une monarchie constitutionnelle se trouvait ainsi remplie; mais ce n'est pas assez que l'opinion publique soit respectueuse, il importe encore qu'elle soit vigilante et active, que la majorité de la nation ait l'œil ouvert sur les événemens, qu'elle s'intéresse aux questions, qu'elle s'en forme un jugement plus ou moins raisonné, qu'elle soit disposée à user de tous les moyens légaux pour exprimer son avis et le faire prévaloir. L'opinion doit être non-seulement le soutien, mais la règle du pouvoir; si elle se tait, il n'a plus de boussole, et le gouvernement de la discussion est remplacé par le gouvernement de la fantaisie.

Le malheur est qu'en Espagne l'opinion publique manque de cette fermeté de trempe, de cette constance dans l'attention, qui protégent le pouvoir et contre les menées des conspirateurs et contre ses propres entraînemens. Elle est sujette à de fatales indifférences, défaut commun à ces nations fortunées du midi où le soleil tient lieu de tout, et qui n'ont pas besoin d'être très bien gouvernées pour être heureuses. Au surplus, les vicissitudes des événemens et des caractères lui ont appris à douter de beaucoup de choses, son indiffé-

rence s'est compliquée de scepticisme. Elle ne croit plus aux programmes, elle sait par expérience que tout se réduit le plus souvent à des questions de personnes ou d'intérêt, que demander une réforme est une manière comme une autre de réclamer une place et un traitement. Elle n'est plus dupe des masques, elle se défie surtout de ces Catons qui prononcent d'éloquens réquisitoires contre la corruption des mœurs ou la perversion des idées, et promettent, si on les laisse faire, d'inaugurer l'empire de la vertu et de l'ordre moral; elle sait déchiffrer l'austérité de ces visages, elle lit sur ces fronts blêmes la pâleur du joueur assis devant un tapis vert et qui attend, respirant à peine, le sort de l'atout qu'il vient de laisser tomber. N'a-t-elle pas constaté cent fois qu'en Espagne la morale publique n'a trop souvent rien à démêler avec la morale privée, que tel homme incapable de dérober un sou à un particulier se regarderait comme un sot, *un tonto*, s'il ne s'enrichissait pas au pouvoir, que tel autre, exact dans ses engagemens privés, croit faire une action indifférente en trahissant le gouvernement dont il accepta les bienfaits? La grande masse très honnête et très sensée du peuple espagnol observe tout cela, s'en rit plus qu'elle ne s'en indigne, et se distrait de tout en allant au Prado ou à la Plaza de Toros. Pour la tirer de son ironique apathie, il faut que le danger la prenne en quelque sorte à la gorge. Alors, quand à un détour du chemin elle voit tout à coup se dresser devant elle le spectre de l'anarchie ou l'odieux fantôme du despotisme qui se glisse toujours à sa suite, elle se réveille en sursaut, et leur crie : Vous ne passerez pas! — mais il arrive quelquefois qu'elle a dormi trop longtemps.

D'un côté, des millions de gens raisonnables et ironiques, dont les résistances sont intermittentes, trop enclins à laisser tout faire et tout arriver; d'autre part, quelques milliers d'ambitions toujours éveillées, toujours allumées, des aventuriers alertes, gaillards et dispos, très attentifs aux occasions, la phalange des *cesantes* ou des employés mis à pied, socialistes d'un nouveau genre, qui professent non le droit au travail, mais le droit à l'emploi, et n'ont que deux mots à la bouche : des crises et des places, *crisis y destinos*. Les milliers qui ne dorment jamais auront facilement raison des millions qui ont des léthargies. L'esprit de progrès, le libéralisme sage, seront à la merci de révolutions et de réactions insensées; le bon sens public essuiera dans ces alternatives de perpétuelles défaites que répareront à grand'peine ses imparfaites revanches. On a souvent dit que l'Espagne était le pays de l'imprévu. C'est que les événemens s'y trament dans l'ombre, — ils n'ont jamais surpris ceux qui ont accès dans les coulisses. Il serait mieux de dire que l'Espagne est le pays des accidens préparés et nécessaires. Quand on considère de près les désordres qui l'affligent, on y découvre une

régularité fatale et monotone; de 1833 à 1868, son histoire offre l'incessant retour des mêmes causes et des mêmes effets, et peut se résumer en quelques mots.

La liberté absolue des élections est un beau rêve qui ne s'est réalisé jusqu'ici dans aucun pays. Partout la corruption, l'intrigue, certaines violences pratiquées avec art ou sans art altèrent ou faussent en quelque mesure le verdict du suffrage restreint ou universel; mais chez les nations qui ont le tempérament et l'habitude de la liberté légale ces influences pernicieuses rencontrent de sérieuses résistances, qui en corrigent l'excès : le gouvernement parlementaire n'y est pas une fiction, la majorité des chambres y représente à peu près la majorité des électeurs. A cet égard, l'état de l'Espagne laisse trop à désirer; elle a joui selon les temps de toutes les libertés, à l'exception de la liberté électorale, sans laquelle les autres ne sont qu'un leurre. C'est un adage admis de tout le monde dans la Péninsule, et l'expérience ne l'a jamais démenti, — que la *gobernacion* ou le ministère de l'intérieur fait les élections, qu'elles tournent toujours au gré de son désir. Il faut en accuser la faible organisation des partis. Le gros de la nation, plus ou moins désabusé sur leur compte, se défiant de leurs promesses, les regarde faire sans se passionner pour leurs querelles. On sait que l'Espagne pourrait défrayer de généraux toutes les armées européennes; elle en a 1, paraît-il, pour 300 soldats. Il en est de même de l'état-major des partis; il est considérable et renferme une élite d'hommes supérieurs, capables de conduire tous les centres droits et les centres gauches de l'Europe. La troupe elle-même est peu nombreuse; ces généraux politiques n'ont à leur suite que les gens qui ont quelque chose à gagner avec eux, et dans le nombre il est beaucoup de ces esprits subtils, de ces *muchachos listos*, rompus au calcul des probabilités, qui au jour de la bataille s'effacent adroitement ou passent à l'ennemi.

De quels moyens ne dispose pas la *gobernacion* contre ces partis, qui sont des coteries minées par les défections? Elle a dans sa main toutes les places et se réserve de faire pleuvoir cette manne bienfaisante sur ses amis de la veille ou du lendemain. Ailleurs l'administration se croit tenue à de certains ménagemens, elle s'applique à sauver les apparences. En Espagne, elle agit au grand jour, elle jouit d'une liberté d'allures qui touche au cynisme; elle ressemble à ces gens qui, compromis d'avance et sachant bien qu'on ne croira jamais à leur vertu, s'en consolent en faisant rapporter à leurs vices le plus qu'ils peuvent. Gouverneurs civils, capitaines-généraux, magistrature, le ministère met en campagne tout son monde. Il prodigue les promesses et les menaces; il présente quelque amorce à ces gros personnages qui font la pluie et

le beau temps dans leur *pueblo*, et qu'on nomme des *caciques*; il intimide les autres en leur insinuant obligeamment qu'ils sont sous le coup de quelque instance encore pendante, qu'il y a dans les bureaux un dossier qu'on n'a pas encore eu le temps de débrouiller, qu'il y dort paisiblement, mais qu'on peut toujours réveiller un dossier qui dort. Dans un pays où la vente des biens nationaux a créé plus d'une fortune, quel *cacique* peut se flatter que sa situation est assez limpide pour que les envieux n'y trouvent pas matière à chicane? Si ces moyens anodins ne suffisent pas à gagner la bataille, on recourra en dernier lieu aux *trabucazos* ou aux *porrazos*, c'est-à-dire aux tromblons et aux assommoirs, sorte d'agens électoraux qu'on réserve pour les cas de force majeure; mais on s'applique consciencieusement à se mettre en état de s'en passer. « Il est à souhaiter, disait en 1870 M. Ruiz Zorrilla, qu'à l'avenir la décision des affaires pendantes ne soit plus retardée ou accélérée par l'influence secrète de tel ou tel agent, et que l'administration soit au service des administrés et non les administrés au service de l'administration. Il est à souhaiter que, quand les maires, les conseillers municipaux ou les particuliers se rendent au chef-lieu du district ou dans la capitale de la province pour quelque règlement d'intérêts, ils n'aient pas besoin de l'appui du député, de l'électeur influent de l'endroit ou du ministre lui-même, et qu'à leur retour ils puissent dire : Grâce à Dieu, nous avons pu nous passer d'une lettre de recommandation ou d'un pot-de-vin pour nous faire rendre justice. » — « *Ce qui se voit et ce qui ne se voit pas*, disait de son côté M. Alvarez Bugallal, tel est le titre d'une brochure célèbre en Espagne. Appliquez, messieurs, la chose et le mot à la question électorale. Observez, je vous prie, les habitudes de l'administration, les effets immédiats qui se laissent voir et toucher; ils vous donneront la clé d'autres effets moins visibles qui se laissent deviner, et vous reconnaîtrez qu'à certains actes arbitraires qui produisent en faveur d'un candidat un appoint de 50, 30 ou 20 votes, pour m'en tenir au chiffre le plus bas, correspond un résultat beaucoup plus considérable. Je veux dire que la majorité des électeurs, témoins de certains dénis de justice qui ont servi à châtier de dangereuses résistances, se sentant menacés eux-mêmes et par ces actes et par le commentaire verbal qui les accompagne, prennent l'héroïque résolution de s'abstenir. ou la résolution non moins héroïque de voter pour le candidat qui possède auprès de l'administration le moyen d'opérer ces merveilles et ces miracles. »

Plaintes inutiles! Peut-on exiger d'un gouvernement doué d'une puissance miraculeuse qu'il renonce à faire des miracles? Modéré, unioniste ou progressif, il en fera, soyez-en sûrs. L'opposition d'a-

vance se sent vaincue, elle se refuse à courir les chances d'un combat si inégal, et s'empresse de publier un manifeste par lequel elle déclare que, les élections n'étant pas libres, elle a résolu de s'abstenir. Il s'ensuit que, les indifférens et les sceptiques restant chez eux, l'opposition se retirant fièrement sous sa tente, les électeurs ministériels votent presque seuls, et que le ministère possède dans la chambre par eux nommée une majorité écrasante, ou, ce qui s'est vu plus d'une fois, la quasi-unanimité.

Il semble d'abord qu'un triomphe si éclatant, si aisé, promette au gouvernement de longs et heureux jours. C'est le contraire qui arrive : ce gouvernement qui opère des prestiges se trouve bientôt embarrassé de sa chambre unanime. Quel appui efficace en attendrait-il? et de quelle autorité peut-elle jouir? Tout le monde est initié au mystère de ses origines. D'ailleurs, après quelques jours d'existence, cette unanimité ou cette majorité ministérielle, en proie à un travail latent, se dissout avec une singulière promptitude. Une majorité se conserve par sa résistance à l'opposition qui la combat; une haine commune et un commun danger sont les seuls garans de sa cohésion. Dès qu'elle n'a plus de guerre étrangère à soutenir, elle se détruit par la guerre civile, et on la voit se fractionner en petits partis qui se font une guerre acharnée pour de petits intérêts et de petites questions. Le ministère a été si prodigue de promesses, il a pris tant d'engagemens, qu'il lui est impossible d'y faire honneur, et les amis mécontens sont les plus dangereux des ennemis : ils ont les secrets de la maison. Au conflit des intérêts se joint le conflit des idées. L'*intransigence* est la plaie de l'Espagne, le ver rongeur de tous les partis. Le pétillement du sang, l'excessive vivacité des impressions, poussent aux résolutions extrêmes. On pratique peu cette sagesse politique qui commande de sacrifier la moitié de ses désirs pour sauver le reste. Nulle part, on ne se prête moins aux compromis; nulle part, on n'est plus enclin à répondre à toute objection. Je ne saurais qu'y faire, prenez-moi tel que me voilà, car je suis celui que je suis, *yo soy quien soy!*

M. Bagehot raconte que jadis à la chambre des communes un homme d'état fort célèbre, parcourant des yeux la phalange serrée des représentans des comtés, qui sont la grosse infanterie de l'armée des tories et unissent la plupart la figure la plus respectable à la santé la plus florissante, laissa échapper ce propos irrévérencieux : « Voilà, ma foi, les forces brutes les plus belles qu'il y ait en Europe! » Il ne faut pas se moquer des forces brutes; elles sont le nerf de l'état. Ces troupeaux d'esprits épais et dociles font la consistance des partis. Plût au ciel qu'il y eût plus de bêtes en Espagne! moins de gens s'y mêleraient de raisonner et partant

de déraisonner, les associations politiques y seraient plus disciplinées, et les affaires prendraient bientôt une assiette plus solide. Grâce aux raisonneurs qui déraisonnent, grâce aux soldats qui, se sentant l'étoffe d'un capitaine, se croient nés pour commander et rougissent d'obéir, le ministère cherche un jour sa majorité et ne la trouve plus; elle a fondu comme une pelote de neige. Ajoutez que ce qui se passe dans la chambre ne tarde pas à se passer dans le sein même du cabinet. En général il n'est rien de plus indiscipliné qu'un ministre espagnol. Il n'a pas l'esprit de solidarité ministérielle, il ne se sent qu'à moitié obligé envers ses collègues, il a ses idées propres, ses amitiés, ses cliens particuliers, dont il ne consent pas à leur faire le sacrifice; il lui arrivera fréquemment de prendre des mesures graves sans les consulter, il entend rester le maître de ses décisions et ne partager avec eux que la conséquence de ses fautes. Et que sait-on? Peut-être, comme César, préfère-t-il être alcade de son *pueblo* plutôt que le second dans l'état; peut-être, de tous les hommes qu'il aime peu, le président du conseil est-il celui qu'il aime le moins.

Les badauds croyaient le ministère plein de vie et de santé, et voilà qu'un matin quelque feuille de Madrid annonce qu'une *crise* s'est déclarée dans le conseil, grande nouvelle pour les habitués de la Puerta del Sol, thème de discussion pour les sceptiques, sujet d'émotions pour les intéressés qui rêvent un remaniement des bureaux, sujet d'alarmes pour les haussiers, qui savent qu'une crise répond à peu près à ce que le roi Louis-Philippe appelait le *gâchis*. Une fois la maladie déclarée, on la peut adoucir ou ralentir par des palliatifs et des émolliens; quoi qu'on fasse, elle suivra son cours et finira par emporter le malade. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, le jour où le ministère tombera, l'un des ministres au moins en ressentira une joie secrète, *tacitum pertentant gaudia pectus*. On lui avait donné des dégoûts, il s'en vengeait en pratiquant de sourdes intelligences avec l'ennemi du dehors, ce qui a fait dire qu'en Espagne on trouverait difficilement un portier qui n'ait une fois ou l'autre ouvert la porte au voleur.

C'est encore un adage espagnol que tout parti qui s'abstient est un parti qui conspire; le mot *retraimiento* est synonyme de conjuration. Pendant que les vainqueurs du jour s'affaiblissent par leurs divisions intestines, l'opposition, qui n'est pas représentée au congrès, ourdit à l'ombre de sa tente son plan de campagne, ou pour mieux dire son plan d'insurrection. Elle a aussi ses intransigens et ses impatiens, qui en dépit des conseils s'obstinent à brusquer la partie; leur précipitation court au-devant d'une défaite assurée, laquelle raffermit pour quelque temps le ministère chancelant. Les

habiles désavouent et abandonnent à leur triste sort ces enfans perdus; ils se réservent pour une occasion, ils attendent que le pouvoir se soit déconsidéré par ses fautes, et que le mécontentement grandissant leur amène des alliés.

La Péninsule est divisée en trop de partis pour qu'aucun d'eux se hasarde dans une grande entreprise sans compter sur des connivences ou des complicités; tous les coups décisifs y sont frappés par d'anciens adversaires réconciliés et coalisés. Le caractère national vient en aide à ces coalitions; il est plus sujet aux emportemens qu'aux longues rancunes. En Espagne, les luttes politiques enfantent rarement des haines personnelles; les pécheurs, et qui n'a pas péché? y ont les uns pour les autres une tolérance infinie, et deviennent sans trop de peine les amis de leurs ennemis de la veille. Cette facilité d'humeur a son côté fâcheux, car, de toutes les mauvaises habitudes politiques, celle des coalitions est la pire. Que deux partis opposés de principes et d'intérêts s'unissent pour soutenir un ministère, parce qu'ils craignent de ne pouvoir le remplacer avec avantage, une telle combinaison est aussi honorable qu'utile; mais que des royalistes libéraux et des républicains s'associent pour détruire le trône, quitte à s'entre-dévorer après la victoire, leur alliance est aussi condamnable que celle de deux ou trois partis monarchiques complotant ensemble le renversement d'une république que tous haïssent, mais que chacun d'eux préfère à la monarchie des autres. De semblables manœuvres entre gens qui se flattent *in petto* de duper leurs compères sont des spéculations malhonnêtes, dont le spectacle est peu propre à inspirer au peuple le respect de ses gouvernans. Dans certains pays où fleurit ce genre de marchés, il est quelquefois difficile de savoir d'avance qui en sera le bon marchand; en Espagne, on le sait toujours. Le scrutin ne rendant que d'équivoques arrêts, dont les vaincus appellent, la dernière décision appartient à la force, l'armée devient l'outil universel de la politique, et les coalitions aboutissent à des conspirations militaires. Après qu'on s'est défait de l'ennemi commun, la victoire finale demeure à celui des coalisés qui apporte pour sa quote-part dans la mise de fonds de la société le plus de grosses épaulettes ou l'épaulette la plus grosse. M. Castelar disait naguère dans un de ses plus éloquens discours que le 24 avril dernier, lorsque éclata entre le gouvernement républicain et la commission permanente des précédentes cortès un conflit dont l'issue faillit être sanglante, toute la question s'était réduite à savoir qui pouvait disposer des canons. Voilà l'histoire de l'Espagne parlementaire. On ne s'y demandait pas qui du ministère ou des coalisés avait pour soi la majorité du pays; le point était de deviner qui avait les généraux, qui avait les

canons. Quand ces voix de bronze ou d'acier fondu ont parlé, l'affaire est décidée; les vaincus se consolent en se disant qu'elles sont versatiles, qu'elles ont chanté bien des airs.

Si l'on excepte quelques périodes trop courtes, pendant lesquelles la machine de l'état parut se raffermir, l'Espagne a vécu pendant trente-cinq ans dans une suite de confusions que la force seule pouvait débrouiller. Qu'avons-nous voulu prouver? Que rien ne lui a manqué pour être plus heureuse, ni les conseils, ni les lumières, ni les talens, ni les bonnes lois, ni les grands orateurs, ni les grands courages, ni même les grandes vertus, — rien hormis les mœurs publiques qui font prospérer les gouvernemens libres. Elle a ressemblé à ces fils de famille abandonnés à leurs caprices, dilapidant par leur insouciance un opulent patrimoine, tandis que près d'eux quelque médiocre bourgeois, qui sait compter et se priver, parvient rapidement à la fortune.

Cependant il serait injuste d'imputer toutes ses disgrâces à son caractère; les circonstances ne lui ont pas été propices. Le ciel, dont elle a reçu tant d'avantages, lui en a refusé un qu'il ne tenait pas à elle de se procurer, c'est un roi que nous voulons dire, désireux et capable de faire son éducation. Rien ne s'improvise dans ce monde, tout régime nouveau demande un apprentissage. Ferdinand VII, ce Tibère dévot, eût racheté quelques-unes de ses iniquités envers ses peuples, s'il avait institué pour son héritier un vrai roi constitutionnel, qui leur aurait enseigné l'esprit légal en observant lui-même la légalité, qui aurait combattu l'esprit d'aventure en résistant à ses propres fantaisies, et se serait fait le sage et discret modérateur des partis, désarmant les folies par sa raison, les impatiences par sa patience. La tâche était rude, épineuse; mais les destinées de l'Espagne auraient changé. Que ne peut un roi dans un pays qui croit encore à la royauté, lorsqu'il unit l'art au caractère et à l'entêtement dans le bien? Au contraire, que peut-on espérer de l'essai d'une machine quand le mécanicien fait régulièrement ses pâques, mais recherche le plaisir et n'entend rien à la mécanique?

Le mauvais génie de l'Espagne a voulu que la monarchie constitutionnelle fût inaugurée chez elle par une régence, de tous les gouvernemens le plus favorable aux intrigues, et par une reine de trois ans. Sous quels heureux auspices cette enfant, cette *niña*, parut préluder à son noble métier! et qu'elle put bien dire avec le poète :

> Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux!

D'un bout à l'autre de l'Espagne, le respect et l'espérance la regar-

daient. Un étranger qui se trouvait à Madrid en 1835 eut l'honneur de la rencontrer au Buen-Retiro, où on l'avait conduite pour voir les lions. Elle fit le tour de l'enclos, traînée dans un petit char; elle daigna en descendre un instant et marcha elle-même, sur ses propres jambes, jusqu'à la voiture qui devait la ramener au palais. Sa gouvernante et deux grands officiers en cordon bleu la suivaient dans tous ses mouvemens. Elle portait un chapeau à plumes, un manteau blanc broché de rouge et des brodequins bleus. Son carrosse était attelé de six beaux chevaux empanachés; un escadron de gardes du corps l'accompagnait. Peuple et grandesses, tout ce qui était là s'était découvert et contemplait humblement, silencieusement, cette petite reine qui faisait l'apprentissage de ses petites jambes; il semblait en vérité que ce fût un acte politique et solennel, et qu'en sa personne l'Espagne entière s'essayât à marcher. Étonné, presque indigné, l'étranger, qui était un Français, garda seul son chapeau sur sa tête, en quoi je conviens qu'il eut tort. Premiers enchantemens d'une enfance royale, vous êtes aussi trompeurs que les grâces fugitives du printemps; c'en est assez d'une gelée blanche, ces fleurs pâlissent et tombent.

Il se peut faire qu'une reine constitutionnelle ait de l'intelligence, quelque droiture dans le jugement, et qu'elle soit capable de suivre une discussion ou d'écouter un conseil; il se peut aussi qu'elle ait des qualités de cœur peu communes, le goût d'obliger et d'être aimée, une âme généreuse supérieure aux longs ressentimens, à qui il en coûte de soupçonner et de se défier, qui se flatte de vaincre la malveillance par ses bonnes grâces et de désarmer par ses bienfaits certaines perfidies étrangères ou domestiques que la voix publique lui dénonce. De telles dispositions l'honorent, mais l'essentiel est qu'elle ait l'esprit de son métier; c'est là proprement ce qu'elle doit à son peuple.

Si cette reine appartient à l'une des plus vieilles et des plus illustres maisons de l'Europe, si ses ancêtres ont longtemps régné en souverains absolus, si elle songe qu'ils pouvaient tout, si elle écoute trop l'orgueil de ses souvenirs, de sa race et de son sang, il est à craindre qu'elle ne se révolte contre sa déchéance, qu'elle ne se sente humiliée et captive dans l'exercice d'un pouvoir limité, et qu'elle ne voie comme un outrage muet dans les lois confiées à sa sauvegarde. Pour se consoler de ses déplaisirs, pour se venger de la constitution qui la gêne, elle se réservera une liberté excessive dans le choix de ses amitiés et de ses confiances, dans l'administration de sa maison et de son cœur. Si ses peuples s'en plaignent, elle leur répondra fièrement : « Vous avez le droit de nommer des députés, et ces députés ont le droit de m'imposer des ministres qui

souvent me déplaisent; c'est bien le moins qu'en revanche je dispose de ma personne et de mes passions comme il me plaît, que je sois la maîtresse chez moi, qu'il y ait un endroit en Espagne où je fasse tout ce que je veux. » Le mal est qu'une reine peut moins qu'un roi braver les commérages des oisifs; elle est comme ce malade à qui il semblait que son ombre était sensible et qui lui-même croyait souffrir de tous les coups qu'elle recevait. La reine catholique doit veiller à ce que son ombre puisse se promener dans Madrid sans y être insultée. C'est un malheur pour le régime constitutionnel que le souverain y ait personnellement trop à craindre de la liberté de la presse; c'est un malheur aussi qu'il ait besoin de mettre une épée entre les médisans et lui, et de confier la présidence du conseil à des généraux chargés de savoir exactement tout ce qui se dit dans les casernes.

Aussi bien une reine forme en vain le ferme propos de se réserver l'empire de sa maison et d'abandonner à la loi le gouvernement de la chose publique; elle ne peut se flatter que ce partage subsistera toujours; tôt ou tard ces deux gouvernemens entreprennent l'un sur l'autre. Les influences secrètes qui décident tout à la cour veulent décider aussi dans l'état, et la camarilla ne sera contente que le jour où elle disposera des portefeuilles. Le plus grave reproche que l'histoire puisse adresser à la première reine constitutionnelle de l'Espagne, c'est qu'elle a trop souvent conspiré contre ses ministres. Son devoir était de remédier autant qu'il était en elle à l'excessive instabilité du pouvoir, qui empêchait tout esprit de suite dans les desseins, paralysant les affaires comme les volontés; au lieu de combattre les aventures et les intrigues, elle leur a été trop complaisante. Plus d'une fois l'opinion du pays lui a imposé pour ministres des hommes d'un mérite rare, d'un esprit vraiment libéral, qui méditaient d'utiles réformes et ambitionnaient de fonder en Espagne le règne de la liberté légale. Pendant qu'ils s'efforçaient de réduire une opposition sans scrupules ou de ramener une majorité en débandade, d'occultes inimitiés minaient sourdement le terrain sous leurs pas. Ils n'avaient pas seulement affaire aux cortès, il fallait se défendre contre le favori et contre le confesseur. Les embûches et les sapes les ont tués. Fatal est le gaspillage des finances, plus fatal encore le gaspillage du respect et des talens.

La crainte du carlisme fut longtemps pour la reine Isabelle II un frein salutaire. Elle ne pouvait combattre le roi absolu qu'en prenant les couleurs de la liberté, en opposant principe à principe, en prouvant à l'Espagne qu'elle était vraiment une reine constitutionnelle. Quand les carlistes ne furent plus redoutables, la fille de Ferdinand VII s'est sentie plus libre d'obéir à ses goûts, à ses anti-

pathies et à ses superstitions; elle a pratiqué trop souvent une politique de fantaisie, à laquelle ses nerfs de femme communiquaient leurs fougues et leurs impatiences. Il n'est permis qu'aux forts de céder; elle n'a jamais cédé que lorsqu'elle était faible. Le pays devenait-il menaçant, elle recourait en hâte aux libéraux pour conjurer la tempête, après quoi on se précipitait tête baissée dans une réaction à outrance. Le désarroi dans la conduite mène aux abîmes. En 1854, l'Espagne sentait comme une impossibilité de vivre; abandonnée de tous ses défenseurs, la royauté faillit sombrer dans un naufrage. La leçon lui profita; mais les femmes oublient si vite ce qui déplaît à leur mémoire!

On raconte qu'en 1866 l'un des membres du ministère libéral qui le 22 juin avait étouffé dans le sang la plus formidable des insurrections militaires, rencontrant au Buen-Retiro un favori, lui dit : « Vous conspirez contre nous, et avant peu de jours vous serez contens; mais avant deux ans vous aurez renversé le trône. » La prédiction s'est accomplie. Le 10 juillet, le général O'Donnell n'était plus ministre, et ses successeurs sommaient l'Espagne de se rendre à discrétion. La déportation décrétée contre les hommes qui venaient d'exposer leur vie pour sauver la couronne, tous les principes de l'état suspendus ou violés, l'intolérance religieuse et l'arbitraire ouvertement professés, une loi de la presse qui, combinant la répression avec la prévention, déclarait délictueux des articles que la censure n'avait pas laissés paraître et passible de peine un délit qui n'avait pas été commis, une loi de l'ordre public promulguée dictatorialement, laquelle autorisait les gouverneurs et les maires à expulser pendant quarante jours du lieu de leur habitation toutes les personnes jugées dangereuses, qu'aurait pu inventer de mieux le roi absolu? « Un pays à qui on enlève tous les genres de liberté, s'écriait en vain M. Alejandro Llorente, est un pays qui a cessé d'appartenir à la grande famille de l'Europe occidentale. Il nous restait une certaine dose de liberté civile et un régime électoral qui, bien que défectueux, nous assurait un certain degré de liberté parlementaire. Qu'a-t-on fait de la liberté civile? La liberté parlementaire est sur le point de disparaître. Que reste-t-il donc? » Il restait le droit à l'insurrection, qui se justifie par l'anéantissement des autres, et l'implacable vengeance des principes toujours funestes aux gouvernemens qui les renient.

L'histoire sera sévère pour Isabelle II, mais l'histoire ne sera point injuste, et reconnaîtra que, malgré ses fautes et ses entraînemens, elle a eu la gloire d'attacher son nom à une époque décisive dans les destinées de l'Espagne. Ce n'est pas seulement une capitale embellie qui témoigne en sa faveur, ni le canal du Lozoya,

ni quelques travaux publics, ni même la tribune jetant un vif éclat et fournissant quelques-unes de leurs plus belles pages aux fastes de l'éloquence contemporaine. Sous le règne d'Isabelle, le génie même de la nation s'est transformé. « Nous avons eu, nous aussi, notre 89, disait aux cortès un député très conservateur et très monarchique. Depuis que nous avons sécularisé l'enseignement, désamorti la propriété et proclamé la liberté de la presse, depuis que par la tribune et le journal, par la réforme de l'état et les rapports nouveaux que nous avons institués entre le clergé et le pouvoir civil, nous avons rendu possible la discussion de toutes les opinions, de tous les intérêts, de toutes les affaires publiques, et que nous avons permis à toutes les idées qui ont cours chez les nations européennes de franchir notre frontière, il ne nous reste plus qu'une chose à faire, c'est d'arracher à jamais du milieu de nous tout ce qui a pu survivre de l'inquisition, — de cette inquisition que je hais, messieurs, parce que dans la flamme de ses bûchers ont été brûlés sur les places de Madrid les titres de l'Espagne à la suprématie de l'Europe. »

Oui, l'histoire impartiale dira que sous le règne d'Isabelle II l'Espagne, secouant le joug de ses souvenirs, est devenue un pays de libre discussion, et qu'elle a commencé d'appliquer au présent, comme à l'étude de son passé, cet esprit critique qui fait les peuples modernes. Elle ajoutera qu'en dépit des erreurs des partis et de leurs détestables pratiques, de 1833 à 1866 la liberté politique a jeté de si profondes racines dans le cœur du pays qu'on ne pourra jamais l'en arracher. Quelles que soient les futures destinées de l'Espagne, elle ne peut avoir qu'un gouvernement libre. D'autres peuples plus avancés qu'elle à bien des égards sont disposés à faire de plus grands sacrifices à leur repos, à la sécurité de leurs intérêts; ils se marchandent moins à leurs prétendus sauveurs. Ayant moins d'affaires et moins d'intérêts, l'Espagne se prive plus facilement de ses aises que des idées qui lui sont chères; sa gaîté et ses nobles mépris, cette sorte d'idéalisme romantique qui coule dans ses veines, résistent aux longues servitudes de la peur; elle ne peut s'accommoder longtemps de l'ordre qui coûte cher à la liberté, et il ne s'est pas trompé, le journaliste qui écrivait l'autre jour : « Malgré toutes nos divisions, il y a une idée commune à tous les partis espagnols, la civilisation moderne; il y a un sentiment dans lequel s'accordent tous les partis espagnols, le sentiment de la liberté. »

Il est toutefois un parti espagnol qui maudit la civilisation moderne et qui propose à l'Espagne de la délivrer de sa liberté; mais il a beau se donner l'air de vivre, c'est un mort. Peuple, bourgeoisie, classes politiques, l'armée depuis les généraux jusqu'aux soldats, républicains fédéraux ou unitaires, monarchiques modérés,

monarchiques conservateurs, progressistes ou radicaux, la Péninsule n'acceptera jamais ni pour son libérateur, ni pour son maître, ce revenant qui la menace du haut des montagnes de la Navarre et de la Biscaye, et qui, embarrassé de son métier de mort, se cache le visage pour n'être reconnu qu'à moitié. Tout a conspiré en sa faveur : des insensés et des scélérats travaillaient pour lui à Carthagène et à Cadix; il a pour alliés les Masaniello à la douzaine, les assassins d'Alcoy, les rançonneurs de Grenade et d'Almeria. Son irréparable impuissance explique seule qu'il n'ait pas encore vaincu. Il est à ce point étranger dans son pays qu'il est obligé d'y chercher son chemin à tâtons; tout ce qu'il voit lui rappelle que l'exil est sa patrie. Si jamais il entre à Madrid, à peine aura-t-il découvert son visage et parlé la langue des morts, la terre s'ouvrira sous ses pieds, l'Espagne sera unanime pour le renvoyer dans le royaume des ombres.

Le 19 juillet dernier, le ministre de l'intérieur lut au congrès une dépêche qui rapportait un grand acte de dévoûment héroïque. Dans la petite ville d'Estella, pressée vivement par les carlistes et qui leur résistait depuis quarante-huit heures, un volontaire avait sollicité et obtenu l'honneur de s'enfermer seul dans la poudrière, n'attendant qu'un signal de son capitaine pour la faire sauter. « A la lecture de cette dépêche, s'est écriée une voix éloquente et peu républicaine que l'Espagne n'avait pas entendue depuis longtemps, j'ai senti le cœur me bondir, et je me suis dit que l'Espagne de 1873 est encore l'Espagne de 1834 et de 1837. Oui, messieurs, a poursuivi M. Rios Rosas, j'ai acquis la profonde conviction que le troisième prétendant sera confondu dans son impuissance comme le furent ses devanciers. Notre pauvre pays a beaucoup souffert; il peut tout souffrir, même l'anarchie. Ce qu'il ne supportera jamais, c'est le despotisme de don Carlos et de ses descendans, c'est la théocratie, c'est l'inquisition. Il faut le dire bien haut pour que la nation et l'Europe entière le sachent : jamais, jamais nous ne subirons le joug de don Carlos et des satellites de l'antique tyrannie. Tout nous est possible, moins cela. »

L'Espagne le sait; puisse l'Europe le savoir aussi, afin que les gouvernemens ne se laissent point abuser par quelques rêveurs d'interventions et de restaurations chimériques! Il est aussi malaisé de rétablir en Espagne le gouvernement du prêtre que de convertir à jamais la France au culte du sacré cœur de Jésus.

VICTOR CHERBULIEZ.

LE SENS DU BEAU

CHEZ LES BÊTES

LE DARWINISME PSYCHOLOGIQUE ET LA PSYCHOLOGIE COMPARÉE.

I. *L'Origine des espèces*, par Ch. Darwin, trad. par M. Moulinié; 1873. — II. *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, par Ch. Darwin, trad. par M. Moulinié; 1872. — III. *The expression of the emotions in man and animals*, by Ch. Darwin, London 1872. — IV. *L'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence*, par H. Joly, 2e édit., 1873. — V. *La Sélection naturelle*, essais par A. R. Wallace, trad. par M. Lucien de Candolle, 1872. — VI. *Hæckel et la théorie de l'évolution en Allemagne*, par M. Léon A. Dumont, 1873. — VII. *La Genèse des espèces*, par M. H. de Valroger, 1873. — VIII. *Le Beau et son histoire*, par M. Th. Gauckler, 1873.

Sans s'inquiéter des étonnemens qu'il provoque et des colères qu'il soulève, le darwinisme poursuit sa carrière avec une inaltérable sérénité. Aidé presque autant par les maladresses de quelques-uns de ses adversaires que par le zèle de ses amis, il cède naturellement aux souffles heureux qui le poussent. Ceux qui l'observent d'un œil attentif peuvent constater que depuis cinq années il a fait un pas considérable et décisif dans des voies que précédemment il avait entrevues, mais non tentées. A ses débuts, il s'était enfermé, ou peu s'en faut, dans les limites des sciences naturelles : c'était à la géologie, à l'anatomie, à la physiologie, qu'il demandait les preuves de ses affirmations. M. Charles Darwin pensait, il est vrai, que le livre sur *l'Origine des espèces* pourrait jeter du jour sur la descendance zoologique de l'homme; toutefois il n'abordait pas encore de front ce redoutable problème. Bientôt, entraîné par le courant de ses propres études, excité aussi par l'intrépidité

d'auxiliaires tels que les savans Huxley et Hæckel, le chef de la doctrine s'est enhardi et a franchi sa dernière étape. Il a posé à part, en termes explicites, dans un traité spécial, le problème de notre généalogie animale; mais aussitôt il a compris qu'en touchant à l'homme il était obligé d'élever son point de vue et d'agrandir sa méthode. Pour décider si l'homme est le descendant modifié de quelque forme préexistante, s'est dit M. Darwin, il faut s'enquérir si l'animal varie dans ses facultés mentales comme dans sa conformation corporelle, si les variations de l'esprit se transmettent et s'accumulent héréditairement comme les variations du corps. Dès lors l'analyse des puissances esthétiques, morales, intellectuelles, s'ajoutait inévitablement à l'étude des métamorphoses de la structure. On avait eu le transformisme physiologique, on allait avoir le darwinisme psychologique.

Cependant, comme il était aisé de le prévoir, la nécessité de recourir à la psychologie comparée devait bientôt être sentie aussi dans le camp opposé. Philosophes et naturalistes comparent donc aujourd'hui l'esprit des bêtes avec la raison humaine, — les uns pour montrer que celle-ci n'est que l'allongement de celui-là, les autres afin d'établir qu'entre les deux il y a une coupure, un hiatus, un abîme peut-être. Déjà depuis plusieurs années, il faut le dire, des zoologistes d'une science éminente, MM. Louis Agassiz et de Quatrefages entre autres, avaient pris les devans. Les philosophes tardaient un peu, et la *Revue* les pressait de hâter le pas (1); mais bientôt, comme si cet appel avait été entendu, des ouvrages approfondis et d'un incontestable intérêt étaient publiés en même temps des deux côtés. Sans attendre davantage, il y a lieu d'examiner ce que ces tentatives en sens inverse ont apporté de lumière dans un débat qui prend trop souvent le caractère d'une guerre violente, et qui tournera au profit de la vérité dès qu'on n'y sera plus animé que de l'amour de la science.

Parmi les évolutionistes aux yeux desquels la raison de l'homme n'est que l'instinct de l'animal graduellement agrandi, M. Darwin garde le premier rang. L'ouvrage sur *la Descendance de l'homme et la sélection naturelle*, le livre tout récent sur *l'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*, composent ensemble une vaste théorie où le problème de nos origines intellectuelles et morales prédomine sur celui de notre filiation organique. C'est donc aux idées de M. Darwin contenues dans ces deux ouvrages que la discussion critique doit principalement s'appliquer tout en tenant grand compte des écrits qui, sans être sortis de sa plume, appuient

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juin 1869, l'étude intitulée *l'Atome et l'esprit*.

son système. Quant à ses adversaires, — je ne parle que de ceux qui étudient au lieu de s'irriter, — leur nombre est plus considérable et leur science plus forte qu'on ne le croit. On s'est trompé sur leur puissance réelle parce que jusqu'à présent leurs argumens étaient épars çà et là, accidentellement invoqués dans des traités scientifiques ou dans des morceaux de polémique qui ne visaient pas droit au nœud de la difficulté. Un jeune psychologue, M. Henri Joly, a rassemblé, complété à beaucoup d'égards et coordonné sous une forme méthodique les faits abondans qui semblent déceler entre l'instinct de l'animal et l'entendement de l'homme non pas seulement de simples degrés d'évolution, mais des différences profondes. Le livre intitulé *l'Instinct, ses rapports avec la vie et l'intelligence* est habilement composé, plein d'analyses fines et de vues qui ne manquent pas de nouveauté. Quoique l'examen du transformisme n'y occupe que peu de pages, au fond cet ouvrage se trouve être une réponse au darwinisme psychologique. Les pièces essentielles du procès sont donc réunies, et dès à présent on peut chercher ce qu'a produit cette rencontre nouvelle où savans et philosophes ont lutté après s'être mutuellement emprunté leurs armes. Pour le trouver, il suffira de concentrer l'attention sur l'idée dominante du savant anglais et d'examiner si l'animal, comme le soutient M. Darwin, porte en lui-même le germe complet de la faculté esthétique. A l'entendre et malgré l'énormité de la distance apparente, le plaisir qu'éprouve une poule à voir le riche plumage de son coq et la noble jouissance que nous goûtons devant la Vénus de Milo ne sont que deux degrés extrêmes d'une même puissance esthétique transmise et lentement amplifiée par le travail mille et mille fois séculaire de l'évolution; bien plus, c'est la faculté esthétique de l'animal qui, par un éclectisme conscient et merveilleux, recueille dans les espèces inférieures et réunit peu à peu toutes les perfections dont l'ensemble composera finalement la supériorité éminente de la nature humaine. Ces propositions sont-elles aussi vraies que nouvelles, aussi certaines qu'inattendues? Si l'illustre savant a raison ou tort à l'égard de ce prodigieux transformisme, il aura également tort ou raison en ce qui touche l'évolution toute pareille de la faculté morale léguée par l'animal à l'homme. Pour le savoir, nous nous bornerons à examiner ici comment M. Ch. Darwin en est venu à donner une telle importance au point de vue esthétique, — quels sont les faits qui d'après lui attestent la présence de la faculté du beau chez la bête, — si ces faits ont été exactement interprétés, — enfin si l'animal, ramené à sa juste mesure intellectuelle, peut être légitimement regardé comme l'ancêtre de l'homme raisonnable.

I.

En étudiant les premiers chapitres du livre sur *la Descendance de l'homme*, on se persuade que l'auteur attribue aux diverses puissances mentales de la bête une part égale dans le travail d'enfantement de nos facultés. Sensations de plaisir et de douleur, perception de l'utile, sens moral, inclinations sociales, don de l'expression, sentiment religieux même, l'animal contient toutes ces dispositions, toutes ces aptitudes à l'état de semence, et aucune ne paraît l'emporter sur les autres en énergie ou en fécondité. Le sentiment du beau inscrit sur la liste semble au premier aspect n'y figurer que comme l'un quelconque de ces germes dont l'épanouissement définitif sera l'esprit humain, car deux pages à peine, dans l'exposition théorique, sont employées à signaler chez l'animal les naissantes lueurs de la faculté esthétique. Après la lecture complète de l'ouvrage, on est détrompé; on s'aperçoit que l'aptitude de l'animal à connaître et à goûter le beau revient sans cesse, agit avec une périodicité constante, et joue presque le rôle de maître ressort dans le mécanisme compliqué de l'évolution intellectuelle.

Comment un principe aussi peu physiologique, aussi rationnel, aussi spirituel en un mot, s'est-il glissé au cœur d'une doctrine essentiellement naturaliste? Comment s'y est-il établi au point d'être l'indispensable complément du transformisme en général et peut-être l'agent principal du transformisme mental ou psychologique? Il est nécessaire et il sera curieux de le découvrir.

Dans le système de l'évolution, les êtres organisés, les animaux surtout, sont, pour se conserver, condamnés à une guerre contre la nature, où les plus forts sont vainqueurs et vivent, où les plus faibles sont vaincus et meurent. Cette guerre terrible, cette concurrence vitale revêt deux formes différentes : quand le but poursuivi n'est que la conquête de la nourriture et la résistance aux élémens, la lutte est appelée combat pour la vie; lorsque la fin cherchée par l'animal est la propagation de l'espèce, la lutte s'appelle combat pour la reproduction. Le combat pour la vie met l'animal en présence de la faim, du froid, des maladies. Les plus vigoureux, les mieux armés, les mieux vêtus, triomphent de ces influences hostiles, tandis que les chétifs, les débiles y succombent. Il résulte de là une sorte de triage, de choix fatal, d'élection brutale, mais inévitable, en faveur des mieux doués. C'est la sélection naturelle à son premier degré. Ces couples vigoureux, restés seuls, s'unissent entre eux, et, robustes comme ils le sont, ils donnent naissance à des rejetons robustes, ils font souche d'animaux résistans et puis-

sans à leur image, ils augmentent le nombre des élus. C'est le second degré de la sélection naturelle. En voici le troisième degré : à mesure que ces animaux rencontrent de nouvelles difficultés à surmonter, certains de leurs organes utiles à la lutte se fortifient, se développent, et deviennent en s'accroissant des différences individuelles. Ces différences avantageuses se transmettent par l'hérédité; en se transmettant, elles s'accumulent, s'exagèrent, et à l'aide des siècles elles constituent enfin des espèces nouvelles.

Ce qui caractérise la sélection naturelle, c'est qu'elle est inconsciente. Le choix qu'elle suppose est aveugle; l'animal n'y apporte que l'élan de l'instinct de la conservation individuelle : aussi ne suffit-elle pas à expliquer l'acquisition de certains avantages corporels, de certaines facultés mentales, qui ne sont pas nécessaires au combat de la vie. Elle ne rend pas raison des caractères très frappans, quoique secondaires, qui distinguent les animaux de sexe différent, et qui donnent au mâle l'éclat visible d'une puissance et d'une supériorité d'ailleurs inutiles dans la bataille pour l'existence. La grandeur de la taille, la vigueur, les dispositions belliqueuses, les armes offensives et défensives, les colorations fastueuses, les ornemens variés, la voix et le chant, les émanations odoriférantes, sont généralement des priviléges que possèdent les mâles. Quel en est le but? Plus on observe et plus on s'assure que ce ne sont pas là des moyens nécessaires de conservation individuelle; dépourvues d'armes et d'ornemens, les femelles n'en subsistent pas moins en reproduisant leur espèce. Quant aux mâles sans vigueur, sans attraits, ils réussiraient néanmoins dans le combat pour la vie, bien plus ils deviendraient pères et pourraient laisser une nombreuse lignée, s'ils n'avaient point pour concurrens redoutables d'autres mâles plus robustes et mieux doués. Les avantages dont ces derniers sont comblés ne sauraient donc avoir d'autre fin que la victoire dans les luttes contre leurs rivaux en amour, et la séduction des femelles par le charme souverain qu'exerce la beauté.

Ce n'est point là une imagination vaine. Lorsque nous contemplons deux mâles se livrant un combat à outrance en présence de la compagne qui doit être la récompense du vainqueur, ou bien quand nous voyons plusieurs mâles déployant à l'envi la richesse de leur plumage et se livrant aux gestes et aux poses les plus grotesques devant une assemblée de femelles, juges du tournoi, qu'en penser? On ne peut douter que ces animaux, bien qu'obéissant à un instinct impérieux, ne sachent ce qu'ils font et n'exercent d'une façon consciente leurs capacités physiques et leurs facultés mentales. Or ces attitudes des mâles, ces manéges de coquetterie, cet étalage de leur parure et ce déploiement calculé de leurs avantages impliquent chez les

femelles une aptitude à discerner ce qui est digne d'être admiré et une faculté de choisir en conséquence de cette admiration.

Mâles et femelles ont donc des caractères et des facultés mentales qui s'appellent et se répondent. Il y a choix des uns par les autres. Ce choix, c'est la sélection sexuelle. Les effets en sont considérables. L'homme, on le sait, améliore la race de ses coqs de combat par la sélection de ceux qui sont victorieux dans l'arène. De même les mâles les plus forts, les plus belliqueux ou les plus habiles dans l'art pacifique de la séduction ont prévalu dans la nature, et par eux s'est perfectionnée la race naturelle. Leurs avantages, quoique légers au commencement, se sont transmis et accrus par l'hérédité, épurés par les éliminations meurtrières de la rivalité. Il s'en est suivi des degrés croissans de variabilité qui ont peu à peu consommé l'œuvre de la sélection sexuelle en suscitant non-seulement des races plus belles, mais encore des races nouvelles. A ce résultat magnifique, les femelles ont contribué dans une égale proportion, car, guidées par leur exquise sensibilité, elles ont longtemps choisi, *trié* les mâles les plus riches en qualités attrayantes, et ont constamment ajouté à leur beauté. Les deux sexes devaient donc avoir, et, quelque surprenante que paraisse cette affirmation, ils ont réellement la faculté esthétique : les mâles, pour être conscients de leur propre beauté et la faire rayonner à volonté aux yeux éblouis de leurs admiratrices, — celles-ci pour sentir cette beauté, la reconnaître, la choisir et la léguer aux générations futures.

On comprend maintenant quelle logique irrésistible a poussé l'auteur de *l'Origine des espèces* à élargir si étonnamment sa première conception. On voit par quelle pente il est arrivé à faire du transformisme une question de psychologie comparée, et enfin comment dans cette psychologie l'esthétique a prédominé. Les faits, qu'il connaît mieux que personne, semblent lui donner raison. Notre devoir est donc de les exposer d'après lui-même, non pas tous, mais les plus frappans. On reproduira ici loyalement ceux qui militent le plus en faveur de sa théorie, sauf à peser ensuite l'interprétation qu'il en a fournie.

Au plus bas degré de l'échelle zoologique, la science ne constate ni sélection sexuelle, ni facultés esthétiques. Dans les classes inférieures d'animaux, les deux sexes, souvent réunis sur le même individu, ne sauraient évidemment produire et développer en eux-mêmes des caractères distinctifs. D'autres fois les sexes sont séparés, mais les animaux, étant fixés d'une façon permanente à certains supports, sont incapables soit de se chercher, soit de lutter contre des rivaux. Il est d'ailleurs reconnu que ces êtres imparfaits ont des

facultés trop obtuses pour éprouver des sentimens de rivalité et pour apprécier le mérite de la beauté. Ainsi les protozoaires, les coléantères, les échinodermes, les scolécides, n'offrent pas de véritables caractères sexuels secondaires, et si de nombreux coraux, quelques méduses, certains oursins sont plus brillamment rayés et nuancés que leurs femelles, nulle raison n'autorise à supposer que la sélection sexuelle soit la cause de ces différences. L'opinion la plus probable, c'est que les magnifiques teintes dont sont revêtus beaucoup d'animaux inférieurs sont le résultat d'actions chimiques ou de la structure élémentaire des tissus. Voilà, ce semble, déjà une bien large exception à la règle, une brèche anticipée à la théorie. M. Darwin n'en est pas troublé, et passe aux mollusques.

Les mollusques, les annélides, les crustacés inférieurs, ne fournissent pas d'observations décisives à l'appui de la sélection sexuelle. Chez ces êtres si pauvres d'organes et de facultés, les différences caractéristiques des sexes sont ou nulles ou faibles, ou peu saillantes. Ce n'est pas qu'ils n'offrent des particularités intéressantes. On ne peut s'empêcher de noter, avec M. L. Agassiz, les amours des limaçons, la cour qu'ils se font, et les mouvemens pleins de séduction qui préparent leur union définitive. Le regard est charmé par les riches couleurs des coquillages, même de ceux qui n'habitent que le fond des mers. Cependant, si un choix réciproque de la part des gastéropodes terrestres ou des mollusques marins est jusqu'à un certain point concevable, cette élection volontaire est en dehors des probabilités. Les crustacés supérieurs manifestent des facultés mentales plus élevées. Alertes, méfians, parfois constructeurs passables, belliqueux même, ils revêtent dans certaines familles de vives couleurs à l'âge adulte. Peut-être sont-ils ornés à ce moment pour attirer la femelle.

Les arachnides sont encore mieux partagées. Dans quelques espèces d'araignées, les différences de coloration sont tranchées : le vert pâle, le jaune éclatant, le rouge vif, apparaissent sur le corps ou sur les pattes annelées des mâles adultes. Les araignées font preuve d'intelligence; elles témoignent une grande affection maternelle pour leurs œufs, qu'elles entourent d'enveloppes soyeuses. Leurs sens sont très aigus. Plusieurs espèces de théridions produisent un son stridulent que les femelles entendent et comprennent. Il y a par conséquent apparence que les couleurs des araignées sont généralement le résultat de la sélection sexuelle. Des doutes subsistent cependant : les assiduités lentes et très prolongées de ces animaux en rendent l'observation très malaisée. Leurs amours ont souvent une fin tragique. Le naturaliste Geer vit un mâle qui au milieu de ses caresses séductrices fut tout à coup saisi par l'objet

de ses prévenances, enveloppé dans la toile de la femelle et dévoré par elle.

Les mœurs matrimoniales des insectes sont plus faciles à décrire, et la théorie de la sélection sexuelle y rencontre en foule des faits qu'elle croit concluans. Ne sommes-nous pas trop enclins à méconnaître la beauté des insectes à cause de leur petitesse? Si l'on pouvait imaginer un chalcosome mâle, avec sa cotte de mailles bronzée et ses grandes cornes complexes, grossi jusqu'aux proportions d'un cheval, ce serait un des animaux les plus imposans de la terre. Tels qu'ils sont et tels que nous les voyons, les insectes brûlent d'une ardeur belliqueuse. Enfermez deux grillons ensemble, ils se battront jusqu'à ce que l'un des deux expire. Les mantes savent manœuvrer et se servir de leurs membres antérieurs comme les hussards de leur sabre. Les papillons tourbillonnent rapidement, essayant de se porter des coups mortels. C'est une femelle qui est presque toujours la cause et le prix de la lutte. Celle-ci, chez les cerceris par exemple, assiste au duel avec une apparente indifférence; mais elle attend le vainqueur et s'envole tranquillement avec lui, comme touchée par la beauté des vertus guerrières. Plus sensibles encore peut-être aux attraits pacifiques, les femelles des insectes comprennent et goûtent les douceurs de la mélodie. Quand les forêts tropicales retentissent des cris des cicadés, quand les fulgorides, ces chanteurs nocturnes, font vibrer l'appareil résonnant dont ils sont pourvus, ce sont là, dit un naturaliste, les sommations de l'amour; les femelles accourent et tournent autour des mâles tambourinans. Quelquefois deux et même trois artistes, placés à distance, chantent alternativement, semblables aux bergers de Théocrite. Amaryllis écoute, juge et choisit le musicien le plus accompli. De la sorte, les organes sonores de l'insecte se fortifient par l'exercice. Comme les meilleurs instrumentistes sont préférés par les femelles, leurs facultés se transmettent à coup sûr et se perfectionnent par l'accumulation et les modifications héréditaires. Fondés sur un choix attentif, ces appariages ne peuvent être subits: une cour plus ou moins longue les prépare. Quand, par une tiède soirée, des nuées de cousins s'élèvent et s'abaissent tour à tour dans l'air tranquille, c'est que les mâles courtisent leurs futures compagnes.

Privés de la puissance musicale, les papillons ont en revanche, plus que tous les autres insectes, la splendeur visible de la coloration. Aucun langage ne saurait décrire la magnificence de certaines espèces tropicales. Cette richesse de nuances et de dessins est-elle le privilége exclusif des mâles? Pas toujours; il est des espèces où les femelles ont les ailes peintes et ornées plus brillamment encore

que les mâles. Il arrive aussi que les sexes ne diffèrent pas. Cependant, quand il y a différence, en règle générale le mâle est plus beau et s'éloigne le plus du type de coloration de l'espèce. Les papillons ont conscience de leur beauté, puisqu'ils l'étalent. En effet, c'est le plus souvent la surface supérieure de leurs ailes qui offre le plus d'éclat; c'est aussi celle qui est le plus en évidence, et l'on voit l'insecte au repos exécuter de légers mouvemens de haut en bas qui semblent avoir pour but de faire remarquer sa ravissante parure. Au contraire, les géométrides et les noctuées quadrifides, chez lesquels le dessous des ailes est plus panaché et plus étincelant que le dessus, redressent sur leur dos les organes du vol et les maintiennent longtemps dans cette position, comme pour n'en montrer que la partie éclatante. Enfin les lépidoptères nocturnes ne manifestent pas cette espèce de coquetterie, que l'obscurité où ils volent rend inutile. Ce dernier fait offre donc la contre-épreuve des précédens; mais on a d'autres preuves de la sûreté avec laquelle ces animaux reconnaissent et distinguent les couleurs. Le sphinx aperçoit de très loin la fleur qui lui convient et s'abat sans hésitation sur le bouquet désiré : il entre quelquefois dans les appartemens, attiré par les couleurs des papiers de tenture. Il est capable, on le voit, d'admirer les belles teintes et sur l'insecte son semblable et ailleurs. On peut en conclure que les femelles ont une préférence marquée pour les mâles les plus brillans et qu'elles sont attirées par eux. Dans toute autre hypothèse, les ornemens merveilleux des lépidoptères seraient sans motif.

Si les papillons sont aptes à discerner les degrés de la beauté, les poissons le seront à plus forte raison, car M. Darwin affirme qu'ils possèdent une haute organisation mentale. Il cite la sensibilité délicate de l'épinoche, la martiale bravoure du saumon, la sollicitude paternelle du géophagus et du pomotis. Ainsi doués, comment n'auraient-ils pas le sens esthétique? Aucune observation directe ne démontre, il est vrai, qu'ils l'aient effectivement, mais une multitude de faits exigent qu'on le leur attribue. A l'époque du frai et par conséquent du choix matrimonial, le corps de la plupart des mâles brille d'un éclat éblouissant; le saumon mâle se marque sur les joues de bandes orangées, le brochet des États-Unis offre des teintes chatoyantes et irisées d'une prodigieuse intensité de ton. Au contraire après le frai, quand l'heure des séductions est passée, les couleurs pâlissent, les phosphorescences s'éteignent. Il y a plus : qu'un poisson soit battu dans un combat d'amour, soudain, en même temps que sa fierté tombe, sa fleur de beauté se fane. Qu'en ferait-il? Il va cacher sa honte et sa disgrâce. Le but de ces colorations printanières est donc manifeste : ce sont des magnificences

destinées à éblouir les regards des femelles, qui en sentent le prix, n'en doutons pas. Quelquefois cependant les rôles sont changés et les attributs inverses. On rencontre par exception des femelles de poissons aussi brillantes que leurs mâles sont ternes et médiocrement ornés. Qu'importe? Dans ce cas, la faculté esthétique se déplace : c'est le mâle qui admire, et c'est lui qui choisit.

Après un rapide coup d'œil jeté sur les amphibiens et sur les reptiles, M. Darwin arrive au monde des oiseaux. Il s'attarde dans cette région féerique, il s'y oublie; il en décrit les éblouissans tableaux pendant quatre chapitres, tandis que les mammifères n'en obtiendront que deux. Le lecteur n'a pas à s'en plaindre, il se laisse aller à jouir des spectacles variés et nouveaux qui se déroulent devant lui. Rien de mieux. On doit cependant se tenir sur ses gardes et redoubler d'attention, si l'on ne veut être fasciné par la doctrine enchanteresse. Les oiseaux en effet ont bien l'air de donner gain de cause à la théorie de la sélection sexuelle, car, d'après M. Darwin, ils sont peut-être de tous les animaux, l'homme excepté, ceux qui ont le sentiment esthétique le plus développé, et pour le beau presque le même goût que nous. Les faits produits à l'appui de cette assertion inattendue sont innombrables; citons les plus frappans.

Presque tous les oiseaux mâles sont belliqueux. Ils se servent pour se battre de leur bec, de leurs ailes, de leurs pattes, de leurs ergots. C'est ce que font chaque printemps nos rouges-gorges et nos moineaux. Les plus petits de tous, les oiseaux-mouches, sont les plus querelleurs. M. Gosse en a vu deux se saisir par le bec et pirouetter jusqu'à tomber à terre enlacés et frémissans. Habituellement les combats ont lieu en présence des femelles, qui en attendent l'issue dans l'impassibilité. Certaines de ces luttes ont pour but la conquête violente d'une femelle; mais d'autres combats semblent n'être que simulés et ne tendre qu'à étaler les avantages des mâles devant leurs compagnes, dont le choix est guidé par leur admiration pour les qualités héroïques et la beauté des prétendans.

La musique vocale, le chant avec ses notes si diverses et ses modulations si graduées est l'un des principaux moyens de séduction de l'oiseau. D'après un observateur très exercé, Montagu, les mâles des oiseaux chantans ne vont pas à la recherche de la femelle. Ils se perchent dans quelque lieu apparent, exhalent leur mélodie amoureuse, et la femelle, qui reconnaît cet appel, vole vers le chanteur, si celui-ci a su l'attirer et la charmer. Bechstein, qui a toute sa vie gardé et élevé des oiseaux, assure que le canari femelle choisit toujours le chanteur le plus habile; il ajoute que dans l'état de nature la femelle du pinson sait distinguer sur cent mâles celui qui l'emporte par le talent musical. On cite un bouvreuil qui avait

appris à siffler une valse allemande. Quand on l'eut introduit dans une chambre où étaient réunis des oiseaux captifs, et dès qu'il eut exécuté son air favori, linottes et canaris femelles s'approchèrent et prêtèrent l'oreille avec la plus curieuse attention. Aussi certains mâles montrent-ils une ardeur extraordinaire à vaincre leurs rivaux dans le combat du chant, et l'on voit tel oiseau bien doué s'épuiser à chanter jusqu'à tomber raide mort.

Il importe de noter que l'aptitude musicale des oiseaux se manifeste avec plus d'éclat pendant les mois d'appariage. Il en est de même de leur penchant à déployer les ornemens souvent magnifiques dont ils sont décorés. Ils savent exécuter des parades d'amour, des danses, des marches cadencées pendant lesquelles une coquetterie innée fait onduler leurs formes souples et chatoyer l'écrin de leur plumage. Il en est qui vont jusqu'à construire des jardins voûtés en berceau, parés de plumes, de coquilles et de feuilles, à l'ombre desquels ils cherchent à retenir et à charmer l'objet de leur tendresse. Ce sont bien des habitations de plaisance, destinées à produire l'enchantement par l'admiration, puisque les nids sont placés plus haut sur les arbres. Au reste les moyens de séduction des oiseaux sont merveilleusement divers; mais ils savent qu'ils les possèdent et s'en servent avec un art infaillible. Le faisan tragopan dilate à propos les appendices charnus de sa tête. Le calao africain gonfle la caroncule écarlate de son cou en même temps qu'il étale sa queue et laisse traîner ses ailes comme des draperies. Il est constant que chez beaucoup d'oiseaux le plumage d'été n'est qu'un ornement nuptial, et ce fait suppose l'existence du sentiment esthétique chez le mâle aussi bien que chez la femelle.

En suivant sa marche ascendante, en s'élevant des oiseaux aux mammifères, la doctrine de la sélection sexuelle fondée sur la puissance du sens esthétique devrait acquérir une certitude croissante. Le lecteur, qui s'y attend, est un peu déçu. Les faits sont moins saisissans; ils se groupent en faisceau avec moins de complaisance; ils jettent l'esprit du savant anglais dans l'embarras, quelquefois dans le doute. Il reste néanmoins fidèle à sa thèse, mais on sent que c'est à force de souplesse et de dextérité. Voici qui est plus grave encore. « Chez les mammifères, dit M. Darwin, le mâle paraît obtenir la femelle bien plus par la puissance déployée dans le combat que par l'étalage de ses ornemens et de ses charmes. » N'est-ce point surprenant? A mesure que l'intelligence grandit, il se trouve que la force brutale devient prédominante. Comment une telle contradiction n'a-t-elle pas frappé l'habile et avisé zoologiste? Quoi qu'il en soit, son argumentation en souffre et sa conception en est sensiblement affaiblie. On va s'en apercevoir.

Les mammifères mâles l'emportent en général sur les femelles par de visibles avantages. Leurs cornes sont plus longues, plus résistantes, plus aiguës, leurs défenses plus puissantes, leur taille plus haute, leurs muscles plus vigoureux; quelques-uns ont la crinière, que les femelles n'ont pas, et quand les deux sexes l'ont, celle du mâle est plus abondante et plus épaisse. Ce sont là autant d'armes offensives et défensives, utiles dans les combats que les mammifères grands et petits se livrent au temps des ardeurs reproductrices. Cependant tel n'en est pas l'unique but : elles servent à l'animal non-seulement contre ses rivaux en amour, mais encore contre ses ennemis ordinaires. Ainsi la crinière du lion mâle lui est une protection quand il est attaqué par le tigre, le taureau commun défend le troupeau avec ses cornes, l'élan de Suède peut tuer raide un loup d'un coup de ses longs bois; mais lorsque ces appendices sont embarrassans et sujets à s'enchevêtrer dans les buissons, faut-il penser qu'ils ornent du moins le mâle afin de le rendre attrayant? M. Darwin le soupçonne; toutefois il avoue loyalement qu'il ne connaît aucun fait à l'appui de cette opinion. La théorie perd ainsi tout un ordre de preuves. Elle n'est pas moins incertaine à l'égard des préférences que manifestent dans l'appariage tantôt le mâle, tantôt la femelle. Les argumens en sens contraire semblent se balancer. L'impression générale des éleveurs est que le mâle accueille indifféremment une femelle quelconque. De leur côté, les femelles et notamment les chiennes ne sont pas toujours assez prudentes, ni assez difficiles dans leurs choix. Les renseignemens sur les faits de ce genre qui s'accomplissent à l'état de nature sont insuffisans, et on a dû, pour avoir quelques lumières, observer les animaux domestiques; mais ici les expériences sont forcément moins concluantes, car enfin c'est avant tout de l'instinct primitif et naturel qu'il s'agit et non des penchans modifiés par l'homme. Ainsi, quoique le célèbre *Monarque* n'ait jamais consenti à s'apparier avec l'illustre mère de *Gladiateur*, — quoique les étalons de grande race soient dédaigneux et difficiles au plus haut point, — quoiqu'il faille tromper certaines jumens de sang noble pour leur faire agréer le cheval qu'elles n'ont pas choisi, la question reste obscure. M. Darwin la tranche; il ne la résout pas.

Les considérations relatives à l'influence que la voix du mâle exerce sur le sens esthétique de la femelle chez les mammifères sont aussi peu décisives. Certes il n'est pas difficile d'établir que presque tous les animaux mâles se servent de leur voix bien plus dans la saison de l'appariage qu'en tout autre temps; il est même intéressant de constater qu'à cette époque la gorge grossit chez les cerfs, et que les jeunes cerfs au-dessous de trois ans ne mugissent

pas. La curiosité est satisfaite d'apprendre que le gorille mâle a une voix effrayante, qu'un gibbon a la faculté remarquable d'émettre la série complète et correcte des notes musicales d'une octave ; mais quel est au juste l'élément esthétique à dégager de ces observations? On ne le dit pas. Bien plus, après s'être demandé si les singes les plus bruyans et les plus babillards ont acquis leur voix puissante pour supplanter leurs rivaux et séduire les femelles, M. Darwin avoue qu'il ne prétend point en décider, et qu'il se borne à considérer cette conclusion comme la plus probable; — encore un point où le système faiblit. Il se relève un peu, nous en convenons, à l'endroit où il est traité des ornemens des mammifères, des houppes, des barbes, des chevelures qui les décorent, des couleurs souvent brillantes dont sont teints leur poil et les parties nues de leur corps. Que ces coiffures naturelles, que ces touffes lisses ou frisées, que ces favoris abondans, remarquables surtout chez certaines espèces de singes, soient en vue de la protection ou de la défense, on ne peut le soutenir. D'autre part, ces villosités sont le privilége des mâles, tandis que les femelles en sont dépourvues, et l'abondante croissance de ces poils coïncide avec l'âge adulte et signale le moment de la reproduction. Par conséquent, dans la plupart des cas, et particulièrement sur la robe des antilopes et des singes, il y a lieu d'induire que les touffes de poils ont été acquises pour l'ornementation. Selon toute probabilité, les mâles ainsi ornés ont été préférés par les femelles, et les appendices velus se sont accrus de plus en plus par voie de sélection. Il a dû en être de même de la nuance des poils et des couleurs de la peau nue. On a fréquemment noté que le mâle est plus fortement et plus richement coloré que la femelle. Les ruminans en offrent des exemples curieux. Dans la magnifique antilope appelée *oréas derbianus*, le corps est plus rouge, le cou plus noir, la bande blanche intermédiaire plus large chez le mâle. Le cerf axis, à l'âge adulte, est superbement coloré et moucheté. Parmi les quadrumanes, les *cercopithécus cynosurus* et *griseo-viridis* offrent une coloration merveilleuse : une partie du corps, chez le mâle seulement, est d'un vert ou d'un bleu des plus éclatans, et contraste vivement avec la peau nue du bassin, qui est d'un rouge écarlate. Le mandrill mâle est vraiment sans pareil; son visage est d'un beau bleu, tandis qu'un rouge ardent dessine le contour du nez et en colore l'extrémité. Ce qui donne à ces faits une certaine portée, c'est que, d'après plusieurs naturalistes, les mammifères se montrent attentifs à la couleur de leurs congénères et à celle des animaux qui ne sont pas de leur espèce. L'éléphant africain et le rhinocéros attaquent avec fureur les chevaux blancs ou gris. Les étalons à demi sauvages recherchent les jumens de leur

couleur. On cite une femelle de zèbre qui refusait tout appariage avec un âne, et qui l'accepta dès qu'on l'eut peint des couleurs du zèbre. Nous ne contestons nullement ces faits, nous admettons même qu'ils sont encore plus vrais et plus nombreux qu'on ne le dit; seulement il faudra examiner si cette aptitude à remarquer et à distinguer la couleur constitue une faculté de l'ordre esthétique, ou si elle n'est qu'une simple sensation perceptive des différences d'espèce et de sexe.

Il est permis d'incliner dès à présent dans ce dernier sens. En effet, M. Darwin attache une importance singulière à la présence des glandes odorantes chez les mâles. Ces glandes grossissent à un moment déterminé et acquièrent alors une grande puissance d'exhalation. Le savant anglais soupçonne qu'il y a dans cet organe et dans l'émanation qu'il émet un moyen d'attraction et un motif de préférence. Rien de plus vraisemblable; mais la sensation d'odeur est en dehors des phénomènes de l'ordre esthétique; c'est un fait de sensibilité physique qui n'a rien à démêler avec le sentiment de la beauté, et dont l'influence marquée dans l'appariage atténue plutôt qu'elle ne confirme les conclusions de la théorie sélectioniste. Au surplus nous y reviendrons.

Si l'homme dérive de l'animal, comme l'enseigne M. Darwin, si nous ne sommes que des animaux transformés, la sélection sexuelle doit se faire sentir dans le développement des facultés humaines. Il y a plus : celles-ci ne doivent être que les facultés de l'animal agrandies par le travail de la sélection. M. Darwin retrouve donc la sélection sexuelle dans l'histoire du genre humain. Il la découvre tantôt probable, tantôt certaine, parmi les causes qui la compliquent et sous les apparences qui la voilent. Quand elle semble disparaître, il l'induit par analogie en s'appuyant sur le parallélisme, d'après lui complet, qui existe entre l'homme et l'animal. Esquissons rapidement ces vues contestables, mais attachantes.

Les sauvages attachent un grand prix à leurs avantages extérieurs. Ils s'efforcent d'être beaux à leur manière afin d'être séduisans. Des savans soutiennent que les sauvages se couvrent de vêtemens pour se parer plutôt que pour se préserver de la chaleur et du froid. Ils ont un goût exagéré des ornemens. S'ils restent nus, ils décorent leurs membres et leur corps de peintures diverses. Quelques-uns gagnent par un rude travail l'argent qui paiera la teinture dont ils couvrent leur épiderme. Sans doute ils s'arrachent les dents, ils se mutilent le visage; mais c'est qu'ils s'imaginent se rendre ainsi plus terribles d'aspect et plus beaux. Soucieux de leur beauté, ils ne sont pas indifférens à celle des femmes. Il y a des nègres qui discutent gravement les charmes de celle qu'ils veulent

épouser. Le type qu'ils préfèrent est parfois bizarre et selon nous très laid, mais enfin ils cherchent un type. Ils diffèrent d'avis sur la couleur et sur la forme. M. Darwin estime qu'il n'y a pour l'humanité aucun type général de beauté; toutefois il remarque, avec Humboldt, que l'homme est porté à exagérer les caractères qui lui ont été départis par la nature, et ce penchant tend nécessairement à accroître ces signes distinctifs et à augmenter les qualités dont ils sont l'expression.

Il est à constater que les femmes en général sont devenues plus belles que les hommes. Elles sont le beau sexe. C'est qu'elles ont un vif sentiment de l'influence de leurs charmes. Elles savent emprunter aux oiseaux mâles les plumes que ces animaux ont reçues pour fasciner leurs femelles : aussi ont-elles été pendant longtemps des objets de sélection à raison de leurs attraits, et là est la cause de leur beauté plus délicate et plus pénétrante que celle de l'homme. A leur tour, elles savent choisir. Dans l'archipel malais, il y a des courses nuptiales où le prétendant doit atteindre la jeune fille avant de l'obtenir. Néanmoins, dit Lubbock, ce n'est pas en réalité le coureur le plus rapide qui est préféré, c'est celui qui a eu le don de plaire. Chez les Cafres, les filles, avant de donner leur consentement, obligent les hommes à une complète exhibition de leur personne. Il est donc permis d'affirmer que les deux formes de la sélection ont réellement dominé, simultanément ou non, chez l'espèce humaine, surtout dans les premiers temps de sa longue histoire.

La sélection est une puissance tellement naturelle et nécessaire qu'elle persiste encore même chez les races civilisées. Assurément les hommes à l'état de civilisation sont plutôt attirés par le charme de l'esprit des femmes, par la fortune, par la position sociale; mais cette sélection plus raffinée, dont l'effet est d'amplifier les facultés mentales, n'a pas entièrement supprimé celle qui prend pour guide les avantages corporels. Les membres de l'aristocratie anglaise sont devenus plus beaux en recherchant dans toutes les classes de la société les plus belles épouses. D'après Chardin, le sang des Persans s'est fort amélioré par de fréquentes alliances avec les Géorgiennes et les Circassiennes. Les enfans issus de ces unions héritent de la beauté de leurs mères, tandis que les Persans qui descendent des Tartares naissent et restent laids. La signification de ces faits est évidente.

Terminons cette exposition par un trait qui mieux qu'aucun autre fournira la mesure des vertus que M. Darwin attribue à la sélection sexuelle. Quoi de plus mystérieux, de plus inexplicable au premier aspect que la faculté du chant et de la musique? Certes elle n'est à l'homme d'aucune utilité directe; dans le combat pour l'existence,

elle ne sert à rien. Il est impossible pourtant qu'elle n'existe en vue d'aucune fin. Les faits bien étudiés révèlent le contraire. D'abord cette faculté est possédée à un degré quelconque par les hommes des races les plus sauvages; elle se développe aisément, puisque les Hottentots et les nègres sont capables de devenir d'excellens musiciens; mais remarquons que la puissance musicale se retrouve pareillement en germe chez les oiseaux qui ne sont pas chanteurs, et n'attend qu'une circonstance favorable pour se manifester. On a vu tel moineau apprendre à imiter le chant de la linotte. Il y a un groupe de perroquets qui peu à peu en viennent à siffler des airs composés par l'homme. Une certaine aptitude musicale a donc été donnée aux animaux comme à l'homme lui-même, quoique à des degrés différens. Or il en résulte une importante conséquence. La musique en effet excelle surtout à éveiller et à exprimer le sentiment de l'amour. C'est à l'époque de la reproduction que les mâles déploient leur puissance vocale. N'est-il pas naturel de conjecturer que les animaux se sont exercés à fortifier un moyen de séduction qu'ils trouvaient en eux-mêmes? N'a-t-on pas d'autre part observé que les mâles de quelques quadrumanes ont des organes vocaux plus complets que ceux des femelles, et qu'un certain gibbon sait exécuter la série entière des notes de l'octave? Partant de là, il n'y a rien d'improbable à ce que les ancêtres simiens de l'homme, avant d'exprimer leurs tendres sentimens en langage articulé, aient tenté de le faire au moyen de notes chantées. Avec l'aide de la sélection sexuelle et de l'hérédité, la faculté du chant nous viendrait ainsi, d'une façon compréhensible, de nos aïeux semi-humains. Comme toutes nos aptitudes, comme tous nos dons, comme le génie lui-même, la faculté musicale n'est qu'une puissance originairement animale, accrue par degrés, enfin devenue humaine, parce qu'elle était un avantage, une arme de séduction, une beauté.

Nous avons retracé dans ses lignes principales et avec une fidélité scrupuleuse la doctrine darwinienne de la sélection sexuelle. On a pu voir qu'elle repose en dernière analyse sur ce fait essentiel, que l'animal, tantôt le mâle, tantôt la femelle, souvent l'un et l'autre à la fois, est sensible à la beauté de son semblable. Qu'il en soit frappé, je l'admets; seulement cette beauté de la couleur, de la forme, du chant, la sent-il réellement en tant que beauté, ou bien cet éclat des nuances, cette force et cette douceur de la voix, ne sont-ils pour la bête que le signe très expressif, mais exclusivement brutal, d'un état physiologique que son instinct attend, qu'il provoque et auquel il répond? Toute la question est là, et c'est la question qu'il faut maintenant tâcher de résoudre.

II.

Cette question rentre dans un problème plus vaste, qui consiste à chercher si l'instinct et l'intelligence ne sont que les deux formes extrêmes d'une seule et même énergie mentale. Les plus pénétrans esprits, les plus fins observateurs de l'antiquité et des temps modernes, Aristote et Buffon, Plutarque et Montaigne, et parmi nos contemporains F. Cuvier, Flourens, Gratiolet, MM. E. Blanchard, Milne Edwards, Pouchet, Brehm, l'ont agité. Pourquoi n'en a-t-on pas trouvé la solution définitive? C'est qu'il n'existe pas de problème plus complexe. M. Darwin, qui l'a repris avec tant de savoir, de curiosité et de bonne foi, en a-t-il mûrement pesé les difficultés, compris et dégagé la méthode, aperçu et compté les conditions?

De ces conditions, la première évidemment était d'instituer dès le début une analyse minutieuse des facultés mentales que l'animal, dit-on, possède comme nous, mais seulement avec de grandes et très nombreuses différences de degré. Il était indispensable, avant de comparer, de placer en pleine lumière les termes de la comparaison. Pour avoir le droit d'identifier l'instinct et l'intelligence, pour être autorisé à élever l'instinct à la hauteur du sentiment et du jugement esthétique, la méthode commandait d'observer et d'analyser séparément l'intelligence et l'instinct. M. Darwin s'est dispensé de cette obligation, ou plutôt il semble ne l'avoir pas sentie. Il déclare qu'il n'entreprendra point de définir l'instinct, parce que, selon lui, l'instinct ne présente pas de ces caractères constans sur lesquels s'appuie la définition. Il se contente d'affirmer que l'instinct enveloppe toujours une part d'intelligence sans chercher à dégager cet élément intellectuel, et sans se douter que là est le nœud de la question. La distinction des facultés diverses de l'esprit ne le préoccupe pas davantage; il les caractérise à peu près, vaguement, si vaguement que plus d'une fois il confond le raisonnement et la raison. Enfin, quoique le sentiment du beau joue dans sa doctrine un rôle capital, nulle part il n'a pris la peine d'approfondir l'essence de ce pouvoir si délicat de l'âme; nulle part il ne s'est demandé si le sentiment du beau n'est qu'une sensation, s'il est précédé d'une idée, s'il aboutit à un jugement. De l'aveu même de ses partisans, sa psychologie est étonnamment faible et superficielle, — et c'est sur cette base incertaine qu'il a construit tout son édifice de la sélection sexuelle; c'est dans un brouillard qu'il prétend nous faire voir l'identité primordiale de l'intelligence et de l'instinct.

L'observation attentive, exempte de parti-pris, indépendante d'une théorie préconçue, arrive à d'autres conclusions. Elle reconnaît que

des différences fondamentales séparent l'instinct de l'intelligence. Celle-ci est une faculté à fins multiples et indéfiniment diverses. Elle poursuit tour à tour des buts très distincts, elle les connaît, elle les choisit, elle choisit aussi les voies qui y mènent, elle tâtonne, elle hésite, se trompe, se reprend; mais elle se gouverne et se perfectionne elle-même. Chez l'homme, où nous pouvons l'étudier, elle dispose d'organes qui sont comme elle appropriés à des fins variables, et quand ces organes ne lui suffisent pas, elle en crée d'artificiels qu'elle appelle des instrumens, des outils. Ainsi ses caractères sont la prévision, la faillibilité, le progrès, surtout la généralité. L'instinct ne présente aucun de ces caractères; il a les caractères directement opposés. Un des mérites de M. H. Joly est d'avoir éclairé ces traits distinctifs de l'instinct d'un jour nouveau et frappant. Du même coup, il a fourni une réfutation tantôt implicite, tantôt explicite, de la théorie de la sélection sexuelle fondée sur le sentiment esthétique de l'animal. Je vais reprendre cette réfutation et la compléter.

L'animal a une puissance d'agir spontanée : cette puissance est excitée par le besoin, par l'appétit, par la souffrance ou la jouissance, bref, par la sensation. Ses actions tendent à un but; mais ce but, il l'ignore. Tel insecte, herbivore à l'état adulte, dépose ses œufs sur des chairs putréfiées dont se nourrissent ses petits, et ces petits, il ne les verra pas éclore; le motif de son acte lui est donc inconnu. Le castor, captif et à l'abri de tout besoin, construira sa digue sans aucune utilité, si vous laissez des matériaux à sa portée; cette construction n'a aucun but. Chez ces animaux, nulle prévision. En outre la bête réussit généralement du premier coup dans ses œuvres. Sans éducation, sans expérience, sans hésitation, l'oiseau fait son nid, le carnassier reconnaît et attaque sa proie, le ruminant distingue et broute son herbe. Séparé de son espèce, et pourvu seulement qu'il dispose de ses forces organiques, ce qu'ont fait ses parens, il le fera, et parfaitement. Chose plus importante encore à remarquer, l'animal est incapable, à l'état de nature du moins, de tenter une industrie autre que la sienne. Son instinct est un instrument particulier adapté à une fin spéciale. L'oiseau est conformé non pour construire des nids en général, mais pour tisser et arrondir tel nid. Chaque espèce d'araignée ourdit une toile d'une nature déterminée et ne peut ourdir que celle-là. En somme, l'animal, destiné à un genre de vie spécial, a un travail particulier. Exempt d'hésitation, ignorant le progrès, puisqu'il réussit d'emblée, l'animal n'a ni à prévoir, ni à comparer, ni à généraliser; il ne choisit pas. Son instinct le dirige infailliblement dans une voie tracée d'avance. Aristote, Pascal et bien d'autres avaient proclamé ces traits

caractéristiques de l'instinct. La science la plus récente les proclame comme eux, et M. Darwin n'a pas démontré que ce fussent là autant d'erreurs. Si par des analyses et des comparaisons psychologiques plus sérieuses il s'était convaincu que cette façon de comprendre l'instinct est la seule vraie, il aurait vu qu'en présence du beau l'animal reste ce qu'il est, je veux dire un être qui ne s'intéresse qu'à ce qui est particulier. Cette simple remarque eût éclairé et peut-être profondément modifié sa théorie des facultés mentales chez les animaux. A ceux-ci, le zoologiste anglais prête le sentiment de l'admiration. Je sais qu'il leur refuse la capacité d'admirer de grandes scènes, comme une nuit étoilée, un beau paysage, une musique savante; mais il tient pour certain que beaucoup d'animaux inférieurs admirent les mêmes sons et les mêmes couleurs que nous. Même réduit à ces termes, son système ne nous paraît pas soutenable. S'il était exact, l'animal goûterait non-seulement les mêmes chants et les mêmes nuances de coloration que l'homme, mais il les aimerait, il en jouirait partout et toujours, il aurait la faculté d'en jouir généralement. La femelle du pinson par exemple, qui sur cent mâles sait choisir, dit-on, le meilleur musicien, se montrerait sensible au chant des autres oiseaux, à celui de l'homme, à la musique d'un bon violon. On objectera l'araignée et le lézard, qui semblent céder à la douceur des mélodies, et le cheval, auquel la musique du régiment communique une ardeur guerrière. Cependant, outre qu'on ne sait pas si ces animaux éprouvent autre chose qu'un chatouillement nerveux ou une excitation purement physique, il est bien permis de rappeler les hurlemens lamentables que certains sons, même musicaux, arrachent à nos chiens. Un point d'ailleurs très important, c'est que l'animal ne se laisse vraiment aller aux séductions vocales déployées par ses semblables qu'à l'époque de l'appariage, c'est-à-dire à un moment précis et particulier de l'année.

L'attention que les bêtes accordent aux couleurs donne lieu aux mêmes réflexions. A ne parler que des oiseaux, qui sont, d'après M. Darwin, aussi bons juges de la couleur et de l'ornement que les femmes élégantes et les habiles modistes, combien cette faculté est limitée chez eux! Voit-on, par exemple, que les paons mâles s'admirent réciproquement comme le font à l'occasion les hommes? Voit-on que les femelles se contemplent l'une l'autre avec plaisir et poussent l'impartialité jusqu'à rendre justice à la beauté de leurs rivales? A-t-on jamais rencontré une oie en extase devant la splendeur des faisans ou la royale élégance des cygnes? Non; l'oiseau, l'insecte, le quadrupède ne sont touchés de l'éclat de la couleur, s'ils le sont, que dans leur espèce, de la part d'un seul sexe et au

moment que chacun sait. Comment ne pas reconnaître là une de ces différences radicales qui interdisent toute identification des faits? Il faut bien ajouter que, même à ce moment où la nature parle avec une force irrésistible, la beauté est maintes fois dédaignée, s'il faut l'attendre ou la chercher, et la laideur vivement accueillie, si elle est là toute prête. Un cas plus grave encore, c'est celui où le mâle, après l'hyménée, est impitoyablement sacrifié. Admiration bien courte et plus que douteuse qui ne tend qu'à l'appariage et n'y survit pas, admiration dépourvue de ce caractère de généralité qui est le signe intellectuel de l'admiration!

Allez plus loin : achevez l'expérience. Placez l'animal devant une œuvre d'art qui représente avec l'exactitude d'un trompe-l'œil son mâle ou sa femelle. Il y avait déjà de ces œuvres vivantes d'aspect dans l'atelier des peintres antiques; il y en a davantage dans les musées et les salons modernes d'exposition. On raconte que les cavales hennissaient en passant devant les chevaux peints par Apelle. Un chien s'arrêterait peut-être devant les chasses d'Oudry, si l'on plaçait les cadres à terre à la portée de son regard. Il s'approcherait, examinerait, interrogerait un instant la toile de son flair infaillible, et ce serait tout. Pourtant qu'y a-t-il dans le tableau? Précisément l'élément digne d'admiration, à savoir l'expression de la vie au moyen de ses couleurs les plus attrayantes et de ses formes les plus parfaites et les plus générales. Qu'importe au quadrupède spectateur de cette merveille? Ce n'est pas l'expression de la vie en général qu'il lui faut, c'est la vie elle-même, la vie particulière, disons plus, la vie individuelle, celle qui parle à ses sens et à son organe olfactif bien plus qu'à ses yeux et à ses oreilles. Il n'a que faire du général, de l'idéal, de l'admirable. Il n'y comprend rien.

Il est nécessaire, puisque M. Darwin nous y oblige, de montrer une fois de plus ce que c'est que l'admiration, en quoi ce sentiment de l'âme humaine diffère radicalement des impressions confuses et spéciales de l'animalité. A mesure que l'homme s'instruit et se civilise, il devient de plus en plus capable d'admirer la beauté partout où elle se rencontre. Il la reconnaît à des signes qui ne trompent pas et la goûte dans tous les règnes de la nature. Il la salue, il la célèbre dans son semblable, quels que soient le sexe, l'âge, le pays, l'époque, le moment. N'est-ce pas ce que font aujourd'hui les amateurs exercés, les historiens de l'art, les esthéticiens? Le sentiment que l'homme éprouve en présence de la beauté peut s'associer aux ardeurs de la jeunesse et aux troubles de la passion, mais il demeure distinct de ces ardeurs et de ces troubles. Les chefs-d'œuvre de l'art ont de fraternelles ressemblances malgré leurs différences originelles. Les artistes vraiment dignes

d'être ainsi nommés se font écho à travers les siècles. Puget écoute et comprend Lysippe, Ingres entend Raphaël. Le génie parle donc une langue générale, la faculté qui saisit le sens de cette langue est générale aussi. Avec une crudité de termes qu'il n'évitait pas assez, Voltaire dit quelque part : « Le beau pour le crapaud, c'est sa crapaude. » Il y a du vrai dans cette boutade. Interprétée philosophiquement, elle signifie que l'admiration de l'animal est enchaînée au dernier degré de l'individualité; mais alors elle est particulière, comme l'instinct, autant que l'instinct, et par conséquent elle ne mérite plus le nom d'admiration. M. Darwin, qui entrevoit ce dilemme, essaie d'y échapper. Il fait effort pour nous convaincre que les hommes n'ont pas d'idées générales sur la beauté, et qu'en cela ils sont les descendans légitimes de la bête. Après M. de Humboldt, il s'évertue à établir que la beauté, à nos yeux comme aux yeux de l'animal, n'est que l'exagération des caractères saillans de l'espèce. Accumulant exemple sur exemple, il dresse une longue liste des mutilations, des déformations, que s'infligent les sauvages afin de se rendre séduisans. Peine perdue, la vérité l'emporte, et dans sa loyauté il en vient à citer des témoignages qui écrasent sa théorie. Tel est celui de M. Winwood Read, qui a observé non-seulement les nègres de la côte occidentale d'Afrique, mais aussi ceux de l'intérieur. M. Winwood est convaincu que les idées sur la beauté de ces sauvages sont en somme les mêmes que les nôtres, et cela quoique ces peuplades n'aient jamais été en relation avec les Européens. Les jeunes filles et les femmes qu'ils trouvent belles seraient également jugées belles à Paris, à Londres, à Berlin. Le croira-t-on? Après cette honnête citation, M. Darwin demeure en paix et garde son opinion personnelle.

Sa doctrine a le malheur de se contredire sans cesse et de fournir à chaque instant des armes contre elle-même. Si l'animal n'a aucune idée générale de la beauté, semblable en cela à l'homme son descendant, si d'autre part sa prétendue admiration est impuissante à dépasser le particulier, l'individuel, il est plus que probable que toute idée générale lui fait absolument défaut. Admet-on ce point? En ce cas, l'animal n'aura aucune idée de la beauté. Pourquoi? Parce que depuis qu'on écrit des traités d'esthétique, on a pu différer sur beaucoup de détails, mais on s'est toujours accordé à reconnaître qu'un élément général réside au fond de toute idée de beauté. Depuis Platon, Aristote, Plotin et saint Augustin, jusqu'à Kant, Hegel, Cousin et jusqu'à l'auteur du plus récent livre sur le beau, M. Gauckler, il n'y a pas un seul théoricien qui n'ait compté parmi les caractères de la beauté l'ordre, l'harmonie, la loi. Or est-il au monde des idées plus générales que celles de loi, d'har-

monie, d'ordre? M. Darwin a quelquefois l'air de penser que le seul éclat des couleurs ou la seule puissance des notes sonores peut constituer à un certain degré le beau visible ou le beau musical. C'est une grave erreur. Les savans travaux de MM. Fechner, Chevreul, Jamin, sur la lumière, ceux de M. H. Helmholtz sur l'acoustique, ont démontré que ce qui nous charme esthétiquement, ce n'est pas l'intensité des vibrations sonores, mais que ce sont les rapports selon lesquels elles se succèdent ou se produisent simultanément; quant aux couleurs, elles engendrent le plaisir du beau par la corrélation des nuances bien plutôt que par la vivacité perçante des tons. Et qu'est-ce qu'un rapport, sinon un lien qui rattache et systématise entre elles les choses particulières de façon à en composer des unités complexes, c'est-à-dire des objets généraux? — Dès qu'un objet excite notre admiration, si peu que ce soit, c'est que les élémens, les parties en sont rassemblées selon des rapports que la raison approuve; c'est qu'il y a là une composition, une ordonnance. Qui dit composition et ordonnance dit conformité à une loi générale de la nature et de l'esprit. Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas de beauté sans vie individuelle ou sans expression de la vie individuelle, il n'y a pas non plus de beauté en dehors de tout principe, de toute loi, en dehors de toute généralité. Donc de deux choses l'une, ou bien l'animal n'a aucune notion du beau, ou bien il mêle à sa notion du beau quelque idée générale.

Si la bête n'a pas d'idées générales, toute la théorie de la sélection sexuelle s'écroule de fond en comble. M. Darwin varie constamment à cet égard. Nulle part sa psychologie n'est plus vacillante, je dirai même plus déconcertante, que sur ce sujet des idées générales de l'animal. On dirait qu'il n'y a réfléchi qu'en passant. Il eût cependant fallu y penser et se décider à bonnes enseignes. Plus on médite sur ce problème de psychologie comparée, plus on incline à conclure que l'animal est destitué de la faculté d'abstraire et de généraliser. Qu'en ferait-il en effet? Infaillible comme il l'est en vertu de son instinct, attaché à une industrie dont il accomplit tous les actes sans éducation, sans expérience, il n'a rien à prévoir. L'avenir, ce quelque chose qu'on nomme demain et qui est le cuisant souci de l'homme, n'existe pas pour l'animal. Pascal l'a dit avec son style puissant : chaque fois que la science est donnée à l'animal, elle lui est nouvelle. N'ayant pas eu à l'apprendre, il ne risque pas de l'oublier, et il la retrouve toujours. Où qu'il aille dans l'espace, la nature agit sur ses sens; ses impressions ébranlent ses organes; ses souvenirs, qui sont des images, produisent le même ébranlement que ses impressions; la forme de ses membres règle et détermine la forme de ses mouvemens. Ce n'est pas une machine, c'est

un être sentant. Comme ses sensations présentes ou renouvelées le mènent à coup sûr, pourquoi donc aurait-il besoin de généraliser? Indispensable à l'homme, le pouvoir généralisateur est inutile à l'animal. Son intelligence purement sensitive n'a donc aucune prise sur le beau, lequel, répétons-le, est chose générale.

C'est impossible, répliquera M. Darwin. Quoi! vous refusez le sens du beau à l'animal? Comment dans cette hypothèse expliquerez-vous les combats d'amour, les étalages de plumes et de couleur, les parades nuptiales, ces tournois où les mâles briguent et obtiennent le prix de la beauté? Ces mouvemens calculés, ces coquetteries, ne peuvent avoir lieu sans motif, et, s'ils en ont un, ce n'est évidemment que la séduction des femelles.— Je conviens que ces faits présentent une sorte de mystère que la science n'a pas encore éclairci. Il faudra de nombreuses années, et cette héroïque patience qui équivaut, dit-on, au génie, pour découvrir les secrets mobiles qui poussent l'animal dans une multitude de démarches singulières. Cependant, hypothèse pour hypothèse, il y en a une qui semblera, croyons-nous, simple et naturelle. Nous ne la présentons qu'à titre d'hypothèse; mais, si notre explication n'est pas plus démontrée que celle de M. Darwin, elle est peut-être plus vraisemblable.

Aux époques printanières, l'animal est tourmenté par le plus impérieux de tous les instincts. Sous l'influence d'un besoin dont la violence est sans égale, piqué par un aiguillon brûlant, il marche, il court, il s'agite; il attaque, déchire, détruit, s'il le peut, le rival qui lui fait obstacle. Si son naturel est pacifique, il ne combat point; mais il dépense en mouvemens bizarres et multipliés la force surabondante dont l'excès l'accable. S'il est organisé pour chanter, il chante; s'il est capable de crier, de hurler, il crie, il hurle. Point n'est besoin du désir de plaire et de la conscience de sa beauté pour rendre compte de cette surexcitation. L'état physiologique où il se débat y suffit et au-delà. Maintenant on admet sans difficulté que la femelle est dans une situation analogue. La puissance de sensation de celle-ci est au paroxysme : elle voit mieux, elle entend mieux que jamais. Elle verra mieux celui des mâles dont les couleurs sont plus vives, la taille plus grande, les gestes plus violens et plus vigoureusement exécutés. Elle entendra mieux le mâle qui chante, hurle, ou crie plus fort ou plus longtemps; de là à le préférer, il n'y a pas loin. J'accorde donc qu'il y aura préférence, si l'on veut, mais préférence sous l'impulsion maîtresse d'une sensation, non d'un sentiment, d'une secousse, non d'une idée, d'un appétit, non d'un jugement de beauté. L'animal aura manifesté ses facultés propres, ses instincts spéciaux. Les parades, les tournois, les étalages, tous ces spectacles auxquels vous savez si bien nous intéres-

ser, auront une explication que l'on pourra discuter sans doute, mais qui restera conforme à l'essence de l'instinct, aux lois de la sensation, bref à la nature psychologique de l'animal.

La solution que nous venons de hasarder se rencontre à chaque page dans l'ouvrage de M. Darwin; nous n'avons eu qu'à la lui emprunter. Il l'eût assurément choisie et adoptée, si son siége n'avait été fait depuis longtemps. Il l'eût d'autant plus volontiers accueillie qu'il a parfaitement mesuré la puissance du sens qu'on a nommé le sens animal par excellence, l'odorat. Ce sens agit dans l'appariage avec une énergie prodigieuse. Il y en a des exemples extraordinaires. Le naturaliste Scarpa assure que si, après avoir manié des grenouilles ou des crapauds femelles, on plonge la main dans l'eau, les mâles qui s'y trouvent accourent aussitôt même de très loin. Sans que j'insiste, on devine quelle part un organe aussi subtil doit avoir dans les attractions que M. Darwin attribue au sentiment de la beauté. Joignez les excitations de l'odorat à celles des yeux et de l'oreille, et voyez s'il y a lieu de chercher d'autres causes aux phénomènes qu'on a accumulés avec tant de complaisance. C'était avant tout la sensation qu'il était essentiel d'étudier chez l'animal. Il y avait là un champ à peine exploré d'observations innombrables et pleines d'enseignemens. En commençant par là l'étude de la psychologie comparée, on eût fait faire à cette science si nouvelle et si nécessaire d'admirables progrès.

M. H. Joly l'a essayé et y a réussi pour une part déjà digne d'éloges. Quant à M. Ch. Darwin, on ne saurait dire sans injustice qu'il ne l'a pas voulu; mais le pouvait-il? Son adhésion absolue au principe de l'évolution, son idée préconçue et systématique que l'homme descend de l'animal, le condamnaient à violer les règles les plus élémentaires de la méthode. Il oublie que l'homme connaît mieux sa propre nature mentale que celle des animaux, que par conséquent ce sont les facultés de l'âme humaine qu'il importe d'abord d'analyser. Pressé par le désir de retrouver nos ancêtres dans la sphère de l'animalité, il grossit à plaisir les ressemblances et il atténue les différences essentielles jusqu'à les effacer. Cette dangereuse habitude d'esprit est manifeste une fois de plus dans son ouvrage, d'ailleurs si ingénieux, sur *l'Expression des sentimens chez l'homme et chez les animaux*. Ici encore les images abondent, les phénomènes et les facultés de la vie mentale sont mêlés et confondus. On y cherche vainement une distinction psychologique quelconque entre la sensation sous ses diverses formes d'une part, et le sentiment sous ses aspects si variés de l'autre. Il n'est pas surprenant qu'avec des procédés d'analyse aussi peu rigoureux on n'ait pas réussi à mettre hors de contestation l'existence chez les bêtes du

sentiment esthétique, ni à poser solidement les bases de la sélection sexuelle. Cette dernière conception, empruntée à l'ordre psychologique, n'est qu'une hypothèse, et elle demeure aussi peu justifiée par les faits que les hypothèses physiologiques de l'auteur.

Nous n'avons pas prétendu prouver autre chose. Il était peut-être temps que ce côté particulièrement faible du darwinisme fût mis à découvert. C'est de près et en détail, sans passion, sans colère, qu'il convient, selon nous, d'examiner cette prestigieuse doctrine, au lieu de l'accabler au hasard de vagues reproches qu'elle ne mérite pas toujours. On devrait, par exemple, cesser d'accuser M. Darwin d'athéisme, de matérialisme, de fatalisme, que sais-je encore? Le darwinisme a en réalité sa droite, son centre et sa gauche. A droite, on croit en Dieu et on le dit; à gauche, on se vante d'avoir anéanti le « créateur personnel, » et on voit dans cette destruction le dernier terme du progrès scientifique. Où siége M. Darwin dans ce conclave de ses partisans? A droite très certainement. Qu'il ait tort de ne pas rompre avec sa gauche, et même un peu avec son centre, j'en conviendrai. Là cependant n'est pas la marque la plus frappante de son infériorité philosophique. Elle est dans les vices de sa méthode, elle est dans l'énorme intervalle laissé entre ce qu'il affirme et ce qu'il prouve, elle est dans l'usage trop inégal qu'il fait de la psychologie et de la physiologie. Néanmoins ses travaux, par la richesse des observations, par l'étendue et la diversité du savoir, sont une mine précieuse où la psychologie comparée puisera avec un profit immense, — à une condition cependant, c'est qu'elle résistera à la séduction de l'esprit de système, et qu'elle cherchera le vrai encore plus que le nouveau.

CH. LÉVÊQUE.

LA

BRANCHE DE LILAS

Quand après une période d'expansion et d'éclat le roman semble *se recueillir* chez nous pour prendre sans doute un nouvel essor, n'est-ce pas une obligation de plus de rechercher si les littératures étrangères sont plus favorisées que la nôtre aujourd'hui? Ce n'est pas que la fécondité leur manque, ni que le bruit et le retentissement fassent défaut autour de certains noms. Les succès de la femme distinguée qui se cache sous le pseudonyme de *Ouida* nous avaient même inquiétés d'abord par leur étonnante rapidité, et il nous semble encore qu'ils ont devancé l'entière éclosion d'un talent qui, après avoir flotté indécis pendant plusieurs années, vient enfin de trouver sa voie; le recueil que nous avons sous les yeux en est un témoignage évident (1). Il est supérieur à ce roman de *Puck*, dont M. Forgues a tiré déjà deux jolis tableaux de mœurs anglaises (2), supérieur surtout à ces premiers romans, *Strathmore, Chandos, Under two flags*, où la vivacité de l'invention ne suffisait pas à racheter l'invraisemblance des événemens, des hardiesses d'un goût douteux et une violence de pinceau qu'on aurait tort de confondre avec l'énergie. Ouida n'a jamais été de ces romanciers, nombreux en Angleterre, dont les œuvres peuvent être mises dans toutes les mains. Elle scandalise ses compatriotes par des audaces dont ils n'ont pas l'habitude. Certes les Dickens et les Thackeray, auxquels on l'accuse de se croire supérieure, eussent hésité devant les sujets qu'elle choisit volontiers; on va jusqu'à lui attribuer cette réponse caractéristique faite à ceux qui la blâmaient d'alarmer ses chastes lectrices par le dédain du mariage et par des peintures trop vives des entraînemens du cœur ou trop indulgentes des faiblesses masculines : « Je n'écris pas pour les

(1) *A Leaf in the Storm and other Stories*, par Ouida; Londres 1872.
(2) *Lady Tattersall*, 15 janvier 1868; *Jaune ou Bleu*, 15 avril 1868.

femmes, j'écris pour les militaires. » C'est à cette catégorie de lecteurs qu'elle a probablement voulu consacrer le joli type de *Cigarette*, une vivandière de l'armée d'Afrique, l'héroïne de son roman d'*Under two flags*. Ouida témoigne à la France, chaque fois que l'occasion s'en présente, de chaleureuses sympathies; elle lui appartient d'ailleurs par sa famille, qui en est originaire, et même par ses qualités littéraires : l'esprit souple, mordant, indépendant, aventureux, une grâce à part, mondaine et cavalière, je ne sais quelle fougue l'emporte bien loin du domaine de la froide morale émaillée de citations bibliques, domaine ordinaire de la plupart des femmes auteurs en Angleterre. Il lui reste à se corriger d'une certaine tendance au paradoxe qui va jusqu'à lui dicter une espèce d'apologie de la commune, qu'évidemment elle n'a pas vue de près. Cette réserve faite, nous croyons pouvoir offrir au lecteur de la *Revue* le récit ému, passionné, que Mlle de La Ramée a intitulé *la Branche de lilas*.

Ce récit, où l'adultère, si longtemps proscrit par les romanciers anglais, est abordé résolûment et poussé à ses dernières conséquences, nous paraît donner la mesure de l'influence qu'exerce depuis quelques années notre littérature sur celle de nos voisins, et qu'un critique a comparée à la transfusion du sang. Personne n'a subi cette influence plus vivement que le romancier connu sous le nom de Ouida. La verve de son style, la témérité naturelle de sa brillante imagination, une légèreté de plume enfin rare en son pays, lui permettent de s'aventurer mieux qu'un autre dans ces régions périlleuses dont l'exploration nous a valu tant d'anathèmes de ceux-là même qui finissent par nous imiter. George Sand a souvent inspiré Ouida; l'imitation était surtout flagrante dans ce roman d'*Idalia*, dont l'héroïne, une sorte de Circé républicaine, courtisane de réputation, vierge de fait, se sert des philtres de sa beauté pour gagner des partisans à la cause italienne.

I.

Oui, je serai fusillé dès l'aube, on le dit, — et pour une branche de lilas! Vous ne me croyez point?.. Souvent, pour faire tuer un homme, il n'en a pas fallu davantage. Un regard, un sourire, une larme, une fleur fanée, — c'est peu, et c'est beaucoup quand cela vient d'une femme, — beaucoup, tout le présent, tout le passé, tout l'avenir.

Voici le lilas,... regardez. Il n'a plus ni couleur, ni parfum, ni beauté, il est flétri; ne dirait-on pas un amour mort?

Vous m'avez demandé mon histoire. A quoi bon? Avoir une histoire, c'est un luxe pour les riches. Que sert aux pauvres d'en avoir une? S'ils la racontent, qui les écoute? Et j'ai toujours été pauvre. Cependant je fus heureux jusqu'au jour de printemps où fleurit ce lilas.

Je suis un comédien; ma mère était danseuse. Mon père... Bah! c'est encore là un luxe pour les riches.

Ma mère fut toujours fort obscure; elle allait avec sa troupe, en certaines saisons, de ville en ville. Je me rappelle que, quand j'étais petit, elle me portait sur son épaule, et que j'attrapais les papillons au soleil le long des routes, tandis que nous avancions. J'étais un gros enfant brun et turbulent, laid comme je le suis encore; mais pour elle sans doute, chère âme! j'étais beau. Je devais lui donner beaucoup d'embarras, toujours en route comme elle l'était; mais elle ne me le marqua jamais. Quelque fatiguée qu'elle fût, elle ne l'était jamais assez pour ne pouvoir jouer avec moi. Pauvre petite mère, fluette et blanche, je la vois encore danser sous ses paillettes, du rouge aux joues, cherchant toujours des yeux son cher garçon, qui ne savait que grogner quand il avait faim, et j'avais faim souvent, je m'en souviens aussi; ce n'était pas sa faute, elle se serait usé les pieds à danser pour pouvoir m'élever comme un prince, si la danse avait pu lui donner la fortune. Pauvre mère! elle tomba d'un ciel de carton, et la chute fut mortelle. Je n'avais que cinq ans, et je me la rappelle pourtant comme si c'était hier, dans son corset d'écarlate et ses jupes courtes, s'élançant hors de scène, son rôle joué, pour me saisir dans ses bras et me couvrir de caresses... Je me la rappelle pleine de grâce, la grâce d'un oiseau sur quelque branche fleurie par l'été; mais si j'ai raison de la voir ainsi, ceux pour qui elle dansait avaient tort, car le public ne trouva jamais rien de remarquable en elle, et elle mourut comme elle avait vécu, actrice ambulante jusqu'à la fin.

Piccinino fut le dernier mot qu'elle prononça; elle m'avait toujours appelé ainsi, je restai Piccinino. Je devais avoir quelque autre nom que me donnait la loi, mais la loi et moi nous ne fûmes jamais grands amis.

La petite troupe à laquelle appartenait ma mère fut bonne pour moi. J'étais orphelin, sans le sou, fort laid, je l'ai dit; mais ces bohèmes sont charitables. Ils rivalisèrent à mon égard de procédés généreux. En grandissant, je pris le goût du théâtre. Comment me serais-je figuré la vie sans l'aigre petit orchestre qui avait couvert mes premiers cris, qui m'avait égayé ensuite? Cette flûte, ce tambour me semblaient aussi nécessaires à l'existence que la lumière du soleil elle-même. Je jouais les petits rôles qui peuvent convenir à

un enfant, et je les jouais bien, au dire de mes amis. Quant à moi, je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est que les planches de notre petit théâtre étaient pour moi la patrie, et que je ne fus jamais intimidé par les regards du plus nombreux public; c'étaient pour moi au contraire des regards amis, ceux des seuls amis que j'eusse au monde. J'aimais tant les faire rire! Moi, un petit laideron que les autres enfans huaient dans la rue en l'appelant vilain saltimbanque, je pouvais par ma gaîté, par mon talent, tenir sous le charme des hommes, des femmes, des pères de famille, des grands parens; ces enfans, mes ennemis, n'auraient pas exercé sur leurs aînés l'influence irrésistible que je possédais. C'était ma vengeance, et elle m'était douce. Du reste je n'en voulais à personne, j'étais de bonne humeur, et je le fus toujours jusqu'au temps où fleurit ce lilas. Nous menions joyeuse vie en somme. Il fallait voyager par toutes les intempéries des saisons, afin d'atteindre telle ville ou tel village pour tel anniversaire ou telle solennité, coucher dans des greniers quand les auberges se trouvaient pleines; souvent nos recettes couvraient tout au plus les frais d'installation et d'éclairage. N'importe! nous tirions le meilleur parti possible des circonstances, unis comme doivent l'être de bons camarades, sans autres rivalités que celles de notre art, libres d'abord. Combien de fois, en traversant les villes, nous disions-nous que notre sort valait mieux que celui des bourgeois, condamnés au même toit et au même horizon jusqu'à l'heure où la tombe s'ouvre pour eux dans le lieu même où ils sont nés, tandis que nous allions devant nous, à notre guise, sans jamais nous arrêter assez longtemps dans un même site pour nous en lasser, sans que rien se dressât entre nous et l'immensité des cieux! L'hiver nous faisait cependant payer un peu nos jouissances, — l'hiver est rude aux races errantes : si l'été durait l'année entière, tout le monde voudrait être bohémien; mais les autres se privaient volontiers du nécessaire pour que je ne manquasse de rien. J'étais l'enfant adoptif de toute la troupe, et ma pauvreté était si riante que je ne désirais rien de mieux, n'ayant jamais du reste connu autre chose. Quant à ma laideur, je ne la regrettais pas, puisque chacun déclarait que ma physionomie était des plus heureuses pour l'emploi comique dont j'étais chargé.

La première fois que je désirai plaire aux yeux, c'était un jour de procession dans une ville de province. Des petites filles voilées de blanc, qui passaient auprès de moi, la croix en tête, reculèrent, et l'une d'elles, la plus jolie, me poussa du trottoir sur la chaussée en disant : — C'est bête d'être aussi laid que cela! — Je trébuchai tout éperdu sous le mépris de ce petit ange; mais le soir vint, et je revis la même tête blonde au théâtre que nous avions

dressé sur la place du marché. Je ne vis qu'elle. La fillette riait, elle applaudissait, émerveillée, hors d'elle-même. Mes camarades me dirent que je n'avais jamais aussi bien joué. Tandis qu'ils me félicitaient, je ne les voyais toujours pas, je ne voyais rien que cette petite tête blonde. — Demandez-lui maintenant s'il est bête d'être laid ! dis-je, éclatant d'un rire nerveux. — La pièce jouée, je m'évanouis.

Tout ceci ne vous intéresse pas. Que j'aie souffert ou été heureux, que j'aie aimé ou haï, personne ne s'en souciera. Un chien savant souffre cruellement sous le bâton, et il est capable de s'attacher de toutes ses forces à quiconque ne le bat pas, mais les douleurs, mais l'amour d'un chien savant ne comptent pas dans le monde. Je n'étais rien de plus que lui. N'est-il pas horrible de penser aux émotions, aux efforts qui sont sans cesse gaspillés en pure perte? Des millions de créatures vivantes prodiguent à chaque instant le sang de leur cœur. Si c'était pour quelque chose encore; mais non, point de but!.. Je divague, je ne puis m'en empêcher. Il faut que je parle de moi à ma manière ou que je n'en dise rien.

Je grandis au milieu de ces bonnes âmes, qui étaient des parias pour le grand nombre. La mort de notre vieux directeur, — il mourut de froid, ayant donné par une rude nuit d'hiver son manteau à une pauvre femme en mal d'enfant, — cette mort fut cause que notre petite troupe se dispersa. J'allais tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. J'aimais la liberté, le changement, l'aventure, jusqu'aux risques et aux privations de la carrière que j'avais toujours suivie; j'atteignis ainsi dix-huit ans. J'étais robuste de corps, j'avais au moins le talent de faire rire. Ai-je besoin d'ajouter que je ne craignais pas l'avenir? Je me joignis à diverses troupes, et j'eus des succès, qui ne suffirent néanmoins à me faire remarquer par aucun *impresario*, ni attirer dans aucune capitale. Je n'étais pas, je crois, assez grossier pour les grands théâtres. Ne vous figurez pas que ce soit là de l'ironie. Le goût des villes exige des gestes indécens et n'estime la plaisanterie que si quelque gravelure se dérobe sous l'équivoque. Or mes bouffonneries étaient franches, ma gaîté de bon aloi et fort inoffensive. La populace qui venait oublier au spectacle ses labeurs et ses besoins ne fut jamais pire pour avoir ri en m'écoutant. Qu'importe encore? dira-t-on. Rien à vous, peut-être; mais, quand on va mourir au point du jour, il n'est pas désagréable de se rappeler qu'en faisant de l'art selon ses moyens on n'a corrompu personne. Je n'étais pas un saint, loin de là. J'avais mes folies et mes vices comme un autre; ce que je prétends seulement prouver, c'est qu'il n'est pas de carrière qu'on ne puisse ennoblir par la manière dont on l'exerce, fût-ce celle de bouffon. —

Vois-tu, me disait notre vieux directeur quand j'étais enfant, ces gens-là viennent se réjouir chez nous pour un peu de temps, et puis ils emportent dans leurs mansardes un refrain de nos chansons, un éclat de rire qui reviendra peut-être aux mauvais jours sur leurs lèvres affamées; ce sera le rayon de soleil dans la caverne, Piccinino; penses-y quand un sot te jettera au visage comme une injure ton titre de comédien ambulant.

Je me trouvais heureux, je le répète, bien que je n'eusse jamais plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour le plus mauvais gîte et la plus maigre chère; mais notre bonheur dépend beaucoup de nous-mêmes. C'est un lieu-commun de prédicateur, je le sais; c'est vrai malgré cela. Tant qu'on n'a pas de regrets, on peut être heureux, et je n'enviais personne, par ignorance sans doute. Si j'avais su ce que c'était que la richesse, sa puissance et ses plaisirs, j'en eusse été avide comme le reste des hommes; mais je ne savais pas, et ce n'était point ma nature d'être jaloux de la simple possession des choses. Boiteux, j'eusse envié passionnément ceux qui marchent droit et vite; puisque je pouvais franchir d'un pas leste les prairies, et les bois, et les neiges, à quoi bon envier les gens qui roulaient en carrosse? J'eusse trouvé cela sot, puéril et ingrat. Ignorance, je le répète! Chacun a pu remarquer que les hommes qui savent beaucoup de choses en envient beaucoup d'autres; ne sachant rien, je n'enviais rien.

J'avais mes peines, mais comme elles sont effacées aujourd'hui! Je ne me rappelle plus que les paysages ensoleillés, le ciel bleu, les chants d'oiseaux, la fenêtre qui s'ouvrait pour laisser voir une rose pareille à la joue d'une jeune fille ou une jeune fille pareille à une rose, les treilles hospitalières et ces vieilles églises où j'entrais volontiers seul le soir pour errer avec recueillement, dans le crépuscule, la fraîcheur, les odeurs vagues d'eau bénite et d'encens, parmi les tombeaux. Ils sont bien passés, ces jours, ces nuits; ne me mesurez pas les réminiscences. Laissez-moi me souvenir tandis que je le peux, puisque tout est oubli là-bas, assure-t-on.

II.

Au printemps, j'arrivai avec mes camarades dans une petite ville des bords de la Loire, une ville ancienne, haut perchée sur un coteau rocheux, entourée de remparts croulans tout en fleurs, de fossés tout blancs de muguet. Par-dessus les murs des jardins, les lilas secouaient leurs panaches. Je respire encore ce parfum, je le respirerai, je crois, dans la fosse où l'on me jettera. Nous entrâmes à midi; le lendemain était jour de fête, et la vieille ville grise, mo-

mentanément éveillée de sa torpeur, était animée par une affluence de paysans qui se joignait à la population pour encombrer le champ de foire et le mail. Comme je passais, portant ma part de tente, le flageolet et le tambour sonnant avec leur gaîté ordinaire devant nos pas fatigués, j'entendis soudain une voix au-dessus de ma tête, une voix de femme, haute et claire. — Qu'il est laid celui-là! s'écriait-elle en riant. Sa figure à elle seule est une charge. Il ferait mourir de rire les chiens de la rue.

— Chut! dit une autre voix. Qui sait? peut-être entend-il, et il a l'air si fatigué!

La première voix éclata de plus belle : — Bah! il est trop laid! Pourquoi Dieu met-il au monde des êtres pareils?

Et une branche de lilas m'effleura le visage d'une caresse singulièrement fraîche et suave. Celle qui parlait si haut me l'avait jetée dans sa gaîté moqueuse. Il y avait dessus un petit papillon couleur de safran et une abeille dorée. L'abeille s'arrêta sur ma main l'espace d'une seconde, puis s'envola; le papillon resta collé aux fleurs. Je levai les yeux. Elle s'appuyait au vieux mur moussu, les branches de lilas s'entre-croisant au-dessus, au-dessous et tout autour d'elle; ses cheveux d'or brillaient au soleil; elle avait une grappe de lilas au corsage. Vous la peindrai-je? Non. Pensez seulement à la femme qui, pour vous, entre toutes celles de son sexe, a représenté l'amour.

Ce n'était qu'une fille du peuple, une orpheline qui, simplement vêtue, se reposait de son travail de la journée en regardant les passans par-dessus le mur. Pour moi, elle devint l'univers. Chose étrange, nous voyons des milliers de visages, nous entendons des milliers de voix, nous rencontrons des milliers de femmes une fleur au corsage, un sourire dans les yeux, et elles ne nous touchent pas. Puis il en passe une qui est pour nous la vie et la mort, et qui joue avec l'une ou l'autre aussi étourdiment qu'un enfant avec ses hochets. Elle n'est ni meilleure ni plus belle que toutes les précédentes, et pourtant sans elle le monde serait vide pour nous.

Je continuai ma marche, tenant la branche de lilas, cette pauvre branche aujourd'hui desséchée. Elle était si brillante alors, si parfumée, si fraîche sous les baisers du papillon et de l'abeille! Il y a de cela juste deux ans. Les lilas sont-ils en fleur là-bas, je me le demande? Bien sûr, et elle les cueille, et elle les jette à son amant. Pourquoi pas?

Pensera-t-elle à la branche qui est morte, à la branche qui fleurissait dans la saison dernière,... il y a si longtemps, si longtemps? Non, sans doute. Les lilas ne vivent qu'un jour, mais cette

journée rapide est moins courte que la mémoire d'une femme... Je ne pourrais dire comment je jouai ce soir-là; je ne savais ce que je faisais. Tout autour de moi flottait l'odeur des lilas, et dans la foule houleuse je ne cherchais qu'un seul visage. Il n'y était pas.

Quand le spectacle fut terminé au milieu des applaudissemens, je me débarrassai de mes camarades et des braves gens qui nous faisaient accueil pour retourner à cette petite rue escarpée qu'embaumaient les lilas. Ceux-ci avaient perdu leur couleur sous les rayons de la pleine lune, et leurs aromes chargeaient lourdement la brise.

Je me promenai de long en large toute la nuit. Au lever du soleil, je demandai à un tailleur de pierre qui se rendait à sa besogne quelles gens demeuraient derrière ces murs en ruines. — Personne, me répondit-il; ce sont les murs d'un ancien jardin de couvent où maintenant tout le monde se promène à son gré. — Je ne lui adressai pas d'autre question. Un étrange silence, une timidité nouvelle, pesaient sur moi.

Rentré dans la misérable petite auberge où la troupe avait cherché gîte, je regagnai ma mansarde pour contempler et baiser à mon aise la branche de lilas. Il me semblait que ma destinée y fût attachée en quelque sorte. Je l'avais mise dans l'eau et à l'ombre, mais déjà elle était flétrie, et le petit papillon jaune était mort. Tout le jour, je m'efforçai de découvrir la femme qui l'avait laissé tomber avec de si dures paroles; je n'y parvins pas. C'était grande fête, les rues étaient pleines de monde, ruisselantes de bannières, de banderoles, d'enfans de chœur en robes blanches, de petits chérubins une couronne printanière au front; parmi tous ces visages, je ne reconnus pas le visage que je cherchais. Elle devait être là cependant, mais pour une raison ou pour une autre elle m'échappait. La nuit vint, et je remontai sur les planches, toujours poursuivi par son image.

— Que cherches-tu donc, Piccinino? me demandaient mes camarades.

Je me mis à rire en répondant : — Une branche de lilas. — Ils crurent à une plaisanterie, car partout dans la ville les lilas blancs et violets servaient en ce moment d'abri aux petits oiseaux.

Je me rappelle bien la pièce que nous jouâmes ce soir-là. J'étais chargé du rôle principal, le rôle d'un savetier de village qui, vieux et infirme, aime une belle et malicieuse fille, passion ridicule et dédaignée qui le met en butte aux railleries de toute la jeunesse du pays. Ce rôle était fort comique, il me convenait à merveille, et j'avais l'habitude de m'en acquitter au milieu des fous rires du

public. Cette fois je l'interprétai dans un esprit tout différent. Les paroles : — qu'il est laid! — me bourdonnaient aux oreilles jusqu'à m'étourdir.

On me fit une bruyante bienvenue, car la pièce était en vogue autant que moi-même. La présomption, l'extravagance amoureuse d'un être sans jeunesse et dénué de grâce, ont toujours été un thème favori de dérision pour le public. Tant d'aveuglement est ridicule sans doute, et pourtant sont-ce les plus jeunes et les plus beaux qui sentent le plus vivement? Je compris soudain la situation d'une manière nouvelle. Je ne sais ce qui me possédait. Ce rôle était franchement comique, je le répète, et j'avais toujours été un acteur comique; n'importe, je changeai, et le rôle avec moi. Une impulsion plus forte que ma volonté me fit transformer ce personnage grotesque en un personnage infiniment plus grand, plus noble, plus triste que le pauvre sot qu'il m'avait plu jusque-là de livrer à l'hilarité du public. Je ne vous expliquerai pas comment cela se fit, je n'altérai en rien l'action, je ne remplaçai pas un seul mot par un autre, et pourtant le rôle cessa d'être absurde et méprisable; il devint touchant, digne, presque héroïque. Cet infortuné, disgracié par la nature, n'avait-il pas un cœur susceptible d'amour infini et d'infini désespoir, un cœur plus sincère, plus fidèle et plus désolé qu'aucun de ceux qui battaient autour de lui tout bouillans de jeunesse? et le monde faisait de lui un jouet, et il était bafoué par la créature même pour qui volontiers il eût souffert mille morts. Y avait-il vraiment de quoi rire?

Ce fut ainsi que je compris et que je jouai. La pièce terminée, je regardai les spectateurs pour la première fois de la soirée; j'observai que tous étaient silencieux et haletans, je m'aperçus avec surprise que moi, le bouffon à leurs gages, je les avais fait non pas rire, mais pleurer. Ils ne se rendaient point compte de ce qu'ils éprouvaient; seulement le lien étrange qui unit l'acteur au public était cause que la douleur vague et profonde qui m'étouffait était passée en eux.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Piccinino? demandèrent mes camarades, se pressant autour de moi.

Je recommençai de rire; ma gorge était serrée, mes yeux humides : — C'est la faute de cette branche de lilas.

Ils durent me croire fou décidément. Je le croyais moi-même.

Le directeur vint à moi, me toisa d'un air curieux, puis, frappant sur mon épaule, laissa échapper un juron d'ébahissement : — Tu deviendrais tragédien que je n'en serais pas surpris; mais une autre fois ne fais pas pleurer toute la salle quand nous annonçons une bouffonnerie. Notre métier est de faire rire; n'oublie plus cela. —

Je me tus; comment aurais-je expliqué la révolution qui s'était produite en moi? Cette branche de lilas... mais qui l'eût cru? On ne croit jamais ce qui est vrai.

Il se trouva que, malgré les craintes du directeur, le public ne se plaignit pas de l'émotion qu'on lui avait imposée en promettant de le divertir; la pièce lui plut tout autant sous son dernier aspect; on admira en outre la variété de mes moyens. — Qui sait? dirent quelques prophètes en quittant le théâtre, il pourra être célèbre un jour et aller même à Paris. — Lorsque la pièce fut affichée de nouveau, je voulus revenir à l'ancienne manière; mais les gens de la ville exigèrent en chœur que Piccinino donnât une fois de plus la preuve du nouveau talent que le temps ou le hasard avait développé en lui. Nous n'étions pas des artistes de génie pour disposer à notre guise du public; il n'y avait qu'à obéir. Dès mon entrée en scène, je sentis, avant même de l'avoir vue, qu'elle était là. L'éclair de ses yeux d'enfant si doux et si malicieux jaillit sur moi par-dessus la rampe fumeuse : je bégayai, je trébuchai, le sang m'aveugla. Les camarades qui me donnaient la réplique me soufflèrent, avec aigreur cette fois, à l'oreille : — Qu'est-ce qui te prend, Piccinino? es-tu donc ivre ou malade? — Ils ne parvinrent pas à rompre l'enchantement qui me maîtrisait. Je restai muet, l'œil fixe... Le public s'irrita : sa faveur était mon pain quotidien, son courroux pouvait être ma ruine; je n'en tenais pas compte. La tête dorée qui m'était apparue derrière les lilas rayonnait seule pour moi, effaçant tout son rustique entourage. Soudain il me sembla que les murmures croissans étaient dominés par une petite voix argentine : — Si laid et si bête à la fois, disait-elle avec son insouciante cruauté; c'est vraiment trop pour un seul! — Ces mots furent suivis de l'éclat de rire mutin qui avait accompagné le don de la branche. Il n'en fallut pas davantage pour me réveiller; imaginez une épine qui s'enfonce dans une blessure ouverte. Je ne savais pas ce que je faisais, ce que je disais; le public avait plus que jamais disparu, mais je jouais pour une seule personne avec toute l'âme qui était en moi, et on prétendit que je me surpassais moi-même; l'admiration générale devint de la stupeur, presque de l'effroi; du moins ceci me fut dit depuis, car je ne compris rien, bien entendu, sauf que j'étais rappelé à plusieurs reprises, que les chapeaux, les mouchoirs s'agitaient en mon honneur, que je sortais enfin au milieu d'un rugissement de bravos. L'ovation se serait terminée au cabaret, si je n'eusse échappé avec une sorte de fureur aux mains qui m'entraînaient pour courir guetter en cachette le passage des femmes; mais j'arrivai trop tard. Elle était partie, et j'ignorais si auprès d'elle j'avais triomphé, si une

larme avait noyé ces yeux clairs où se mirait si bien le soleil. Je rentrai donc le cœur serré en dépit de mon succès. Un succès de cet ordre-là, auprès de gens simples, sans goût et sans jugement, que valait-il? peut-être m'eût-on sifflé dans les grandes villes. Pour la première fois mon métier me parut misérable, car je suivais en imagination la radieuse créature jusqu'à sa demeure, et je la voyais dénouer son épaisse chevelure devant le miroir, en riant à la seule pensée qu'un garçon aussi laid, aussi obscur que moi, crût atteindre à la gloire parce que des ouvriers ou des paysans applaudissaient. Comme je regagnais ma demeure dans l'obscurité, son rire éclatait à l'entour de moi dans le feuillage, dans les fontaines, dans la chanson frémissante des insectes cachés sous l'herbe. Oui, tout cela riait de son rire et répétait avec une moquerie d'autant plus amère qu'elle venait de choses si faibles et si douces : — Laid et bête à la fois! Pourquoi Dieu met-il au monde des êtres pareils? — Pourquoi? Je me le suis demandé souvent aussi.

Vous voyez que mon histoire n'a rien de neuf; elle est bien commune au contraire. J'étais un sot.

Ce soir-là, mon directeur me suivit dans la mansarde où je couchais, et me dit qu'il augmenterait mes appointemens si je voulais rester un mois entier avec lui dans cette petite ville où nous étions populaires, et dont les habitans, tanneurs ou vignerons, étaient gens fort à leur aise qui n'auraient garde de manquer le spectacle de toute la saison d'été.

Je profitai avidement de son offre, ne connaissant désormais sur la terre qu'une seule route qui valût la peine qu'on y marchât, la route où fleurissaient les lilas.

Nous restâmes jusqu'à ce qu'ils fussent fanés, et longtemps auparavant je connaissais son nom et sa demeure. Son nom, je ne le prononcerai pas; qu'il meure avec moi! Du premier jour où je la vis, elle fut toujours *Elle* dans ma pensée.

Son logis était au plus haut d'une vieille maison, au coin de certaine rue sombre et montueuse, tout près du ciel. Le jardin où je l'avais entrevue d'abord était proche, et elle y allait souvent. Elle gagnait son pain en faisant de la dentelle. Combien de fois l'ai-je épiée, assise à la fenêtre treillissée, ses cheveux d'or noués dans un foulard couleur d'or aussi, ses petits doigts rosés courant parmi les bobines, et le coussin inerte pressé contre la tiède blancheur de son sein! J'étais, moi, caché dans l'ombre d'un porche en face, bien au-dessous d'elle. Et durant tout ce temps les lilas fleurissaient; elle en avait une grosse touffe dans certain vase de terre brune écorné, sur le rebord de sa fenêtre; tandis que je l'admirais d'en bas, le vent m'apportait une bouffée de leur parfum. Je me di-

sais alors qu'elle ne m'eût point jeté une branche de sa fleur favorite, si elle m'eût trouvé aussi ridicule et hideux que le prétendaient ses paroles. J'étais craintif, moi qu'on avait vu rarement reculer devant une impertinente entreprise. La conscience que j'avais de mon infériorité à leurs yeux, quant à la figure et à la fortune, m'avait toujours rendu d'autant plus hardi avec les femmes, et bien que le souvenir de ma mère m'eût conservé moins vicieux qu'on n'eût pu le croire d'après le genre de vie que je menais, je ne m'étais jamais distingué par de bien délicats scrupules; mais auprès d'elle j'étais muet, tremblant, différent de moi-même. Dès le premier instant, elle m'avait imposé comme une créature infiniment belle et sainte, supérieure à moi comme si elle eût été reine, dans un palais, entourée de ses gardes, au lieu d'être une pauvre fille du peuple tissant de la dentelle à la lucarne d'un grenier. Elle avait seize ans, elle était sans famille, sans appui; voilà tout ce que j'appris. D'ailleurs je n'osais pas faire beaucoup de questions; il me semblait que tout le monde dût me voir changer de couleur lorsque je parlais d'elle. Bientôt elle découvrit mon poste d'observation; elle souriait de temps à autre avec un regard de côté ou quelque charmant petit geste à demi encourageant, à demi dédaigneux. Et elle était pudique avec cela. De grand matin, sur le chemin de l'église, elle comptait les graines rouges qui lui servaient de rosaire, ses longs cils baissés sans rien voir à droite ni à gauche, tant la prière paraissait l'absorber.

Dieu du ciel! qui donc enseigne ces choses aux femmes? Celle-ci n'avait pas encore dix-sept ans révolus, elle était la fille de braves artisans, elle n'avait rien vu du monde, sauf cette petite ville paisible, et pourtant il n'y avait point d'artifice féminin qui lui fût étranger. Personne n'aurait eu là-dessus rien à lui apprendre, pas même celui par qui fut tentée la mère de Caïn, à ce que disent les prêtres. C'est inoui, c'est atroce; pourtant je crois qu'elles ne savent pas ce qu'elles font : elles sont naïvement rusées, cruelles de gaîté de cœur, elles dévorent qui les aime, d'instinct, comme c'est l'instinct du jeune chat de jouer avec sa souris.

D'autres ont dit tout cela mieux que je ne peux le dire sans doute. Seulement pour chaque homme qui souffre la souffrance est nouvelle, et il s'imagine qu'aucune blessure ne fut jamais aussi âpre, aussi profonde que la sienne. Nous restâmes jusqu'à ce que les lilas eussent disparu, et que par-dessus les murs, entre les pignons, dans les jardins qui surplombent la rivière, les roses de l'été se fussent épanouies à leur place. Ma branche était flétrie, presque réduite en poussière; mais elle aussi fut remplacée par la fleur magique d'une suprême félicité. *Elle* venait souvent au spec-

tacle avec quelqu'un des gens de la ville, et je me persuadai qu'après m'avoir vu jouer elle me méprisait moins. Loin d'elle, je jouais mal; aussitôt qu'elle apparaissait, il me venait un feu, une âme, certainement inspirés par elle. — S'il était moins inégal, ce serait un talent digne de Paris, disait-on autour de moi. Mon directeur lui-même était de cet avis.

N'est-il pas désolant d'avoir son talent, sa force, sa vie, réglés uniquement par la présence ou l'absence d'une créature humaine? C'était cependant le cas pour moi. Si je pouvais amener la gaîté sur ses lèvres ou allumer une lueur de sympathie dans ses yeux, je devenais momentanément un grand artiste : sans elle, la salle était vide, j'étais froid et stupide, et je me traînais avec effort jusqu'au bout de la corvée qu'il me fallait accomplir; mais elle était là souvent, Dieu merci. Comme tous mes camarades, j'avais droit à une entrée de faveur, et chaque matin elle trouvait le billet sur sa petite table, joint parfois à quelque bagatelle dont j'avais prélevé le prix sur ma maigre part de bénéfices. Elle prenait tout ce que j'offrais, et j'étais plus que payé quand elle y répondait par un signe de tête ou un sourire. Il lui arrivait de me refuser l'un et l'autre, et de passer près de moi avec un petit frisson d'horreur quand elle n'affectait pas de ne point me voir sur son chemin.

Un jour, il avait fait très chaud, aucune brise ne rafraîchissait l'air embrasé, le soleil dévorait la vieille rue sombre, l'emplissant d'une teinte ambrée. On voyait les oiseaux en cage ouvrir convulsivement un bec altéré, et les œillets rouges des fenêtres se pencher tristes sur leurs tiges, et les chiens se traîner, quêtant un peu d'ombre sous tous les porches en saillie. Le ciel bleu sans nuage étincelait entre les toits. Je vois encore frémir les arbres poudreux plaqués sur lui, j'entends le lent murmure de la rivière invisible; tous les volets étaient clos, personne ne bougeait, la ville entière semblait dormir.

Seul, j'étais dehors, moi qui ne sentais ni le froid ni la chaleur, qui ne distinguais pas même s'il faisait jour ou nuit, mais qui, nuit et jour, errais, les yeux rivés à une étroite fenêtre pour voir les rayons du soleil éclairer cette main de jeune fille active parmi ses bobines, ou ceux de la lune glisser dans leur pureté sereine sur la fenêtre assombrie derrière laquelle elle dormait. J'étais sorti par cette après-midi brûlante, espérant qu'elle viendrait travailler à sa place accoutumée. Longtemps j'attendis, me promenant, comme toujours, de l'autre côté de la rue. La fenêtre était vide; les fleurs qui la garnissaient, mes fleurs étaient mortes. J'en avais d'autres à la main, j'attendais qu'elle se montrât pour les déposer, selon mon habitude, sur le banc de pierre devant la porte; mais au lieu

de se pencher vers moi d'en haut, elle descendit la rue, revenant de porter quelque dentelle. Nous nous trouvâmes soudain tout seuls, elle et moi, en face l'un de l'autre, sous ce soleil, dans ce silence.

Elle portait une jupe verte, je me le rappelle, et un corsage blanc, elle abritait ses cheveux, qui brillaient sous le petit mouchoir jaune, d'une touffe de larges feuilles entrelacées. On eût dit une fleur sortie tout à coup du pavé grisâtre et fendillé. Soit chaleur, soit fatigue, elle était plus pâle qu'à l'ordinaire, ses yeux étaient plus doux. Il me vint un peu de courage, et j'osai lui parler. Je savais que c'était insensé, je savais qu'aucune femme ne pouvait me regarder avec d'autre sentiment qu'un sentiment de dégoût, tout au plus de pitié, je savais qu'un cœur d'homme pouvait se briser sans que personne s'en souciât, si l'homme était fait comme moi; cependant je parlai, sans avoir conscience de ce que je disais, sous cette impulsion qui parfois au théâtre m'élevait au-dessus de moi-même. Je n'espérais pas la toucher, cependant je parlais : — Ce sera fini ensuite, pensais-je, il le faut.

Je dus la prier comme on prie Dieu. Je ne lui demandais pas d'amour, — autant demander le soleil lui-même; j'implorais un peu de compassion, un peu de patience. N'était-ce pas un crime, hélas! de la part d'un pauvre diable déshérité tel que moi de parler d'amour à aucune femme?

Quand mon cœur se fut répandu, quand la voix eut expiré sur mes lèvres arides, je frissonnai de terreur. J'attendais son rire, son rire charmant, cruel, naïf, impitoyable. Elle garda le silence, puis trembla, pâlit à son tour, et se tut encore. J'écoutais mon cœur battre lourdement dans le silence. C'était tout le bruit de ce moment-là. Soudain elle me regarda, sa bouche frémit, et bien bas, dans un soupir :

— Je suis toute seule, dit-elle, toute seule.

Que devais-je penser? La rue ensoleillée, les œillets rouges, le ciel d'un bleu cru, le feuillage altéré, tout tourna autour de moi. C'était impossible!

Elle continua de me regarder, rit d'un petit rire léger, et avec l'air de dédain coquet que je lui connaissais, murmura très rapidement à travers ses larmes : — Entendez-vous bien? Vous êtes si laid, si absurde, vous avez une bouche de grenouille, des yeux de poisson; mais vous êtes bon, vous savez dire de belles choses, et je suis toute seule.

Alors je compris ce qu'elle voulait dire. Ah! Dieu, si j'avais pu mourir quand le ciel s'ouvrait ainsi!

Tout était-il mensonge? Je me le suis souvent demandé. Non,...

elle était jeune et pauvre, et lasse de sa misérable solitude au point de pouvoir agréer même un homme tel que moi, s'il l'aimait passionnément, s'il pouvait la délivrer. En tout cas, je ne crus pas à un mensonge alors. Elle ne m'aima jamais sans doute, mais elle savait que je l'adorais, et peut-être pensait-elle : — Mieux vaut suivre ce pauvre fou à travers le monde que de perdre ma jeunesse à tisser des toiles d'araignée qui ne serviront qu'à parer d'autres femmes. — Peut-être aussi avait-elle entendu dire que j'avais du génie, que je pourrais un jour me faire un nom dans quelque grande ville. Peut-être encore ne raisonnait-elle, ne réfléchissait-elle pas, se bornant à sentir, et quelque vague instinct la remuait-il intérieurement lorsqu'elle m'écoutait lui dire que je l'aimais comme jamais femme ne fut aimée. Quoi qu'il en fût, elle pleura un peu, puis sourit doucement, ne sachant pas au juste ce qu'elle voulait, ne prévoyant pas l'avenir. Oui, c'est le plus probable. Elle ne mentait pas alors.

Je l'épousai. Savez-vous ce que la vie devint pour moi? Un paradis, le paradis d'un fou sans doute, mais qui ne connut ni nuage, ni inquiétude, ni regret tant qu'il dura. Elle m'aimait, elle l'avait dit, elle l'avait prouvé. Ceci me semblait un miracle. Jour et nuit j'en remerciais le ciel, car je croyais au ciel désormais. Qui donc, si ce n'était un Dieu, avait pu créer des perfections semblables? Quand je contemplais à la première clarté de l'aube son sommeil paisible et que je me répétais que cet être divin, pétri d'or, de lait et de roses, était à moi, rien qu'à moi, je croyais rêver, tant étaient profondes mon extase et l'ivresse de cette possession. Chaque jour je bénissais les hasards sacrés qui avaient guidé mes pas jusqu'à elle dans le mois des lilas. Je ne m'étais point séparé de ma chère branche, toute morte qu'elle fût; je n'aurais pas été plus surpris de la voir refleurir un matin que je ne l'étais de cette floraison de joie et de beauté qui s'était soudain produite dans ma vie.

J'ignore si elle comprit jamais bien à quel point je l'aimais. Les pauvres ne peuvent témoigner leur amour par ces symboles des présens que les femmes apprécient plus facilement que tout le reste. On paraît insensible et froid quand on ne prodigue pas à sa bien-aimée tout ce qu'elle désire. Une jeune femme étourdie doit croire que la volonté plus encore que le pouvoir nous manque lorsque nous ne suspendons pas des diamans à son cou, — et quand non-seulement les diamans font défaut, mais que nous ne pouvons approcher de ses lèvres adorées que la nourriture la plus commune, ni offrir à ses membres délicats autre chose qu'une couche rude et grossière, elle doit se dire qu'un véritable amant saurait bien dé-

couvrir au péril de son corps ou de son âme un moyen quelconque de lui donner le luxe. Oui, il doit en être ainsi, et j'étais pauvre, je ne pouvais changer mon genre de vie du jour au lendemain; je faisais ce que je pouvais pour atténuer ses privations, mais c'était encore si peu! Ce qu'un homme riche accomplit tous les jours d'un geste, d'un trait de plume, nous autres nous n'y parvenons que lentement, laborieusement, maladroitement en apparence. L'impossibilité où l'on est d'ajouter le superflu au pain quotidien que l'on gagne à la sueur de son front est taxée de dureté, voire d'avarice. Une femme ne peut croire que nous tenions beaucoup à elle, si nous ne rendons possible l'impossible lui-même.

Je pris en horreur les habitudes de bohémien qui longtemps m'avaient été chères; l'y exposer, elle si jeune, si frêle et si belle, me semblait odieux. Pour la première fois je connus l'envie. J'aspirai à lui donner pour abri une de ces blanches villas, un de ces châteaux imposans que nous rencontrions en route. Autrefois je les avais toujours salués avec plaisir, content en somme qu'il y eût des gens heureux; maintenant je me disais : — Pourquoi n'a-t-elle pas des jardins comme ceux-ci? Pourquoi ses enfans naîtront-ils dans la pauvreté quand j'en vois là-bas qui sont nés dans le bien-être?

Peut-être n'aurais-je pas éprouvé cela, si elle eût paru contente de notre médiocrité; mais elle ne l'était pas. Donnez à une femme un grand amour, elle vous rendra le chagrin en échange, — non que je la blâme : aucun homme ne devrait offrir son cœur sans tenir de l'autre main des idoles d'or et d'argent. Sans or, comment être magicien? On m'a conté que jadis il y eut des hommes qui usèrent leur vie et perdirent la raison à essayer de transformer de vils métaux en or. Sûrement ils n'y eussent jamais songé, si quelque femme aimée n'eût pleuré devant eux pour avoir un hochet qu'ils ne pouvaient payer.

A quoi s'était-elle donc attendue? Je n'avais jamais essayé de lui dissimuler les difficultés de ma situation; elle n'en avait voulu voir que l'extérieur, elle comptait sur plus de variété, de plaisir. Le désappointement vint, et rien de ce que je tentais pour la satisfaire n'atteignait le but. Il y eut, il est vrai, un de ses désirs, un seul, auquel je résistai toujours. Elle prétendit monter sur les planches elle-même; quelques-uns de mes camarades lui avaient dit que c'était pécher que de cacher un visage tel que le sien dans la coulisse au lieu de l'exposer aux feux de la rampe, à l'enthousiasme du monde. Je lui répondis nettement, violemment même, que j'aimerais mieux la tuer de ma main que de livrer sa beauté à d'impures convoitises. C'était la vérité. Je ne pouvais souffrir seulement que le regard des passans l'effleurât, j'aurais frappé en

plein visage mon meilleur ami, s'il eût échangé un propos léger avec elle. — Tu es un imbécile, Piccinino, me dit mon directeur; le sort t'a donné en la personne de ta femme une lanterne d'Aladin, et au lieu de t'en servir, tu l'enfouis sous le boisseau. — Il ne me répéta pas deux fois ces paroles; jamais depuis nous ne fûmes amis.

La vieille intimité n'existait plus entre mes camarades et moi. J'entendis un jour l'un d'eux qui disait à un autre : — Prends garde! ce chien-là grogne à présent et mord aussi, paraît-il. On le faisait enrager impunément dans le temps, mais aujourd'hui...

Ma jalousie n'avait cependant, je crois, rien de barbare; seulement, quand un homme est aussi laid que moi, quand il regarde sa femme comme un ange descendu d'en haut et trop parfait pour rester longtemps à ses côtés ici-bas, il ne peut que se révolter contre un regard, un mot qui semblerait abaisser ce don de Dieu au rang d'une chose tout simplement précieuse et rare que le premier venu peut désirer ou voler. Il y a des pays où les femmes ne sortent que voilées. Je ne voudrais pas qu'il en fût de même en France, je ne souhaiterais pas qu'on empêchât la beauté que Dieu a donnée aux femmes pour les délices de nos yeux de rayonner sur les objets environnans; pourtant, s'il est permis à l'homme de contempler les étoiles avec une émotion respectueuse, il doit lui être défendu d'examiner effrontément ou d'aborder avec familiarité un de ces êtres dont les charmes extérieurs ne doivent être que le reflet de la pureté intime. C'était pour cela que je cherchais à la protéger contre des paroles ou des regards qu'elle eût pu ne point remarquer ou comprendre, et parfois, ne sachant pas pourquoi j'agissais ainsi, il lui arrivait de s'impatienter, de bouder comme un enfant gâté auquel on résiste; mais elle savait si bien redevenir gaie, et rire, et chanter! Non, je ne puis croire qu'elle fût malheureuse!

Au milieu de l'hiver, un grand événement survint dans ma vie; je l'avais toujours rêvé, sans oser jamais croire que je fusse digne de tant d'honneur. Tandis que nous étions dans une province du centre, vers l'époque de Noël, le directeur d'un théâtre de genre me vit et prit de moi une opinion assez favorable pour me dire après le spectacle : — Vous êtes un vrai comédien. Personne ne vous l'a donc jamais dit, que vous errez de la sorte avec une baraque de foire? Venez, je vous ferai connaître à Paris.

J'acceptai l'offre, cela va sans dire, et je courus avertir ma femme. Elle jeta ses bras avec transport autour de mon cou, et au milieu de mille caresses : — Je vais donc être heureuse, répétait-elle, et voir le monde! — Puis elle entama une série de jolis projets de plaisir et de parures comme si une grosse fortune me fût tombée des nues. Je ne songeais pas à raisonner avec elle, j'étais triomphant moi-même.

Quelle joie, quel orgueil j'éprouvais à cause d'elle, comme j'étais en bons termes avec la création tout entière! Je donnai un souper à mes camarades, j'achetai pour elle des sucreries, une rose de serre et un fil de perles d'ambre, car elle aimait en enfant tous les colifichets. C'était la nuit des Rois, toute la ville était en réjouissance, mais je ne crois pas qu'il y eût sous aucun de ses nombreux toits un groupe plus joyeux que le nôtre : le vin de Bourgogne était bon, elle était délicieuse avec sa rose d'hiver si rouge sur sa poitrine blanche, et je savais que tous les hommes m'enviaient. Ce fut sans l'ombre d'une crainte ni d'un souci que je portai mon toast à l'avenir.

La même semaine, nous arrivâmes à Paris, où j'obtins tout d'abord un succès dans mon humble sphère. Le théâtre n'avait pas grande importance, il était surtout fréquenté par des étudians et des artistes; n'importe, c'était un théâtre de Paris, un théâtre fixe, bâti de pierre. Pour moi, qui n'avais jamais joué que sous une toile gonflée par les quatre vents du ciel, le progrès était immense; d'ailleurs je m'élèverais de là... au premier rang peut-être... La grande affaire est d'avoir le pied posé quelque part et de parvenir à se faire entendre au milieu de la foule et des clameurs d'une capitale. Chaque soir, la salle était pleine; j'avais donc captivé jusqu'à un certain point ce public parisien, difficile, capricieux, insaisissable. Durant une saison, je fis des rêves d'or. Elle était contente aussi. Nous avions une petite chambre blanche et rose, dorée comme une bonbonnière, très haut perchée sous le toit de zinc d'une maison à nombreux étages, tout près du théâtre. Cette chambre coûtait fort cher, et n'était guère plus grande qu'une coquille de noisette; mais pour elle c'était le paradis, parce que, surmontant la cheminée, il y avait un miroir, et en face, dans la rue, un café qui se remplissait toute la journée, et au-dessous un grand magasin de dentelles et de châles où les marchands lui permettaient d'aller voir et même toucher les plus précieux tissus pour l'amour de ses beaux yeux. Moi, je pensais souvent avec un vague regret à nos mansardes d'autrefois avec leurs murailles nues, et aux vieilles villes de province où le beffroi sonnait dans l'air tranquille. J'avais toujours vécu un peu à la belle étoile, voyez-vous; les rues populeuses, l'océan du gaz, m'oppressaient; il me semblait être en prison, et une prison, même aussi belle que l'est Paris, n'était pas mon fait, cependant je ne le lui laissai jamais voir; c'eût été égoïste : elle était si contente! Quand je rentrais dans la journée, je la trouvais toujours à la fenêtre, sa tête fine appuyée sur sa main, s'amusant de l'animation du café en face de nous. Il y avait une caserne tout près, de sorte que ce café était sans cesse égayé par les uniformes,

par le cliquetis des sabres et des éperons. Les officiers s'attablaient dehors; c'était un gai spectacle. Je dus lui paraître brutal et fantasque le jour que je l'arrachai de sa place favorite pour baisser brusquement la jalousie. Que voulez-vous? les regards hardis que ces soldats levaient vers elle m'exaspéraient.

Elle se mit à sangloter tout bas en demandant : — Qu'ai-je donc fait? — Je m'agenouillai à ses pieds, j'implorai son pardon, je m'accusai, je maudis le monde qui n'était pas digne qu'elle y jetât les yeux. Alors elle éclata de rire, appuya sa main sur ma bouche pour me faire taire, puis m'échappa et releva la jalousie, riant toujours de faire si bien sa volonté. Les cuirassiers du café voisin riaient aussi. Un pauvre diable laid et jaloux, jaloux de sa femme, est une chose ridicule entre toutes, bien entendu. Ils me croyaient jaloux et ils s'en moquaient, ces beaux garçons insoucians occupés à boire. Pourtant leur pensée me faisait tort; ce n'était pas le sentiment qu'ils supposaient et qui implique le soupçon, car ma confiance était absolue. J'aurais voulu qu'on s'inclinât en sa présence avec autant de vénération que devant une image de la Vierge; mais, s'il m'avait semblé prodigieux naguère qu'elle m'eût donné sa beauté, à moi qui en étais indigne, l'idée que s'étant donnée elle pût me trahir m'eût semblé un outrage dont je ne me rendis jamais coupable envers elle. Et je suis heureux de pouvoir me dire cela maintenant. — Heureux d'avoir été dupe, aveugle et fou? s'écriera-t-on peut-être.

Bon! ce sont ces momens d'aveuglement et de folie qui sont les meilleurs; nous ne voyons clair que lorsque nous avons atteint les profondeurs de l'affliction.

Le temps s'écoulait, confirmant mes succès, et selon ses goûts à elle. Jeune, ignorante de tout comme elle l'était, un petit souper au restaurant, quelques chiffons à la mode, le plaisir seulement de regarder les choses bruire, changer, chatoyer autour d'elle, suffisaient à la distraire. En outre elle avait ce qui est cher à toute personne de son sexe : l'admiration; elle la rencontrait partout, les uns la lui criaient dans l'argot des rues, les autres la lui eussent manifestée par des bouquets, des bonbons, des bijoux, si je ne me fusse tenu entre elle et leurs œillades. On me raillait, cela va sans dire; mais je faisais la sourde oreille aux quolibets, et, quelque mépris envieux qu'inspirât sans doute le pauvre comédien possesseur d'un trésor, aucune provocation directe ne vint jamais m'obliger à sortir de ce rôle. Mon seul chagrin était de la laisser si souvent seule. Les répétitions occupaient presque toutes mes journées, le soir je jouais; du moins j'avais soin de rendre son petit intérieur aussi agréable que possible, et le quartier était si bril-

lant, si tumultueux, qu'elle prétendait avoir suffisamment de plaisir à suivre de sa fenêtre fleurie ce torrent de la vie des rues qui me semble étourdissant et odieux, mais que les femmes, si rarement poètes et plus rarement artistes, voient d'un autre œil que nous autres! Je me fis nombre d'ennemis en la tenant reléguée à l'écart de tous mes camarades de théâtre. Souvent depuis j'ai songé que j'avais été dur et injuste sous ce rapport. Quel droit avais-je de me poser en juge? Les amours de ma pauvre mère n'avaient été bénies par aucun prêtre; cependant jamais âme plus douce ni plus tendre ne palpita dans un corps humain. Et parmi les membres même les moins respectables de cette confrérie frivole qui m'avait toujours entouré, n'avais-je pas rencontré à certains momens de la générosité, de l'abnégation, jusqu'à des actes d'héroïsme, depuis les jours de mon enfance où la grande coquette de notre troupe avait vendu son collier de verroterie pour m'acheter du pain? Ne sont-ce pas des vertus que la patience, le contentement de peu, la bonne humeur, le dévoûment à plus malheureux que soi, et faut-il les nier parce qu'il en manque une au nombre? Oui, ce fut de ma part ingratitude et présomption, je m'en aperçus trop tard, et j'en ai été puni; il me faut alléguer pour excuse la crainte presque religieuse que j'éprouvais qu'un souffle profane seulement ne troublât l'atmosphère où s'épanouissait mon lis sans tache.

Le printemps revint. C'était absurde peut-être, car je n'avais pas d'argent à perdre, nos dépenses augmentant avec mon gain, mais je ne cessais de remplir sa chambre de ces lilas qui me semblaient être le symbole de la félicité la plus complète qu'aucun homme eût jamais connue. Je les chérissais jusqu'à la superstition, et, quand ils étaient flétris, j'éprouvais à les jeter une sorte de répugnance. Jamais, bien que les allées des jardins publics en fussent jonchées, je n'ai pu fouler un de leurs pétales sans regret.

III.

Quand les lilas furent passés, la troupe dont je faisais partie accepta des offres avantageuses qui la conduisirent à Spa pour la saison. Je connaissais le pays. Au temps de ma jeunesse errante, nous l'avions souvent traversé en nous rendant, par la Lorraine et le Luxembourg, aux kermesses des divers bourgs et villages flamands; il y avait longtemps de cela, et il ne s'agissait plus de dresser humblement sa tente dans quelque quartier retiré à l'intention des gens du peuple; c'était le monde élégant qui allait venir applaudir un acteur d'une réputation bien établie, sinon très brillante, et qui avait le prestige de Paris autour de son nom. La vue

des bois et des champs, l'air des montagnes, me donnèrent une nouvelle verve; je respirais enfin. La saison commençait à peine lorsque nous arrivâmes; j'eus donc tout le temps d'explorer avec ma femme les délicieux environs. Quelques artistes, jeunes gens pleins d'entrain et d'espérances, nous accompagnaient parfois, et l'écho des rochers retentissait de nos chants, de nos rires, à la profonde stupéfaction des grands bœufs qui sortaient d'entre les arbres pour nous regarder de leurs yeux graves et doux. Ce fut un instant de plaisirs purs et sans mélange. Je me rappelle pourtant un nuage, si léger qu'il fût. Dans la partie la plus ancienne de la ville demeurait un vieux couple qui gagnait sa vie en peignant des éventails, des écrans, des bonbonnières et autres menus objets, l'industrie de Spa. Ces gens m'avaient obligé autrefois; j'allai leur rendre visite, et ils eurent grand'peine à croire que le Piccinino qu'ils avaient connu tout petit eût grandi au point d'aborder une scène qui leur paraissait la plus brillante du monde. Ils s'émerveillèrent surtout de la beauté de ma femme, et le bonhomme voulut lui faire un présent. C'était un petit éventail noir où il venait de peindre avec beaucoup de grâce et de vérité une touffe de violettes. La vieille leva les yeux par-dessus ses lunettes et ne fit pas d'objections, mais je l'entendis marmotter ensuite : — Est-ce qu'elle s'en soucie? Il n'a ni pierreries ni dorures. — Souvent j'ai eu lieu de constater la sûreté, la cruauté de coup d'œil avec laquelle toute femme lit dans le cœur d'une autre.

Peu de jours après, ce cadeau fait avec tant de bonté fut réduit en mille pièces. Elle l'avait laissé tomber par mégarde du haut d'un balcon. Je lui fis doucement reproche de sa négligence : — Ne sais-tu pas, lui dis-je, que c'est son travail de plusieurs jours qu'il t'a sacrifié, au risque de bien des privations?

Elle haussa les épaules et répondit : — Bah! cela n'avait pas de valeur. — Je ramassai les débris dans la rue pour les conserver. Ce n'est qu'étourderie, me disais-je, elle est jeune, elle est femme; mais pour la première fois il me sembla surprendre une dissonance dans le gazouillement des ruisseaux, une ombre sur le soleil, et je humai avec moins de délices les parfums de l'été. Pourquoi se serait-elle souciée de mon amour plus que de ce pauvre éventail brisé? S'il n'était question que de valeur, valait-il davantage?

Bientôt l'avenue ruissela de cavaliers et d'équipages, les oisifs affluèrent dans ces poétiques campagnes, tout devint mouvementet bruit. J'en fus bien aise pour le théâtre. L'accueil qu'on me fit dépassa mes ambitions; j'acquis même une notoriété assez grande pour qu'on me désignât avec intérêt quand je passais, à l'heure de la musique, sur la jolie promenade de Sept-Heures. — Regardez

cet individu mal bâti, disait celui-ci, c'est Piccinino; je l'ai vu dans *le Chevreuil*; il joue mieux que Ravel. — Oui, répondait celui-là, il a du talent, mais quel monstre!.. Et cette jolie créature, on dit que c'est sa femme! — Et de rire. Alors la musique me paraissait discordante, — non que je fusse blessé des réflexions sur ma laideur: j'y étais habitué, et je savais à quoi m'en tenir là-dessus; c'était cette façon de parler d'elle, comme si étant laid je n'eusse pas mérité de l'avoir... Au fond, j'étais parfois de leur avis, et je me demandais avec inquiétude ce qu'elle pensait de son côté.

Parmi les curieux qui regardaient avec surprise ces époux mal assortis, il y avait un jeune marquis de Carolyié, officier de cavalerie, beau comme une femme. Il fut beau vivant et mort. Je vois ses traits là-bas, là où se trouve la branche de lilas. Vous ne comprenez plus?.. Je suis seul dans ma prison, et l'automne touche à sa fin, et les lilas ont été déchirés par la mitraille, labourés par les boulets sur toute l'étendue de la France; ils ne fleuriront plus cette année, ni aucune autre, ils sont tous morts, pour jamais, pour jamais... Il vous semble que je délire. Non pas! vous ne pouvez voir la figure du mort, vous ne pouvez respirer les lilas, mais moi je le puis. Non, je ne suis pas fou,... je suis calme au contraire; je vous dirai comment tout est arrivé. Laissez-moi continuer à ma manière.

Je me tenais autant que possible à l'écart de la foule élégante, n'ayant rien de commun avec elle, aucun moyen d'y briller; je jouais chaque soir, et comme je ne connaissais pas de personne de son sexe à qui je pusse confier ma femme, je l'emmenais avec moi au théâtre. Tandis que j'étais en scène, elle restait dans ma loge. C'était triste pour elle, je le conçois. Elle eût voulu entrer au Kursaal, aller au bal; mais les honnêtes femmes eussent tourné le dos à une femme de comédien, et je ne lui eusse jamais permis d'échanger un mot avec des femmes d'une condition douteuse. Nous n'allions donc nulle part, et cependant nous rencontrions tout le monde à la promenade, à la musique. On se rencontre sans cesse à Spa. C'est ainsi que le hasard ou sa volonté amenait dix fois par jour sur notre chemin le jeune marquis de Carolyié. Il passait et repassait à cheval devant notre chalet de l'avenue du Marteau. Je le remarquai d'abord pour sa figure; les gens aussi laids que moi ne manquent jamais d'être frappés de la perfection physique. Il courait brillamment les *steeple-chases*, il gagnait sans relâche au jeu, où il lui eût été si indifférent de perdre; il était adoré par les beautés à la mode, riche, aimable, un de ces hommes en un mot dont tout le monde parle.

J'aurais dû dire déjà qu'elle avait eu contre moi sa première co-

lère, du moins la première qu'elle montra, au sujet du jeu. Elle employa toutes ses séductions pour me persuader de faire fortune en une nuit à la roulette. Je refusai. Je n'étais pas plus vertueux qu'un autre, je ne blâmais pas ceux qui jouaient; mais quant à moi j'eusse trouvé extravagant de risquer le peu que nous avions sur une carte. Ma résolution fut donc ferme et lui sembla cruelle. Elle voulait des robes, des bijoux, comme les grandes dames, elle voulait passer en voiture sur les routes verdoyantes, déployer le soir à la redoute ses traînes de satin, elle voulait en un mot être tout autre que ce qu'elle était. C'est une maladie très commune et toujours mortelle. Que le luxe fût l'élément de cette petite brodeuse de dentelle, je ne m'en étonnais pas, élégante et délicate comme elle l'était naturellement; mais pouvais-je le lui donner? Elle le croyait sans doute, elle me reprochait de ne pas vouloir me procurer en une heure autant et plus que je ne gagnais en plusieurs années; elle ne me pardonna jamais d'agir selon la raison et ma conscience. Je crois que Carolyié attira d'abord son attention parce qu'il passait pour jouer follement et gagner toujours.

Il connaissait notre directeur, je ne sais comment; un soir il vint dans la coulisse me faire les complimens les plus courtois. Sa franchise, son aisance, me plurent; néanmoins je lui fermai au nez la porte de la loge où je rentrais m'habiller. Ma femme était là faisant de la dentelle pour elle-même désormais; de grosses larmes coulaient sur son ouvrage.

— C'est si ennuyeux, murmura-t-elle piteusement, si triste! Vous n'y pensez pas, vous! On vous applaudit, on vous rappelle! mais ici... Je n'y peux plus tenir. J'entends les rires et les bravos, et je suis toute seule!

Je ne pus supporter de la voir dans cet état; je me blâmai de l'abandon où je la laissais, et dès le lendemain je l'amenai dans la salle afin qu'elle s'ennuyât moins. Tout en jouant, j'aperçus à ses côtés Carolyié, qui avait demandé, paraît-il, au directeur de le présenter. Je les rejoignis dans l'entr'acte. Il disait combien il était las des folies quotidiennes où il s'était engagé; il nous demanda la permission de se joindre à nous pour un de nos déjeuners dans les bois. J'y consentis volontiers; je me sentais attiré vers ce jeune homme, et j'avais en elle une foi parfaite. Le lendemain, il vint donc, et notre partie se trouva gâtée, car il voulut nous conduire dans sa voiture attelée de quatre chevaux en harnais flamands à clochettes, et mes camarades qui nous rejoignirent à pied sous la poussière, par la chaleur, ne furent pas gais comme de coutume. Une sorte de gêne régnait dans la réunion : ce n'était pas la faute du marquis; n'eût-il été qu'un bohème comme nous, il n'eût pu

se montrer plus simple et plus cordial; mais les chevaux piétinaient à quelques pas sous leurs clochettes d'argent, notre petit vin léger avait été remplacé par du champagne, de grands laquais avaient étendu des tapis sur la mousse, et je ne sais quel charme subtil s'était évanoui au moment même où chacun de nous sentait que nous n'étions plus entre égaux. Il dut s'ennuyer tout autant que dans son monde. Néanmoins il persistait à rechercher notre société : mes camarades en étaient flattés; pour ma part, j'esquivais les invitations. Ce fut encore là une cause de discussion entre nous deux. Elle ne pouvait comprendre que nous ne nous rendissions point aux soupers et aux fêtes de toute sorte que donnait cet homme du monde dont l'opulence l'avait éblouie, et, comme il ne me convenait pas de souiller son oreille en lui répétant les mauvais propos que je prévoyais, elle dut croire que je lui résistais par caprice ou tyrannie. Le dépit lui dicta souvent d'injustes reproches; elle m'accusait avec des violences d'enfant gâté de ne pas vouloir qu'elle fût heureuse. Puis peu à peu les reproches cessèrent, elle devint douce et soumise, parlant peu, ne tenant plus à sortir et restant volontiers des journées entières à une fenêtre de notre chalet, sa dentelle à la main. Ses longues rêveries souriantes m'étonnaient, et quand après un silence de quelques minutes je lui adressais la parole, il lui arrivait de tressaillir comme si je l'eusse éveillée d'un rêve.

Je la crus malade : elle m'affirma qu'elle ne souffrait pas, et en réalité je ne lui avais jamais vu des yeux aussi brillans, un teint aussi animé. L'air des montagnes, pensai-je, était peut-être un peu vif pour elle et la rendait nerveuse.

Comment aurais-je évité de la laisser souvent seule? Il n'y avait pas d'autre troupe théâtrale à Spa; pour amuser un public qui se renouvelait à d'assez longs intervalles, nous étions donc obligés de varier sans cesse le répertoire, et l'étude de mes rôles me laissait de moins en moins de loisir à mesure qu'avançait la saison.

Le soir, ma femme allait s'installer dans la petite loge de baignoire que j'avais obtenue pour elle; parfois, assez rarement, dans les entr'actes, j'y trouvais Carolyié. Il paraissait m'éviter. Je pensai qu'il m'en voulait d'avoir repoussé ses avances. Un jour aussi qu'il avait envoyé à ma femme un magnifique bouquet de fleurs rares, je l'avais pris à part pour lui dire tout sincèrement : — Votre intention est bonne et gracieuse, mais ne recommencez pas, je vous prie. Songez que ce qui n'est que courtoisie avec vos égaux est pour des gens de notre sorte une dette que nous ne contracterions qu'en perdant le droit de nous respecter nous-mêmes, qui est notre honneur à nous autres.

Il parut ému, rougit légèrement et me serra la main. Depuis il n'envoya plus de fleurs; toutefois je me figurai qu'il m'avait su mauvais gré, en y réfléchissant, de cette petite leçon.

J'allais jouer une pièce inédite qui devait être, croyait-on, mon plus brillant succès. Il y avait de grands personnages à Spa en ce moment, et, faute de meilleure distraction, ils venaient au théâtre. La bienveillance qu'ils me témoignèrent avait augmenté la popularité dont je jouissais, et mon mérite aux yeux du directeur.

Ce soir-là, elle prétexta un mal de tête qui lui faisait redouter l'atmosphère suffocante du théâtre. Avec son plus beau sourire, elle me dit qu'elle attendrait le récit de mon triomphe dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte. Je trouvai sa résolution raisonnable par l'extrême chaleur qu'il faisait. Je ne la pressai nullement de m'accompagner et partis, lui laissant une énorme gerbe de roses blanches que j'avais rapportée de la ville. Elle la mit dans son vase bleu, déclara que cette fraîche odeur lui avait déjà fait du bien, m'embrassa en murmurant d'une voix tendre : — Au revoir! au revoir! — Le dernier regard que je fixai sur elle me la montra assise dans le profond encaissement de la fenêtre, ses roses et son métier à dentelle sur la table auprès d'elle, et agitant la main en signe d'adieu. Je n'avais pas l'ombre d'un soupçon, d'un pressentiment. Je me disais au contraire : — Elle a sûrement appris à m'aimer un peu. — Vieille histoire, dites-vous. — Oui, bien vieille.

Je me dirigeai vers le théâtre. L'avenue, au coucher du soleil, était inondée d'or et de pourpre, la musique jouait sur la place royale, tout le monde était dehors. Il avait plu, de sorte que la végétation prenait un nouvel essor dans cette humidité chaude. Des nuages de mille formes charmantes effleuraient les vertes collines et semblaient s'y reposer. Je vis la foule entrer dans les salons de jeu et en sortir. Carolyié sortait; il ne parut pas me voir. Quelqu'un dit auprès de moi : — Une veine extraordinaire! Il gagne tous les jours; si cela continue de même, une semaine encore, il fera sauter la banque. — Un autre passant ajouta : — Parce qu'il n'a besoin de rien, tout vient à lui.

J'entendais ce qu'on disait du marquis, mais je ne l'enviais pas, je n'enviais personne. Je n'eusse pas changé ma place de comédien pour celle d'un roi. Jamais je ne m'étais senti si heureux que ce soir-là en traversant la ville pour passer du parfum des jardins à l'antre obscur où devaient s'exercer mes talens. La pièce nouvelle, *le Pot-de-Vin de Thibautin*, bien qu'elle n'eût pas le sens commun, était des plus gaies et assez spirituelle. Je ne l'ai jamais jouée depuis; chaque ligne du rôle est gravée cependant au fer rouge dans mon cerveau. Je fus rappelé cinq fois. Un grand-duc étranger

m'offrit sa tabatière d'or en me félicitant. Je compris que j'avais un avenir assuré, une réputation qui grandirait d'année en année. Je sortis du théâtre plus heureux que jamais. La nuit, très chaude encore, était sans étoiles, des nuages épais pesaient dans l'air, qui semblait faire silence. La petite ville n'avait que juste assez de lumières pour rendre plus sombre par le contraste le cercle des montagnes. Les plantes exhalaient des parfums enivrans inconnus dans le jour et étaient chargées de rosée. Rien ne troublait ce grand calme; chacun était au bal ou au salon de jeu; en atteignant ma demeure, je vis une faible clarté briller entre les volets autour desquels se découpait en noir une vigne grimpante. Je levai les yeux vers le ciel, et bien que jusque-là j'eusse fort peu pensé à Dieu dans la vie que j'avais menée, je le bénis. Oui, je bénis Dieu cette nuit-là. Ouvrant la porte, je montai l'escalier. J'entrai, je la cherchai à sa place accoutumée, près de la lampe; elle n'y était point. Inutile de vous en dire davantage,... une si vieille histoire! Pendant les semaines qui suivirent cette nuit, je ne me rendis compte de rien; j'étais fou, à ce qu'on dit. Je ne me rappelle rien,... rien que cette chambre déserte, cette gerbe de roses blanches, cette lampe avec le petit crucifix au-dessous, et la chaise vide à côté de laquelle le réseau de dentelle était tombé tout emmêlé. Elle était partie sans un mot, sans un signe, et cependant c'était si simple. Chacun l'avait prévu, excepté moi. On n'entendit plus parler de lui ni d'elle. Les gens de la maison prétendirent ne rien savoir; mais par terre on avait oublié une lettre déchirée. Cette lettre ne renfermait que peu de mots, assez cependant pour me prouver que, lorsqu'elle avait baisé mes lèvres en souriant pour me renvoyer au théâtre, elle savait déjà que la même nuit elle devait me trahir. Ce sont-là, dit-on, des façons de femme.

Il se peut que j'aie été fou. L'automne était fort avancé quand j'eus de nouveau conscience de ce que je faisais, de ce que je disais. Le pays était désert, les bois étaient jaunis, la musique éteinte, les fleurs mortes.

Je m'éveillai stupide, mais calme, et comprenant ce qui était arrivé. Il me semblait avoir vécu bien des années depuis cette horrible nuit. Mes cheveux étaient devenus gris; je me sentais faible et vieux, ma vie était finie; je m'étonnais de n'être pas, comme les autres, tranquille dans ma tombe.

Quand on me permit de sortir, je me mis à errer par les rues en proie à une idée fixe : les suivre, les retrouver. Combien de temps j'avais perdu déjà!

Ma troupe était partie, bien entendu, le peu d'argent que je possédais avait été pris, on me dit que je devais ma vie à la charité.

Ma vie! je leur éclatai de rire au visage. Ils eurent peur, me croyant encore fou; je ne l'étais plus, je savais ce que je faisais, j'avais un but qui seul me donnait le courage de vivre, ne fût-ce qu'une heure de plus. Elle ne valait rien sans doute, mais je l'aimais... Non que je songeasse à la reprendre... je ne descendis pas si bas; ma vie avait été droite et sans tache aux yeux des hommes, et j'étais incapable de la marquer d'une telle lâcheté. J'avais d'autres desseins.

Dès l'aube, je quittai la ville, je n'avais pas un sou. Mon talent, on l'avait tué; pour moi, il n'était plus de carrière, ma réputation à son aurore était déjà une chose du passé. Vous voyez qu'elle avait tout détruit. Oh! sans calcul! ils ne pensent pas, ces êtres charmans et doux!

Peu importe la façon dont j'ai subsisté entre le jour où je partis de Spa et le jour où une sentence de mort fut prononcée contre moi. Mon ancien métier m'était devenu odieux, impossible; en vain eussé-je essayé de le reprendre, je n'aurais jamais pu faire un mouvement en scène, ni prononcer un mot. Des hommes, des femmes aussi, ont joué le cœur brisé, saignant, et le monde les a applaudis, mais il m'eût suffi à moi d'entrer dans un théâtre pour que ma raison s'égarât de nouveau. Le dernier soir, songez-y donc, j'avais été si heureux; ce dernier soir, dans mon ivresse, j'avais prié! Je menai la vie d'un misérable, non pas celle d'un mendiant. Les difficultés que j'avais traversées depuis l'enfance m'avaient accoutumé à me contenter de peu et à imaginer plus d'une manière de gagner le pain quotidien.

Tout l'hiver, je m'informai vainement d'elle et de lui; j'attendis d'abord à Paris, un homme de son rang et de sa fortune ne pouvait manquer d'y revenir; ensuite j'allai chercher ses traces dans le midi, d'où il était originaire. Je vis son château, un château princier, au milieu de forêts de pins, mais on me dit qu'il n'y était pas venu depuis des années, qu'il devait être en Italie. Je parcourus donc l'Italie : j'arrivais toujours trop tard, il avait toujours quitté chacune des villes où j'entrais. Une fois, à Venise, je ne le manquai que de vingt-quatre heures. Un gondolier me dit qu'il avait une femme avec lui, une vraie rose. Ah! Dieu, c'était au printemps, partout fleurissaient les lilas; je vécus pour les voir et pour entendre cela. Comment les balles de demain me feraient-elles souffrir?

Laissez-moi terminer vite. Je ne voulus pas mourir sans vengeance. L'été vint, avec l'été la guerre. Quand elle fut déclarée, j'étais à la frontière. Je rentrai dans mon pays le plus vite que je pus, voyageant à pied. J'avais tout perdu, force, intelligence, sous l'empire de ce qu'on appelle une monomanie. Je croyais toujours

la voir me regarder au milieu des lilas. Je fuyais mes anciens camarades. Quelques-uns me seraient venus en aide volontiers, leur intention était bonne, mais j'eusse préféré un coup de couteau. J'évitais tout ce qui pouvait me rappeler ce que j'avais été. J'étais morose, peut-être fou en somme; quand on me parla de la guerre, je me réveillai. La guerre me rappela au nombre des vivans. Je n'étais plus bon à autre chose, cependant je pouvais encore frapper; puis je savais qu'il était soldat! Comment ne l'aurais-je pas retrouvé quelque part dans la mêlée? D'ailleurs, tout en ne me connaissant pas de patrie, j'aimais la France; même dans ma misère, je l'aimais pour ce qu'elle m'avait donné, pour son soleil, pour sa gaîté, pour ses nuits étoilées, ses rians villages, ses treilles hospitalières, pour sa beauté. Elle m'avait prodigué des heures délicieuses, elle avait été ma nourrice, elle m'avait consolé par ses chansons quand j'étais nu et affamé. Je n'étais pas ingrat.

Au mois de septembre, je rentrai donc en France. C'était le lendemain de Sedan. J'entendais tout le long des routes courir comme un murmure de révolte et d'angoisse la nouvelle de nos désastres. Ce n'était jamais l'exacte vérité, c'était assez près de la vérité pour être horrible. La soif de sang qui m'avait possédé depuis la nuit maudite où j'avais trouvé sa chaise vide sembla s'exaspérer jusqu'à ce qu'enfin je ne visse plus que du sang dans l'air et dans les eaux. J'avais toujours été d'humeur pacifique, je détestais les querelles, et mes camarades avaient coutume de dire en plaisantant que je serais le premier à protéger contre la justice quiconque m'aurait dévalisé; mais tout était changé. J'étais devenu une sorte de bête de proie, j'avais besoin de tuer pour apaiser la soif ardente qui me consumait. Vous ne me comprenez pas? Eh bien! priez Dieu, si vous avez un Dieu, de ne me comprendre jamais! Personne n'en peut répondre. Il arrive qu'un seul jour nous change à tel point que la mère qui nous a portés ne reconnaîtrait pas ses fils. Je me haïssais, et néanmoins je ne pouvais être différent. Si nous devenons responsables de nos transformations dans la suite, ce sera bien injuste. Nous ne pouvons y échapper.

Quand j'arrivai dans le centre, il se formait partout de nouveaux corps, des bandes de francs-tireurs; je m'engageai dans une de ces dernières. J'étais robuste et d'assez grande taille, quoique mal bâti; je m'engageai avec une seule pensée : frapper pour mon pays et tôt ou tard l'atteindre, lui. Je me battis plusieurs fois, fort bien, m'a-t-on dit... C'est probable, car des fureurs de tigre se déchaînaient en moi, et je n'avais conscience d'aucun péril personnel.

Nous vivions dans les bois. Nous nous cachions le jour; la nuit, nous battions la campagne, nous arrêtions les convois, nous cou-

pions les fils télégraphiques, nous interceptions les dépêches, nous attaquions et souvent nous mettions en déroute la cavalerie ennemie. Nous savions que pris nous serions pendus comme des meurtriers ordinaires, pour le crime de patriotisme, mais je ne crois pas que cette pensée ait jamais fait hésiter personne. Parfois dans les forêts ou le long des routes, nous rencontrions le cadavre d'un des nôtres pendu à un arbre, et ce spectacle ne nous rendait pas plus doux. Notre sang coulait comme de l'eau, et le sang de la vieille noblesse ne manqua pas au sacrifice. Oui, la France eût été sauvée, rien ne m'empêchera de le croire, si quelqu'un avait su nous discipliner et nous conduire. Les guérillas peuvent faire beaucoup; pour aller jusqu'à la victoire, il faut un chef de génie. Nous n'en avions point. Si le premier Bonaparte eût été là, nous eussions chassé l'ennemi comme Marius les Cimbres. Je crois que les autres nations en conviendront dans l'avenir; pour le moment, elles sont éblouies, elles ne voient plus clair, elles adorent le soleil levant. Il est rouge de sang et il les aveugle.

Avec le temps, le bruit courut que je me battais comme dix hommes, et j'obtins un grade d'officier dans l'armée régulière. Pour moi, cela ne signifiait rien. Nom, rang, renommée, qu'en aurais-je fait? J'étais mort, mort avec ma vie d'autrefois. Il me semblait que mon corps fût habité par un démon, qui, à force de s'enivrer de sang, prenait une ressemblance avec l'humanité... telle qu'elle est en temps de guerre.

Je passai des corps-francs dans l'armée de Bourbaki. A mes côtés, je reconnus souvent d'anciens camarades de théâtre. Les artistes ont accompli, eux aussi, leur devoir envers la patrie. Le royaume bafoué de la bohème a envoyé ses enfans par centaines à l'appel de la mort. Pendant tout ce temps, je ne me trouvai jamais en présence du visage que je cherchais partout dans la mêlée, puis, l'ouragan passé, dans les monceaux de cadavres.

— Est-ce un frère que vous voulez retrouver? me demandait-on souvent en me voyant relever, puis laisser retomber un à un les morts sur le champ de bataille. Et je répondais toujours : — Quelqu'un de plus proche qu'un frère. — N'était-ce pas vrai? Mais longtemps je cherchai en vain. La France était un océan soulevé par la tempête et sur lequel toutes nos existences ressemblaient à de frêles esquifs ballottés vers la tombe, celles-ci poussées à l'est, d'autres à l'ouest; elles s'entre-croisaient dans la nuit sans fin, ne se doutant pas que les vents soufflaient si fort.

Lors de la lutte suprême, nous avions fait une tentative pour nous frayer un chemin à travers le mur de fer qui entourait Paris. Soudain, dans l'épais linceul de blanche fumée où je m'enfonçais

avec la ligne, s'élança superbe, prompte comme l'éclair, une compagnie de cavalerie. Ses rangs étaient bien éclaircis, mais des nuages d'aveuglante poussière dérobaient ces désastres, et, quelque décimés qu'ils fussent, les cuirassiers de Corrèze, un des corps-francs formés par la noblesse du midi, chargeaient encore avec entrain. Tout près de moi, certain cheval gris tomba mortellement frappé; celui qui le montait disparut une seconde, puis se releva. C'était lui! Je bondis, féroce; mon épée était sur sa gorge, la fumée nous enveloppait, personne ne l'aurait vu. Il était désarmé, en mon pouvoir. — En avant! crièrent mes hommes, qui se croyaient victorieux.

J'entendis, et je me souvins... Lui aussi combattait pour la France. Je n'osai le tuer; je le lâchai.

— Après! après! lui dis-je à l'oreille. — Il savait bien ce que je voulais dire. Arrêtant un cheval qui passait libre au galop, ramassant son sabre, il rejoignit les siens, et moi je chargeai en ligne avec mes hommes. Au milieu du rugissement de la fusillade et des cris d'un triomphe imaginaire, je poussai dans les rangs ennemis, puis je tombai sans connaissance.

Quand un chirurgien me trouva le lendemain matin, je n'avais pas la moindre blessure. Quant à la victoire, elle n'avait existé que dans les rêves des soldats vaincus, comme toutes les victoires de la France à cette triste époque. Je m'éveillai au sentiment du passé, du réel, en répétant dans mon cœur : — Après! après!

Le moment ne tarda pas à venir. Les cuirassiers de Corrèze étaient passés dans l'est. L'année nouvelle commençait. Bientôt sonna cette heure mortelle où tout ce que nous avions fait et enduré reçut pour récompense la honte de la capitulation. Combien y a-t-il de cela? Un jour? une année?.. J'étais parmi ceux qui crièrent au crime et à la trahison. Je n'avais aucune prétention d'être un homme d'état, mais je savais que, si j'eusse été au pouvoir, plutôt que de rendre Paris je l'aurais brûlé comme les Russes brûlèrent Moscou. Bien des gens pensaient de même : on ne les consulta pas, on ne les compta point. Nous n'avions qu'à nous taire et à regarder tranquillement les Allemands entrer à Paris.

Quand la lutte et le carnage eurent cessé, j'éprouvai une impression étrange. Je me trouvais comme les gens qui, ayant entendu longtemps le fracas d'une cataracte, rentrent dans un lieu où tout est silence. Le calme les étourdit, les confond. Je me serais figuré que tout avait été une hallucination, un cauchemar, sans ce regard que je me rappelais si bien et qu'il m'avait jeté quand le fer s'était appuyé sur sa gorge. Lorsqu'il m'arrivait de m'endormir, je me redressais tout à coup en murmurant : — Après! après! — J'étais

rentré alors dans la capitale, et j'allais souvent regarder la maison que j'avais habitée avec elle. Un obus avait ouvert la petite chambre rose et blanche sous les toits; les murailles trouées à jour permettaient de distinguer la dorure du miroir, adhérente encore par places. Un autre obus avait fait du joyeux petit théâtre où j'avais joué à Paris, la première et la dernière fois, une ruine fumante. Et il y avait si peu de temps!.. grand Dieu! Dans ces momens-là je me demandais : — Pourquoi l'avoir épargné?

Tous ceux que j'avais connus étaient tués ou morts de besoin; je ne voulais pas de nouveaux amis, je me tenais à l'écart de tout. Néanmoins un jour vint où j'eus à prendre parti. Tant que l'on est sur terre, on ne peut se montrer poltron. Une autre guerre éclata, la guerre civile. Je choisis le parti populaire; je restai à Paris. Le peuple avait-il raison? avait-il tort? Je n'en sais rien, mais je lui appartenais.

Je ne faisais pas de politique, je demandai à peine ce que l'on se proposait. J'aurais trouvé lâche d'abandonner mes frères, mes pareils, voilà tout. Cette horrible saison s'écoula lentement, lentement... C'était hier, dites-vous; je crois qu'il y a mille ans.

Le second siége fut pire que le premier. Je ne doutais pas qu'*il* ne fût à Versailles, et chaque jour je me disais : — Il sera inutile de l'épargner maintenant.

Du haut des bastions où flottait le drapeau rouge, je regardais à travers la fumée de la fusillade les bois de Versailles en songeant : — Si nous pouvions nous rencontrer encore une fois, une seule fois! — car j'étais libre désormais; les siens étaient contre les miens. Cette pensée donnait du nerf à mon bras pour la commune.

Les rues ruisselaient de vin et de sang, la populace était ivre d'une ivresse sauvage. On pillait les palais, on profanait les églises. Je me battais hors des portes quand c'était possible; le reste du temps, je m'enfermais afin de ne pas voir ni entendre; je souffrais pour la France autant que je pouvais souffrir encore!

Un jour que je revenais des fortifications, je passai dans une rue qui avait été presque entièrement détruite : les maisons n'étaient plus que des monceaux de décombres calcinés. Peut-être y avait-il dessous les cadavres de leurs malheureux habitans. C'était d'une désolation inexprimable. Cependant sur toutes ces ruines une chose charmante survivait. De ce qui avait été un petit jardin s'élançait un jeune lilas en pleine fleur, seul dans ce naufrage.

Pour la première fois depuis qu'elle m'avait quitté, je tombai à genoux, je cachai ma tête dans mes mains, je pleurai comme pleurent les femmes.

La fin était proche.

On massacra les otages, on mit le feu à Paris, il se passa des choses monstrueuses dont vous vous rendez compte mieux que moi qui étais au milieu de la tourmente, et des flammes, et de l'ignorance, et du carnage, trop près de tout cela pour pouvoir rien juger. Du jour où l'on massacra les prêtres, je ne servis plus la commune; mais je savais qu'elle périrait, et à cause de cela je ne désertai pas. Bien d'autres ont comme moi abhorré les derniers excès commis par le peuple sans le renier cependant au jour de sa défaite. Je ne me battis ni pour ni contre lui; je sortis dans la rue et je regardai.

C'était l'enfer; le ciel était noir, tout le reste illuminé par le feu. Les Versaillais se répandirent comme un flot, j'ignore pendant combien d'heures ou de jours; cela me fit l'effet d'une nuit interminable qu'éclairaient les flammes éternelles. Des enfans couraient, l'incendie à la main; des femmes noires de poudre, échevelées, la poitrine nue, semblables à autant de furies, vociféraient et maudissaient jusqu'à ce qu'une balle les renversât sur le pavé. Des fenêtres, des toits, le peuple tirait sur les soldats, les soldats répondaient en donnant l'assaut aux maisons et en jetant des cadavres par les fenêtres. Vous savez tout cela; inutile de vous le raconter. Ce qui vous paraîtra étrange, c'est que je pensais à mon lilas, et que j'allai voir ce qu'il devenait.

Les rues voisines brûlaient, une lutte acharnée avait eu lieu dans le jardin, où nombre de morts gisaient baignés de sang; mais il était toujours debout, ses grappes odorantes et son frais feuillage se balançaient dans l'air infecté.

Je m'assis sur un tas de bois de charpente qui avait écrasé l'herbe au pied de l'arbuste, et j'attendis. Je n'avais rien à faire. Tandis que j'étais là, un officier, son sabre nu à la main, descendit rapidement la rue fumante en jetant autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût perdu son chemin ou ses hommes. Son uniforme était déchiré, poudreux, couvert de sang. Quand les flammes éclairèrent son visage, je jetai un cri de joie. Dieu me l'avait livré. Nous mettons toujours nos crimes sur le compte de Dieu.

Je me dressai et lui barrai le passage : — Enfin! lui dis-je, enfin!

Il s'arrêta et me regarda stupéfait; sans doute j'avais changé, moi, et il ne reconnaissait point mes traits. Je ne lui donnai pas le temps de respirer. Tirant mon épée, je me jetai sur lui : — Défends-toi, lui dis-je avant de le toucher.

Nous nous battrions jusqu'à la mort, cela, je le jurais, mais loyalement, homme contre homme.

Quand je parlai, il me reconnut. Il était brave. Il n'appela pas

ses camarades, il accepta le combat comme je l'offrais. Tombant en garde : — Je suis prêt, dit-il.

Le feu nous environnait de tous côtés, les morts étaient nos seuls témoins; le petit lilas se berçait au vent. Nos épées se croisèrent une dizaine de fois, puis il tomba. Son corps se ploya tel qu'une branche brisée. L'acier avait percé sa poitrine. J'étais vengé.

Ce fut un combat loyal d'homme à homme.

Il me regarda en s'affaissant sur le pavé, un sourire étrange effleura ses lèvres : — Vous étiez vengé déjà, murmura-t-il lentement, et chaque mot, chaque souffle passait avec effort. Ne le saviez-vous pas? Elle m'a trahi l'automne dernier... Elle avait un amant parmi les Prussiens, un plus grand personnage que moi. — Un flot de sang l'étouffa. Il demeura silencieux, appuyé sur une de ses mains, le reflet des flammes sinistres se jouant sur son visage. Tout à coup la rue se remplit de soldats, les siens. Ils m'entourèrent pour le venger, mais le dernier geste qu'il fit les écarta : — Ne le touchez pas, dit-il tout haut, c'est moi qui l'ai offensé. Le duel était régulier.

Comme il parlait encore, un frisson le secoua de la tête aux pieds et il mourut.

Ses cheveux trempaient dans le sang répandu à cette place, une pâleur grise couvrit son visage; dans cet état même, il était beau.

Je ne bougeai pas; je restai debout, le contemplant. Ma haine s'était éteinte avec cette jeune vie. Je le plaignais passionnément. Périr tous deux pour une cause si vile!

Bien entendu, on ne tint pas compte de ses ordres; on m'arrêta, je ne résistai pas. J'avais brisé mon épée, que je jetai près du cadavre. Elle avait atteint son but, je n'avais plus besoin d'elle.

On m'a amené ici, on m'a jugé, paraît-il, et demain on me fusille. Je suis aise que ce soit fini.

Si vous demandez une grâce pour moi, ne demandez que celle-ci : que les soldats qui me tueront ne soient pas les mêmes hommes avec qui j'ai si longtemps combattu pour la France. Et quand on me jettera dans la fosse commune, qu'on enterre avec moi cette branche de lilas. Elle ne vaut plus rien,... elle est morte.

OUIDA.

LA

GUERRE DE FRANCE

— 1870-1871 —

VIII.

LE SIÉGE DE PARIS ET LE GÉNÉRAL TROCHU (1).

I. *Histoire de la défense de Paris en 1870-1871*, par le major de Sarrepont. — II. *Journal du siége de Paris*, par M. George d'Heylli. — III. *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine*, par M. le général Trochu. — IV. *Gouvernement de la défense nationale*, par M. Jules Favre. — V. *Le Siége de Paris, opérations du 13e corps et de la troisième armée*, par M. le général Vinoy. — VI. *La Marine au siége de Paris*, par M. le vice-amiral de La Roncière Le Noury. — VII. *Le Moniteur prussien de Versailles*. — VIII. *Opérations des armées allemandes depuis la bataille de Sedan jusqu'à la fin de la guerre*, par W. Blume, major au grand état-major prussien, traduction du capitaine Costa de Cerda. — IX. *Opérations du Ve corps prussien dans la guerre contre la France*, par le capitaine Stieler von Heydekampf, traduit par le capitaine Humbel, etc.

IV.

LES DERNIÈRES ÉPREUVES DU SIÉGE ET LA BATAILLE DE BUZENVAL.

Quelle était la situation réelle de Paris et de la défense après le brillant et décevant éclair de Champigny, après cette tentative de diplomatie énigmatique venue de Versailles, ou, si l'on veut, après cette sommation déguisée sous la forme d'une lettre tendue au bout de l'épée de M. de Moltke? On avait dépassé déjà quatre-vingts jours de siége, quatre-vingts jours de claustration, d'émotions fébriles, d'attente agitée, de résistance laborieuse, d'efforts et d'espoirs malheureusement toujours trompés.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre, du 15 octobre, du 15 décembre 1872, du 1er mars, du 15 mai, du 15 juin et du 15 juillet 1873.

Ce qui s'accomplissait pendant ce temps au dehors, on ne le savait pas, ou du moins on ne l'apprenait que lentement, confusément; on ne savait que peu à peu, et tout d'abord par l'ennemi, qu'au moment même où les soldats qui venaient de combattre à Villiers et à Champigny se voyaient ramenés à l'abri de la Marne, l'armée de la Loire, de son côté, était rompue, percée à Orléans. Tandis que Bourbaki, avec une partie de cette armée, s'en allait vers le centre pour se refaire avant de s'engager dans cette tardive campagne de l'est, si fatale pour lui, si peu profitable pour Paris, Chanzy, s'arrêtant sur la rive droite de la Loire, se battait encore, il est vrai, pendant six jours avec la plus énergique opiniâtreté. Il tenait tête aux Allemands de Frédéric-Charles et de Mecklembourg; mais enfin il reculait, il se repliait sur Vendôme, combattant toujours, puis il se repliait jusqu'au Mans. C'était une retraite. Faidherbe, qui venait d'arriver dans le nord, où il allait déployer une habile stratégie sous la protection des places, Faidherbe ne pouvait se promettre de passer la Somme. Amiens était aux mains de l'ennemi depuis le 29 novembre, Rouen subissait l'occupation étrangère le 5 décembre. L'invasion s'étendait de tous côtés, les secours extérieurs s'éloignaient au lieu de se rapprocher de nous. Vainement M. Gambetta, dans des dépêches du 14 décembre, s'escrimait encore à parler de l'échec des « mouvemens tournans du prince Frédéric-Charles, » à représenter les armées de province comme prêtes à rentrer en campagne et les Prussiens comme démoralisés, — démoralisés sans doute par la victoire! Vainement il mettait son imagination à déguiser la réalité des choses, le mot du général Trochu ne restait pas moins cruellement vrai, plus vrai encore qu'on ne le croyait. « Paris était définitivement abandonné à lui-même; » à partir du 5 décembre, on entrait dans une période nouvelle.

Abandonné à lui-même, Paris se retrouvait avec l'ardeur d'une demi-victoire et l'amertume d'une retraite qu'il ne s'expliquait pas, avec son ignorance des événemens extérieurs et toutes les exaltations de la solitude, avec des souffrances croissantes, aggravées par l'hiver, avec ce spectre de la famine qui déjà commençait à se laisser entrevoir, mais aussi avec une opiniâtreté d'espérance ou d'illusion qui résistait à toutes les épreuves. Qu'on ne s'y trompe pas, lorsque le général Trochu répondait si fièrement à M. de Moltke, il ne faisait que suivre et flatter le sentiment parisien. Lorsque, par une supercherie à la fois puérile et perfide, l'ennemi jetait dans Paris des pigeons chargés de tristes nouvelles qui n'étaient malheureusement pas toutes fausses, on s'indignait ou l'on se moquait de ces subterfuges; on se disait que, pour être réduits à em-

ployer de tels moyens, les Allemands devaient être à bout de ressources, qu'il n'y avait qu'à tenir et à combattre encore pour les forcer à lever le siége. La vérité est qu'on vivait dans une atmosphère absolument factice et enflammée, où l'on ne croyait qu'à ce qui flattait la passion publique, à l'arrivée prochaine des armées de province, même après la défaite d'Orléans, à la possibilité de percer les lignes prussiennes, même après Champigny, — où l'ardeur de la résistance semblait s'irriter à mesure que les difficultés grandissaient et que les chances de succès diminuaient.

Tenir jusqu'au bout, combattre quand même, soit, on le voulait, on y était résolu, on n'avait pas d'ailleurs le choix après la réponse faite à cette lettre de M. de Moltke, considérée par les uns comme une ouverture de paix, par les autres comme un insultant défi. Seulement on ne se disait pas qu'il fallait bien en revenir à la vérité, qu'on courait sur cent jours de siége, que les ressources d'une ville, même d'une ville comme Paris, s'épuisent plus vite que ses espérances et ses illusions. On ne voulait pas voir que ce qu'on n'avait pas pu faire avec une armée qui venait de prodiguer son sang à Champigny, on avait sans doute peu de chances de le faire avec des forces cruellement éprouvées ou avec une garde nationale improvisée, que pour laisser aux armées de province le temps de renouveler leurs tentatives de secours, si elles pouvaient encore accomplir ce miracle, il fallait au moins pouvoir attendre soi-même. On ne s'avouait pas enfin qu'on entrait dans une phase où tout s'assombrissait d'heure en heure, que Paris rejeté en lui-même, inexpugnable sans doute à l'abri de ses remparts, mais impuissant désormais à se délivrer, pouvait d'un instant à l'autre avoir à disputer sa vie et sa liberté à la faim, au bombardement, à la fatalité de la catastrophe suprême. C'était là en réalité la situation qui commençait à se dessiner et qui se résumait dans un fait irrésistible : nécessité de combattre au milieu des impossibilités croissantes, des confusions et des anxiétés de l'agonie d'un grand siége. On ne croyait pas à la vérité en être encore là.

I.

Le jour où, voyant qu'on ne pouvait plus se promettre de percer les lignes prussiennes à Villiers et à Cœuilly, on s'était retiré derrière la Marne, la première pensée des chefs de la défense, je le disais, avait été de se remettre aussitôt à l'œuvre pour transporter la lutte sur un autre point. Le général Ducrot n'avait demandé que deux ou trois jours pour laisser respirer ses soldats après deux batailles sanglantes, et pour prendre lui-même le temps de réparer

au plus vite ses pertes, de réorganiser à demi ses forces. A ce moment, le 3 et le 4 décembre, on ne savait encore rien de ce qui se passait à Orléans, de la défaite de l'armée de la Loire, qu'on croyait seulement engagée, et le général Ducrot songeait si peu à rester dans l'inaction qu'il n'avait pas perdu une heure pour réunir ses chefs de corps, qu'il rudoyait même assez vivement ceux qui paraissaient mettre en doute la possibilité de revenir si promptement au combat. La lettre de M. de Moltke, survenant tout à coup le 5 décembre, changeait sensiblement les choses. Elle faisait reparaître cette idée d'une négociation possible à laquelle se rattachaient toujours quelques membres du gouvernement, que le général Ducrot lui-même en venait à ne plus croire inacceptable au lendemain d'actions de guerre qui avaient relevé l'honneur des armes. Le général Trochu avait tranché la question par sa réponse. C'était la première fois qu'un dissentiment sérieux s'élevait entre les deux chefs militaires. Dans tous les cas, puisque la défaite d'Orléans ne pouvait plus guère être mise en doute, puisque l'armée de la Loire reculait au lieu de se rapprocher, on n'était plus aussi pressé à Paris, on pouvait tout au moins se donner quelques jours de plus pour remettre l'armée en état de reprendre la lutte.

Elle avait en effet souffert beaucoup, plus qu'on ne le croyait d'abord, cette armée de Champigny. Elle avait été atteinte dans son personnel, dans ses cadres, encore une fois désorganisés, dans son matériel. Des trois corps de l'armée de Ducrot, on en faisait deux aux ordres du général de Maussion et du général d'Exéa, avec une forte réserve sous le général Faron. La division de Malroy, dont faisait partie cette brigade Paturel si sérieusement éprouvée le 2 décembre au « four à chaux (1), » était envoyée à la troisième ar-

(1) Un officier des mobiles de la Côte-d'Or, M. Paul Cunisset, présent aux affaires de Champigny, s'est fait un devoir, dans un récit qu'il m'a adressé, d'éclaircir et de préciser le rôle de son régiment dans la nuit du 1er au 2 décembre 1870. Le récit du jeune officier est très vif, très intéressant, et il est inspiré par un sentiment trop honorable pour que je ne donne pas place à l'explication qu'il contient. Il en résulte que les mobiles de la Côte-d'Or, qui sont rentrés à Champigny dans la nuit du 1er au 2, étaient là *par ordre* du général de brigade, que pendant la bataille du 2 ils se sont retirés en arrière, au bois du Rant, sur l'ordre du même général; que si le matin on a été surpris aux grand'gardes, c'est qu'on se croyait protégé par d'autres troupes, et que néanmoins, l'affaire une fois engagée, on a tenu le mieux qu'on a pu avec 300 hommes restés en position. Rien de mieux. Il est à peine besoin d'ajouter que ce que j'ai dit moi-même n'avait nullement pour objet de mettre en doute les services des mobiles de la Côte-d'Or pendant le siége et moins encore la vigueur militaire du colonel de Grancey, mort très glorieusement le 2 au matin, entre Champigny et le « four à chaux, » à la tête de ses soldats. La vraie cause des désordres de cette matinée, c'est l'inexpérience de jeunes troupes et une certaine confusion d'ordres. Voilà tout.

mée, qui, de son côté, se réorganisait dans des conditions nouvelles. L'armée de Vinoy était formée en deux corps ou deux groupes principaux, l'un avec les divisions de Maudhuy, Corréard, Pothuau, sur la rive gauche, aux ordres du général Blanchard, l'autre composé de quatre divisions distribuées sur la rive droite, de l'ouest au nord.

Le corps de Saint-Denis restait toujours indépendant sous l'amiral de La Roncière Le Noury. On profitait enfin de ce répit pour constituer définitivement les bataillons de marche de la garde nationale, pour former avec ces bataillons ce qu'on appelait les « régimens de Paris, » infanterie nouvelle qui assurément aurait pu être un précieux appui pour l'armée active, si d'abord on s'était décidé à l'organiser plus tôt et plus rapidement, si elle avait été plus disciplinée et plus aguerrie, si sous le nom de bataillons de marche comme sous le nom de bataillons sédentaires elle n'était restée toujours plus ou moins cette force orgueilleuse et bruyante qu'on sentait le besoin d'occuper et que les généraux craignaient d'employer dans une opération sérieuse. Au 10 décembre, on créait vingt-sept « régimens de Paris, » — on en compta jusqu'à près de soixante avant la fin du siége, — et parmi ces régimens il y en avait certes qui devenaient promptement tout ce qu'ils pouvaient être sous des chefs dévoués comme les colonels de Crisenoy, Ibos, Langlois, Chaper, Rochebrune. Au milieu de ce travail de quelques jours du reste, les généraux n'avaient nullement perdu de vue l'entreprise qu'ils avaient d'abord voulu tenter dès le lendemain de Champigny. Cette réorganisation à laquelle on se livrait était au contraire le meilleur moyen de s'y préparer. Le gouverneur de Paris poursuivait sa pensée, qui était de descendre dans la plaine en avant de Saint-Denis, de contraindre, s'il le pouvait, l'ennemi à déployer ses masses d'infanterie et de le saisir corps à corps, utilisant ainsi ce qu'on était tout près de considérer comme le dernier élan de l'armée. C'est sous cette impression et dans cette espérance qu'on engageait cette affaire du 21 décembre, qui a reçu le nom de bataille du Bourget, qui en réalité se déroulait sur tout le front nord de Paris.

C'était, selon le mot du général Trochu, un immense effort, — au moins d'intention. Seulement le choix du champ de bataille, si plausible qu'il fût, prouvait une fois de plus l'illusion qu'on se faisait sur l'organisation de l'investissement, sur la possibilité d'aborder l'ennemi ou de le contraindre à déployer ses masses d'infanterie. Les lignes prussiennes n'étaient pas moins puissantes de ce côté que sur tous les autres points. Sans doute, dans cette zone du nord et du nord-est, entre la Seine et la Marne, Paris avait une forte

ceinture, les ouvrages de Saint-Denis, le fort de l'est, Aubervilliers, Romainville, Noisy-le-Sec, Rosny, Avron, et de plus on s'était couvert par des tranchées, des travaux, des batteries de campagne allant jusqu'à Drancy. Les lignes allemandes qu'on avait en face n'étaient pas moins solides. Elles s'étendaient de l'ouest au nord-est, du plateau d'Orgemont au plateau du Raincy. Elles formaient un réseau de défenses échelonnées et habilement combinées, allant d'Orgemont à Montmorency, fermant dans l'intervalle la vallée d'Enghien, puis se repliant par un demi-cercle de hauteurs plus avancées, la butte Pinson, Pierrefitte, Stains, Pont-Iblon, Blancménil, Aulnay-les-Bondy, Sevran, Le Raincy. De là les lignes prussiennes rejoignaient au-delà de la Marne Noisy-le-Grand, Villiers, ou plus en arrière Gournay et Chelles. Dans la plaine de Saint-Denis, qui nous séparait, où l'on allait se porter, l'ennemi couvrait de ses feux toutes les routes, et il était en outre efficacement protégé par les deux petits cours d'eau de la Molette et de la Morée, qui, en s'écoulant parallèlement vers la vallée du Crould, puis vers la Seine, formaient soit naturellement, soit par des inondations artificielles, de vastes marécages. Les Prussiens avaient enfin dans cette petite plaine un poste avancé, Le Bourget, qu'ils avaient gardé depuis le 30 octobre, où ils s'étaient fortement établis, et qui avait en effet pour eux de l'importance, puisqu'il couvrait la ligne de la Morée et les seuls passages qu'on pût être tenté de forcer. Là, comme partout d'ailleurs, les troupes d'investissement étaient disposées de façon à se porter secours rapidement. La garde prussienne, dont le quartier-général était à Gonesse, paraissait rester seule à la défense de ce front nord; mais au premier ordre elle pouvait avoir l'appui soit du IVe corps prussien, qui était vers Argenteuil, soit du XIIe corps saxon, qui était resté vers Noisy-le-Grand depuis Champigny. De toute façon, on pouvait avoir en quelques heures deux ou trois corps d'armée sur les bras.

Aborder l'ennemi dans ces conditions, prétendre l'attirer hors de ses positions pour le battre dans la plaine, c'était, à vrai dire, une entreprise des plus risquées, et malheureusement on ne s'assurait guère l'avantage du secret des préparatifs. Tout se faisait presque publiquement. Trois jours avant, un ordre du gouverneur prévenait qu'à partir du 19 décembre les portes de Paris seraient fermées, et le général Trochu adressait à l'armée une proclamation de plus. Les Prussiens étaient si bien en garde qu'ils avaient appelé une partie du IIe corps pour soutenir au besoin l'armée de la Meuse contre l'attaque qu'ils voyaient se dessiner. Au camp français, tout se disposait en effet pour cette sortie nouvelle, à laquelle devaient prendre part le corps de l'amiral de La Roncière Le Noury, la

deuxième armée du général Ducrot et une portion de la troisième armée de Vinoy, sans compter les forces de garde nationale, auxquelles on voulait enfin donner un rôle. La ligne de bataille était singulièrement étendue, elle allait du Mont-Valérien, de l'extrémité de la presqu'île de Gennevilliers, où l'on devait occuper l'ennemi par de sérieuses diversions, jusqu'au-delà de Bondy et du Raincy, sur la Marne. Le principal point d'attaque était au centre de la ligne, en avant de Saint-Denis : c'était Le Bourget, destiné à devenir en quelque sorte le pivot de toute l'opération. Le premier point une fois enlevé par l'amiral de La Roncière, la deuxième armée de Ducrot devait se mettre en mouvement et assaillir les positions de Blancménil, Aulnay-les-Bondy, Sevran. En même temps, à l'extrême droite, le général Vinoy avait la mission de marcher sur Gagny, la Ville-Évrard, la Maison-Blanche, et de s'avancer, s'il le pouvait, dans la direction de Gournay, de façon à menacer les communications de l'ennemi. Dans ce système, Avron, qui avait déjà si puissamment concouru aux batailles de la Marne, devenait maintenant une protection pour notre droite dans ces opérations nouvelles. Dès le 20 décembre au soir, le gouverneur se rendait à Aubervilliers, où il trouvait le général Ducrot. L'amiral de La Roncière s'établissait à La Courneuve. Le général Vinoy, de son côté, se portait au fort de Rosny. Les troupes, arrivant de toutes parts, se massaient dans leurs positions, tandis que les régimens de garde nationale affluaient à leur tour, se tenant en réserve. Il y avait encore une certaine ardeur : on croyait du moins à une grande affaire, on y croyait peut-être trop; on se faisait cette dernière illusion, qu'après avoir vainement essayé le 30 novembre et le 2 décembre de donner la main à l'armée de la Loire, on allait maintenant au-devant de l'armée du nord, qui ne pouvait être loin.

Au jour naissant, le 21, par un brouillard épais et humide, on allait ainsi au combat, préparé comme toujours par une vigoureuse canonnade des forts. L'amiral de La Roncière avait organisé ses troupes en trois colonnes, l'une, la brigade Lavoignet, placée à la croix de Flandre sur la route de Lille et chargée d'assaillir Le Bourget par le sud, — l'autre composée de fusiliers-marins, de deux bataillons du 138e de ligne, d'un bataillon de mobiles de la Seine, et marchant sous les ordres du capitaine de frégate Lamothe-Tenet à l'assaut du village par l'ouest et le nord, — la troisième formant une réserve sous le général Hanrion à La Courneuve. Le général Ducrot avait offert à l'amiral de La Roncière la division Berthaut pour concourir à l'attaque, et peut-être ce secours n'aurait-il pas dû être refusé; mais l'amiral croyait les abords du Bourget peu praticables par l'est à travers les marais de la Molette, et il crai-

gnait aussi des méprises, des confusions, qui malgré tout arrivaient d'une autre manière. La division Berthaut restait donc comme force de soutien et de démonstration à l'est du Bourget, tandis qu'une brigade de mobiles de la Seine et de mobilisés de Saint-Denis devait faire une pointe à l'ouest sur Stains et Pierrefitte.

Un peu avant huit heures du matin, la colonne Lamothe-Tenet se met en mouvement, les fusiliers-marins en tête. Elle se précipite sur le cimetière, dont elle reste maîtresse, puis elle aborde résolûment les rues barricadées, les maisons avoisinant l'église. Le capitaine Lamothe-Tenet, enlevant énergiquement ses soldats sous une violente fusillade, surmonte tout, prend position dans la partie ouest qu'il a mission d'occuper, et il réussit même un instant à couper par le nord les communications des forces prussiennes, qui se défendent toujours dans Le Bourget. Il a déjà fait une centaine de prisonniers. Au sud, la brigade Lavoignet a rencontré la plus énergique résistance en abordant le village. Elle s'empare des premières maisons, elle ne peut plus avancer. On essaie de tourner les positions, on ne réussit pas. Cette lutte se prolonge pendant deux heures, assez longtemps pour que de ses postes les plus voisins l'ennemi s'aperçoive du péril et envoie du secours. Dès lors les renforts prussiens arrivent, soutenus par un feu violent dirigé de Dugny, de Pont-Iblon, de Garges, sur la partie du Bourget que nous occupons. Le capitaine Lamothe-Tenet se maintient toujours intrépidement avec les marins et avec un bataillon du 138e de ligne. Le lieutenant de vaisseau Peltereau, cherchant à secourir la brigade Lavoignet, disparaît avec toute sa compagnie dans un combat obscur et héroïque. Par une fatalité de plus, tout ce qu'on faisait de notre côté pour aider ces vaillantes troupes tournait contre elles. Le général Trochu, qui était à peu de distance sur la route de Lille, faisait avancer des batteries d'artillerie. L'amiral de La Roncière lançait la brigade Hanrion pour soutenir ou pour dégager Lamothe-Tenet; mais notre feu, tombant sur Le Bourget, faisait autant de mal à nos soldats qu'aux Prussiens. Bientôt, aux approches de midi, le capitaine Lamothe-Tenet, se voyant décimé par notre canon, menacé par les masses allemandes, se repliait sans désordre à l'abri d'un pli de terrain vers La Courneuve. La brigade Lavoignet, sans avancer, mais aussi sans reculer, tenait jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Un peu plus loin, sur ce vaste champ de bataille, le général Ducrot avait dès le matin ses troupes massées entre Drancy et Bondy. Il n'avait aucune peine à distinguer la vivacité du combat dans Le Bourget, il était fort impatient; seulement il avait l'ordre de n'entrer en action que lorsque Le Bourget serait enlevé, lors-

qu'il verrait le drapeau français hissé au sommet de l'église. A ce signal, il devait se mettre en marche, se porter sur le chemin de fer de Soissons, puis sur Blancménil, Aulnay, Sevran. Le général Ducrot n'avait rien vu encore, il comprenait à l'intensité du combat qu'on devait avoir des embarras dans Le Bourget, il sentait que tout retard pouvait être funeste. Alors, n'écoutant que son inspiration, il commençait malgré tout son mouvement. Il lançait la division Bellemare, qui s'emparait rapidement de Groslay, de la ligne de Soissons. L'artillerie de la division Courty allait aussitôt s'établir à l'abri du chemin de fer pour canonner Aulnay, Blancménil. Le général Ducrot se disposait à poursuivre sa marche, lorsqu'à midi et demi il recevait un avis du général Trochu qui lui disait : « L'attaque du Bourget paraît avoir échoué, nous n'avons plus de point d'appui à gauche. Votre mouvement sur Aulnay et Blancménil ne peut continuer; arrêtez-vous... » Il fallait s'arrêter. L'ennemi distinguait du reste parfaitement que l'effort qui devait porter sur Aulnay était déjoué avant d'avoir été sérieusement tenté. Dès ce moment, toutes les batteries prussiennes, et elles étaient nombreuses, ouvraient un feu effroyable, auquel notre canon répondait énergiquement jusqu'au soir. On avait cherché une bataille d'infanterie, c'était plus que jamais un duel d'artillerie, duel, à vrai dire, plus bruyant que meurtrier. De ce côté, tout était fini.

Que se passait-il pendant ce temps à la droite de l'armée, dans cette partie en quelque sorte indépendante de l'action confiée au général Vinoy? Les forces que le général Vinoy avait à sa disposition se composaient de la division d'Hugues, chargée de la garde d'Avron, de la brigade de gendarmerie d'Argentolle, appartenant à la nouvelle division de Malroy, de la brigade de marine du capitaine Salmon, détachée de la division Pothuau, de la brigade Blaise. L'artillerie était sous les ordres du général Favé, qui avait été attaché à la troisième armée après le 2 décembre, et qui, dans cette nouvelle journée, recevait une assez sérieuse blessure en conduisant ses batteries au combat. Dès la matinée, le général Vinoy avait engagé ses forces sous la protection d'Avron, dont le feu ouvrait le chemin à nos soldats. La brigade Blaise devait passer par Neuilly-sur-Marne sans s'y arrêter, et se jeter aussitôt sur la Ville-Évrard. Le capitaine Salmon avait sa direction à gauche sur la Maison-Blanche. A la suite de ces deux colonnes marchait la brigade d'Argentolle, et à mesure que le mouvement se dessinerait, les bataillons de garde nationale devaient venir prendre les positions dépassées par les troupes. L'opération s'accomplissait ainsi réellement. Les Saxons, après une courte défense, se repliaient assez précipitamment de la Maison-Blanche et de la Ville-Évrard, qui dès midi restaient en notre pouvoir.

Jusque-là tout allait bien. L'insuccès de la journée dans la plaine de Saint-Denis ne permettait guère de s'avancer plus loin à l'est ni même peut-être de rester où l'on était. Néanmoins le général de Malroy et le général Blaise demandaient instamment de garder la Ville-Évrard, ne fût-ce que pour encourager leurs soldats en les maintenant sur une position conquise, et c'était là l'origine d'une échauffourée nocturne qui aurait pu être un désastre. Le soir venu en effet, les chefs saxons, mécontens du mouvement de retraite de leurs troupes, lançaient deux colonnes qui arrivaient à l'improviste, essayant d'envelopper la Ville-Évrard et de nous couper toute retraite. Par un contre-temps de plus, des Saxons, au moment de la retraite de leur poste, étaient restés cachés dans des caves qu'on avait négligé de fouiller. Aux premiers coups de feu, ils sortaient de leurs réduits et se jetaient dans la mêlée. Nos soldats surpris ne savaient pas où ils en étaient au milieu de cette fusillade venant de tous les côtés. Le général Blaise, sortant pour rallier son monde, tombait frappé à mort. Le colonel Rogé, du 112e de ligne, prenant le commandement, essayait à son tour de se dégager, et il se frayait un chemin vers Neuilly-sur-Marne, tandis que le reste des troupes se défendait encore dans la Ville-Évrard. Fort heureusement les Saxons n'y voyaient pas plus clair que nous, ils ne se sentaient pas sûrs de leur succès, et ils se retiraient. Au jour, on finissait par se reconnaître au milieu de cette confusion, où il y avait eu de tristes défaillances, des fuites éperdues et même la désertion d'un officier français qui avait passé à l'ennemi. On était toujours à la Ville-Évrard; mais ce qu'il y avait de mieux à faire évidemment était de se retirer aussitôt avec le moins de désordre possible.

Voilà donc ce qui restait de cette journée du 21 : une lutte sanglante, héroïque, mais stérile au Bourget, un commencement d'action vers Aulnay, un demi-succès suivi d'une pénible échauffourée à la Ville-Évrard. Les pertes, il est vrai, étaient peu sérieuses, sauf au Bourget, où les marins avaient eu 260 hommes hors de combat sur moins de 700 et 8 officiers tués sur 15 présens au feu; le résultat ne répondait guère aux espérances qu'on avait conçues, à l'étendue de l'action, aux forces et aux moyens qu'on avait déployés. On le sentait bien, on comprenait quel douloureux retentissement allait avoir dans Paris cette entreprise avortée : aussi le général Trochu se hâtait-il d'expliquer dans un bulletin qu'on avait été « contrarié par l'état de l'atmosphère, » que la journée du 21 n'était que « le commencement d'une série d'opérations, » et en effet il affectait de maintenir l'armée dans ses postes extérieurs au risque de la laisser exposée aux plus dures épreuves, il occupait les soldats à des travaux de tranchée, de cheminement, d'é-

paulement. C'était un moyen de faire prendre patience aux Parisiens en leur promettant avant peu « une affaire plus vigoureuse. »

Le général Trochu croyait-il ce qu'il disait? Il le croyait sans doute, il s'efforçait de surmonter ses propres découragemens et d'opposer à tous les contre-temps une sérieuse fermeté d'âme. On ne pouvait cependant prolonger cette illusion; on le pouvait d'autant moins que l'armée elle-même commençait à s'émouvoir; elle avait le sentiment vague d'une situation où elle ne pouvait plus rien, et par un surcroît de misère, dès le soir même du 21 le froid le plus violent s'était déclaré. Il y eut dans la nuit jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro. Les soldats, selon un témoin de ces scènes, appelaient ces bivouacs du nord de Paris « le camp du froid. » Pour faire leur soupe après un jour de bataille, ils avaient du riz, du biscuit, de l'eau qu'on allait puiser en perçant la glace du canal de l'Ourcq et qui gelait pendant le transport. Pour s'abriter, on n'avait rien, la terre durcissait rapidement au point qu'on ne pouvait plus enfoncer les piquets de tente. Une bise aiguë et des nuages de grésil fouettaient le visage des hommes groupés et grelottans autour de quelques mauvais feux de bois vert. M. Jules Favre lui-même a raconté ce qu'il avait éprouvé en allant avec M. Jules Simon au fort d'Aubervilliers pour voir le gouverneur; « voilà Moscou aux portes de Paris, me dit M. Simon d'un ton brisé! » A partir du 21 décembre au soir, les souffrances étaient terribles. Le lendemain, il y avait dans les camps neuf cents cas de congélation, et chaque matin c'était de même. Le général Ducrot, qui, tout malade qu'il était, se rendait aux tranchées et se mêlait à ses soldats pour les soutenir de son courage, ne manquait pas de signaler cet état. Après quelques jours, on se décidait à rappeler dans ses cantonnemens la moitié de l'armée en laissant l'autre moitié au service des tranchées de concert avec la garde nationale. L'épreuve avait été dure et avait développé des symptômes inquiétans.

L'affaire du Bourget, sans être une grande bataille perdue, avait été peut-être sous ce rapport plus qu'une défaite. C'était la première manifestation caractérisée et saisissante de l'épuisement de la défense militaire. L'armée était la victime d'un phénomène dont on n'était pas frappé parce qu'il se réalisait par degrés, insensiblement, parce qu'on vivait soi-même dans ce milieu. Elle commençait à se ressentir cruellement de ces trois mois de siége qui venaient de passer. Elle était suffisamment nourrie sans doute, elle n'était pas soumise à de trop dures privations. Sait-on cependant ce que peuvent produire sur des masses d'hommes toujours sous les armes trois mois de cette vie de séquestration, de tension perpétuelle et de souffrances? Ils avaient produit parmi les troupes une sensible altération des forces physiques. En peu de temps, près de 20,000 hommes

rentraient dans Paris sans blessures, mais atteints d'anémie, perdus de santé. « Ils disparurent dans le gouffre, dit le général Trochu, je ne les revis plus. » La force morale diminuait naturellement avec la force physique. Sans doute il y avait toujours des cœurs intrépides, il y avait des régimens, des bataillons, dont le moral se maintenait, sur lesquels on pouvait compter. Les marins, les gendarmes, quelques corps d'infanterie, restaient des troupes solides, et on n'avait pas de peine à trouver de hardis partisans pour tenter des aventures sur le front de nos lignes. La masse était atteinte, découragée, et de plus les soldats finissaient par s'aigrir, soit parce qu'ils ne croyaient plus au succès, soit parce qu'ils entendaient derrière eux le murmure des Parisiens, qui trouvaient toujours qu'on ne faisait pas assez, qui auraient demandé chaque matin une grande bataille à des hommes éprouvés par le feu, par trois mois de fatigues et de souffrances.

L'incohérence et la division se mettaient parmi les légions de la défense. On avait beau faire, entre l'armée et la garde nationale, qui était la population parisienne en uniforme, il y avait des froissemens, une sorte d'antagonisme naissant particulièrement de cette circonstance, que la garde nationale avait fort peu donné jusque-là tout en faisant beaucoup de bruit, tandis que l'armée portait le poids de la lutte depuis trois mois. La garde nationale restait persuadée qu'on ne se servait pas assez d'elle, qu'avec elle on pouvait avoir raison des Prussiens, que l'esprit militaire perdait tout, que les soldats étaient mal conduits ou ne voulaient plus se battre. L'armée qui souffrait, l'armée à son tour ne pouvait se défendre d'une certaine ironie amère quand elle voyait arriver dans ses lignes, au son irritant de *la Marseillaise*, ces gardes nationaux souvent accompagnés de femmes et d'enfans, suivis d'omnibus et portant tout un attirail, jusqu'à des cheminées à la prussienne. Les chefs militaires suppliaient qu'on ne leur envoyât plus de gardes nationaux, qui leur attiraient, disaient-ils, « les incidens les plus fâcheux. » Le fait est que, pour un petit nombre de bataillons dévoués et solides, beaucoup entendaient singulièrement le service, et quelques-uns, les plus exaltés, les plus révolutionnaires, se déshonoraient par des scènes d'ivresse ou par la désertion des tranchées (1). Plus d'une fois des soldats de la ligne, des mobiles,

(1) Un adjoint de Paris, qui du reste a eu depuis un rôle dans la commune, traçait lui-même, à la date du 21 décembre 1870, la peinture significative des habitudes d'une partie de la garde nationale dans les expéditions extérieures. Il racontait ainsi le départ d'un des bataillons de son arrondissement : « Le départ a été ce qu'il doit être fatalement pour tout bataillon de marche : libations copieuses et multipliées des amis qui restent et des amis qui s'en vont, poignées de main fraternelles échangées devant le comptoir d'étain, chants patriotiques et bachiques, refrains lestes ou grivois,

furent obligés de reprendre des postes abandonnés par des gardes nationaux. Ce n'était pas fait pour relever le moral des troupes, pour maintenir entre l'armée et la garde nationale cette virile camaraderie qui est une force quand elle est nouée dans le péril, dans des souffrances communes.

Voilà la situation que l'affaire du 21 décembre accusait d'une manière saisissante. Après cette journée, on le sentait, le siége ne pouvait plus être qu'une lutte contre l'impossible, un effort incohérent et douloureux pour tenir le plus longtemps qu'on pourrait. Ce n'était pas encore la fin, puisqu'on allait passer cinq semaines à se débattre, c'était le commencement de la fin. Tout concourait à préparer le dénoûment. Les vivres étaient comptés; les épreuves s'aggravaient pour Paris, qui voyait peu à peu tout lui manquer. D'une heure à l'autre, l'ennemi, qui avait eu trois mois pour s'organiser, pour serrer autour de nous le cercle de feu de ses batteries, pouvait essayer de frapper le dernier coup, et on n'avait à lui opposer qu'une défense militaire ébranlée, la résolution désespérée d'une population qui ne se décourageait pas, qui s'acharnait au contraire à la résistance, qui ne voulait rien entendre, mais qui en était déjà aux plus cruelles extrémités. C'est là le drame de ce dernier mois, pendant lequel tout se hâte, tout se précipite à travers les convulsions d'une défense abandonnée à elle-même, obstinée et sans espoir.

II.

De toute façon en effet, c'était le commencement de la période sombre du siége pour cette population parisienne qui depuis trois mois s'était si intimement associée à la lutte par ses émotions, par son courage, par ses illusions, et qui maintenant se voyait menacée de tous les fléaux de la guerre, de la famine et du bombardement. La première question était de vivre, de savoir jusqu'où l'on pouvait aller. C'était un sujet de cruelle anxiété pour le gouvernement, qui s'épuisait à renouveler ses calculs et qui ne réussissait pas toujours à se reconnaître dans ses évaluations.

en un mot la pittoresque exhibition de tout l'arsenal de gaîté et de courage riant qui est l'apanage de notre vieille race gauloise... Ce jour-là, Mars, dégoûté de Vénus, a pris Bacchus pour compagnon. Si le dieu du vin a trop bien secondé le dieu des armées, les buveurs d'eau peuvent seuls s'en plaindre, et ce n'est pas nous, les républicains de la veille et de l'avenir, qui jetterons la pierre à de bons citoyens. » Ledit bataillon avait à se défendre de quelques peccadilles, par exemple d s'être livré à toute sorte d'incongruités dans une église voisine de Paris. Je ne cite ceci que pour expliquer les défiances des généraux. Heureusement, cela va sans dire, toute la garde nationale n'était pas ainsi.

Jusque-là on avait vécu, sans éprouver de trop pénibles privations, des approvisionnemens publics, de toutes les ressources accumulées dans une ville comme Paris. Tout avait été organisé à l'origine non sans une certaine confusion, mais du mieux qu'on pouvait. C'était la ville qui fournissait la farine par l'intermédiaire de la caisse de la boulangerie, en mesurant autant que possible la consommation quotidienne. C'était le ministère du commerce qui, sous la direction supérieure d'une commission des subsistances, fournissait la viande aux mairies, chargées à leur tour de régler le mode de distribution aux habitans. Le droit de réquisition au nom de l'état ne s'était d'abord exercé que sur ces deux objets principaux d'alimentation, le pain et la viande; le reste était laissé au commerce libre. Avec ce système, complété par la prévoyance des particuliers ou de l'industrie privée, on avait passé les huit ou dix premières semaines. Bientôt la disette commençait à se faire sentir. A dater du 22 novembre, le parc de bestiaux n'existait plus. Ce qui restait de vaches laitières ou de bœufs était pour les enfans et pour les malades. De temps à autre, les Prussiens voyaient encore errer sur les croupes du Mont-Valérien quelques bêtes maigres qu'ils appelaient « le troupeau de parade. » Aux premiers jours de décembre, on se trouvait réduit à une consommation quotidienne de 600 chevaux; on tombait à la modeste et peu réconfortante ration de 30 grammes de cheval! Le froment ne manquait pas encore, on espérait même, par toute sorte de précautions et de combinaisons, pouvoir arriver jusqu'à la fin de janvier. C'était la farine qui manquait, il fallait moudre le grain. On avait songé à organiser des moulins dans les gares de chemins de fer, on utilisait 300 paires de meules construites en toute hâte par M. Cail. Avec tout cela, on n'était pas même assuré encore d'avoir de quoi nourrir chaque jour une ville de 2 millions d'âmes. On entrevoyait la nécessité du rationnement; mais ce seul mot, prononcé vers le 10 décembre, suffisait pour jeter une véritable panique dans la population. Alors, pour ajourner un rationnement pourtant nécessaire et qu'on ne pouvait éviter d'un moment à l'autre, qu'on pratiquait d'ailleurs un peu sans le dire depuis le commencement, pour ménager autant que possible les ressources de la défense, on imaginait de mêler au blé de l'avoine, de l'orge, du riz, du seigle, tout ce qu'on pouvait trouver. C'était le commencement de ce pain de plus en plus mélangé, de plus en plus noir, où il n'y avait plus à la fin que 10 pour 100 de blé, et qui restera éternellement le pain du siége. Il y a eu un moment où Paris a vécu de moins de 300 grammes de ce pain et de 30 grammes de cheval!

Tout manquait du reste à la fois. En même temps que les appro-

visionnemens publics s'épuisaient, le commerce arrivait au bout de ses dernières réserves, et l'on s'ingéniait à suppléer aux objets d'alimentation régulière par toute sorte d'inventions bizarres. Dans cette ville du luxe, devenue tout à coup la ville de la misère, le pain était noir, on faisait avec des os réquisitionnés un bouillon d'une nature équivoque, il y avait place de l'Hôtel-de-Ville un « marché aux rats, » et des boucheries d'une nouvelle espèce débitaient avec l'âne, le mulet, le cheval du gouvernement, ce qu'on appelait de la « viande de fantaisie, » l'antilope, le kangurou, l'éléphant, que le jardin d'acclimatation ne pouvait plus nourrir. D'un autre côté, par un hiver glacial et implacable, on avait de la peine à se chauffer; on était réduit au bois vert ou à des débris de démolitions. Le charbon, la houille, le gaz, disparaissaient; la lumière elle-même devenait rare; on n'avait plus de quoi éclairer le soir les rues désertes et sombres. A mesure que les privations de toute sorte augmentaient, les maladies sévissaient. La mortalité, vers les derniers jours de décembre, montait à plus de 3,600 décès par semaine; elle allait atteindre avant la fin du siége le chiffre de près de 4,700 morts.

C'était assurément un temps de souffrances pour tout le monde, et si au milieu de ces dures, de ces meurtrières épreuves d'un long siége, il y a eu des héros, ce ne sont pas ceux qui faisaient le plus de bruit, qui parlaient toujours d'aller se jeter sur les lignes prussiennes; ce ne sont pas même les plus nécessiteux, quoiqu'ils aient eu certainement leur part aggravée de misère. Pour ceux-ci, dont le chiffre ne s'élevait pas à moins de 470,000 inscrits à l'assistance publique, on avait établi des fourneaux économiques, des cantines, où ils trouvaient, les uns gratuitement, les autres pour une modique somme de 30 ou 40 centimes, une nourriture suffisante et assez saine. Les gardes nationaux avaient leur solde. Ceux qui ressentaient le plus les effets du siége étaient de cette classe nombreuse, modeste, peu bruyante, qui, sans être riche, n'était pas assez pauvre pour recourir aux distributions publiques, et qui épuisait ses dernières ressources dans ce duel intime, obscur, de toutes les heures, contre des privations croissantes. Les vrais héros du siége étaient ceux qui souffraient sans rien dire, c'étaient ces femmes qui dès le matin, quelquefois avant le jour, allaient se presser, « faire la queue » à la porte des boucheries. Qui de nous n'a été témoin de ces navrans spectacles? Dans les quartiers où le service était mal organisé, et il y en avait plus d'un dans Paris, ces malheureuses, supportant la neige ou la pluie, les pieds dans la boue, glacées, ayant sur les bras des enfans hâves, bleuis par le froid, étiolés par le dénûment, attendaient souvent trois ou quatre heures

pour avoir une maigre ration de cheval, ou, à défaut de cheval, une ration plus maigre encore de salaison, de morue ou de hareng. Pourtant on ne se plaignait pas, ou du moins la plainte n'était pas de la défaillance. On faisait quelque plaisanterie sur Trochu; on souffrait tout vaillamment, presque gaîment, parce qu'on espérait encore, parce qu'on était résolu de mettre au service de la défense tout ce qu'on avait de bonne volonté, de résignation et de courage. Le moral, trempé dans une lutte de trois mois, se soutenait par le double et tout-puissant ressort du patriotisme et de l'orgueil parisien. On était prêt à tout subir pourvu que Paris fût sauvé.

L'épreuve néanmoins commençait à être dure, d'autant plus redoutable que désormais chaque heure amenait, avec une aggravation de ces souffrances intérieures, avec une diminution des forces et des ressources de la ville investie, le danger d'une attaque de cet ennemi extérieur contre lequel on se brisait depuis trois mois, qui avait passé ce temps à se rendre inexpugnable, attendant le moment de frapper d'un dernier coup sa grande proie. Jusque-là on avait entendu le canon autour de Paris, on avait eu les émotions ardentes de ces sorties toujours infructueuses, on avait connu les rigueurs du blocus sans avoir eu à essuyer réellement une attaque de vive force, sans avoir vu le feu de l'ennemi arriver dans les rues; maintenant on touchait au bombardement, cette dernière ressource sur laquelle les Prussiens comptaient pour en finir.

Le bombardement commençait en effet le 27 décembre, après cent jours de siége. Depuis leur arrivée sous Paris, les Prussiens s'étaient bornés à une immense opération de blocus, à l'organisation de leurs puissantes et inexpugnables lignes d'investissement. Ils étaient maîtres de toutes les positions, ils avaient multiplié, ils multipliaient de jour en jour les travaux préliminaires pour une attaque de vive force, si elle devenait nécessaire, ils n'avaient pas entrepris un véritable siége. Encore au commencement de décembre, ils n'avaient pas fait venir d'Allemagne leur parc d'artillerie, leurs grosses pièces, parce qu'ils en étaient restés à cette première pensée que Paris bloqué, même avec ses approvisionnemens considérables, ne pouvait tenir au-delà de huit ou dix semaines, puis parce que le transport d'une immense artillerie de siége offrait des difficultés presque insurmontables tant qu'on ne disposait que d'une seule ligne de chemin de fer, qui suffisait à peine aux besoins multiples de l'armée d'invasion. Enfin les Allemands avaient à se débattre avec toutes les circonstances de guerre, d'abord jusqu'à la fin d'octobre avec le siége de Metz, qui occupait une partie de leurs forces, bientôt avec les armées de province, qui se levaient, qui tourbillonnaient de toutes parts, qui à un certain moment devenaient

menaçantes. Les Prussiens ne se hâtaient pas devant Paris : ils comptaient sur le temps, sur la famine et sur les agitations intérieures. Aux premiers jours de décembre cependant, la situation se dégageait pour eux en s'assombrissant plus que jamais pour nous. Après la reprise d'Orléans, les Prussiens n'avaient plus autant à craindre l'armée de la Loire. Après Champigny, ils pouvaient croire que l'armée de Paris avait jeté son dernier feu. De tous côtés, ils s'étendaient en France, ils avaient maintenant tout un réseau de chemins de fer aboutissant aux lignes d'investissement. Dès lors ils pouvaient et ils devaient ramener leurs efforts sur Paris, où les agitations sur lesquelles ils comptaient avaient été vaincues par le patriotisme, et où la résistance dépassait leurs prévisions.

Une action plus décisive était même pour les chefs prussiens presque une nécessité politique. Déjà l'opinion en Allemagne commençait à s'émouvoir de cette attente prolongée devant Paris. On n'y comprenait rien, on accusait l'état-major d'agir avec lenteur, de céder à des considérations de diplomatie humanitaire, de ménager la « Babylone moderne, » au risque de laisser souffrir les armées allemandes campées dans la neige autour de Paris. Les femmes elles-mêmes s'en mêlaient; cette douce et poétique Allemagne avait l'impatience assez sauvage du bombardement, comme pour punir les Parisiens de leur « entêtement frivole, » de la « méchante » obstination qu'ils mettaient à ne pas comprendre que, dans l'intérêt de l'humanité et pour éviter une effusion de sang qui attristait les cœurs allemands, ils devaient ouvrir leurs portes et accepter les « conditions généreuses » que le vainqueur leur accorderait ! Au fond, dans cette impatience, il y avait une certaine lassitude de la guerre, qui ne laissait pas de gagner les soldats eux-mêmes dans leurs camps.

C'est alors que l'état-major se décidait à se mettre en mesure d'activer le siége par une attaque d'artillerie, non sans doute pour céder à une pression d'opinion dont il s'inquiétait peu, mais parce que c'était dans ses calculs, parce qu'il croyait venu ce qu'il appelait le « moment psychologique » pour Paris, et aussi parce qu'il avait désormais à sa disposition des voies de transport plus faciles. Même dans cette situation plus libre, ce n'était pourtant pas encore aisé d'amener sur le terrain un immense matériel de siége, dont une partie au moins était en Allemagne, avec un approvisionnement suffisant de munitions pour que le feu une fois engagé ne fût plus interrompu. Pour les attaques de l'est et du nord, sur Avron ou sur Saint-Denis, la difficulté n'était pas grande, puisque de ce côté les chemins de fer touchaient presque aux lignes d'investissement. Pour gagner le sud de Paris, il y avait 80 kilomètres à parcourir de Nanteuil à Villacoublay, où s'accumulait le parc de siége. On aurait eu

besoin de 5,000 voitures, on n'en avait que 400 ou 500, péniblement réquisitionnées en France. On n'avait point hésité alors, on s'était hâté de former en Allemagne des colonnes spéciales d'artillerie, des « colonnes de parcs, » munies de près de 2,000 fourgons, qu'on faisait arriver par des convois successifs. En quelques jours, ce travail colossal était assez avancé pour que les batteries allemandes, organisées et armées de toutes parts, n'attendissent plus que le signal du feu. Si, comme le disait assez singulièrement le général Trochu dans une dépêche à un de ses lieutenans, c'était là une victoire de la résistance parisienne contraignant l'ennemi à « employer les grands moyens, » l'ennemi à son tour, il faut l'avouer, prenait cette victoire en patience. Il en était peu troublé, car en ce moment même, à la veille du bombardement de Paris, s'accomplissait au camp prussien, à Versailles, un événement étrange, sanction et couronnement de la guerre poursuivie contre la France. Les Allemands refaisaient un empire et un empereur dans la ville où, selon leur expression, « plus d'une désastreuse campagne contre la patrie germanique avait été conçue. »

C'était le dénoûment politique avant la fin du drame militaire. Le jeune roi de Bavière avait pris peu auparavant l'initiative de cette consécration souveraine de l'unité allemande en offrant au roi Guillaume la couronne de l'empire « restauré. » Le *Reichstag* de la confédération du nord, réuni à Berlin le 10 décembre, s'était empressé de sanctionner cette proposition. Aussitôt délégués du parlement, princes, ducs, grands-ducs et margraves avaient pris le chemin de Versailles, et le dimanche 18 décembre, en plein palais de Louis XIV, le roi Guillaume recevait la couronne qu'on venait lui offrir. Le thème de tous les discours échangés dans la cérémonie « à jamais mémorable » était que la nation allemande ne devait pas déposer les armes « tant que la paix ne serait pas garantie par des frontières inexpugnables contre les attaques de voisins jaloux. » A ces députés porteurs d'une couronne et fêtés aux dépens de Versailles, on aurait bien voulu sans doute offrir les prémices de ce bombardement de la grande ville, si impatiemment attendu par l'Allemagne. M. de Bismarck leur faisait du moins la galanterie de les inviter à une promenade dans les lignes du siége, et en repartant pour Berlin ils emportaient la « bonne nouvelle » de la prochaine attaque de Paris. C'était le don de joyeux avénement du nouvel empereur, mieux encore c'était le « cadeau de Noël. » Le soir du 25 décembre, par ordre supérieur, on annonçait dans tous les cantonnemens des troupes allemandes que le bombardement devait enfin commencer le lendemain, et il commençait en effet, sinon le lendemain, du moins le surlendemain 27, à huit heures du ma-

tin, au milieu d'un ouragan de neige, sur toutes les défenses de l'est, sur Nogent, Rosny, Noisy, et particulièrement sur Avron. Le bombardement se dessinait d'abord à l'est pour se transporter bientôt au nord, où il atteignait Saint-Denis sans le dépasser, et au sud, où il allait atteindre Paris lui-même, le Paris de la rive gauche jusqu'à la Seine.

L'attaque était maintenant engagée; elle s'ouvrait par le feu de soixante-seize pièces de gros calibre subitement démasquées en face et autour de nous, à Gagny, au Raincy et à Noisy-le-Grand. Au premier instant, les forts ne souffraient pas trop; c'est Avron surtout qui avait à supporter le poids de ce formidable assaut, auquel l'artillerie du colonel Stoffel répondait de son mieux. Après un moment de surprise et de panique, nos jeunes troupes chargées de la garde du plateau ne tardaient pas à se remettre, soutenues par un vieux et vaillant soldat, le général d'Hugues, qui se rendait sur le terrain, donnant partout l'exemple de la fermeté sous les obus. Assurément ces troupes ne manquaient ni de bonne volonté ni de courage, et si l'infanterie prussienne s'était présentée pour essayer d'enlever le plateau, elle aurait été chaudement reçue. La position cependant ne laissait pas de devenir critique. C'était une lutte ingrate et pénible pour ces jeunes conscrits, pour ces mobiles de la Seine, qui le premier jour perdaient une centaine des leurs sans se battre. Les abris étaient fort incomplets, ils n'avaient pu être achevés par ce temps de gelée; la terre durcie résistait à la pioche. Les travaux de nos batteries étaient eux-mêmes insuffisans. En quelques heures, notre artillerie avait essuyé des pertes sérieuses, elle avait eu des pièces mises hors de combat, elle se trouvait engagée dans un duel inégal dont le colonel Stoffel, le général d'Hugues, le général Vinoy, se hâtaient de signaler le danger. Dès le second jour, le mal était assez sérieux pour que le gouverneur tînt à se rendre lui-même sur le plateau. Il parcourait les tranchées avec la plus calme intrépidité, sans hâter le pas, sous la pluie d'obus qui redoublait, encourageant tout le monde d'une cordiale parole. Le général Trochu ne pouvait se méprendre sur le péril, il sentait la nécessité de se dérober à une lutte meurtrière, sans issue et sans profit, sur une position aussi avancée, de toutes parts enveloppée de feux. C'était là toutefois une difficulté des plus graves. Il n'y avait pas moyen de se retirer en plein jour sous les yeux de l'ennemi. On ne pouvait enlever le matériel que la nuit, au milieu de l'obscurité, par des pentes couvertes de verglas. Aussitôt on avait recours aux hommes des rudes besognes, aux marins du vice-amiral Saisset. Ces braves gens, avec les artilleurs du colonel Stoffel, réussissaient à ramener dans la nuit du 28 au 29 toute l'artillerie

du plateau, sauf deux pièces de marine, dont l'une avait roulé dans un fossé, et qu'on sauva le lendemain.

Les Prussiens n'avaient point après tout gagné une grande victoire. Ils avaient puni Avron du mal qu'il leur avait fait au 30 novembre et au 2 décembre, ils tenaient à mettre dans leurs bulletins qu'ils avaient pris le « mont Avron. » En réalité, ils n'étaient pas plus maîtres du plateau que nous-mêmes; nous ne pouvions pas le garder sous leur feu, ils ne pouvaient pas l'occuper, parce qu'ils auraient été sous le canon de nos forts. C'était une zone devenue neutre. Au point de vue militaire, l'abandon d'Avron n'avait pas de sérieuses conséquences, et même l'attaque de l'est ne pouvait aller bien loin. Seulement c'était la preuve que l'ennemi, impatient d'en finir, se sentait désormais en mesure de sortir de la défensive, où il était resté jusque-là, pour passer à une offensive décidée, dont les coups devenaient une menace pour tous les points vulnérables de la grande place.

Ainsi Paris, dévoré de souffrances intérieures, livré à des privations croissantes, se voyait maintenant exposé à être assailli d'un moment à l'autre jusque sur ses remparts, jusque dans ses murs, par le canon allemand. Ce qu'il y avait de grave, c'est que cette première péripétie du bombardement apparaissait comme une manifestation plus sensible de la phase extrême du siége où l'on entrait, comme le signe de l'impuissance, d'une certaine désorganisation de la défense au moment le plus difficile. Que la défense, sans être complétement épuisée, fût dès lors jusqu'à un certain point affaiblie et impuissante, on n'en pouvait douter, et ce n'était pas l'élément le moins redoutable de la situation. Évidemment la défense se sentait atteinte; elle ne répondait plus, elle ne pouvait plus répondre aux illusions, aux impatiences d'action, aux désirs d'une ville toujours acharnée à la résistance, et ce malheureux incident d'Avron avait justement pour effet de mettre plus vivement à nu, d'aggraver un malentendu déjà existant entre une défense régulière, obligée de tenir compte de tout, et une population qui ne voulait tenir compte de rien. L'abandon d'Avron, qui n'était pas un événement militaire d'une sérieuse importance, prenait tout à coup aux yeux des Parisiens le caractère d'une défection, d'une retraite combinée pour préparer une capitulation. C'était le signal d'un redoublement d'inquiétude et d'alarme dans la masse de la population, d'un déchaînement nouveau des agitateurs empressés à saisir ce prétexte. Toutes les animosités, toutes les défiances, éclataient à la fois contre la direction militaire, contre la marche des opérations depuis le premier jour du siége. On se plaignait de tout ce qui arrivait, de ce qu'on faisait et de ce qu'on ne faisait pas. On accusait naturellement les

chefs de l'armée, le général Trochu, qui jusque-là était resté assez populaire, et qui maintenant subissait à son tour la fatalité de l'insuccès, qui avait plus que tout autre à supporter la responsabilité de toutes les déceptions, et qui était à coup sûr le plus embarrassé des hommes au milieu des complications désastreuses qui s'accumulaient d'heure en heure autour de lui.

Je ne sais en effet s'il y eut jamais une situation comparable à celle de ce commandant de place forte réduit à se débattre au milieu de toutes les impossibilités et de toutes les surexcitations, ayant à compter avec tout, avec les mille difficultés de la plus vaste opération de guerre, avec les misères et les passions d'une ville populeuse, avec ceux qui lui demandaient la lutte à outrance et avec ceux qui lui demandaient la paix, avec l'ennemi extérieur qui le pressait, et même avec les défiances ou les critiques de ses collègues dans un gouvernement dont il était le président. Un autre eût-il mieux fait? On semblait oublier qu'on avait abordé le siége avec l'espoir de tenir au plus soixante jours, et qu'on avait déjà dépassé le troisième mois de résistance, que pendant ce temps on avait fait une armée, on avait livré des batailles comme celle de Champigny, et que ces résultats ne s'étaient pas sans doute produits tout seuls.

Assurément le général Trochu avait été le premier à cette œuvre de défense par son activité et son dévoûment, il lui avait donné la durée et l'honneur. Ce qui était possible, il l'avait fait; mais il est clair aussi qu'à dater d'un certain moment, après les affaires de la Marne, il se sentait à bout, débordé et entraîné par un courant dont il n'était plus maître. Il flottait à la merci des événemens, opiniâtre au devoir, perplexe et irrésolu dans son action. Cet esprit brillant, honnête et subtil, reflétait la confusion des choses et la situation de l'homme condamné à la tâche ingrate de conduire une entreprise sans issue. Le chef militaire, en lui, était trop sérieux, trop clairvoyant, pour ne point se rendre compte de la vérité des faits, pour ne pas pressentir le dénoûment inévitable. Le chef de gouvernement, le politique avait l'idée fixe de toutes les capitulations qui avaient précédé, de Metz, de Sedan; il se prêtait aux illusions de l'opinion, dont il subissait les entraînemens, qu'il flattait et à laquelle il allait jeter cette étonnante déclaration : « le gouverneur de Paris ne capitulera pas! » Parole de sphinx qui, mal interprétée et mal comprise, avait l'air d'exprimer une confiance que le général Trochu ne partageait pas. C'était en un mot un mélange singulier d'ardeur et de découragement, de clairvoyance et d'illusion, de subtilité et de résolution, et à travers tout, au bout de tout, ce vif esprit se réfugiait dans une sorte de fatalisme ou de stoïcisme religieux dont il laissait échapper le

secret dans l'intimité. Il attendait. Qu'attendait-il? Il ne comptait ni sur l'arrivée des armées de secours, ni sur la possibilité pour l'armée de Paris de percer les lignes prussiennes, il comptait sur une intervention miraculeuse de sainte Geneviève! — Mais, lui disait-on avec une bonne humeur spirituelle tempérée de quelque tristesse, le roi Guillaume, lui aussi, a son saint, il faut alors mettre les deux saints en présence. — Catholique, Breton et soldat, — le général Trochu se servait un jour de ces mots pour se caractériser lui-même. La dévotion à sainte Geneviève était d'un bon catholique, l'opiniâtreté était du Breton, le soldat avait certes beaucoup fait, et dans ces tragiques extrémités il restait encore le plus embarrassé.

On ne rendait pas du reste l'œuvre facile au général Trochu, et ce serait une erreur de croire que tous les embarras lui venaient d'un seul camp. Il y avait des officiers supérieurs de mobiles provinciaux très braves, très dévoués, mais s'exagérant à eux-mêmes leur importance et médiocres juges de la situation, qui ne cachaient nullement leur désir de la paix, qui ne cessaient de déclarer la défense impossible, ou qui à l'heure critique du bombardement venaient demander naïvement au gouverneur de Paris de les envoyer à Belleville pour prendre leur revanche, disaient-ils, de l'inaction où ils avaient été laissés au 31 octobre. C'était peut-être assez mal choisir son moment. D'un autre côté, au sein même du gouvernement, il y avait tout un travail qui n'était, à vrai dire, qu'une des formes de la désorganisation. On parlait avec une amertume à peine déguisée de la mollesse, de l'indécision, même de l'incapacité de la direction militaire. Des membres du gouvernement, qui se croyaient sans doute fort habiles, se faisaient dans le conseil les organes des impatiences, des préjugés et des injustices de l'opinion. Sans avoir un grand faible pour la dictature de Tours, ils subissaient plus ou moins l'influence excitante de M. Gambetta, qui voyait tout, la politique et la guerre, avec son esprit de parti et son imagination, qui en ce moment même disait à la province qu'il y avait eu un carnage de sept mille Prussiens à Avron, que Paris « régénéré, antique, » tiendrait jusqu'à la fin de février, — et qui écrivait à ses amis de l'Hôtel de Ville que les Allemands étaient à bout, qu'ils avaient perdu près d'un demi-million d'hommes depuis leur entrée en France, que la défense de Paris devrait être plus audacieuse et plus active. Toujours est-il que depuis un mois surtout on était presqu'à l'état de conspiration vis-à-vis du gouverneur. En son absence, pendant qu'il était encore aux avant-postes, on discutait dans le conseil sur l'opportunité de lui enlever son commandement ou tout au moins de le mettre en tutelle.

Ce sont les *procès-verbaux* des délibérations du gouvernement

qui le disent. M. Picard déclare « que le gouverneur a eu pendant trois mois une dictature militaire et que rien n'a marché, » qu'il faut « la lui retirer, » qu'il n'est plus « l'homme de la situation. » M. Jules Favre dit la même chose. « Il voudrait une surveillance de l'action militaire et voudrait que le gouvernement reprît sa mission de contrôle et de défense. » Il est d'avis que *le gouvernement doit conduire lui-même les opérations militaires.* C'est la révocation du général Trochu, lui dit-on. M. Jules Favre l'entend bien ainsi, *il espère que le général le comprendra.* — Le lendemain, 26 décembre, nouvelle délibération; le général Trochu est présent cette fois. A la première marque de défiance, il n'hésite pas, il déclare qu'il est prêt à se retirer, que si l'on espère le succès avec un autre chef, il ne faut point hésiter, qu'il ne croit pas, pour lui, à la possibilité de donner des victoires à la foule, de percer les lignes prussiennes. On hésite alors, on ne veut plus de la retraite de Trochu, non pas qu'on se fie le moins du monde à sa capacité militaire, mais parce qu'on le croit seul parmi les généraux attaché à la république. M. Arago proteste, « car son premier soin, dit-il, serait de réclamer du nouveau général en chef une profession de foi républicaine. » Il demande seulement au gouverneur « de ne plus commander en général prudent, de tenter des coups en dehors de toutes les règles militaires... » Et voilà comment on entendait la défense nationale! voilà comment on aidait dans son œuvre épineuse et redoutable le gouverneur de Paris! Le général Trochu restait encore fixé à son poste, et pour le moment tout finissait par la réunion d'un grand conseil de guerre qui devait délibérer avec le gouvervement sur ce qu'il y avait à faire, sur ce qui était désormais possible.

Que se passait-il dans ce conseil, qui, après avoir été retardé par le bombardement, se réunisait au Louvre le soir du 31 décembre? La question posée par M. Jules Favre aux généraux se résumait en ceci : « croyez-vous pouvoir obéir au désir de la population à l'aide d'opérations militaires exécutées par l'armée et la garde nationale? Quel genre d'opérations peut-on tenter? » Les plus vaillans hommes de la défense, ceux qui depuis plus de trois mois portaient le poids du siége, étaient là : Ducrot, Vinoy, Frébault, Chabaud-Latour, La Roncière, Pothuau, Guiod, Bellemare, Noël. Pas un d'eux ne considérait comme sérieuse et réalisable l'idée d'une trouée à travers les lignes allemandes. Tout ce qu'on pouvait admettre à la rigueur serait, au dernier instant, d'essayer de sauver une partie de l'armée, de faire appel à des hommes de choix, de former plusieurs colonnes qui s'élanceraient à la même heure : passerait qui pourrait. Jusque-là, tenir de son mieux, durer le plus longtemps possible, harceler

l'ennemi, tenter des surprises, lutter contre le bombardement, c'était tout ce qu'on pouvait. Le général Frébault ajoutait même qu'il ne voyait pas de champ de bataille qui permît un grand déploiement de forces. Il reconnaissait néanmoins qu'une ville assiégée devait s'imposer des sacrifices. « Que l'on se batte donc de nouveau pour l'honneur de Paris, disait-il; mais on le fera pour accomplir un devoir, sans espoir de succès. » Seul, le chef d'état-major du gouverneur, le général Schmitz, tout en avouant l'impossibilité de percer les lignes, soutenait qu'on devait se mettre à la place du gouvernement, qui ne pouvait rendre les armes avec 300,000 hommes sans tenter un grand et suprême effort. Clément Thomas demandait à son tour qu'on offrît à la garde nationale une occasion de défendre sa ville, d'aller à l'ennemi, et le général Trochu résumait ce douloureux, mais instructif débat, en disant : « Quand nous approcherons de la crise finale, nous suivrons l'opinion du général Thomas... J'ai dit que je ne capitulerais pas, et je ne capitulerai pas. Cette dernière heure venue, le gouverneur de Paris vous proposera une suprême entreprise qui pourra peut-être se transformer en déroute, mais qui peut-être aussi pourra produire des résultats inattendus... »

C'était, à vrai dire, le programme encore assez vague de la fin du siége. Avant que ce conseil fût terminé, on touchait au premier jour de l'année 1871, qui se levait triste et chargé de terribles ombres pour Paris, tandis que Guillaume de Prusse recevait dans la salle des Glaces au palais de Versailles les députations de son armée, et que M. Gambetta prononçait au loin, à Bordeaux, du haut du balcon de la préfecture, des harangues par lesquelles il envoyait pour souhaits de bonne année plus de déclamations que de secours à ceux qu'il appelait ses « chers assiégés. »

III.

« Le gouverneur de Paris ne capitulera pas! » C'était une parole d'une bien confiante audace, si elle ne cachait pas une arrière-pensée, et qui était d'un effet étrange au milieu d'un bombardement suspendu sur une ville réduite à quelques jours de vivres. Pour échapper à une capitulation, il n'y aurait eu que deux moyens : ou bien une intervention de l'Europe, un acte de diplomatie venant à propos dénouer ou détendre la situation par un armistice avant la catastrophe, — ou bien le succès de cette entreprise de la dernière heure que le général Trochu laissait entrevoir comme l'acte désespéré de la défense.

Que pouvait-on espérer désormais de la diplomatie? Compter sur une négociation, au moins sur une négociation directe d'armistice,

on ne le pouvait plus. Toutes les tentatives avaient échoué, toutes les occasions avaient été successivement écartées. La dernière était une lettre venue du camp du prince de Saxe à Saint-Denis vers la fin de décembre, et qui à la rigueur, comme la lettre du comte de Moltke, aurait pu être prise pour une avance détournée. On ne s'y arrêtait pas, on n'attendait rien de ce côté. Depuis quelques semaines toutefois, dans cette Europe que nous ne connaissions plus que par son indifférence et sa « torpeur, » selon le mot de M. de Beust, avait surgi un incident vaguement entrevu d'abord à Paris, et qui, à une heure moins extrême, aurait pu être pour nous d'un précieux secours. Tandis que la guerre absorbait la France et la retranchait en quelque sorte du monde pour le moment, la Russie, habile à profiter de la circonstance et à se faire payer par M. de Bismarck le prix d'une neutralité qui garantissait à l'Allemagne l'immobilité de l'Europe, la Russie, quant à elle, songeait à prendre pacifiquement et diplomatiquement sa revanche de ses anciens mécomptes de Crimée. Par une circulaire du prince Gortchakof, qui coïncidait à peu près avec la chute de Metz, c'est-à-dire avec un progrès des victoires de la Prusse, la Russie avait signifié à tous les cabinets qu'elle se considérait désormais comme déliée des obligations du traité de 1856 au sujet de la neutralisation de la Mer-Noire. C'était l'annulation du résultat le plus essentiel de la guerre d'Orient. — Assurément l'acte semblait extraordinaire à l'Europe. L'Angleterre, partagée entre la mauvaise humeur et le sentiment de son impuissance, avait eu l'air d'abord de protester; l'Autriche avait reçu la circulaire du prince Gortchakof d'un ton assez sec; l'Italie avait répondu avec une modération réservée. Se soumettre simplement à une signification de la diplomatie russe, c'était dur. Comment sortir de là? M. de Bismarck avait suggéré un moyen accepté par tout le monde. Ce moyen, c'était une conférence qui devait se réunir à Londres. Ceci se passait au mois de novembre et dans le courant de décembre.

La France assisterait-elle à cette conférence, rassemblée pour défaire l'œuvre de la guerre d'Orient? C'était là justement la question qui s'agitait à Londres comme à Pétersbourg, à Bordeaux, où la délégation française avait été rejetée, et à Paris même. L'Angleterre, l'Autriche, l'Italie, désiraient sincèrement qu'il y eût un représentant français à la conférence. La Russie le voulait également, et elle flattait notre diplomatie de vagues promesses de concours. M. de Chaudordy, délégué du ministre des affaires étrangères à Bordeaux, pressait vivement M. Jules Favre de sortir de Paris pour se rendre à Londres. M. Gambetta lui-même insistait énergiquement pour qu'on ne laissât pas échapper cette occasion de paraître devant l'Europe assemblée. Enfin à Paris, après d'assez longues hésitations,

on décidait qu'un plénipotentiaire serait envoyé à Londres, et ce plénipotentiaire devait d'abord être M. Jules Favre. Évidemment la France était intéressée à ne point déserter une réunion européenne où sa seule présence devait rappeler qu'il y avait en ce moment une question plus grave, plus brûlante que la question de la Mer-Noire. On ne lui promettait rien, il est vrai, et même il est probable qu'au premier mot qui aurait été prononcé, le représentant de la Prusse aurait arrêté toute délibération de la conférence. Il y avait du moins une tentative à faire, une occasion à saisir. Seulement, pour aller à Londres, il fallait commencer par sortir de Paris. Le moyen eût été tout simple sans doute, c'eût été un armistice, cet armistice que le pape Pie IX lui-même demandait au roi de Prusse, qu'on proposait encore une fois à demi, timidement, à Versailles. M. de Bismarck se refusait à tout. M. Jules Favre, chargé d'aller représenter la France à Londres, ne pouvait cependant partir en ballon. Alors le cabinet anglais se chargeait de demander à Versailles un sauf-conduit pour le plénipotentiaire français, et ici les dates prennent une singulière importance.

C'est le 30 décembre qu'arrivait à Versailles une lettre par laquelle lord Granville prévenait M. Jules Favre des arrangemens pris pour qu'il pût se rendre à la conférence, dont la réunion restait fixée aux premiers jours de 1871; ce n'est que le 10 janvier au soir que cette lettre parvenait à Paris par l'intermédiaire du ministre des États-Unis, M. Washburne. M. de Bismarck avait commencé par retenir la dépêche de lord Granville, prétextant de quelques mésaventures de parlementaires pour couper momentanément toute communication! Par une fatalité de plus, pendant ces quelques jours, on n'avait rien reçu de Bordeaux, on n'était au courant de rien. Dernier contre-temps : lorsque M. Jules Favre apprenait qu'il y avait pour lui un sauf-conduit à Versailles et lorsqu'il le réclamait, M. de Bismarck faisait des façons, il répondait évasivement, il prétendait qu'il ne pouvait y avoir de sauf-conduit constatant le caractère politique de M. Jules Favre, puisque le gouvernement de la défense nationale n'était pas reconnu. Quinze jours s'étaient ainsi passés, et dans l'intervalle le bombardement s'était développé sur le pourtour de Paris, il avait pris une intensité meurtrière, de sorte que M. Jules Favre se trouvait entre l'appel qui lui était adressé de Londres et le sentiment ému des devoirs qui le retenaient à Paris. Chose bien plus étrange, M. de Bismarck lui-même avec un goût douteux *se permettait*, — c'était lui qui employait ce mot, — de demander à notre ministre des affaires étrangères « s'il serait à conseiller qu'il quittât maintenant Paris et le poste de membre du gouvernement pour prendre part en personne à une conférence sur la Mer-Noire à un moment où il y avait en jeu des intérêts plus

graves pour la France et pour l'Allemagne que l'article 11 du traité de 1856... » Le chancelier prussien était un homme prévoyant : il tenait visiblement à garder M. Jules Favre sous sa main, et il n'était pas fâché en même temps de le retenir loin de Londres, ne fût-ce que pour écarter cette dernière chance d'une intervention de la diplomatie, — pour que la question restât uniquement désormais entre le canon allemand et Paris. M. de Bismarck avait réussi.

La question en effet était tout entière devant Paris. Le bombardement, après avoir commencé par l'est, n'avait pas tardé à s'étendre, enveloppant bientôt de feux toute une partie des défenses, pour finir par se fixer principalement sur Saint-Denis et sur le front sud. C'était évidemment par le sud que l'ennemi avait eu depuis le premier jour la pensée d'attaquer Paris. Les Allemands avaient près de deux cents pièces en batterie dans cette région, du pavillon de Breteuil à Thiais, en passant par Meudon, Clamart, Châtillon, Sceaux, Fontenay-aux-Roses, L'Hay. Ils avaient méthodiquement et habilement utilisé toutes les positions d'où ils pouvaient exercer une action sérieuse sur la place. Le 5 janvier, le bombardement s'était déclaré avec violence pour ne plus s'interrompre pendant vingt-trois jours; il portait à la fois sur les forts et sur la ville elle-même, qui dès lors recevait jusque dans ses murs les obus prussiens. Ce duel meurtrier, les forts le soutenaient très vigoureusement sans se laisser décourager. Vanves et Issy, par leur position à courte distance de l'ennemi, étaient naturellement les plus menacés; ils se trouvaient exposés à un feu presque continu qui les atteignait cruellement, et qui aurait fini par mettre particulièrement Issy en danger, si les Allemands avaient eu le dessein de tenter un assaut. Dans cette lutte de tous les instans, Montrouge, placé sous le feu de quatre batteries prussiennes, tenait tête avec une indomptable fermeté. C'était un vrai modèle de défense. Occupé dès le premier jour par les marins, commandé par un homme d'une calme énergie, le capitaine de vaisseau Amet, qui avait avec lui un personnel d'élite, des officiers intelligens et des hommes dévoués, le fort de Montrouge offrait le plus rare spectacle d'ordre, de discipline et de courage. C'était comme un navire où tout est réglé, où tout suit l'impulsion du chef. Nulle confusion, nulle panique. Le jour on combattait, rendant coup pour coup aux Prussiens, la nuit on réparait le mal fait par l'ennemi. Jusqu'à la dernière minute, Montrouge, quoique souffrant déjà beaucoup, restait inébranlable, et on n'aurait pas eu facilement raison de ces braves gens, dont l'un horriblement blessé, près de mourir, disait au capitaine Amet : « Mon commandant, j'ai fait mon devoir, n'est-ce pas? — Oui, certes, répondit le capitaine. — Eh bien! alors je puis souffrir. »

Le feu du reste n'atteignait plus seulement les forts. Le bombar-

dement, redoublant d'intensité à partir du 5 janvier, sévissait sur Paris lui-même jusqu'à la Seine. Les obus tombaient sur tous les quartiers de la rive gauche, de Grenelle à Ivry, sur le Luxembourg, sur le Panthéon, sur les hôpitaux, sur le Jardin des Plantes, dans les rues, dans les maisons; ils tuaient des femmes et des enfans, ils faisaient partout des victimes, et d'un instant à l'autre ils pouvaient produire des ravages bien plus terribles encore. Qu'un obus tombât sur des dépôts de poudre, il pouvait en résulter aussitôt quelque effroyable catastrophe; que les usines employées à moudre le blé fussent sérieusement atteintes, Paris pouvait être affamé! C'était là un des dangers du bombardement. Malgré tout, Paris ne se laissait pas ébranler. Si les Prussiens avaient cru le réduire à merci par la terreur, ils s'étaient trompés. La population au contraire supportait cette épreuve nouvelle avec une singulière fermeté. Seulement elle se laissait aller plus que jamais aux excitations et à la fièvre de l'impatience; elle se débattait sous l'aiguillon des souffrances et des obus, elle ne comprenait pas la temporisation de la défense. Puisqu'on n'avait plus rien à espérer d'une négociation quelconque, puisque M. Jules Favre ne pouvait plus partir pour Londres, et qu'on était maintenant sous le feu ennemi, qu'attendait-on? Les rapports de police les plus sérieux signalaient cette « envie d'agir dont Paris se montrait animé, et qui redoublait sous la pression du bombardement. » C'était le moment ou jamais de tenter cette dernière entreprise que le général Trochu avait laissé pressentir dans le conseil de guerre du 31 décembre. M. Jules Favre et d'autres membres du gouvernement, qui en étaient à craindre de voir le pain manquer d'un jour à l'autre, qui se sentaient harcelés par le sentiment public, par les maires, harcelaient à leur tour le gouverneur. Le général Trochu aurait bien voulu faire comprendre qu'à précipiter cette bataille qu'on lui demandait, et qu'il avait du reste promise, on risquait d'être obligé de capituler le lendemain, si on la perdait, tandis qu'en patientant encore un peu on laissait quelques jours de plus à l'inconnu, aux armées de province, au mouvement de Bourbaki qu'on venait d'apprendre; mais ces jours qu'on gagnait n'étaient que des jours de miséricorde. On n'avait plus le choix, on ne pouvait plus reculer, et le gouverneur se voyait lui-même entraîné à livrer sa bataille sans conviction, avec une armée qu'il savait affaiblie, avec une garde nationale à laquelle il ne croyait pas plus que les autres généraux, avec des lieutenans aigris ou divisés, résolus à faire leur devoir jusqu'au bout, sans la moindre confiance dans le succès.

Le général Trochu l'a bien dit, c'était « l'acte de désespoir » du siége. Le choix, la combinaison, la réflexion, n'y étaient pour rien. On allait se battre parce qu'on croyait ne pas pouvoir finir sans

avoir tenté le suprême effort, parce qu'il fallait tirer ce dernier coup de canon qui, selon le mot du bailli de Suffren rappelé par le général Trochu, peut tuer l'ennemi. Cette bataille nécessaire et désespérée, on ne savait pas même d'abord où la livrer. La première pensée avait été de diriger l'action sur Châtillon. C'était le général Vinoy qui devait entreprendre cette grosse affaire avec des forces assez considérables en troupes régulières et en garde nationale.

Assurément, si on pouvait réussir à reprendre aux derniers jours du siége ce qu'on avait été obligé d'abandonner dès la première heure, le 19 septembre, si on se sentait en mesure d'enlever les hauteurs de Châtillon et de Clamart, on ne pouvait faire mieux. D'un seul coup, on éloignait le bombardement de Paris, on se trouvait sur la ligne des communications prussiennes, on menaçait de tourner Versailles. C'eût été trop beau! Il faut l'avouer, c'était une illusion singulière de prétendre trouver l'ennemi en défaut dans de formidables retranchemens où était en quelque sorte la clé de l'investissement. Comment aborder Châtillon? Pour tenter une attaque de nuit, il aurait fallu des troupes solides, aguerries, à l'épreuve de toutes les paniques. Si c'était une bataille de jour, le terrain manquait pour déployer les forces nécessaires; à mesure que les troupes se masseraient dans la petite plaine qui sépare le rempart de Châtillon, elles seraient foudroyées ou courraient le risque d'une affreuse déroute avant d'avoir engagé le combat. Aussitôt que le général Vinoy communiquait ce plan aux chefs militaires appelés à le seconder, l'un d'eux, le général de Maussion, qui commandait un corps de la deuxième armée détaché au sud pour la circonstance, témoignait la plus vive répugnance à prendre un rôle dans une opération absolument irréalisable à ses yeux. On était déjà au 6 janvier. Le lendemain, on se réunissait en grand conseil au Louvre. Le général Trochu insistait sur l'attaque de Châtillon, interpellant vivement le général de Maussion. Celui-ci n'hésitait pas à maintenir son opinion, déclarant au surplus qu'il était prêt à obéir, mais qu'il voulait avant tout dégager sa responsabilité dans une affaire qui ne pouvait conduire qu'à un désastre. C'était, à vrai dire, le sentiment de tout le monde. Sur vingt-huit généraux, un seul tenait encore pour Châtillon. De quel côté cependant diriger l'attaque, si on jugeait l'entreprise sur Châtillon impossible? Un des plus habiles divisionnaires de l'armée de Paris, le général Berthaut, se hasardait alors à proposer de tenter le mouvement par le massif de l'ouest, par Montretout, Garchès, Buzenval. Là du moins le Mont-Valérien pouvait protéger la marche en avant ou couvrir une retraite. Aventure pour aventure, celle de Buzenval semblait offrir plus d'avantages ou moins d'impossibilités que celle de Châtillon, et on se ralliait à

la proposition nouvelle faite par le général Berthaut, vivement appuyée par le général Schmitz.

Ce n'était pas tout : cette résolution, en apparence arrêtée dès le 7 janvier, traînait encore bien des jours; elle ne devenait définitive que le 15, et même le 17, sous la pression de l'opinion de plus en plus excitée et de toutes les influences politiques liguées pour peser sur le gouverneur. La question une fois irrévocablement décidée enfin, M. Jules Favre demandait au général Trochu une exécution immédiate. M. Jules Favre avait sans doute de bonnes raisons; malheureusement il ne tenait pas compte des nécessités matérielles d'une grande action de guerre, du danger d'une précipitation qui pouvait avoir et qui avait en effet les plus graves conséquences. Le général Trochu, après une discussion des plus vives, finissait par consentir à fixer l'affaire au jeudi 19 janvier, c'est-à-dire au surlendemain, puisqu'on était dans la nuit du lundi au mardi, — et c'est ainsi que cette idée de la bataille de Buzenval se dégageait laborieusement d'un amas d'incertitudes et d'hésitations qui étaient déjà de triste augure. On avait eu de la peine à choisir le champ de bataille, on avait de la peine à fixer le jour de l'action.

Que le point désigné pour le suprême combat du siége, que Buzenval fût plus abordable que Châtillon, ce n'était pas douteux; on pouvait du moins prendre pied sur le terrain. Les difficultés ne laissaient pas cependant d'être terriblement sérieuses, à peu près insurmontables. On allait se trouver en présence de ce massif montueux, boisé, devenu depuis trois mois une véritable forteresse allemande, hérissée d'ouvrages défensifs, de redoutes, de batteries, de maisons et de murs crénelés. C'était la partie la plus puissante de l'investissement. Les lignes allemandes développées de Saint-Cloud vers La Malmaison et Bougival formaient un réseau serré et impénétrable. Sur le front, Montretout, Garches, Buzenval, n'étaient, à vrai dire, que des avant-postes. Le centre de la défense ennemie était au-dessus de Garches, au plateau de La Bergerie, qui avait été transformée en une formidable redoute flanquée de toute sorte d'ouvrages s'étendant jusqu'à La Celle Saint-Cloud. Plus en arrière encore, une autre série de travaux servait de dernier appui.

Toutes ces lignes se combinaient de telle façon qu'on devait toujours fatalement arriver à un défilé, à ce que le général Ducrot appelait un « goulot de bouteille, » où le nombre ne pouvait rien, où il aurait fallu de vigoureuses et solides têtes de colonne pour forcer le passage. Le ve corps prussien Kirchbach occupait ces positions avec ses deux divisions, la 9e appuyée au parc de Saint-Cloud, la 10e vers La Jonchère, La Malmaison; mais ici, comme partout, les Allemands, au premier signal d'alerte, pouvaient porter au secours du ve corps

les troupes qui étaient vers Sèvres, les réserves de Versailles, les bataillons de la division de landwehr de la garde, qui était un peu sur les derrières. — C'est sur ces positions ainsi défendues qu'on se proposait de marcher avec une masse de près de 90,000 hommes, comprenant 19 régimens de garde nationale et divisée en trois colonnes d'attaque. L'une de ces colonnes, avec un peu plus de 22,000 hommes, formait l'aile gauche sous le général Vinoy. Partant de la Briqueterie du carrefour du roi, elle devait suivre le chemin de fer de Versailles, enlever la redoute de Montretout, s'y établir, occuper la tête de Saint-Cloud, et de là menacer Garches. La colonne du centre, forte de 34,500 hommes et conduite par le général de Bellemare, devait partir de La Fouilleuse en avant du Mont-Valérien, aborder directement le parc de Buzenval, s'en emparer, puis se porter sur La Bergerie. La colonne de droite, sous le général Ducrot, comptait les trois divisions Berthaut, Susbielle et Faron, 27,500 hommes, et avait son point de réunion entre le moulin des Gibets et la maison Crochard. Tout en s'appuyant à Rueil pour faire face à La Malmaison, elle devait se partager elle-même en deux fractions, l'une chargée d'assaillir Buzenval par le nord en concourant à l'attaque du centre, l'autre inclinant vers la droite pour essayer de s'avancer en tournant les positions ennemies.

Tourner les positions ennemies, prendre à revers et faire tomber ces puissantes défenses, gagner le plateau de Jardy, occuper Marnes, Vaucresson, Roquencourt, c'était là le grand but. Une fois là, on tenait Versailles; mais il fallait y arriver, il fallait d'abord partir, et c'est ici que commençaient les contre-temps. Par son insistance pour hâter l'action, M. Jules Favre avait fait plus de mal qu'il ne le croyait, il avait préparé d'inévitables confusions. De plus les ordres définitifs n'arrivaient aux généraux que le mercredi, fixant les points de réunion, la direction des forces, le moment du départ. A six heures du matin le lendemain, sur un signal donné par le Mont-Valérien, on devait entrer en action. Au reçu de ces ordres, le général Ducrot comprenait aussitôt le péril; il y était d'autant plus sensible qu'étant resté en dehors de toutes les délibérations, croyant peu au succès, mais tenant avant tout à faire son devoir de combattant, il voyait qu'on lui rendait ce devoir difficile à lui particulièrement, qui avait à faire venir ses troupes d'assez loin, de Saint-Ouen. Sans perdre un instant, il se rendait au Louvre, il faisait remarquer au gouverneur qu'on marchait à une impossibilité matérielle, qu'il allait y avoir pendant la nuit sur les routes des encombremens affreux d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie. Le général Trochu sentait lui-même le danger, et il restait convenu que le Mont-Valérien recevrait l'ordre de retarder le signal d'une demi-

heure, qu'à ce moment les généraux pourraient avoir gagné leurs postes et qu'on aviserait s'il fallait suspendre encore.

Tout cela, il faut le dire, était étrangement risqué. Ce que le général Ducrot avait prévu ne manquait pas d'arriver. Pendant la nuit, il y avait un encombrement inoui au pont de Neuilly, sur l'avenue de Courbevoie. Les régimens de garde nationale, les troupes de ligne elles-mêmes avaient la plus grande peine à s'avancer et à trouver leur direction. L'artillerie du général Vinoy, qui aurait pu prendre par Puteaux et Suresnes, avait suivi la grande avenue de Courbevoie et avait contribué à ralentir tous les mouvemens. Bref tout était en retard. Le général Vinoy lui-même n'était pas en position avant sept heures et demi; le général de Bellemare ne pouvait former sa première brigade avant huit heures; le général Ducrot avait nécessairement un retard bien plus grand encore. Les premières troupes d'infanterie dont il pouvait disposer, celles du général Berthaut, n'atteignaient pas la maison Crochard avant dix heures; les divisions Faron, Susbielle, embarrassées elles-mêmes dans leur marche de nuit à travers la plaine de Gennevilliers, n'arrivaient que lentement au rendez-vous. Cependant à l'heure fixée le Mont-Valérien avait donné le signal convenu, et le général Noël, commandant des troupes du fort, chargé de se porter le premier en avant, s'était élancé, ignorant naturellement que personne ne pouvait encore le suivre. Que s'était-il donc passé? Une chose bien simple et assez malencontreuse. Le général Trochu, parti de bon matin en voiture, était tombé comme bien d'autres au milieu des embarras du pont de Neuilly; il n'avait pu arriver au Mont-Valérien qu'après sept heures, et au moment où il touchait le plateau de la citadelle, il se trouvait avec un de ses lieutenans déjà engagé, n'ayant aucune nouvelle du reste de son armée. « Nos têtes de colonne ne sont pas arrivées, télégraphiait-il au général Ducrot; Noël s'est engagé seul, je fais courir après lui pour l'arrêter, s'il en est temps encore. Pressez la formation de vos troupes, je ferai donner un nouveau signal dans une heure. » C'était le décousu qui continuait, ou, si l'on veut, c'était un mauvais sort qui s'acharnait à cette journée avant qu'elle eût commencé.

IV.

N'importe; ces premières confusions une fois débrouillées, la bataille s'engageait par degrés de toutes parts. Soldats et gardes nationaux, marchant côte à côte, se portaient vivement à l'action au milieu d'un brouillard épais, qui avait pu jusqu'à un certain point atténuer ou voiler les inconvéniens d'une formation incohérente,

mais qui ne favorisait guère les mouvemens de l'artillerie à travers des chemins détrempés et boueux. Aussitôt que le général Vinoy avait à peu près sous la main le gros de ses troupes, — la division Courty, qui avait été mise à sa disposition et qui lui servait de réserve, la division de Beaufort d'Hautpoul, la brigade Mosneron-Dupin, — il partait de son côté, assaillant à la fois Saint-Cloud et les revers de Montretout. En peu d'instans, on se trouvait aux prises avec l'ennemi, qu'on repoussait au milieu d'une assez vive fusillade. On commençait à gagner du terrain. Les mobiles de la brigade Mosneron-Dupin, appuyés à la Seine, s'avançaient par la gauche, enlevant successivement les villas Béarn, Armengaud, et atteignant assez rapidement l'église de Saint-Cloud, tandis que la division de Beaufort abordait Montretout, où elle rencontrait d'abord une vive résistance. Les Prussiens, d'ailleurs peu nombreux, se voyaient obligés de céder après une vigoureuse défense; la redoute était enlevée, et on faisait une soixantaine de prisonniers. Bientôt on s'étendait vers la tête de Saint-Cloud par l'occupation de la villa Pozzo di Borgo, de la villa Zimmerman, qu'on mettait sous la garde des mobiles de la Loire-Inférieure. C'était un succès dont il ne fallait pas sans doute s'exagérer l'importance, puisque ces positions n'étaient encore que des avant-postes pour les Prussiens; le début de ce côté n'en semblait pas moins favorable.

Pendant ce temps, la colonne du centre, la colonne Bellemare, qui avait eu un peu plus de peine à se former, était néanmoins entrée en action vers huit heures, la brigade Fournès se portant la première dans la direction de la « maison du curé » pour se relier au général Vinoy, la brigade Colonieu venant un peu plus tard et abordant directement le parc de Buzenval. Ici encore, pendant les premières heures, tout marchait assez favorablement. Le général Fournès gagnait la « maison du curé, » la brigade Colonieu s'ouvrait par la brèche l'entrée du parc de Buzenval, s'emparait du château, et s'élevait par degrés, non cependant sans avoir à soutenir une lutte énergique et assez meurtrière. Vers dix heures, le général Trochu, qui suivait la bataille du haut du Mont-Valérien, pouvait dire : « Nous sommes maîtres de la redoute de Montretout et maisons annexes, du plateau 155, du château et des hauteurs de Buzenval. Bellemare marche sur la maison Craon;... Tout va très bien jusqu'à présent... » C'était ainsi en effet : on s'avançait sur la maison Craon, on commençait à déboucher vers Garches, on se rapprochait du plateau de La Bergerie. La brigade Valentin, du corps Bellemare, arrivait à son tour dans le parc de Buzenval pour soutenir le mouvement. Rien de décisif n'était plus possible toutefois tant que l'attaque de droite ne s'était pas prononcée, et ici le général Ducrot, si impatient

qu'il fût, ne pouvait évidemment s'engager avant d'avoir ses troupes. On n'avait pas besoin d'aiguillonner son ardeur, il souffrait assez de ces retards, qu'il avait prévus, dont il avait d'avance signalé le danger. Ce n'est que vers dix heures qu'il avait d'abord sous la main la division Berthaut, bientôt suivie de la division Faron, qui s'avançait, de la division Susbielle, qui atteignait Rueil, et aussitôt il s'occupait de regagner le temps perdu.

Dès l'arrivée de la division Berthaut, l'action commençait. La brigade Bocher s'engageait par le nord dans le parc de Buzenval, la brigade de Miribel était chargée de l'attaque de Longboyau. Si on avait pu faire ce qu'on voulait, le plan était de former deux colonnes, l'une pénétrant dans le parc, s'élevant jusqu'à la partie supérieure et prenant sa direction sur Garches en se reliant aux mouvemens du corps Bellemare, — l'autre enlevant la porte et les défenses de Longboyau, gagnant les crêtes qui bordent le ravin de Saint-Cucufa, puis s'avançant toujours de façon à tourner, si on le pouvait, le plateau de La Bergerie, et concourant ainsi à l'action générale. Que restait-il de ce programme sur le terrain? La brigade Bocher exécutait son mouvement, elle pénétrait dans le parc, elle se reliait au général Valentin et se frayait un chemin jusqu'à la partie supérieure, jusqu'au bord des crêtes en face de Garches, sans pouvoir, il est vrai, aller plus loin. Du côté de Longboyau et du « pavillon de chasse » ou « maison du garde » qu'il fallait enlever, on avait bien plus de peine, et on était même arrêté dès les premiers pas. On se trouvait en face de défenses plus fortes qu'on ne le croyait. Éventrer le « pavillon de chasse » par l'artillerie ou faire une brèche dans un mur n'était pas la difficulté; il y avait de plus des abatis, des ouvrages en terre sur lesquels le canon ne pouvait rien. L'ennemi, puissamment abrité, opposait à tous les efforts une résistance invincible. Plusieurs fois, entre dix heures du matin et deux heures de l'après-midi, les attaques se renouvelaient, on arrivait jusqu'à deux cents pas du « pavillon de chasse, » et on était toujours repoussé par la plus violente fusillade. Vainement le général du génie Tripier faisait avancer sous un feu d'enfer une escouade de sapeurs, il ne pouvait réussir, pas un de ses hommes ne revenait. On faisait du mal à l'ennemi sans doute, on essuyait aussi des pertes sérieuses. C'est là que tombait mortellement atteint, à la tête des mobiles du Loiret, le colonel de Montbrison, qui restait pendant plus d'une heure couché à côté d'un sergent allemand, entre les deux lignes, sans qu'on pût aller le relever. Non loin de là périssait le colonel Rochebrune au moment où il entraînait son régiment de garde nationale. Le fait est qu'on venait se briser contre un mur de fer et de feu.

Ainsi telle était la situation après deux heures du soir. Le général Vinoy, maître de Montretout, se maintenait avec fermeté sur les positions conquises; il avait même essayé d'utiliser la redoute en l'armant de quelques pièces, à la vérité bien peu efficaces contre le feu de l'ennemi, qui s'animait par degrés et qui était bien autrement puissant. Le général de Bellemare avait continué son mouvement avec assurance, essayant d'enlever la maison Craon, menaçant Garches, arrivant jusqu'au bord du plateau de La Bergerie, qu'il ne pouvait pas prendre, mais devant lequel il restait sans reculer, appuyé qu'il était en ce moment par les forces de Ducrot, détachées vers le haut du parc de Buzenval. Du côté de Longboyau, on était tenu en échec. On combattait courageusement; la division Faron, arrivée sur ces entrefaites, s'était engagée à son tour, la division Susbielle refoulait l'ennemi dans le parc de La Malmaison, dans le vallon de Saint-Cucufa, et le tenait en respect, garantissant la sûreté de la droite de notre armée. On n'avançait pas, on ne reculait pas; rien n'était perdu, rien n'était décidé. Seulement jusque-là l'ennemi s'était visiblement borné à se défendre, et avant trois heures il devenait clair que les Allemands à leur tour se décidaient à reprendre l'offensive. Les chefs prussiens, excités par la présence du prince royal, qui venait de se montrer sur le champ de bataille, et du roi Guillaume lui-même, qui était accouru à Marly, sentaient la nécessité d'un vigoureux effort pour regagner le terrain perdu, pour dégager le front de leurs lignes avant la nuit. Ils se croyaient désormais en sûreté à Longboyau; de ce côté, ils considéraient l'attaque française comme définitivement arrêtée après la dernière tentative faite vers deux heures, et dès lors ils pouvaient se tourner vers Saint-Cloud et Montretout, vers la partie des hauteurs de Garches que nous occupions et vers Buzenval.

C'est sur cette ligne en effet qu'ils lançaient plusieurs colonnes, après avoir accablé de feu nos positions, et dès ce moment s'engageait sur tous les points une lutte des plus violentes. Bellemare se maintenait toujours néanmoins et opposait la plus ferme contenance à l'ennemi. Vinoy défendait énergiquement ses positions, appelant à son aide la brigade Avril de L'Enclos de la division Courty, laissée jusque-là en réserve. Malgré des efforts désespérés, les Prussiens se sentaient arrêtés à leur tour par nos bataillons, qui paraissaient fléchir quelquefois, mais qui revenaient aussitôt en avant et reprenaient leur ligne de combat. Les Allemands n'avançaient pas. Sur le front de Garches, où ils s'étaient portés avec fureur, ils avaient gagné peu de terrain; à Buzenval, ils venaient se briser contre le mur supérieur du parc défendu par les soldats de Bellemare et de Ducrot; leur tentative contre la redoute de Montretout échouait complétement.

Les compagnies d'attaque dirigées de la Porte Jaune sur Saint-Cloud « tombaient, au dire d'un des officiers de l'état-major du ve corps allemand, sur des forces supérieures qui s'étaient tenues cachées derrière la ligne de hauteurs, » et « dans cet assaut les compagnies eurent à subir des pertes énormes. » Les Prussiens s'irritaient de cette résistance, qui commençait à les étonner, dont ils sentaient le danger, si bien qu'après leur échec sur Montretout le général de Kirchbach envoyait au commandant de la 9e division, au général de Sandrart, l'ordre « d'enlever la redoute *à tout prix* le soir même ou le lendemain à l'aube. » On en était là encore à la chute du jour, Français et Prussiens restant en présence dans leurs lignes respectives singulièrement rapprochées, si rapprochées qu'un officier du 124e de ligne pouvait être enlevé à quelques pas de son bataillon.

Que se passait-il alors? C'est là peut-être un des phénomènes les plus saisissans et les plus douloureux assurément. Ces soldats qui se battaient depuis le matin avaient déployé autant de courage que de dévoûment, ils avaient prodigué leur bonne volonté à Montretout, à Buzenval comme à Longboyau. Dans cette garde nationale elle-même, dans cette masse un peu incohérente qui avait été mêlée au combat, qui avait montré de l'inexpérience, qui avait brûlé quelquefois sa poudre inutilement contre des murs, il y avait eu des exemples d'intrépidité ou d'abnégation. On avait vu tomber des hommes comme ce vieux marquis de Coriolis, qui avec ses soixante ans passés avait pris le sac et le fusil du volontaire, ou comme le jeune peintre Henri Regnault, à qui était promis l'avenir et qui, sur la fin de cette journée, allait au-devant de la mort avec l'héroïsme d'un patriotique désespoir. De plus, s'il y avait eu bien du sang versé, si on avait eu près de 3,000 morts ou blessés, on n'avait pas perdu en fin de compte le terrain qu'on avait conquis. A mesure qu'on approchait du soir cependant, le sentiment de l'inutilité de ces sanglans efforts semblait renaître. La fatigue et l'épuisement devenaient visibles. Les défaillances commençaient à se montrer. La confusion et l'indiscipline gagnaient certains bataillons de garde nationale qu'on avait de la peine à retenir au feu. Les troupes elles-mêmes ressentaient un vague ébranlement sur ces positions qu'elles défendaient encore, d'où l'ennemi n'avait pu les déloger. Lorsque le général Trochu se rendait sur le champ de bataille vers le soir, au moment où la lutte était dans toute sa vivacité, il distinguait tous ces dangereux symptômes. Il voyait des gardes nationaux, même des officiers se retirer du combat sous prétexte de blessures imaginaires. Les chefs de corps qu'il consultait ne lui cachaient pas que leurs soldats auraient de la peine à se maintenir longtemps en face des entreprises toujours menaçantes de l'ennemi. On semblait

craindre la nuit, on n'avait nulle confiance dans l'issue définitive de la lutte, et c'est au spectacle de tout ce qu'il voyait, de ce champ de bataille sanglant, difficile à garder, que le général Trochu, inquiet lui-même de ce qui pouvait arriver, se décidait à donner l'ordre de la retraite.

Chose à remarquer, les impressions sur cette journée du 19 étaient assez différentes dans les deux camps. Les Prussiens, sans être précisément alarmés, ne laissaient pas d'être préoccupés; ils se sentaient si peu victorieux qu'ils ne songeaient qu'à réparer leurs échecs, et ils restaient avec cette pensée, que rien n'était fini, que les Français reprendraient l'action le lendemain, que tout au moins il y aurait un effort des plus sérieux à renouveler pour nous reprendre nos positions. Ils s'y attendaient et ils s'y préparaient; dès le soir et pendant la nuit, ils appelaient à Versailles, pour secourir le ve corps, une brigade du IIe corps bavarois, une brigade de la landwehr de la garde. — Au camp français, on n'avait même pas foi aux avantages qu'on avait obtenus, on ne croyait pas au succès dont on tenait un premier gage; bien loin de songer à recommencer la bataille le lendemain, on avait hâte au contraire de quitter ce terrain qu'on avait réussi à ne pas se laisser enlever de vive force par l'ennemi, et, comme il arrive toujours dans de pareils momens, le mot de retraite une fois prononcé vers sept heures du soir, c'était une sorte de débâcle. L'artillerie de la gauche et du centre, affluant sur une même route au-dessus de Suresnes, se rencontrait avec toutes les voitures d'ambulance, avec les fourgons d'approvisionnemens, et il en résultait une confusion indescriptible pendant une partie de la nuit. Les bataillons de garde nationale se sauvaient de toutes parts dans l'obscurité. Les soldats perdus sur les chemins cherchaient leurs compagnies, que les officiers avaient la plus grande peine à rallier et à maintenir. Au milieu de cette effroyable bagarre, on finit même par oublier à la tête de Saint-Cloud, à la maison Zimmerman, M. de Lareinty et ses mobiles de la Loire-Inférieure, qui ne reçurent pas l'ordre de se replier, et qui étaient faits prisonniers le lendemain après avoir épuisé leurs munitions et leurs vivres. Lorsqu'on se souvint de ces mobiles et qu'on voulut essayer de les dégager, il n'était plus temps. Ce n'est qu'assez avant dans la nuit que le général Vinoy, établi à Suresnes, et le général de Beaufort, qui était à la Briqueterie, parvenaient à mettre un peu d'ordre dans cette mêlée confuse d'artillerie, d'hommes, de chevaux. Pendant ce temps, les corps de Bellemare et de Ducrot se retiraient plus régulièrement. Ces troupes ne quittaient le parc de Buzenval qu'après une heure du matin, et même la brigade Hanrion de la réserve générale de l'armée occupait le château jusqu'au jour.

Le malheur est que cette retraite se ressentait trop sur certains points de l'obscurité, de la lassitude, de cette détente qui suit un grand effort. On s'en allait après une journée où l'on avait tenu tête honorablement à l'ennemi jusqu'au bout, comme on s'en serait allé après la plus complète déroute, comme si tout était perdu, et le général Trochu lui-même, au lieu de réagir contre la démoralisation, ne faisait que céder à cette inquiétude indéfinissable, à ce sentiment exagéré des choses, lorsque le 20 au matin il adressait du Mont-Valérien cette dépêche, qui allait retentir si douloureusement dans Paris, qui jetait comme un reflet sombre sur l'affaire de la veille : « Le brouillard est épais. L'ennemi n'attaque pas. J'ai reporté en arrière la plupart des masses, qui pouvaient être canonnées des hauteurs... Il faut à présent parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très solidement attelées et beaucoup de brancardiers. » — Des brancardiers, des voitures, du temps, un armistice pour enterrer les morts et relever les blessés, c'était le dernier mot décourageant et lugubre, qui ne répondait pas à ce qui s'était passé réellement à Buzenval, qui répondait plutôt à l'ensemble de la situation, telle que le gouverneur de Paris la voyait sans doute.

Certes la situation était redoutable, pleine d'orages, de misères et de périls. Paris tout entier, pendant la journée du 19, avait écouté le canon de Buzenval, non plus peut-être avec cet espoir qu'il gardait encore au bruit électrisant du canon de Champigny, mais avec une dernière illusion. La défaite provoquait dans la ville une explosion d'amertume et de colère. Cette bataille de Buzenval si tristement dénouée, si singulièrement annoncée, si passionnément commentée et dénaturée par les gardes nationaux qui se répandaient dans Paris, cette bataille avait pour effet inévitable d'affaiblir les chefs de la défense, d'irriter ou d'émouvoir la partie la plus modérée de la population, de donner un prétexte de plus à cette tourbe d'agitateurs toujours prêts à la sédition. Le général Trochu surtout perdait à cette affaire ce qui lui restait de popularité et de prestige. Compromis par l'insuccès et par sa dépêche du Mont-Valérien, violemment accusé par les uns, abandonné ou médiocrement soutenu par les autres, suspect d'avoir voulu préparer une capitulation ou de n'avoir pas fait tout ce qu'il pouvait, il voyait se déchaîner contre lui toutes les irritations et les défiances. Paris était profondément troublé. On sentait bien qu'on touchait à la crise suprême, à l'inévitable épuisement des vivres, et on se raidissait contre cette fatalité; on avait l'instinct que la question avait été tranchée la veille à Buzenval, et on ne voulait pas accepter cette

affaire du 19 comme le dernier mot de la résistance; plus que jamais on réclamait une nouvelle tentative, la « sortie torrentielle » à 300,000 hommes, soldats, gardes nationaux, citoyens sans armes, et, comme l'a dit le général Trochu, « la foule n'était pas seule dans ces sentimens, le gouvernement à des degrés divers y était tout entier. » Les circonstances devenaient pressantes, et le gouvernement, qui, au milieu de ces extrémités, en était à craindre d'être emporté d'un instant à l'autre par quelque nouveau 31 octobre, le gouvernement ne trouvait rien de mieux pour désarmer le sentiment populaire que de revenir à la pensée de sacrifier le général Trochu, qui était, selon le mot vulgaire, la bête noire du moment.

Comment faire cependant? Dès la nuit du 19, M. Jules Favre s'était rendu au Mont-Valérien avec l'intention de laisser pressentir au général Trochu la nécessité de sa démission, tout au moins d'une abdication du commandement en chef de l'armée. Le lendemain 20, on tenait conseils sur conseils, on s'engageait dans deux ordres de délibérations tendant confusément à un but unique, la solution des difficultés militaires et politiques devant lesquelles on se trouvait. D'un côté, on réunissait les généraux pour leur demander une fois de plus ce qu'ils croyaient possible, ce qu'ils pourraient encore tenter, et après les généraux on allait même jusqu'à rassembler au ministère de l'instruction publique, sous la présidence de M. Jules Simon, des officiers de tous grades, colonels, chefs de bataillon, simples capitaines. D'autre part, on appelait les maires de Paris à délibérer sur la situation; on avait besoin désormais de leur concours, on tenait à leur soumettre la vérité tout entière, l'extrémité où on arrivait, l'épuisement des vivres à jour fixe et prochain. Naturellement les maires, placés pour la première fois en face de cette vérité cruelle, restaient assez consternés; ils déclinaient toute responsabilité dans les résolutions qu'il y aurait à prendre, ils se bornaient à se faire les organes du sentiment public en demandant, eux aussi, qu'on tentât une action nouvelle, qu'on employât le zèle et le courage de la garde nationale. Les délibérations se croisaient et se succédaient le 20 et le 21 janvier, au milieu d'une ville où toute autorité semblait avoir disparu et où les factions, s'agitant dans les faubourgs, parlaient déjà de marcher sur l'Hôtel de Ville.

De quoi s'agissait-il en définitive dans tous ces conseils? La vraie question était d'obtenir du général Trochu une démission qu'on lui demandait avec une courtoisie apparente, mais aussi avec une certaine vivacité, sans lui ménager les plaintes et les récriminations. Les maires ne lui cachaient pas que, s'il refusait, il exposait Paris à une explosion violente où le gouvernement tout entier pouvait disparaître. Au premier moment, le général Trochu se redressait devant ces sommations; il résistait, d'abord parce qu'il se sentait atteint dans

sa dignité, dans sa fierté, et qu'il considérait ce qu'on lui demandait comme une désertion à l'heure du plus grand péril, — puis parce qu'il faisait observer que, s'il abdiquait le commandement militaire, il devait cesser en même temps d'être gouverneur de Paris, président du conseil. On n'allait pas jusque-là, on lui demandait simplement de s'effacer comme chef militaire, de laisser à un autre la direction des nouveaux efforts qui pourraient être tentés. Enfin, après bien des discussions intimes, pénibles, le général Trochu se résignait, non cependant sans couvrir sa retraite d'un expédient par lequel il croyait sans doute concilier sa dignité de soldat et les nécessités politiques qu'on invoquait, en dégageant du même coup cette parole hasardeuse qu'il avait prononcée : « le gouverneur de Paris ne capitulera pas! » Il ne se démettrait pas, on le destituerait de ses fonctions de commandant en chef, et il ne resterait pas moins président du gouvernement! — Le biais semblait étrange, on s'y prêtait parce qu'on espérait donner ainsi une apparence de satisfaction aux ressentimens populaires; mais alors par qui remplacer Trochu à la tête de l'armée? Ducrot était impossible; il s'était, depuis quelque temps, prononcé trop souvent et trop vivement sur l'impuissance définitive de toute entreprise militaire, sur la direction révolutionnaire de la défense, sur le danger de l'emploi de la garde nationale et des illusions que le gouvernement s'obstinait à entretenir dans la population. Le général Trochu suggérait lui-même le nom du général Vinoy, qui soulevait d'abord plus d'une objection, qu'on accueillait d'assez mauvaise grâce, par cette éternelle raison que c'était un nom suspect à la république et aux républicains. On en était encore à se débattre dans la nuit du 21, lorsque tout à coup arrivait la nouvelle que des bandes venaient de délivrer un des chefs révolutionnaires, Flourens, prisonnier à Mazas, que l'agitation grandissait dans les faubourgs, et que la sédition se préparait. Il n'y avait plus dès lors à hésiter, on se hâtait de nommer le général Vinoy sans le consulter, et on courait au plus vite le réveiller pour lui remettre les fonctions de commandant en chef. La première pensée du général Vinoy, on le comprend, était de décliner le poste ingrat et périlleux qu'on lui offrait dans un pareil moment. Il se rendait aussitôt au ministère de la guerre pour porter son refus au général Le Flô. Là il apprenait l'état menaçant de Paris; il se bornait à demander si c'était un ordre qu'on lui donnait, et, sur la réponse affirmative du général Le Flô, n'écoutant que son devoir de soldat, il n'hésitait plus à se charger d'un rôle qu'on avait hésité à lui confier; il se mettait en disposition de tenir tête à l'émeute, qui allait en effet éclater quelques heures après et se briser sur les grilles de l'Hôtel de Ville.

Dénoûment momentané, laborieux et bizarre d'une situation à

laquelle il n'y avait plus désormais qu'une issue, qu'on entrevoyait et dont on voulait détourner les regards. Le général Trochu, à ce qu'on assure, ressentait une sorte de soulagement lorsqu'il se voyait exonéré du commandement; il se croyait ainsi dégagé du dernier devoir de livrer la place qu'il avait défendue et qu'il avait promis de ne pas rendre. C'était de sa part une subtilité ou une faiblesse de croire qu'après avoir tout dirigé, tout conduit pendant trois mois, il lui suffisait de s'effacer au dernier moment, et qu'il restait étranger à une capitulation inévitable, parce qu'il ne la signerait pas comme gouverneur de Paris. C'était aussi de la part du gouvernement une singulière illusion de se figurer qu'il suffisait d'éloigner le général Trochu. La situation ne restait pas moins la même; on le voyait bien par cette réunion militaire tenue au ministère de l'instruction publique. Colonels, chefs de bataillon ou simples capitaines, officiers de la garde nationale ou de l'armée, tous répétaient ce que les généraux eux-mêmes avaient dit : il n'y avait plus rien à faire. De la part du général Vinoy, de la part de lui seul, c'était un acte de dévoûment d'accepter le périlleux et cruel devoir qu'on lui offrait à cette extrémité. Ceux qui peu auparavant faisaient des façons pour remettre la défense de la république à « l'ex-sénateur Vinoy » étaient trop heureux de le trouver le matin du 22 janvier. Par une coïncidence étrange et dramatique, trois faits significatifs marquaient simultanément cette journée : au même instant, entre midi et trois heures, les officiers réunis au ministère de l'instruction publique déclaraient que la défense militaire était à bout, l'émeute attaquant l'Hôtel de Ville se dispersait devant une décharge de la garde mobile, et le gouvernement rassemblé à l'Élysée recevait d'un des chefs du service de l'alimentation publique cette sinistre nouvelle, que sous deux jours on n'aurait plus de farine, qu'en usant de toutes les ressources on pouvait tout au plus aller huit jours, et que le ravitaillement exigerait plus que ces huit jours dont on pouvait disposer.

Tout concourait ainsi à précipiter le dénoûment. La bataille de Buzenval avait donné le signal de la fin de la défense militaire; l'échec de l'émeute du 22, en laissant un peu plus de liberté au gouvernement, rendait une négociation possible, l'épuisement complet des vivres la rendait nécessaire. Il ne restait plus qu'à s'armer de tout son courage pour aller chercher à Versailles le dernier mot de cette longue, douloureuse et sanglante épreuve que Paris supportait vaillamment depuis cent vingt-cinq jours bien comptés.

CHARLES DE MAZADE.

EXPLORATION SCIENTIFIQUE

DE L'ALGÉRIE

LA SOCIÉTÉ BERBÈRE.

La Kabylie et les coutumes kabyles, par MM. A. Hanoteau, général de brigade, et A. Letourneux, conseiller à la cour d'Alger, 3 vol. Imprimerie nationale. Paris 1873.

L'exploration scientifique de l'Algérie sera l'un des titres de gloire de la France au XIXe siècle, et la meilleure justification d'une conquête qui a mis en lumière chez la nation conquérante tous les talens, excepté ceux du colonisateur. Je n'ai le droit de parler que des sciences historiques. Dans cet ordre d'études, l'Algérie a vu s'élever une forte école, qui a su appliquer les plus solides qualités d'esprit à l'exploration ethnographique, linguistique, archéologique, épigraphique du sol nouvellement acquis à la civilisation. De la part de l'autorité militaire et de la population civile, le zèle a été le même; la rivalité ici n'a existé que pour le bien. Pas une période du passé de l'Algérie qui n'ait été l'objet de capitales recherches, d'importantes découvertes, dont plusieurs ont fort dépassé l'étroit horizon de l'histoire locale, et ont apporté à l'histoire générale du monde des données de premier intérêt. On peut comparer ce qui s'est passé à cet égard dans notre colonie au spectacle que présente la Société Asiatique de Calcutta vers la fin du dernier siècle. A une époque où les études critiques étaient en décadence dans la mère-patrie, Calcutta eut Colebrooke, William Jones, grands esprits ouverts sans routine ni parti-pris aux directions nouvelles. Les colonies se formant d'ordinaire des élémens les plus indépendans d'une nation, il n'est pas rare de voir s'y développer ainsi avec un éclat tout particulier ce qui demande de l'intelligence ou de l'activité.

I.

L'histoire de l'Algérie se divise d'après le nombre des conquêtes étrangères qu'elle a subies. Les victoires successives des Romains, des Vandales, des Byzantins, des Arabes, des Français, sont les jalons qui coupent la monotonie de ses annales. N'y a-t-il pas cependant, au-dessous de ces couches de maîtres imposés tour à tour par la force, un fond indigène encore retrouvable, matière toujours prête à subir les dominations étrangères, pépinière éternelle de serfs pour les vainqueurs qui se sont succédé de siècle en siècle? Ce fond existe, et il ne fallut qu'un coup d'œil superficiel pour le découvrir dans les Kabyles. Le Kabyle, personne n'en doute, n'a été amené dans le pays ni par la conquête musulmane, ni par celle des Romains. Ce n'est ni un Vandale, ni un Carthaginois; c'est le vieux Numide, le descendant des sujets de Masinissa, de Syphax et de Jugurtha. Une langue à part, profondément distincte des langues sémitiques, bien qu'ayant avec elles des traits de ressemblance et leur ayant fait de nombreux emprunts, est à cet égard le plus irrécusable des témoins. Cette langue se retrouve sur les anciens monumens du pays. Elle n'y a sûrement été introduite ni par Carthage, qui parlait presque hébreu, ni par Rome, ni par les Germains, ni par les Byzantins, ni par les Arabes. Un trait de lumière a été jeté sur l'obscure histoire de l'Afrique quand il a été constaté, surtout par les beaux travaux de M. Hanoteau, que la langue kabyle est à peu près identique au touareg, et que le touareg lui-même est dans la parenté la plus étroite avec tous les idiomes sahariens qui se parlent depuis le Sénégal jusqu'à la Nubie, en dehors du monde nègre ou soudanien. A partir de cette découverte, le vieux fonds de race de l'Afrique du nord a été nettement déterminé. Le nom de *berbère* paraît à l'heure présente le meilleur pour désigner ce rameau du genre humain. L'avenir montrera sans doute que cette dénomination est trop étroite : au touareg et au kabyle, on trouvera des frères et des sœurs; on montrera que cet idiome n'est qu'un membre d'une famille plus vaste. Déjà du côté de l'Égypte et de l'Espagne se sont ouvertes bien des perspectives séduisantes, décevantes peut-être. On s'est demandé si le copte, le basque, ne trouveraient pas de ce côté le biais qui les ferait sortir de leur solitude linguistique. Rien de démonstratif n'a encore été proposé à cet égard. La famille dont nous parlons est donc jusqu'à nouvel ordre purement africaine, ou plutôt atlantique et saharienne. A côté des deux groupes linguistiques et historiques déjà si bien dessinés, groupe indo-européen, groupe sémitique, est venu de la sorte se placer un troisième groupe, dont les caractères ne sont

pas moins tranchés, bien qu'assurément sa destinée dans l'histoire ait été moins brillante.

On ne pouvait soupçonner, il y a trente ans, l'étendue et la solidité qu'on arriverait à donner à cette individualité ethnographique. La race berbère a maintenant non-seulement un droit de cité incontestable dans le monde de l'anthropologie; elle est l'objet d'une science. Autour de cette race indigène du nord de l'Afrique s'est créé en effet un ensemble d'études analogues à celles dont le monde sémitique et le monde indo-européen fournissent la matière. Sans doute l'intérêt n'est pas le même; les instrumens d'étude sont moins nombreux; la race berbère tient dans le monde une place de quatrième ou cinquième ordre, si on compare le rôle qu'elle a joué à celui des Hébreux, des Phéniciens, des Arabes, des Grecs, des Romains, des Celtes, des Germains; mais, pour n'avoir qu'un rang assez humble dans l'échelle du génie, la race berbère n'en est pas moins importante dans l'ensemble de l'humanité. Son étonnante ténacité est un des phénomènes de l'histoire les plus dignes d'être étudiés. A l'époque romaine d'ailleurs, le monde berbère a introduit quelques élémens essentiels dans le mouvement général de la civilisation par la part qu'il a eue à la formation du christianisme latin.

Au point de vue des sciences historiques (1), cinq choses constituent l'apanage essentiel d'une race, et donnent droit de parler d'elle comme d'une individualité dans l'espèce humaine. Ces cinq documens qui prouvent qu'une race vit encore de son passé sont une langue à part, une littérature empreinte d'une physionomie particulière, une religion, une histoire, une législation. On peut y joindre dans certains cas une écriture propre; cette condition n'est pourtant pas de rigueur, car de très grandes races, telles que la race indo-européenne, n'ont jamais eu d'alphabet à elles, et ont emprunté l'écriture des autres races. On en peut dire autant de l'art, l'art s'empruntant avec plus de facilité que la langue, la religion et la législation. Si nous demandons à la race berbère quels sont de ces titres de noblesse ceux dont elle peut faire la preuve, nous la trouverons à quelques égards assez pauvre; par d'autres côtés au contraire, elle pourra le disputer aux races les plus privilégiées. La race berbère en effet possède ce que n'ont pas toujours les plus illustres races, une *écriture* qui n'appartient qu'à elle, écriture singulière, peu employée, connue presque uniquement des femmes, mais dont l'antiquité nous est attestée par le monument bilingue (carthaginois et berbère) de Tugga, et par les inscriptions bilingues, beaucoup plus

(1) Nous laissons à d'autres le soin de parler des caractères physiologiques, anthropologiques, qui, en ce qui concerne la race berbère, ne sont pas moins nettement accusés que les caractères linguistiques.

nombreuses (latines et berbères), des cimetières voisins de La Calle. Grâce aux soins patiens et aux efforts successifs de MM. de Saulcy, Reboud, Duveyrier, Faidherbe, Judas, Halévy, Letourneux, ces petits textes ont été recueillis, étudiés, et constituent un curieux chapitre des études paléographiques et épigraphiques. L'origine de cette écriture est incertaine, il n'est pas sûr que les Berbères l'aient inventée de toutes pièces; ce n'en est pas moins un fait bien remarquable que cette race, en apparence si déprimée, ait un alphabet à elle, un alphabet qu'on n'a jusqu'ici trouvé nulle part ailleurs que sur les côtes barbaresques et dans le Sahara, et qui, selon toutes les apparences, n'a jamais servi à écrire que le berbère.

C'est surtout par la *langue* que la race berbère a triomphé de ses ennemis. Quoique des populations entières du littoral aient perdu tout souvenir de leur origine, qu'elles ne parlent plus que l'arabe, qu'elles se disent et se croient sincèrement arabes, d'autres fractions de la race berbère, même dans la région maritime, ont gardé et leur langue, mêlée il est vrai d'arabe, et leurs mœurs, altérées jusqu'à un certain point par la conquête musulmane. Ce sont les tribus qu'on appelle *kabyles*. Si l'on s'enfonce dans l'intérieur, le vieux fond se retrouve bien plus pur. Le touareg, langue autochthone de toute l'Afrique du nord, est sans mélange d'arabe. Pour étudier la physionomie de ces curieux idiomes, le touareg est donc un type bien préférable au kabyle. Le général Hanoteau, dans ses deux grammaires kabyle et touareg, a présenté les traits principaux de ce grand système linguistique avec sincérité, sans parti-pris, en laissant prudemment aux philologues comparatifs le soin de tirer les conséquences des faits bien observés qu'il leur soumet. — Il peut sembler ambitieux de parler de *littérature* à propos de peuples aussi peu littéraires. M. Hanoteau a néanmoins recueilli ce qu'on a de la littérature berbère, c'est-à-dire quelques chants populaires, quelques récits.

L'*histoire* des Berbères est obscure; on la conclut surtout de l'histoire des autres races qui ont été en rapport avec eux. Les Berbères ont eu cependant un historien qu'on peut appeler de génie, l'Arabe Ibn-Khaldoun. Dans sa vaste encyclopédie historique, le monument de beaucoup le plus surprenant que nous ait légué l'historiographie musulmane, Ibn-Khaldoun consacre aux Berbères un livre entier, qu'a publié et traduit avec sa sûreté ordinaire M. de Slane. — Quant à la vieille *religion* africaine, elle a disparu sans retour; l'islamisme l'a complétement oblitérée. On parle vaguement de quelques massifs de montagnes très avancés vers le sud, chez les Touaregs, où les habitans ne seraient pas musulmans; peut-être sont-ils chrétiens, peut-être juifs. Jusqu'à présent nous n'avons, pour connaître le culte indigène de l'Atlas, du Sahara et des côtes

barbaresques, qu'un petit nombre de passages des auteurs grecs et latins, notamment de la *Johannide* de Corippus, et quelques indices épigraphiques. C'est bien peu; des dieux si fort oubliés de leurs anciens fidèles n'ont guère d'espoir de résurrection.

Reste la *législation* coutumière, partie d'ordinaire si persistante de l'individualité d'une race. Cet élément essentiel est très bien conservé chez les Kabyles. Tout en étant sans réserve convertis à l'islam et en se montrant sous le rapport du dogme des musulmans irréprochables, les Kabyles, dans un grand nombre de cas, s'écartent des prescriptions de la loi civile du Coran, disant avec beaucoup de sens que ces prescriptions ont été faites pour un pays très différent du leur et pour un peuple qui n'avait pas leur manière de vivre. C'est là un phénomène dont on trouverait à peine un autre exemple dans le monde musulman. Partout ailleurs la foi religieuse et le code ont été inséparables. Ici la coutume locale a eu la force d'abroger une moitié du livre sacré. Dans certaines parties du monde berbère, le droit commun musulman a, il est vrai, pris le dessus; mais ce fait, quand il s'est produit, a toujours été le résultat d'une conquête postérieure, et non de la simple conversion à l'islam. Ce qui prouve bien, d'un autre côté, que les coutumes qui ont ainsi triomphé de la plus intolérante des révélations sont une forme innée, un vieux legs de race, c'est qu'elles sont communes à tous les Berbères, c'est-à-dire à des fractions nombreuses de populations inconnues les unes aux autres et entre lesquelles les relations sont souvent impossibles. Un sujet capital ouvert aux investigations ultérieures sera de voir jusqu'à quel point cette législation se retrouve chez les Touaregs. Il y a au moins un point où la différence est sensible, c'est tout ce qui touche à la situation sociale de la femme. La femme, chez les Touaregs, a une situation privilégiée; chez les Kabyles, la condition de la femme est celle d'une servante achetée. Une telle différence peut venir, chez les Berbères d'Algérie, d'une pression plus forte des conquérans et d'un affaiblissement des mœurs primitives. L'existence chez les Touaregs de nobles et de serfs paraît au contraire être le résultat de divers accidens historiques, en particulier de l'assujettissement aux Berbères de tribus soudaniennes (1). On trouvera probablement un jour que les mœurs des Touaregs, comme la langue des Touaregs, offrent un critérium scientifique plus sûr que les mœurs des Kabyles; mais ces derniers sont mieux à notre portée, et il serait certainement impossible aujourd'hui d'exécuter chez les Touaregs le travail qui vient d'être fait chez les Kabyles, et dont nous avons en ce moment le volumineux résumé sous les yeux.

(1) H. Duveyrier, *les Touaregs du nord*, p. 327 et suiv.

L'entreprise de recueillir cet antique droit coutumier d'une des plus vieilles races du monde offrait de grandes difficultés. Beaucoup de tribus kabyles ont des petits livres de coutumes écrits en arabe. Le plus souvent pourtant il a fallu travailler sur la tradition orale, sur les délibérations écrites des villages, sur les actes des *oulèma*, sur les témoignages des personnes autorisées. Le général Hanoteau, dont nous avons déjà rencontré le nom dans presque toutes les directions de la science, et M. Letourneux, conseiller à la cour d'Alger, l'une des personnes qui ont le plus fructueusement travaillé sur l'épigraphie berbère, ont rempli cette tâche avec une conscience parfaite. Exempts de préjugés de race, les deux savans auteurs n'ont eu qu'une préoccupation, la recherche exacte de la vérité. Leurs fonctions leur offraient de grandes facilités pour la savoir. Les trois magnifiques volumes, imprimés à l'Imprimerie nationale, où ils ont déposé les fruits de leur enquête, feront le plus grand honneur à la France auprès de ce public européen dans l'approbation duquel les publications sérieuses sont trop souvent réduites chez nous à chercher leurs encouragemens et leur appui.

II.

L'organisation politique et sociale dont MM. Hanoteau et Letourneux nous ont présenté l'excellent exposé (1) peut sûrement compter entre les plus originales du monde. Je ne connais pas de tableau qui fasse méditer plus profondément sur les conditions des sociétés humaines et sur leurs inévitables compensations. Le monde berbère nous offre ce spectacle singulier d'un ordre social très réel, maintenu sans une ombre de gouvernement distinct du peuple lui-même. C'est l'idéal de la démocratie, le gouvernement direct tel que l'ont rêvé nos utopistes; mais hâtons-nous de dire que les plus fanatiques partisans de ce paradoxe seraient vite convertis, s'ils pouvaient voir les résultats que leur chimère a produits en Afrique depuis des siècles, et la patriarcale simplicité où la vie humaine s'est trouvée renfermée par un régime que, dans leur ignorance puérile, ils s'imaginent être celui de la liberté de l'individu.

Il n'en faut pas nier la possibilité. Il y a une société au monde où le peuple est tout et suffit à tout, où le gouvernement, la police,

(1) MM. Hanoteau et Letourneux ont décrit le système de la constitution kabyle tel qu'il existait avant l'occupation française; ils ont montré ensuite les modifications introduites par la conquête. La première partie est naturellement celle qui a pour nous le plus d'intérêt. Nous avons imité les judicieux auteurs en présentant comme encore existantes des pratiques ou des institutions modifiées par notre administration, mais qui durent encore virtuellement dans l'esprit de la race, et ont en tout cas la valeur de faits ethnographiques.

l'administration de la justice, ne coûtent rien à la communauté. Partout où la race berbère a échappé à la domination de l'étranger, nous la trouvons organisée en petites républiques indépendantes, groupées par fédérations de peu d'étendue. La forme monarchique est dans cette race une exception, et, quand on la rencontre, on peut être sûr que la population qui la subit n'est pas constituée d'une manière normale, qu'elle a fait violence à ses instincts en vue de la défense nationale ou par esprit de domination. La passion de l'égalité a toujours empêché chez les Berbères la constitution d'une nationalité forte et homogène. Ils n'en ont pas les charges, ils n'en ont pas non plus les avantages. La facilité extrême qu'ont eue à toutes les époques les conquérans pour s'établir dans le nord de l'Afrique vient du manque total d'institutions centrales, d'armées, de dynastie, de noblesse militaire. On ne vit jamais société plus faible pour se défendre contre l'agresseur. D'un autre côté, rien de plus éloigné de l'avilissant despotisme de l'Orient, de ce culte de la force, considérée comme une manifestation de la volonté divine, qui est le grand mal des sociétés musulmanes. Les rois assez puissans que l'on voit en Numidie, en Mauritanie, en Gétulie, vers l'époque des guerres puniques, paraissent des condottiers, des embaucheurs de cavaliers nomades, plutôt que de vrais chefs de dynasties héréditaires appuyées sur une féodalité.

L'islamisme est une religion très peu républicaine. Toute société musulmane arrive vite au plus sanglant absolutisme. Il a fallu dans la race berbère une obstination démocratique bien prononcée pour avoir résisté à cette tendance fatale. Une seule exception à la loi d'égalité qui domine la société berbère s'est faite en faveur des marabouts. A l'origine toute religieuse, la caste des marabouts est devenue avec le temps une véritable noblesse de naissance, avec ses préjugés et ses priviléges. Il n'est pas douteux que, si les Kabyles étaient arrivés à la monarchie, les marabouts n'eussent constitué une classe sociale très vexatoire pour le reste de la communauté; mais la démocratie met un frein à ces prétentions. Les marabouts savent que les Kabyles se révolteraient contre eux, s'ils blessaient trop ouvertement les habitudes du pays. Ils sont restés ainsi dans un état analogue à celui des moines de la première moitié du moyen âge, avant que l'empire carolingien en décadence eût conféré aux monastères les droits féodaux.

L'unité de la société kabyle est le village; l'autorité du village, c'est l'assemblée générale de citoyens ou *djémâa*. Cette assemblée émet des décisions souveraines et les exécute elle-même. Son autorité s'étend à tout, descend aux détails les plus intimes de la vie privée, et n'est limitée que par la coutume. Tout homme ayant atteint l'âge où il peut observer dans sa rigueur le jeûne du rama-

dhan fait partie de la *djémâa* et a voix délibérative. Il est vrai que ce droit, absolu en théorie, se réduit à peu de chose dans la pratique. « Sur le forum kabyle, disent MM. Hanoteau et Letourneux, il y a en réalité plus de comparses que d'acteurs véritables. » Le propre de la race berbère est d'avoir créé la quantité d'inégalités dont une société ne peut se passer, sans classe nobiliaire, sans règlement permanent, uniquement par la force des mœurs et par le consentement tacite des citoyens.

La *djémâa* ne délègue en réalité aucun de ses pouvoirs souverains, mais elle choisit dans son sein un agent, l'*amin*, chargé de faire la police, d'assurer l'exécution des arrêts, de veiller au maintien de l'ordre et à l'exécution des règlemens (1). Cet agent n'est qu'un chef temporaire du pouvoir exécutif; il ne peut prendre aucune décision sans la *djémâa*. Une fois nommé et installé, l'*amin* choisit dans chacune des fractions du village une sorte d'adjoint, responsable envers lui et chargé de le seconder dans l'accomplissement de ses nombreux devoirs. Toutes ces fonctions sont gratuites. Si le gouvernement à bon marché est le meilleur de tous, les Kabyles ont réalisé la perfection. On verra plus loin à quel prix cette simplicité décevante a été obtenue, et comment la conséquence de ce singulier régime a été de maintenir la guerre civile en permanence dans chaque village et dans chaque tribu.

La durée des fonctions de l'*amin* n'est pas fixée. Il y a des exemples d'*amin* qui sont restés dix ans et plus à leur poste. L'élection se fait sans compter les voix, après une série de pourparlers et de concessions mutuelles. La votation par scrutin est contraire à toutes les idées des Kabyles sur les prérogatives auxquelles donnent droit l'âge, la position, la naissance et la valeur personnelle des individus. Tout Kabyle peut être *amin* de son village; mais ici encore les mœurs restreignent le principe général. Pour être appelé à cette dignité, il faut présenter certaines conditions qui ne sont stipulées nulle part, mais qui n'en sont pas moins exactement observées. On ne choisit d'abord que des gens relativement riches. L'*amin* en effet ne reçoit aucun traitement et est obligé à d'assez fortes dépenses. Ces fonctions soulèvent beaucoup de haines contre celui qui les remplit. Pour ménager leur popularité, les chefs de parti les déclinent et se contentent de faire nommer des candidats à leur dévotion, qu'ils soutiennent et dirigent. Un *amin* est obligé de consulter ces personnages influens, que l'opinion publique place au-dessus de lui. La *djémâa* d'un village kabyle est ainsi le théâtre d'intrigues tout

(1) Inutile de rappeler que la conquête française et surtout les mesures qui ont été la conséquence de la dernière révolte ont profondément modifié cette organisation.

aussi compliquées que le parlement le plus jaloux. Lorsqu'un *amin* a perdu la confiance de son village, on lui donne à entendre avec toute sorte d'égards qu'il a besoin de repos et que ses intérêts réclament son temps. S'il reste sourd à ces insinuations, un marabout lui exprime d'une manière plus claire le vœu de la population.

La *djémâa* se réunit une fois par semaine, ordinairement le lendemain du jour où se tient le marché de la tribu. Si, dans l'intervalle des séances régulières, il y a lieu de convoquer une réunion extraordinaire, l'*amin* en fait donner avis la veille par le crieur public. Tous les citoyens sont tenus d'assister aux réunions de la *djémâa*; celui qui s'abstient sans motif valable ou sans une permission de l'*amin* est mis à l'amende. L'*amin* préside la réunion, expose le motif de la séance et invite les citoyens à émettre leur avis. Le Kabyle est naturellement orateur, et ces tribunes de village voient souvent déployer une éloquence digne des *agora* les plus célèbres de l'antiquité. L'usage limite fort la liberté laissée à tous de parler. Pour prendre la parole, il faut être influent, respecté, âgé. Il paraît que la convenance de ces débats parlementaires ne laisse rien à désirer. Tout excès de parole est sévèrement réprimé ou même puni de l'amende. Quand les esprits s'échauffent, les hommes influens s'entendent pour ajourner la discussion. Dans les affaires importantes, l'unanimité est nécessaire. L'opinion de la minorité, quelque faible qu'elle soit, est toujours prise en sérieuse considération. S'il n'est pas possible de se mettre d'accord, la discussion est abandonnée. Dans les cas où une prompte solution est nécessaire, on convoque les notables de la tribu. Ceux-ci, assistés d'un ou deux marabouts renommés par leur sagesse, forment une espèce de tribunal qui prononce sans appel. Parfois on s'en réfère à la *djémâa* d'un autre village. Souvent on convient de s'en remettre à l'arbitrage d'un homme investi de la confiance générale. Le règlement de presque toutes les affaires en Kabylie se fait ainsi par une suite de transactions où l'opinion publique et l'autorité des notables jouent le rôle principal.

Voilà une démocratie naïve sans doute, et qui n'a jamais pu procurer aux populations qui s'y sont abandonnées des jours bien glorieux; on voit déjà cependant combien elle diffère du rêve des radicaux européens. La commune kabyle, qui *a priori* paraît une impossibilité, existe assez fortement; mais elle existe, grâce à l'empire incontesté de la coutume, à une très puissante organisation de la famille, et à une sélection de personnes désignées par une supériorité quelconque à la considération publique. Une pareille société n'a pas dans son sein de force matérielle qui puisse lui donner une paix durable; mais elle a dans ses règles sévères, dans ses

usages, une base de respect suffisante pour durer. A défaut de la noblesse militaire des peuples âryens, et du chef à la façon arabe, désigné à la fois par la naissance et par la valeur personnelle, le village kabyle a ses notables, aristocratie sans titre défini, résultant de l'estime, des services rendus, supposant pour condition une certaine aisance qui permet à l'individu de vivre sans travailler journellement de ses mains. Il y a même des familles ayant donné des chefs temporaires au pays, et vers lesquelles les yeux se tournent d'eux-mêmes aux momens de crise. Seulement le nombre de ces notables n'est pas limité; aucune condition n'est imposée pour en faire partie; l'opinion seule est juge à cet égard. — En réalité, tout se juge par la *djémâa* restreinte des notables. L'approbation de l'assemblée générale n'est plus qu'une formalité. Des rôles analogues à ce que nous appelons « l'opposition » seraient accueillis par des huées; l'exclusion de la jeunesse des affaires est le trait de ces sortes de constitutions patriarcales. La révolution y est impossible; malheureusement les plus grandes folies (les dernières révoltes de la Kabylie l'ont prouvé) ne sont pas du même coup frappées d'impossibilité.

L'étendue des pouvoirs de la *djémâa* est sans limite. Elle cumule le pouvoir politique, administratif, judiciaire. Elle prononce la peine de mort, punit d'amende les moindres infractions aux règlemens municipaux. Elle statue dans les affaires civiles, ou délègue ses pouvoirs à des juges arbitres, et se réserve l'exécution. Dans les attributions de la *djémâa* et de l'*amin*, nulle distinction de ce que nous considérons comme du domaine de la loi et du domaine de la morale privée. Des déloyautés, des manquemens aux devoirs du galant homme, des fautes contre l'hospitalité, deviennent dans une telle société des délits punis par l'amende. L'amende, appartenant à la *djémâa*, est à dessein multipliée. Elle constitue une sorte de reprise exercée par le pauvre sur le riche, et c'est par elle que la société kabyle fait au socialisme la part qu'il est bien difficile à une démocratie de lui refuser.

Cette organisation politique si simple repose en effet sur un esprit de solidarité qui dépasse tout ce qu'on a pu constater jusqu'ici dans une société vivante ou ayant vécu. Les institutions d'assistance mutuelle sont, dans la société kabyle, poussées à un point qui nous étonne; la coutume à cet égard a force de loi, et renferme des dispositions pénales contre ceux qui voudraient se soustraire aux obligations de ce que nous appellerions la charité et la générosité. Le pauvre est nourri en partie par la communauté, du fruit des amendes, des distributions gratuites, d'une réserve de la propriété générale, frappée de séquestre en sa faveur. La *thimecheret* ou « partage de la viande » est une des institutions particu-

lières aux Kabyles. La pauvreté de ces tribus est telle que l'abatage d'une bête y est un acte public, réglé de la façon la plus minutieuse. La plupart des « partages de viandes » se font sur les deniers publics. Ces distributions présentent de bons et de mauvais côtés. « Une partie des amendes frappées par le village y étant affectée, disent MM. Hanoteau et Letourneux, tout le monde est intéressé à la répression des crimes et délits; mais d'autre part, les juges qui infligent ces amendes étant les convives qui profitent de la *thimecheret*, la perspective d'un bon repas exerce quelquefois sur leurs décisions une fâcheuse influence. »

Il est rare que les sociétés où la souveraineté réside dans l'universalité des citoyens échappent à l'abus de faire servir ainsi le bien de tous à des fins privées. La pauvreté du sol départi à la race berbère a développé outre mesure dans son droit coutumier les dispositions érigeant en obligation l'aide fraternelle. Une foule de traits de la législation kabyle nous montrent le village organisé comme une famille, et à quelques égards comme une communauté. Si, dans l'intervalle de deux marchés, une famille veut tuer une bête pour son usage particulier, elle est tenue d'en informer l'*amin*. Celui-ci en fait donner avis au village par le crieur public, afin que les malades et les femmes enceintes puissent se procurer de la viande. Le propriétaire de l'animal abattu ne peut se refuser à céder la quantité demandée. Les tribus voisines des passages de montagnes que la neige rend dangereux pendant l'hiver ont soin d'y construire des bâtimens où les voyageurs trouvent, avec un abri, une provision de bois pour se chauffer et faire cuire leurs alimens. Quand les ouragans font craindre des accidens, les hommes des villages les plus rapprochés vont à la recherche des voyageurs égarés, et chaque hiver ils en arrachent plusieurs à la mort.

Dans un pays où il n'y a pas d'hôtelleries, l'hospitalité devient une charge publique, et chez des populations aussi pauvres que celles dont nous parlons c'est une charge pénible. Les Kabyles s'en acquittent d'une façon vraiment touchante. Une sorte de réserve est légalement faite sur la fortune publique pour celui qui traverse la tribu. L'étranger, dès qu'il entre dans le village, a sa part dans le bien commun. Les Kabyles poussent jusqu'à l'héroïsme l'application de ce beau principe. Pendant l'hiver de 1867-1868, lorsque la famine décimait les populations indigènes de l'Algérie, les Kabyles de la subdivision de Dellys eurent à nourrir des mendians étrangers accourus de tous les points de l'Algérie et même du Maroc. Les villages venaient au secours des réfugiés sans s'inquiéter de leur origine, avec une charité pleine de délicatesse. Pas un seul de ces malheureux n'est mort de faim sur le sol kabyle; ces actes de charité

étaient accomplis simplement, sans bruit, sans ostentation et comme un devoir tout naturel.

Voilà qui est admirable et montre tout ce qu'il y a d'excellentes qualités de cœur dans la race berbère. Les pages héroïques et touchantes de l'histoire du christianisme africain s'expliquent par cet esprit d'humanité, de douceur. D'autres dispositions du code kabyle, instituant ce qu'on peut appeler le droit de corvée réciproque, et sanctionnées comme les lois de secours mutuels par l'amende ou l'exil, viennent du même fonds, combiné avec les habitudes d'une vie étroite et besoigneuse. Un Kabyle qui bâtit une maison a droit à l'assistance du village entier. Le village doit lui fournir des manœuvres pour servir les maçons. Dans certaines localités, il y a un tour de corvée établi et réglé par l'*amin*. Ailleurs les travailleurs sont des hommes de bonne volonté; mais chacun sait qu'en cas de refus il serait désigné d'office et puni d'amende. Les femmes apportent l'eau nécessaire à la construction. Les tuiles sont fabriquées et déposées à pied d'œuvre par les gens du village. Les bois de charpente, les meules de moulin, sont portés par les hommes valides, sur la réquisition de l'*amin*. Nul ne peut refuser le passage sur sa propriété. Les travaux des champs se font également avec le secours de la prestation mutuelle. Chacun au besoin requiert le village et souffre d'en être requis. Cette institution et le mot berbère qui la désigne ont passé chez les Arabes; mais entre les mains de tribus organisées d'une façon féodale l'institution a changé de nature, elle n'est chez les Arabes qu'une corvée gratuite au profit des chefs et sans nul avantage pour la communauté.

La conséquence de cette organisation a été de favoriser très peu le développement de la richesse, mais aussi d'empêcher la formation d'un résidu social voué par décret fatal à la misère. Le monde berbère n'a pas, à proprement parler, de classe pauvre, distinguée de la classe aisée par son extérieur, ses manières, son langage et ses habitudes. En assistant à une *djémâa*, il est très difficile de dire qui sont les pauvres et qui sont les riches. La différence d'éducation et d'instruction n'existant pas, la noblesse féodale n'ayant laissé aucune trace, il y a dans une telle société des différences de fait, non des différences de droit. Le dernier mendiant vient s'asseoir familièrement à côté du premier personnage, sans que celui-ci s'en étonne. La misère est un accident auquel tout le monde est exposé; l'indigent n'est en rien humilié par le secours qu'il reçoit. Aucune société ne s'est montrée à cet égard plus libérale que la société kabyle. La part du pauvre est faite par la loi extrêmement large, les fondations privées l'élargissent encore; on sent que la société n'est chez de telles populations qu'une extension de la famille. Il n'y a

pas d'enfans naturels; l'enfant né hors mariage est toujours mis à mort, même dans les cas rares où la mère obtient son pardon.

L'honneur est, après le principe d'association mutuelle, la base de la société kabyle (1); avec ces deux principes, les Berbères sont arrivés à se passer à peu près de la force. De même que l'assistance mutuelle, le code kabyle rend l'honneur obligatoire et y met une sanction. Telle est la base de l'*anaïa*, rouage essentiel de cette organisation primitive, et qu'on peut définir un engagement d'honneur d'un protecteur envers son protégé, ayant une valeur légale. On s'étonne au premier coup d'œil que la loi s'occupe d'une relation d'un ordre purement moral et privé entre deux citoyens; mais dans une pareille société, presque dénuée de force publique, l'*anaïa* est la garantie suprême. Celui qui l'affaiblit affaiblit la chose publique, lui enlève son principal étai. Supposons toutes nos garanties sociales disparues, les villages, les quartiers formant des ligues pour se défendre; la parole d'honneur prendrait une valeur officielle, et les ligues seraient amenées à se donner le droit de punir la violation d'un engagement moral. Les garanties publiques étant très faibles chez les Kabyles, les pactes individuels y suppléent. Celui qui a engagé son *anaïa* est obligé sous peine d'infamie d'y faire honneur. S'il est dans l'impuissance d'y donner suite, l'*anaïa* passe à sa famille, à sa tribu, à son village, aux diverses confédérations dont il est membre. La violation de leur *anaïa* est la plus grave injure qu'on puisse infliger à des Kabyles. Un homme qui, selon l'expression consacrée, brise l'*anaïa* de son village ou de sa tribu, est puni de mort et de la confiscation de tous ses biens; sa maison est démolie. « On ne peut refuser à l'institution de l'*anaïa*, disent MM. Hanoteau et Letourneux, un caractère de véritable grandeur. C'est une forme originale de l'assistance mutuelle poussée jusqu'à l'abnégation de soi-même, et les actes héroïques qu'elle inspire font le plus grand honneur au peuple kabyle. Malheureusement la nécessité même de ces dévoûmens est l'indice d'un état social peu avancé, où l'individu est obligé de se substituer à la loi pour protéger les personnes. » L'*anaïa* est aussi la cause de la plupart des petites guerres qui formaient le fond de l'histoire kabyle avant que l'occupation étrangère ne fût venue y mettre fin.

III.

La guerre est en effet l'état naturel d'une société composée de petites unités communales, sans pouvoir supérieur qui ait le droit de

(1) Voyez le beau passage d'Ibn-Khaldoun sur le caractère de la race berbère, t. I, p. 199-200 de la traduction de M. de Slane.

s'interposer entre elles et de juger leurs différends. Il n'y a pas à cela une exception dans l'histoire. Le régime des villes, des communes, des tribus indépendantes, est le régime de la guerre de tous contre tous. Les hommes s'entre-tuent, dès qu'ils n'en sont pas empêchés par un état fort, qui les domine. Nous avons dit que le village est la seule unité véritable du monde kabyle, nous montrerons bientôt certaines agglomérations supérieures au village; mais ces agglomérations sont d'importance secondaire et sans autorité réelle, elles n'empêchent pas les guerres civiles de *djémâa* à *djémâa*. Tout Berbère est de la sorte un guerrier, et les guerres sont très fréquentes. Heureusement elles sont peu meurtrières. L'esprit de conquête n'existant pas et les intérêts généraux ne fournissant pas matière à discussion, les Kabyles ne se battent entre eux que pour des questions d'amour-propre : violations vraies ou prétendues de l'*anaïa*, enlèvemens de femmes, rixes particulières. La grande majorité des combattans n'a aucun intérêt direct à la lutte. Ils vont au feu sans haine, par esprit de solidarité et par point d'honneur. Ces guerres sont de véritables duels de village à village, de tribu à tribu. Après que la fusillade a duré un temps raisonnable, et que les pertes sont à peu près égales de part et d'autre, les deux partis se retirent, emportant leurs blessés et leurs morts. Les choses se retrouvent alors exactement dans l'état où elles étaient avant la guerre, et la lutte n'a eu d'autre résultat que l'honneur satisfait.

La tribu est, au milieu de cette anarchie communale, le seul élément pacificateur. La tribu kabyle est formée par la réunion de plusieurs villages. Lorsqu'une querelle éclate entre deux villages, la tribu se porte comme médiatrice. Elle intervient aussi dans les dissensions intérieures des *djémâa*. La tribu soutient de plus chaque village dans les affaires qui intéressent son honneur contre des étrangers. Les marchés, toujours situés hors des villages, lui appartiennent. Les villages, de leur côté, contribuent aux dépenses de la tribu, et lui doivent les prestations en nature; mais la tribu ne s'immisce pas dans les affaires des villages. Il n'y a dans la tribu rien d'analogue à ce qu'est l'*amin* dans le village. En certains cas de guerre, les notables choisissent pour centraliser les ressources et veiller aux intérêts généraux un « *amin* de la tribu; » mais ces fonctions, qu'on peut comparer à celles d'un chef d'état-major, cessent avec la cause qui leur a donné naissance. Les tribus se font et se défont, se démembrent, s'incorporent à d'autres tribus, parfois disparaissent, tandis que pour la disparition du village il faudrait l'extinction de toutes les familles qui le composent, c'est-à-dire une véritable impossibilité.

Il est très rare que la tribu se réunisse en assemblée générale. En

temps ordinaire, lorsqu'il y a lieu de prendre quelque mesure, les notables des différens villages, délégués par leur *djémâa* respective ou désignés par leur position pour prendre part aux conseils du pays, se réunissent et délibèrent. Ces espèces de conseils fédéraux se tiennent en plein air, dans des endroits consacrés par l'usage. Malgré l'extrême simplicité de ses institutions, la tribu kabyle inspire un véritable patriotisme. Tout le monde tient à honneur de la défendre, de la venger, de faire respecter son *anaïa*. Si une tribu déclare la guerre à une tribu voisine ou est attaquée, toute guerre de village à village doit finir, tous doivent se réunir contre l'ennemi commun.

Le patriotisme kabyle ne va pas au-delà de la tribu. Il existe bien entre les tribus des confédérations qui sont à la tribu ce que la tribu est au village; mais le lien en est très relâché. Toutes les tribus d'ailleurs n'entrent pas dans ces confédérations; plusieurs restent isolées et se contentent d'assurer leur sécurité par des alliances, et surtout en s'appuyant sur l'élément de beaucoup le plus fort et le plus singulier de la constitution kabyle, ce qu'on appelle le *çof*.

Dans une société où l'autorité organisée d'une façon durable ne dépasse pas l'agglomération communale, où la tribu n'est constituée qu'à demi, où rien n'existe qui ressemble de près ou de loin à l'état, l'individu a éprouvé le besoin de chercher dans d'autres associations une garantie que ne donne pas suffisamment l'*anaïa* de son village ou de sa tribu. C'est ce qu'on appelle les *çof* ou « partis; » mais il faut se garder de donner à ce dernier mot le sens qu'il a chez nous : à quelques égards, on traduirait mieux le mot *çof* par « coterie » ou « société d'assurance mutuelle. » Comme il n'y a chez les Kabyles rien qui ressemble à des partis politiques, tout le monde étant d'accord pour rester dans la coutume, ni de partis religieux, personne ne songeant à discuter l'islam, ni de partis économiques, le commerce et l'industrie étant à l'état d'enfance, ni de partis sociaux, la différence des classes n'existant pas, les distinctions de *çof* ont quelque chose de tout matériel. Souvent ils ne se désignent que par le nom du membre le plus connu. Le *çof* kabyle n'est, à vrai dire, qu'une association en vue de toutes les éventualités de la vie. Il n'a rien de durable. On change de *çof* sans honte, quand on n'y trouve plus d'abri efficace, ce qui n'empêche pas qu'on n'y dépense beaucoup de passion, et que le *çof* ne soit une source de guerres à perpétuité.

Ce n'est pas ici le beau côté de la société berbère. Le *çof* est l'inconvénient inséparable d'une constitution où l'état fait si peu pour l'individu que celui-ci est obligé de demander à des combinaisons individuelles un patronage efficace; or le *çof* introduit une vénalité effrénée : il conduit à la négation de toute idée de droit et de

justice. Pour soutenir un membre du *çof*, on ment, on porte de faux témoignages, on se parjure. Le *çof* de son côté n'abandonne jamais ses adhérens. Si l'un d'eux meurt pour la cause du *çof*, celui-ci adopte ses enfans, les nourrit, les entretient aux frais de la coterie. En toute occasion, l'associé est sûr du concours le plus actif de ses coassociés. Lorsqu'une tribu est en proie à la guerre civile, les *çof* envoient fréquemment des contingens armés pour soutenir leurs sociétaires respectifs. En tout cas, si le sort des armes force un parti à s'expatrier momentanément, il est sûr de trouver chez ses amis un accueil empressé.

Les *çof* s'étendent d'un village à un village, d'une tribu à une tribu, d'une confédération à une confédération, et même à toute la Kabylie. Cependant ces associations n'ont pas lieu indistinctement entre toutes les tribus; il y a des groupes en dehors desquels le lien en question ne s'établit pas. D'ailleurs la solidarité dans toute l'étendue d'un groupe n'est pas à beaucoup près aussi complète qu'entre les *çof* d'une même tribu ou d'un même village. Les fonds nécessaires au *çof* sont fournis par des cotisations volontaires. Les chefs n'en rendent pas compte; ce sont de véritables fonds secrets employés à nouer des intrigues, à corrompre des consciences, à préparer des trahisons, à négocier l'assassinat d'un ennemi dangereux. Les chefs du *çof* deviennent ainsi des espèces de petits souverains assez puissans, et il est singulier que jamais chef de *çof* n'ait réussi à former tige de royauté. On arrive à cette position par la bravoure, par l'habileté dans l'intrigue, par l'influence de la famille à laquelle on appartient, et aussi par la richesse. Un chef de *çof* est un personnage fort occupé, et ses dépenses sont très considérables. Toutes les affaires du pays aboutissent à lui, et c'est avec lui bien plus qu'avec les *amin* de village et de tribu qu'une politique habile devrait traiter. Beaucoup de chefs de *çof* font preuve d'une rare souplesse d'esprit et d'une vraie connaissance du cœur humain.

Le *çof* paraît avoir eu autrefois une importance plus grande encore que de nos jours, et avoir produit de grandes ligues s'étendant d'un bout à l'autre de la Barbarie. C'est là un fait analogue aux factions des *blancs* et des *noirs* dans les républiques italiennes, des *Kayssi* et des *Yémani* chez les Arabes de Palestine. Partout où l'état central n'a pas été assez fort pour garantir l'entière sécurité des personnes et des intérêts, de pareilles coteries sont inévitables. Il est possible que ces rôles puissans des Masinissa, des Syphax, des Jugurtha, se soient rattachés pour une part à des causes analogues, et qu'il faille envisager ces hommes célèbres comme des chefs de *çof* attachés tour à tour à la fortune des Romains ou des Carthaginois. Il n'est pas donné à tous les pays d'être des nations;

or partout où un esprit national ne s'empare pas de la société humaine pour l'*informer*, comme on disait au moyen âge, c'est-à-dire pour lui donner une forme, une âme, un principe vivant, il est inévitable que les factions, les coteries, les groupemens les plus artificiels prennent la place de la patrie et remplissent les fonctions que celle-ci ne remplit pas. Le *çof* kabyle paraît de la sorte un des traits essentiels de la race berbère et une des suites de l'impuissance qu'elle a toujours montrée pour se créer des dynasties nationales.

IV.

Nous venons d'exposer, d'après d'excellens observateurs, un système social qui durant des milliers d'années a paru une garantie suffisante à toute une fraction de l'espèce humaine. Par quelques côtés, ce système a de l'analogie avec celui de toutes les peuplades patriarcales et à demi nomades qui, sans dépasser la vie de la tribu, sont arrivées à une certaine civilisation. Il ne faut pas, en pareille matière, exagérer l'idée de race. La race, en ce qui concerne les lois et les coutumes, est primée par le genre de vie et surtout par le degré de culture. Ce que nous savons de la constitution fédérale des Gaulois rappelle singulièrement l'état social que nous voyons exister encore chez les Berbères. La vie de l'Arabe bédouin a beaucoup d'analogie avec celle du Touareg. Les Kirghiz ont des mœurs fort analogues à celles que nous voyons attribuées dans la Genèse aux ancêtres supposés du peuple hébreu, et pourtant il n'y a aucune communauté de race entre les Gaulois, les Berbères, les Arabes, les Kirghiz. De telles analogies viennent moins d'une consanguinité que d'une similitude d'état social et d'une façon identique d'entendre l'autorité du village ou de la tribu comme une extension de celle de la famille. Les races sont des moules d'éducation morale encore plus qu'une affaire de sang. Voici un fait attesté par les honorables auteurs du livre que nous analysons. Parmi les Kabyles des environs du Fort-Napoléon se trouvait, il y a quelques années, un déserteur natif d'Angers. A part un penchant à l'ivrognerie, qu'il satisfaisait dans les cabarets du fort, il avait perdu toutes les habitudes de sa jeunesse, et rien ne le distinguait plus d'un vrai Kabyle. Il avait des enfans qui ne savaient pas un mot de français, se montraient en tout musulmans fanatiques, et n'étaient pas moins hostiles à la domination française que le reste de la population.

A quelques égards, la constitution berbère n'est donc autre chose qu'un type conservé jusqu'à nos jours des vieilles sociétés qui couvrirent le monde avant les royautés administratives, telles que l'Égypte, et les grands empires conquérans, tels que l'Assyrie, la

Perse et Rome. Cela suffirait pour en faire un très curieux monument historique; mais la constitution berbère possède un trait qui lui assure parmi les lois des peuples conservateurs et traditionnels une place à part. Ce trait, c'est la démocratie. Sans dynastie, sans classe militaire, sans noblesse, la société berbère a duré des siècles. Les populations patriarcales ont d'ordinaire une aristocratie, seule chargée de la tradition et de l'honneur de la tribu. Le Berbère ne connaît pas d'aristocratie héréditaire, et tout porte à croire que c'est là chez lui un système primitif. En dehors des pays révolutionnaires, en effet, nous avons beaucoup d'exemples de tribus qui ont passé de la démocratie au pouvoir de chefs héréditaires et plus ou moins absolus, tandis qu'on n'a pas d'exemple de tribus qui soient arrivées de l'aristocratie à la démocratie. On est surpris d'abord qu'une société ait pu vivre dans des conditions aussi simples que celles que nous avons décrites. La société berbère doit sa longévité à sa pauvreté. La race berbère a été la moins favorisée de toutes sous le rapport du sol qui lui est échu. Elle n'y trouva pas de peuplades antérieures pour les réduire en servage. N'ayant pas de serfs, elle n'eut pas de nobles. Exempte en même temps de toute tendance conquérante, elle n'eut pas besoin de chefs militaires (1). Enfin n'oublions pas que la race berbère remplace ce qui lui manque en fait de garanties politiques par le droit coutumier le plus serré qui fût jamais, par un droit qui laisse aussi peu que possible de liberté à l'individu, qui organise la surveillance sur la vie privée. Ces deux aspects de la vie sociale se font une sorte de compensation. Une nation qui a des mœurs très étroitement surveillées peut se contenter d'institutions politiques élémentaires; une nation qui a un grand appareil de force publique, une royauté, une noblesse, peut se permettre une plus grande liberté de mœurs.

A nos yeux en effet, ces vieux droits coutumiers, dont la législation hébraïque contenue dans le Pentateuque est la forme la plus parfaite, ont ce que nous osons appeler un défaut fondamental, c'est qu'ils sont à la fois un code de lois civiles et un code de morale. La liberté de l'individu nous paraît atteinte et la vertu diminuée, si la loi se mêle de la moralité, de la charité, de la générosité, de l'honneur. La loi défend ce qui est subversif de la société et contraire au droit d'autrui, voilà tout; quand le code attribué à Moïse recommande la douceur pour l'esclave, la courtoisie pour l'étranger, la fraternité pour l'Israélite, quand il frappe de peines terribles des délits moraux ou religieux, nous pouvons ad-

(1) Les Touaregs, par la tentation qu'ils ont eue de réduire en esclavage des peuplades soudaniennes, sont arrivés à posséder une classe militaire et des serfs.

mirer le moraliste, mais le législateur nous paraît s'égarer. Nous éprouvons la même impression devant plusieurs articles des coutumes kabyles. Si un Kabyle abandonne sans secours un voyageur, même d'une autre tribu, le village de ce dernier ou quelquefois la tribu entière porte plainte à la *djémâa* du coupable, qui est souvent puni et toujours fortement réprimandé. Des muletiers qui rencontrent sur la route un homme dont le mulet s'est abattu ou ne peut plus marcher doivent se partager la charge et remettre le fardeau en lieu sûr. Que la religion et la morale fassent de telles recommandations, rien de mieux; mais nous sommes choqués de les voir figurer dans un code : la pénalité nous paraît enlever tout mérite à la bonne action. J'en dirai autant des mesures sévères prises pour assurer la règle des mœurs. Les plus graves abus ont moins d'inconvéniens qu'un système d'inquisition qui abaisse les caractères. L'homme de cœur veut à tout prix croire sa vertu désintéressée.

Là est le malentendu des théoriciens politiques qui se représentent comme libéral ce qui est le contraire d'un grand état organisé. Les petites sociétés républicaines, fondées sur les mœurs, presque sans gouvernement, sans noblesse provenant d'une conquête, sont les plus tyranniques de toutes, celles où l'individu est le plus impérieusement pris, formé, élevé, surveillé par l'état. C'est dans de telles sociétés que fleurissent ces législations à la fois morales, religieuses, civiles, pénales, politiques, se donnant le droit de censurer l'individu, qui rappellent les règles d'un chapitre de religieux, et qui sont la plus complète négation de la liberté. Le grand service que Rome rendit au monde fut de faire disparaître ces vieilles coutumes locales, et de créer la notion du droit libéral, fixant des pénalités pour les délits que la société ne peut supporter sans se détruire, protégeant chacun dans sa personne et dans ses biens, et abandonnant le reste à la morale individuelle. L'église chrétienne, devenue officielle à partir du ve siècle, fit revivre le droit de la communauté sur les mœurs de l'individu; l'œuvre principale de la civilisation moderne a été de supprimer une telle ingérence. L'acte le plus coupable moralement ne relève que du mépris public, s'il n'implique un délit formel prévu par la loi. Cette différence entre les sociétés anciennes et les sociétés modernes vient d'une cause toute simple. Nos puissans états modernes protégent assez l'individu pour que la coutume devienne une garantie superflue. Dans une société comme celle des Kabyles, où il n'y a pas de force publique, il est de la plus haute importance qu'un Kabyle garde son *anaïa*, et il est juste que celui qui y manque soit puni par l'amende, car cette *anaïa* est la condition qui permet à la société d'exister sans

force publique; elle constitue, qu'on me permette l'expression, une économie de gendarmes, et celui qui ne paie pas cette quote-part de la sûreté publique est en reste avec la société. En principe, la vertu est d'autant plus nécessaire que l'état est moins fort. L'état est, si j'ose le dire, un équivalent de vertu; il la rend moins nécessaire, et restitue à la liberté de l'individu ce qu'il lui prend en impôts et en sujétions militaires.

On peut dire en ce sens que les grands états ont créé la liberté de l'individu. La tribu, la cité, ont été impuissantes pour cela, car la tribu, la cité, ont trop d'intérêt à ce que l'individu observe les usages traditionnels. Seul aussi, le grand état permet la richesse, qui n'est qu'une application de la liberté de l'individu. — Or le grand état peut-il être un résultat de la démocratie? peut-il se maintenir avec la démocratie? Il est permis d'en douter. Le grand état est l'ouvrage de nobles et de dynastes ayant su s'élever au-dessus des préjugés locaux et des coutumes patriarcales des peuplades et des cantons. C'est à leurs royautés que certains pays doivent leur civilisation. Aussi voyons-nous la démocratie moderne incapable de conserver les grands états sortis des royautés du moyen âge. Si le système républicain triomphe en Europe, il est probable que les grandes unités formées par les rois se briseront. Œuvres de dynasties, ces agglomérations périront avec les dynasties. Le peuple voudra des unités plus restreintes; la province deviendra l'unité politique; souvent on descendra jusqu'à la commune. La haute culture, la civilisation, courront alors de sérieux dangers, car partout en Europe, excepté en Italie, la haute culture et la civilisation sont venues d'initiatives aristocratiques. Athènes, Florence, les républiques grecques et italiennes, prouveront éternellement que des communes peuvent être des centres brillans, et que même la création originale ne se produit à l'aise qu'en de tels milieux; mais il est à craindre que, dans ces vastes Scythies parsemées de colonies grecques où nous vivons, le règne de la province et de la commune ne soit la destruction de l'édifice que des générations d'élite ont péniblement élevé par des efforts séculaires. Un jour peut-être, nos institutions, réduites à l'état de ruine, seront aussi peu comprises des futurs héritiers de tant de sacrifices, que les vieux édifices romains de Syrie, construits en pierres de vingt pieds de long, le sont des nomades qui dressent parmi ces blocs gigantesques un abri d'un jour pour eux et leurs troupeaux.

ERNEST RENAN.

GAVARNI

SA VIE ET SES ŒUVRES

I. *Gavarni*, par MM. Edmond et Jules de Goncourt, Paris 1873. — II. *Catalogue des lithographies de Gavarni*, 1873. — III. *Manières de voir et façons de penser*, recueil des écrits de Gavarni publié par M. Charles Yriarte, 1869.

Il y a quelques années, en résumant ici même les principaux titres et les caractères distinctifs du talent de Gavarni, nous émettions le vœu que l'éminent critique dont la plume avait tracé déjà tant de fins portraits littéraires nous donnât un jour celui du peintre par excellence des mœurs contemporaines (1). Notre désir ne tarda pas à être satisfait. Du vivant même de Gavarni, M. Sainte-Beuve marquait avec sa délicatesse de touche et sa précision accoutumées les traits de ce nouveau modèle. Il rendait à souhait « cette physionomie d'un artiste qui, disait-il, en a tant exprimé dans sa vie et qui les comprend toutes; » mais, par un légitime sentiment de réserve, il s'en tenait pour déterminer la ressemblance à l'examen des phénomènes extérieurs, à l'étude de ce qui pouvait être reproduit sans incertitude ou commenté sans indiscrétion. C'était uniquement dans les œuvres de Gavarni que M. Sainte-Beuve cherchait et trouvait ses élémens d'appréciation. Tout ce qui concernait l'homme et sa vie privée, son entourage, ses habitudes intimes, tout cela devait rester et restait en effet hors de cause, ou si quelque échappée de lumière venait par momens révéler à demi certains secrets du foyer, la porte, seulement entre-bâillée pour ainsi dire, se refermait bien vite sur ces mystères domestiques.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre 1863, *la Lithographie dans ses rapports avec la peinture et les peintres de l'école française.*

Les choses maintenant nous sont montrées au grand jour. La mort de Gavarni, en le livrant tout entier à ses historiens, a mis fin aux scrupules et aux réticences. Ceux-là même qui, comme MM. de Goncourt, ont le plus respectueusement approché, le plus fidèlement aimé ce rare artiste, croient s'acquitter d'un devoir envers sa mémoire en ne taisant rien de ce qu'ils ont vu ou su, en nous transmettant jusqu'au dernier tous les renseignemens biographiques qu'ils ont recueillis, tous les souvenirs, recommandables ou non, qui se rattachent au passage sur cette terre de l'homme dont ils consolaient naguère la vieillesse, et que l'un d'eux, M. Jules de Goncourt, devait suivre de près dans le tombeau.

Pourtant, tout incontestables qu'ils sont, les mérites des œuvres laissées par Gavarni rachètent-ils si bien les faiblesses de sa vie que celles-ci puissent impunément être racontées une à une, énumérées avec une sorte de sollicitude, on dirait presque avec un soin pieux? Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne reprochons point aux auteurs de cette biographie la volonté qu'ils ont eue de la faire complète, quelque pénible déconvenue d'ailleurs qu'en puissent causer les détails à ceux qui, comme nous, auraient le plus souhaité que le caractère chez Gavarni eût été à la hauteur du talent. Puisqu'il s'agissait ici d'un personnage dont le nom et les ouvrages appartiennent au public, il est clair que le public avait le droit d'exiger qu'on l'instruisît jusqu'au bout, et que les deux écrivains de leur côté avaient avant tout le devoir d'être véridiques. Nous regrettons seulement qu'en accomplissant si consciencieusement leur tâche de rapporteurs ils n'aient pas cru nécessaire de s'imposer plus souvent quelque chose de la fonction du juge, et qu'ils aient couru le risque par là de paraître trop systématiquement sacrifier au strict exposé des faits la moralité que ces faits impliquent. Voilà pourquoi, après ce travail définitif à certains égards, il semble permis, utile même, de revenir sur ce qu'il contient et de distinguer dans la vie de Gavarni entre les actes qui l'ont honorée et ceux qui en ont embarrassé le cours au point quelquefois d'en compromettre la dignité.

Le moment où nous sommes n'est-il pas du reste particulièrement favorable à ce double examen? Tandis que MM. de Goncourt poursuivaient et menaient à fin l'étude qu'ils avaient entreprise, un autre ami de Gavarni s'appliquait, avec l'aide d'un des plus fervens admirateurs du maître, à recueillir jusqu'aux moindres documens sur ses travaux successifs. L'ouvrage qui vient d'être publié n'est pas seulement un catalogue dressé avec une scrupuleuse exactitude de toutes les lithographies, — et il en existe près de trois mille, — dues à un infatigable crayon; on y trouve des indications précieuses sur la destination primitive de ces pièces, sur celle que leur attri-

buèrent plus tard des retouches ou des changemens dans les titres, en un mot sur les diverses phases de leur fortune pittoresque ou commerciale. Enfin, avant que le livre de MM. de Goncourt et le catalogue dont nous parlons fussent venus compléter la série des renseignemens authentiques, un petit volume avait paru déjà dans lequel M. Yriarte, à la suite d'une intéressante notice biographique, avait réuni un certain nombre d'essais littéraires trouvés dans les papiers de Gavarni. Pour juger ce qu'a été celui-ci et ce qu'il a fait, on a donc aujourd'hui tous les témoignages nécessaires; nous voudrions, en les étudiant impartialement, arriver à en dégager le vrai sens et justifier par quelques exemples soit les reproches, soit les éloges qu'on peut adresser à cette vie et à ce talent.

I.

Il semble que pour tous les détails de son existence, comme pour toutes les inclinations de son esprit ou de son cœur, Gavarni ait principalement compté sur l'autorité future de ses propres révélations, et qu'il ait toujours entendu remplir vis-à-vis de lui-même sinon le rôle d'un surveillant sévère, au moins celui d'un observateur attentif. Aucun artiste peut-être ne s'est plus curieusement regardé vivre, aucun n'a autant écrit sur ses aventures personnelles, sur ses travaux, sur ses secrètes émotions, et il faut ajouter jamais homme non plus n'a moins cherché, la plume à la main, à se surfaire, à se tromper lui-même ou à tromper les autres. « On ne s'écrit pas, disait Gavarni en général des auteurs d'autobiographies ou de mémoires, on ne s'écrit pas, on s'imprime. » Il faut reconnaître qu'il n'a pas, quant à lui, écouté ces conseils de l'amour-propre et que, s'il ne songeait guère en écrivant à s'accuser où à se repentir de ses défaillances, il ne songeait pas davantage à en rien dissimuler.

Depuis les premières années de sa jeunesse, ou plutôt depuis son enfance, Gavarni avait pris l'habitude de noter chaque soir ce qu'il avait vu, fait ou pensé dans la journée, et, sauf vers la fin, il resta obstinément fidèle à cette coutume. Contraste singulier, au milieu des agitations les plus tumultueuses de sa vie de plaisir comme au milieu des inquiétudes ou des tracas qu'amenait si souvent pour lui le mauvais état de ses affaires, il enregistrait avec le sang-froid et la ponctualité d'un teneur de livres les idées que lui suggérait l'heure présente ou celle qui allait sonner. Même au retour d'un bal de carnaval, même à la veille d'un emprisonnement pour dettes, il ne manquait pas de se recueillir quelques instans, non point à la manière des chrétiens, pour interroger rigoureusement sa conscience, mais pour contempler, pour analyser en dilettante ses récens souvenirs ou ses préoccupations actuelles. Que l'on parcoure

les citations empruntées par MM. de Goncourt aux notes autographes qu'ils ont eues entre les mains, on verra que tout était pour Gavarni prétexte à mémento et à écriture. Liaisons éphémères se succédant au hasard de la fantaisie et des rencontres, — brouilles faciles suivies bientôt d'autres ruptures aussi lestement accomplies, — réunions un peu moins que sans façon composées, suivant l'expression de l'artiste, « d'intelligences barbues, de plâtres habillés de satin, » et laissant après elles là où elles ont eu lieu « une odeur de punch, de cigare, de patchouli et de paradoxe à asphyxier les bourgeois, » — enfin visites aux créanciers, aux usuriers, aux hommes d'affaires pour prévenir ou pour retarder celles qu'il lui faudra subir des huissiers et des gardes du commerce, — qu'il s'agisse d'argent, d'étude ou d'amour, Gavarni mentionne tout, consigne tout sur le papier, tantôt en quelques mots précis et secs comme le style d'un inventaire, tantôt en phrases moitié railleuses, moitié prétentieusement philosophiques.

Étrange journal, curieux, si l'on veut, par la franchise des aveux qu'il contient, mais au fond recueil aride et triste, où, pour toute doctrine morale, on ne trouve que l'expression d'un impitoyable égoïsme, où les colères de la pensée portent le plus souvent à faux, où l'ironie même est affligeante, parce que, au lieu de s'attaquer seulement aux erreurs ou aux vanités de l'esprit, elle tend à contredire, à supprimer presque les croyances les plus nécessaires, les sentimens les plus sacrés du cœur ! Un jour, il est vrai, aux approches de la vieillesse, Gavarni démentira, avec toute l'énergie de la tendresse paternelle, l'insensibilité dont il avait fait montre dans des affections d'un autre ordre. La perte soudaine de l'un de ses enfans aura cruellement raison de son prétendu stoïcisme, comme quelques années auparavant, la mort de sa mère lui avait arraché ce cri de l'âme : « l'imagination ne saurait deviner ce qu'on éprouve à n'être plus un fils; » mais, tant que sa jeunesse dure, il semble qu'il ne sente et n'apprécie les choses qu'en proportion des amusemens qu'elles lui procurent ou des libertés qu'elles lui laissent. Les devoirs de l'amitié ne vont guère à ses yeux au-delà des pratiques complaisantes de la camaraderie; l'amour, qu'il nie, qu'il se vante de n'avoir jamais connu, parce qu'il le cherche comme les matérialistes cherchet l'âme, en dehors de son vrai domaine et dans le seul témoignage des sens, l'amour n'est pour lui que l'étiquette mensongère de ce qu'il faut appeler par son nom et reconnaître pour unique loi, — le plaisir. L'art enfin, dont il sait, quand il veut, faire un si délicat emploi, dégénère parfois sous sa main en je ne sais quelle industrie de bas lieu, et certaines œuvres destinées à être vendues sous le manteau, certaines lithographies ou aquarelles froidement licen-

cieuses, montrent jusqu'où peut descendre un talent qui, à défaut d'autre frein, aurait dû avoir au moins le respect de lui-même.

Faut-il donc aujourd'hui, par un sentiment de déférence mal entendu, s'accommoder de ces souvenirs au point de les confondre presque avec les titres qui recommandent la mémoire de Gavarni? En sommes-nous arrivés à cet excès de tolérance que nous ne sachions plus qu'accepter indifféremment, comme de simples documens historiques, le bien et le mal, les mérites et les torts, les preuves faites par un esprit d'élite et les témoignages tout autres que fournit un caractère faiblement trempé? Suffit-il en un mot qu'un artiste ait montré un grand talent pour que l'on passe condamnation sur tout le reste, et que l'on trouve nécessairement une excuse à ses fautes dans ce qui semble au contraire les aggraver? Certes cela ne suffit pas, certes cette indulgence serait mauvaise. On peut, on doit, sans pousser les exigences jusqu'au rigorisme, demander à un moraliste, — qu'il soit peintre ou écrivain, — de ne pas contredire par sa propre conduite les enseignemens qu'il nous donne. En quoi serait-on mieux venu à absoudre de ses égaremens personnels l'accusateur indigné des amours vénales et des corruptions contemporaines, l'observateur clairvoyant dont le crayon a si éloquemment dénoncé nos sottises et nos vices, qu'on ne le serait à oublier les habitudes si peu exemplaires du poète satirique Regnier, ou, toute proportion gardée, à pardonner à l'auteur d'*Émile* ce qu'il faisait dans la pratique de ses théories et de ses leçons?

Gavarni ou, suivant les termes mêmes de son acte de naissance, Guillaume-Sulpice Chevalier, — la signature que portent les œuvres de l'artiste n'étant en réalité qu'un pseudonyme emprunté, à une lettre près, au nom d'une vallée des Pyrénées (1), — naquit à Paris le 13 janvier 1804. Issu d'une famille de tonneliers et de vignerons de la Bourgogne, fils d'un homme qui, après avoir fait partie à Paris du comité révolutionnaire de sa section, s'était réfugié au temps du directoire dans la vie obscure et monotone d'un petit bourgeois du Marais, enfin mis en apprentissage à l'âge de treize ans chez un fabricant d'instrumens de précision, celui qui devait figurer un jour parmi les artistes les plus remarquables de son temps ne trouvait assurément ni dans les traditions de sa race ni dans le milieu où il grandissait de quoi stimuler beaucoup sa vocation. A peine un frère de sa mère, autrefois peintre, acteur, puis, suivant une

(1) A l'époque où le jeune dessinateur en était encore à ses premiers essais de publicité, il n'hésitait pas à inscrire au bas d'une aquarelle ou d'une lithographie son nom patronymique, sauf à le faire précéder, je ne sais pourquoi, d'un autre prénom que le sien, celui d'*Hippolyte*. Ce ne fut qu'un peu plus tard, en 1829, que, mettant à profit l'avis d'un marchand qui l'assurait de l'influence d'un nom sur la vente, il choisit le pseudonyme un peu singulier sous lequel il est devenu célèbre, et qu'il prenait alors en souvenir de son récent séjour à Gavarnie.

mode assez singulière de l'époque, mystificateur de profession, à peine cet oncle, nommé Thiemet, put-il avoir une certaine influence sur les goûts de l'enfant et sur le développement de ses facultés dans le sens de l'observation pittoresque ou morale. Il ne paraît pas d'ailleurs que Gavarni ait montré de bonne heure et bien clairement les dispositions spéciales de son intelligence; il ne paraît pas qu'il ait tout d'abord reconnu lui-même ses véritables aptitudes. Contrairement à la plupart des artistes dont le nom est promis à l'avenir, on le voit consumer les premières années de sa jeunesse dans des incertitudes sur la voie où il doit s'engager, dans des essais de nature toute différente, depuis l'étude de la mécanique au Conservatoire des arts et métiers, à Paris, jusqu'à un travail de gravure à Bordeaux pour la publication de planches représentant le pont de la ville, depuis ses occupations d'employé du cadastre à Tarbes et dans les Pyrénées jusqu'aux efforts qu'il tente pour faire en vers et en prose acte de littérateur.

Sans doute au milieu de ces entreprises diverses Gavarni trouve le temps de dessiner quelques-uns des personnages qu'il rencontre ou des sites que lui offre le pays où il vit. Il songe même par momens à se donner tout entier à l'art, et il lui arrivera d'écrire un jour, après une excursion aux environs de Tarbes : « Je ne suis plus ce jeune homme capricieux, amateur de tant de branches différentes, j'ai un but déterminé et immuable. C'en est fait, je serai peintre; » mais, quoi qu'il en dise, son parti n'est pas irrévocablement pris encore, et il faut bien ajouter que la très médiocre habileté de son crayon à cette époque, le caractère équivoque des intentions et des formes que sa main cherchait à exprimer, ne devaient pas plus le rassurer sur ses succès futurs qu'inspirer à autrui une grande confiance dans les ressources dont il lui appartiendrait de disposer. Ce n'est qu'après son retour à Paris, c'est-à-dire lorsqu'il a dépassé déjà l'âge de vingt-cinq ans, que Gavarni commence à se rendre un compte plus exact de ce qu'il peut comme de ce qu'il veut, et que, renonçant aux chétives contrefaçons des dessins de genre ou de paysage fabriqués par les fournisseurs ordinaires d'albums, il entre enfin dans l'étude sincère de la réalité. Encore ses premières tentatives ne laissent-elles pas de se ressentir beaucoup des habitudes conventionnelles dont il croyait avoir secoué le joug. Gavarni a beau prendre par écrit vis-à-vis de lui-même les engagemens les plus précis, il a beau reconnaître que dans l'ordre des travaux auxquels il se livre la bonne foi est une qualité aussi nécessaire que nouvelle, et que, pour répéter ses propres paroles, « il reste à être vrai, » — la vérité telle qu'il la rend a quelque chose de bien exigu encore quant aux formes, de médiocrement neuf, d'assez banal même quant au fond. Peu à peu cependant l'originalité du penseur et de

l'artiste se dégage, la pratique devient à la fois plus exacte et plus libre, le crayon, manié d'abord avec une sorte de timidité recherchée, arrive à concilier la finesse avec la franchise, et les nombreuses lithographies isolées ou réunies en suites que Gavarni publie à partir de 1832 attestent aussi bien chez lui les perfectionnemens de la manière que les progrès du goût et la force croissante de l'imagination.

Tandis que cette heureuse transformation s'opérait dans le talent du dessinateur, qu'advenait-il de l'homme lui-même et de ce qu'il appelait sa « philosophie » en face des difficultés ou des séductions de chaque jour? Rien de plus contraire aux illusions accoutumées de la jeunesse que les doctrines en vertu desquelles il avait entendu de bonne heure se conduire ou plutôt se laisser vivre. Même avant son retour à Paris, même à l'âge où il sortait à peine de l'adolescence, Gavarni affectait d'être désenchanté de tout, de ne croire ni à la vertu, ni à la passion sincère, ni au reste, et de ne juger la considération désirable que « parce qu'elle apporte de l'or. » Les fragmens de sa correspondance et ses notes à l'époque où il habitait Tarbes contiennent à cet égard de fâcheuses révélations. A-t-il à se consoler de son insuccès dans une entreprise galante pour laquelle il avait rêvé un dénoûment tout différent, il s'en tient à cette simple réflexion : « Je n'aurais pas plus aimé cette femme que je n'ai aimé les autres... J'aurais inscrit en bâillant son nom sur mon journal à la suite de bien d'autres noms, et je l'aurais quittée pour préparer une nouvelle intrigue. » S'agit-il de conseiller un ami au début de sa carrière, « il faut, écrit-il, — et il a vingt ans! — il faut apprendre à manier un jour ceux qui sont restés dans le limon de la société... Je vous dis d'avoir de l'hypocrisie, c'est indispensable... Cette contrainte d'ailleurs ne doit rien coûter à un philosophe, il doit prêter complaisamment l'oreille aux caquets des hommes,... et, comme son intérêt n'est pas de les faire se fâcher, puisqu'il a besoin d'eux, il doit flatter leurs erreurs, et avoir pour leurs hochets cette comique vénération qu'on a pour ceux d'un enfant. »

En transcrivant ces paroles et bien d'autres qu'on dirait empruntées aux *Liaisons dangereuses* ou aux pires écrits du même temps, MM. de Goncourt cherchent à en excuser, à en expliquer tout au moins l'amertume par le tourment qu'éprouvent les talens supérieurs à l'époque où ils sont encore méconnus. Il est vrai, pour se venger du monde qui les ignore, des esprits de haute race peuvent quelquefois commencer par s'insurger contre lui, et tâcher en attendant mieux de lui faire payer les déceptions prématurées, les irritations présentes de leur orgueil. C'est ainsi qu'avec l'emportement de ses dix-huit ans et dans un accès de révolte naïve contre l'indifférence de la société à son égard, Schiller écrira le drame des

Brigands, sauf à en désavouer ensuite les prétentions et les violences par la générosité progressive, par le caractère de plus en plus bienfaisant de ses idées et de sa vie. Le malheur est, pour Gavarni, que l'excessive indiscipline ait duré chez lui bien au-delà de la période des débuts, et que les perfectionnemens de son talent n'aient pas amené une réforme dans ses principes et dans ses mœurs.

D'ailleurs cet esprit de rébellion fougueuse est-il bien celui qui anime Gavarni à quelque moment de sa vie que ce soit? N'est-ce pas au contraire avec un étrange sang-froid, au moins en apparence, qu'il substitue théoriquement l'intérêt personnel à la religion du devoir, et dans la pratique la recherche curieuse des aventures, la poursuite au jour le jour du plaisir aux tendresses ou aux attachemens du cœur? Nous ne voulons pas insister. Il nous suffira de dire que, quels qu'en aient pu être les secrets mobiles, la vie menée par Gavarni, après comme avant ses premiers succès d'artiste, touche malheureusement de bien près au libertinage vulgaire. Pour en suivre sans regret les détails dans tous les lieux et dans toutes les compagnies où elle se dépense, il faudrait tenir en moins d'estime que nous ne faisons les travaux qui l'ont d'autre part occupée.

Un mot toutefois sur certains faits qui, en compliquant encore cette existence si peu simple déjà, devaient achever de l'embarrasser dans le présent et même en compromettre jusqu'à la fin l'indépendance matérielle. Après quelques années passées aux gages des journaux qui publiaient presque chaque jour une lithographie de sa main, Gavarni avait pensé que, pour tirer de son talent un parti à la fois plus immédiat et plus fructueux, le mieux serait de se faire directeur de journal lui-même. Avec une faible somme empruntée un peu partout et un grand fonds de confiance dans le succès prochain de l'entreprise, il était donc parvenu, suivant la spirituelle expression de ses biographes, « à mettre dans leurs meubles ses lithographies et sa copie, » car la certitude d'imprimer aussi souvent, aussi librement qu'il le voudrait les productions de sa plume ne l'avait pas moins séduit que l'avantage de publier pour son propre compte les œuvres de son crayon (1). Par malheur, l'événement ne tarda guère à déconcerter ces espérances. L'argent promis par les premiers prêteurs ne vint pas plus que le succès sur lequel on avait compté, et au bout de sept mois de luttes contre la mauvaise for-

(1) La plupart des écrits que contient le volume publié par M. Yriarte avaient paru pour la première fois dans ce recueil périodique que dirigeait Gavarni, notamment *Madame Acker, les Jarretières de la mariée* et un fragment intitulé *l'Homme seul*, — la meilleure à notre avis, la plus originale au moins des productions littéraires de l'artiste. Quant à ce roman d'amour ou plutôt de métaphysique sentimentale que M. Sainte-Beuve a peut-être trop complaisamment analysé, et dont il a d'ailleurs très justement dit que l'héroïne « avait avec des restes d'Elvire des commencemens de Lélia, » — nous ne regrettons guère que l'auteur l'ait laissé inachevé. Il y a là des

tune, après une série de tentatives de plus en plus hasardeuses, d'emprunts de plus en plus onéreux, il fallut bien quitter la partie. Le *Journal des gens du monde* cessa de paraître avant la fin de l'année 1834, et celui qui l'avait fondé dans l'espoir de se soustraire à la domination des éditeurs tomba, pour n'en être jamais complétement affranchi, sous la tyrannie des créanciers, des usuriers, et sous le joug de la procédure commerciale. Triste condition, dont il avait pourtant à peu près fini par s'accommoder et que venaient égayer parfois les hommages imprévus rendus à l'artiste par ceux-là mêmes qui songeaient le moins à épargner en lui le débiteur : témoin ce jour où, profitant de ses relations avec un dessinateur aussi expérimenté, le recors chargé de conduire Gavarni à Clichy lui soumet, chemin faisant, une tête de *Niobé* copiée à l'estompe par son fils et dont il s'était préalablement muni pour se renseigner sur les dispositions de l'enfant; témoin encore le langage de cet huissier qui, après avoir déposé chez Gavarni l'affiche annonçant la vente par autorité de justice de tout ce que celui-ci possède, se félicite, « en sa qualité d'amateur, » de la bonne fortune qui lui échoit et de l'honneur que sa mission lui procure. Néanmoins ces interminables affaires d'argent et les difficultés quotidiennes qu'elles entraînent, ces mesures judiciaires aux conséquences desquelles Gavarni cherche tantôt à se dérober par la fuite, tantôt à opposer une contenance indifférente ou résignée, — si résignée même qu'il lui arrive une fois de prolonger volontairement son séjour dans la prison pour dettes au-delà du temps qu'il était condamné à y passer, — tout cela, sans compter les reconnaissances du mont-de-piété vendues à vil prix et les billets dont les usuriers ne veulent plus, tout cela laisse en somme une impression pénible et se concilie mal avec la satire tracée par le même homme des désordres qui aboutissent à la ruine du crédit ou à la perte de la liberté.

Sans doute on ne saurait reprocher bien sévèrement à Gavarni la fâcheuse issue de l'entreprise qu'il avait tentée. En s'y aventurant, au risque d'avoir à reconnaître bientôt l'insuffisance de ses ressources financières, en prétendant fonder un recueil périodique avec une caisse à peu près vide et sur la foi de quelques vagues promesses, il ne s'était en réalité rendu coupable que d'imprudence. D'ailleurs l'aversion très formelle qu'il témoigne dans plusieurs

prétentions fatigantes au bel esprit, une phraséologie de rhéteur jouant l'amoureux et le philosophe, et par-dessus tout l'image de deux caractères, de deux personnages aussi peu intéressans l'un que l'autre dans leur duel à coups de pensées quintessenciées et de subtilités galantes. En général, et bien contrairement à ses œuvres dessinées, les écrits de Gavarni manquent de naturel, de netteté, de franchise. « C'est, disent avec raison MM. de Goncourt, de la petite littérature pointue,... ne donnant rien de la précision concise et de la formule concrète du style » propre à celui qui a inscrit tant de légendes devenues proverbiales au bas de ses lithographies.

lettres écrites à cette époque pour tout ce qui de près ou de loin ressemblerait à un « tripotage » ne peut laisser aucun doute sur la loyauté de ses intentions. Il est permis seulement de regretter que, l'échec une fois survenu, celui qui le subissait n'ait pas plus résolûment travaillé à en abréger les suites, et que la gêne où une fausse spéculation l'avait mis se soit compliquée par sa faute d'autres embarras beaucoup moins dignes d'intérêt à tous égards. Lorsqu'on voit Gavarni, harcelé par ses créanciers, se préoccuper moins peut-être des moyens de les satisfaire que des expédiens à l'aide desquels il se procurera un travestissement pour un bal ou de quoi payer son écot dans quelque souper, lorsqu'on lit sur son journal ces mots inspirés par la détresse où il se trouve un jour de fête et par la contrariété presque enfantine qu'il en ressent : « misère en gants jaunes, noble misère d'artiste, vous voici encore au 1er janvier, » — il devient véritablement difficile de compatir à ces inquiétudes et de s'associer à ces doléances. Non, quoi qu'en dise Gavarni, cette « misère » n'est pas « noble, » elle n'a même rien d'apitoyant parce que, au lieu de nous rappeler l'énergie d'un caractère en lutte fière avec l'adversité, elle n'exprime que les fatigues sans combat et les privations impatiemment subies d'un esprit avide de jouissances; non, la dignité d'un artiste n'a que faire dans ces questions d'étiquette et de costume. Elle ne dépend pas à ce point des dehors, et nous la jugeons au contraire bien autrement compromise par ces élégances mensongères, par ces gants jaunes achetés à crédit, que par la franche et véridique indigence d'un Bernard Palissy enveloppant de grossiers « morceaux de drapeau » ses laborieuses mains que « la dureté de la besogne » avait meurtries.

C'est ce mélange de vanité mondaine et de capitulation avec les devoirs sérieux que le monde impose, avec les conditions régulières de la vie, c'est ce côté bohème du tempérament moral de Gavarni qui ôte à la pauvreté de l'artiste, comme à la fastueuse indigence qu'étalent quelques-uns de ses contemporains et aux plaintes qu'elle leur suggère, la sympathie et le respect. Rien de moins attendrissant que les démêlés de Balzac avec les gens d'affaires ou les marchands, lorsqu'au luxe dont il a réussi à s'entourer un instant succèdent pour lui le dénûment dans le présent et l'obligation d'engager l'avenir; rien de plus puéril au fond que ses récriminations contre la société française tout entière, contre l'ingrate nation qui lui refuse les millions dont il aurait besoin pour soutenir son rang de « maréchal de lettres. » Sans avoir précisément passé par les mêmes alternatives et surtout sans avoir aussi impérieusement articulé ses prétendus griefs, Gavarni n'est guère moins responsable de la gêne habituelle et des ennuis qui ont pesé sur son existence. Aussi, lorsque, déjà vieillis l'un et l'autre, le dessinateur et le romancier se

rencontrent un jour dans la gare d'un chemin de fer, les paroles qu'ils échangent sur leur position respective ne laisseront-elles qu'un souvenir peu conforme au sentiment qui les aura dictées. « Eh bien, dit Balzac à Gavarni, nous voilà tous les deux! Vous, vous êtes criblé de dettes, moi je suis obligé de prendre les troisièmes ! » — A qui la faute après tout? Il n'y avait là ni un de ces grands coups d'injustice dont le sort frappe quelquefois les plus méritans, ni même un contraste bien imprévu entre l'éclat de la renommée et l'incertitude ou l'humilité de la situation matérielle; il y avait tout uniment la conséquence très naturelle de sacrifices faits à des vanités de plus d'une sorte, et l'on ne saurait prendre fort au sérieux ces prétentions au martyre, alors que tout se résume dans la juste expiation d'écarts volontaires et de l'abandon systématique du droit chemin.

Le moment vint pourtant où, soit satiété, soit effet d'une influence plus haute, Gavarni s'éloigna pour n'y plus rentrer que par la pensée du milieu énervant et troublé où il vivait depuis sa jeunesse. Même avant de se rendre en 1847 à Londres, qu'il devait habiter pendant quatre ans, sans y chercher, — ses lettres en font foi, — les distractions dont il avait eu si longtemps le goût et l'habitude, il s'était créé sur la route de Versailles, au lieu dit le Point-du-Jour, une retraite où les anciens compagnons de plaisir ne pénétraient plus guère, où les bruits du monde des bals publics et des théâtres n'arrivaient qu'à l'état d'inoffensifs échos. Une fois revenu de son voyage en Angleterre, Gavarni se réinstalla dans cette demeure avec la volonté de s'y renfermer plus étroitement que jamais. Là, le plus souvent seul avec lui-même, — le mariage contracté par lui en 1844 n'ayant pas plus, à ce qu'il semble, enchaîné son indépendance que le même lien n'avait autrefois gêné celle de La Fontaine, — livré à un travail si assidu que pendant une année entière il peut, sans compter le reste, donner régulièrement chaque jour au journal *Paris* une lithographie de sa main (1), il ne se délassait de son rude labeur qu'en bouleversant incessamment, sous prétexte de les embellir, les plates-bandes et les massifs du vaste jardin qui s'étendait devant sa maison. Malheureusement, quoique plus innocente que les autres, cette nouvelle passion ne devait pas avoir une influence moins désastreuse sur les affaires du pauvre artiste. La manie des plantes et des arbustes rares, des fabriques coûteuses et des accidens artificiels du sol, le besoin d'abattre, de planter ou d'édifier un peu partout, ces fantaisies enfin ou ces entraînemens qu'il avait si finement raillés dans la jolie suite intitulée *Faits et*

(1) Il est arrivé à Gavarni d'exécuter pour ce journal jusqu'à vingt-sept lithographies en une semaine, et, à une autre époque, d'en publier quatre-vingt-seize dans divers recueils du 1er janvier au commencement d'avril.

gestes du propriétaire, il en devenait à son tour la victime et retombait ainsi dans des embarras d'argent d'autant plus périlleux qu'il comptait en partie pour en sortir sur des ressources étrangères à la fécondité de son crayon.

Je m'explique : l'artiste chez Gavarni était doublé d'un mathématicien. De tout temps, ce peintre de mœurs si attentif à l'observation des vices ou des ridicules humains avait étudié avec le même zèle les problèmes les plus ardus de la science et couvert de figures géométriques ou de chiffres presque autant de feuilles de papier qu'il employait de pierres ou de pages d'album pour la traduction de ses idées pittoresques. Pendant bien des années toutefois, il ne s'était agi là pour lui que de la satisfaction d'un goût particulier, d'un instinct qui le poussait à se rendre compte de ce qu'il appelait « la musique des lignes et des nombres. » Ses calculs mathématiques, si sérieux qu'ils fussent, n'intéressaient rien de plus que la curiosité de l'amateur : peu à peu l'amour-propre d'auteur s'en mêla. A tort ou à raison, Gavarni crut avoir découvert certaines lois, inventé certains procédés scientifiques, qu'il lui arriva plusieurs fois de soumettre à l'examen de l'Académie des sciences (1), et de la publication desquels il espérait, le cas échéant, tirer profit. « Quand j'aurai fait, disait-il, quelques lithographies de plus ou de moins, il n'en résultera pas grand'chose, tandis que, s'il y avait le théorème Gavarni !.. » Et un autre jour : « J'ai imaginé une petite mécanique pour trouver des intégrales que je porte toujours sur moi,... et c'est quelque chose qu'un homme qui a une jolie collection d'intégrales. On ne sait pas, elle peut se vendre très cher; » il est vrai qu'il ajoutait « après la mort » de celui qui l'aura formée. Gavarni est mort depuis plus de six ans, et les résultats de ses recherches n'ont rien acquis encore du succès auquel il les supposait destinés; mais si, comme M. Yriarte l'annonce dans la notice qu'il a placée en tête des essais littéraires de l'artiste, le fils de celui-ci compte livrer prochainement au public cette série de travaux scientifiques, c'est aux juges compétens qu'il appartiendra de décider dans quelle mesure elle peut être utile et jusqu'à quel point elle achève de recommander un nom si digne de survivre d'ailleurs. Quant à nous, est-il

(1) Voici les titres de quelques-uns des mémoires sur des questions scientifiques que Gavarni avait composés et qu'il se proposait de publier sous l'étiquette collective de *Cahiers de recherches : Propriétés du segment ou trigonométrie mixtiligne, — de la Transmission des quantités de mouvement entre les masses supposées absolument dures ou rigides,—Théorie du travail des forces tournant sur leur point d'application*, etc. En outre Gavarni s'était fort occupé de recherches ayant pour objet tantôt la fabrication d'un appareil qui permettrait de mesurer les battemens du cœur ou celle d'un canon qu'il serait impossible d'enclouer, tantôt une notation moins compliquée de la musique, tantôt enfin la découverte d'une force motrice pouvant, comme le gaz, se débiter à volonté et par quantités proportionnées aux besoins de chacun.

besoin de le dire? nous devons mentionner sans commentaires les efforts tentés par Gavarni pour se faire une place parmi les savans, et ne rappeler ses préoccupations de ce côté, ses ambitions exagérées peut-être, qu'à titre de particularité biographique et de simple renseignement.

Cette passion pour les mathématiques, qui, en s'emparant de plus en plus de Gavarni, finit par le dégoûter à peu près de l'art et des travaux qu'il inspire, ces études poursuivies dans les dernières années avec une sorte de contention fébrile et de sombre emportement, témoignaient d'ailleurs des souffrances auxquelles le cœur de celui qui s'y livrait était en proie. Elles révèlent par leur excès même la violence d'une inconsolable douleur qui essayait ainsi de s'étourdir et de se tromper. En 1857, une mort imprévue, presque subite, avait enlevé à Gavarni l'aîné de ses deux fils. Pour comprendre le désespoir où le jeta cette perte d'autant plus cruelle qu'elle avait été moins pressentie, il faut lire dans le livre de MM. de Goncourt le récit des raffinemens de tendresse, des faiblesses même du père pour cet enfant bien-aimé, et la ruse touchante à laquelle il avait eu recours pour le faire participer à l'éducation publique sans néanmoins l'éloigner de ses yeux.

Il arrive parfois que ceux-là mêmes qui, jeunes, se sont le mieux dispensés de toute affection sérieuse, que ceux dont la vie a été en général le plus étrangère à l'esprit d'abnégation et de sacrifice se trouvent, aux approches de la vieillesse, dominés par le besoin de se dévouer, de se donner tout entiers à un être de prédilection, comme s'ils voulaient, en concentrant sur lui leurs ardentes sollicitudes, acquitter d'un seul coup les anciennes dettes de leur cœur et se venger de leur indifférence passée par l'exagération avec laquelle ils s'abandonnent à leur passion présente. Après avoir assez légèrement porté son double titre de mari et de père, Carle Vernet s'était, à partir d'une certaine époque, si bien fait l'esclave de sa tendresse pour son fils Horace, que, celui-ci ayant un beau jour brusquement contracté un engagement militaire qui du reste n'eut pas de longues suites, le peintre de la *Bataille de Marengo* n'imagina rien de mieux que de courir s'engager lui-même, pour échapper à la douleur d'une séparation. Gavarni n'avait pas eu l'occasion de prendre un aussi violent parti; mais, lorsqu'il s'était agi de concilier avec l'éducation classique qu'il fallait donner à son fils les exigences jalouses de son amour paternel, il avait trouvé la solution du problème dans l'installation sous son propre toit des maîtres et des camarades futurs de l'enfant. Au lieu de mettre son fils en pension, c'était la pension qu'il avait mise chez lui, dans cette maison du Point-du-Jour dont il s'était seulement réservé une petite partie, et où il vivait lui-même de la vie quotidienne des écoliers,

mangeant avec eux au réfectoire, s'associant à leurs jeux aux heures des récréations, et ne se remettant au travail que lorsque la cloche qui sonnait la rentrée en classe le forçait de se résigner à un isolement momentané.

On juge de ce que fut pour lui la disparition sans retour de cet enfant si ardemment chéri. Elle ne laissa pas seulement un vide immense dans l'existence de Gavarni, elle acheva d'abattre son courage déjà profondément ébranlé, et de lui inspirer, en tant qu'artiste, un tel détachement de toutes choses que depuis ce moment le besoin de produire, d'user encore d'un talent plus sûr et mieux approvisionné que jamais, s'éteignit presque complétement en lui. Gavarni en vint bientôt à se désintéresser aussi sincèrement de lui-même que s'il n'eût rien fait autrefois ou qu'il n'eût désormais rien pu faire pour l'honneur de son nom. « Je n'ai plus guère d'orgueil, disait-il, et je n'ai plus du tout de vanité. » Quant au peu de relations qu'il avait conservées encore avec le monde, il les rompit jusqu'à la dernière pour s'enivrer en quelque sorte de science, de solitude et de douleur. Sauf le fils qui lui restait et les frères de Goncourt dont l'affection compatissante et dévouée s'ingéniait pour lui venir en aide, sauf deux ou trois autres fidèles que ne pouvaient rebuter ni les farouches tristesses de celui qu'ils essayaient de consoler, ni quelquefois son parti-pris de demeurer invisible même pour eux, Gavarni écarta inexorablement les compagnons de sa vie, quels qu'ils fussent. Cette vie sans témoins, absorbée dans une étude désespérée comme l'âme qui s'y réfugiait, cette vieillesse irritée plutôt que secourue par les spéculations mathématiques, se traîna ainsi sous le poids de la souffrance morale qui l'accablait et que devaient encore aggraver les atteintes d'une cruelle maladie physique.

Pour comble d'infortune, la maison où Gavarni avait vu grandir et mourir son fils, le jardin qui, en lui parlant à chaque pas de cette chère mémoire, lui rappelait aussi ses propres joies de propriétaire et d'horticulteur, tout fut condamné à disparaître pour faire place à une voie ferrée; tout disparut, malgré les résistances opiniâtres de celui qu'on dépossédait ainsi, malgré les supplications parfois aussi ingénues que vives qu'il adressait à l'administration municipale, au jury d'expropriation, à l'empereur lui-même, afin d'obtenir qu'on ne commît pas à son égard ce qu'il appelait « une criante injustice. » Le tracé géométrique de la nouvelle voie qu'il s'agissait d'ouvrir ne fut pas, cela va sans dire, modifié; la ligne du chemin de fer de ceinture traversa de part en part la propriété de Gavarni, et celui-ci, réduit à quitter ces lieux, où il ne laissait plus derrière lui que des ruines, y laissa aussi les derniers restes de son courage et de sa volonté.

Errant pendant deux années d'asile en asile, poursuivi avec un redoublement de rigueur par ses créanciers que sa récente expropriation, si peu fructueuse qu'elle fût en réalité, avait remis, sur la foi des apparences, en campagne, de plus en plus infirme, de plus en plus las de la vie et de lui-même, Gavarni ne se reprenait par momens à s'occuper du lendemain que pour rêver je ne sais quelles acquisitions de maisons ou de terrains, je ne sais quelles vastes spéculations qui devaient rétablir tout d'un coup ses affaires et le débarrasser pour jamais du fardeau de ses dettes; mais bientôt l'indifférence lui revenait, une indifférence invincible, cataleptique en quelque sorte, comme celle d'un malade qui a perdu le souvenir des hommes et des choses et qui se sent lui-même oublié. — Hélas! il l'était si bien déjà, il avait, volontairement, il est vrai, si complétement disparu de la scène du monde que, lorsque la mort l'eût atteint le 24 novembre 1866 dans une maisonnette d'Auteuil, où il venait de se réfugier en attendant mieux, à peine quelques personnes se rencontrèrent-elles pour accompagner ses restes et pour rendre un dernier hommage à celui qui avait porté un des noms les plus populaires de notre temps.

Telle fut la fin, la triste fin d'un homme qui, après avoir voulu faire de sa vie une fête, de sa liberté un simple moyen d'échapper à la gêne du devoir, se trouva désarmé quand vint l'heure des luttes inévitables et ne sut opposer qu'une mélancolie misanthropique aux épreuves que Dieu lui envoyait. Serait-il vrai d'ailleurs qu'en refusant de reconnaître la main divine dans ces coups dont il était frappé il ait poussé en général l'erreur jusqu'à l'impiété absolue, jusqu'au mépris de toute doctrine spiritualiste? Quelques détails rapportés par ses biographes le donneraient à penser: pour notre part, nous répugnons profondément à l'admettre. Que dans un dîner où l'on discutait sur les prodiges des apparitions posthumes et des tables tournantes Gavarni, impatienté sans doute par l'excessive crédulité de ses interlocuteurs, ait déclaré que, quant à lui, « il ne croyait pas à l'âme pour deux sous, » qu'une autre fois il ait, par jactance de savant peut-être, appelé tout uniment la mort « la fin de l'effet chimique, » soit; mais est-on bien autorisé à tirer une conclusion rigoureuse de ces propos en l'air? Ne semble-t-il pas impossible qu'un observateur aussi pénétrant des plus mystérieux phénomènes de l'esprit et du cœur ait consenti à n'en pas rechercher les raisons au-delà du fait et de la matière, à ne voir dans tout cela que la fonction mécanique de forces et d'élémens irrémissiblement périssables? En cas de tentation de ce côté, le haut sens de l'artiste l'aurait empêché d'y succomber et de renier systématiquement l'idéal dont ses œuvres tendaient à défendre ou à venger les droits. Il serait donc superflu d'insister. Aussi bien

en avons-nous fini avec les souvenirs biographiques et les reproches qu'ils peuvent plus ou moins justifier. Ce qui reste à envisager maintenant, c'est non plus la personne, mais le talent même de Gavarni, et de ce côté heureusement nous n'aurons que bien peu de réserves à faire, bien peu de regrets à exprimer.

II.

A ne considérer dans les œuvres de Gavarni que les caractères de l'exécution, les développemens progressifs du goût et de l'habileté, on peut dire que, sans avoir eu précisément deux manières, l'artiste a laissé deux séries de travaux assez différentes quant aux procédés et au style pour marquer chacune une phase distincte, une évolution particulière de son talent. Pendant les dix premières années, c'est-à-dire de la fin de 1832 à 1843 à peu près, il semble que la préoccupation principale de Gavarni, au point de vue du faire, soit l'extrême délicatesse dans la précision, l'expression à la fois exacte et recherchée de formes souvent nettes elles-mêmes jusqu'à la sécheresse, fines jusqu'à la gracilité. Son crayon, sans ostentation pédantesque, mais non pas sans coquetterie, sa main agile, mais par momens d'une agilité un peu laborieuse, se reprennent aux contours déjà tracés comme pour en aiguiser encore l'élégance, et là même où le dessin a le plus de grâce ou de franchise apparente, quelque chose se fait jour qui trahit les secrètes inquiétudes d'un outil enclin tout ensemble à l'imitation littérale et aux interprétations subtiles. Nous ne parlons pas ici des lithographies que Gavarni fit paraître d'abord, de ces *Travestissemens* qui attirèrent pour la première fois l'attention sur lui, encore moins de ce recueil de *Diableries* dont un exemplaire, le seul probablement qui ait survécu, est conservé à la Bibliothèque nationale. De tels essais ne révèlent guère que la fantaisie de celui qui s'y livrait, et l'art proprement dit n'y est intéressé que d'assez loin. Nous parlons de ces nombreuses pièces sur divers sujets publiées dans *l'Artiste* ou dans *la Mode*, et même de ces suites de scènes plus généralement connues : *la Boîte aux lettres*, *les Étudians de Paris*, *Clichy*, *les Enfans terribles*, plusieurs autres encore, si vivement inventées d'ailleurs, si profondément spirituelles.

Quels que soient à cette époque les efforts du dessinateur pour trouver le secret d'une pratique facile, il n'arrive pas ou il n'arrive qu'incomplétement à l'aisance dans l'exécution, et la certitude avec laquelle chaque attitude est choisie, chaque physionomie imaginée, ne laisse pas d'être jusqu'à un certain point diminuée par ce que le travail a de maigre ou souvent d'artificiellement succinct. Aussi Gavarni nous paraît-il plus heureusement inspiré quand, au

lieu de chercher les formes d'expression sommaires, il prend son parti d'écouter l'instinct qui le pousse à l'analyse scrupuleuse, à l'imitation achevée des détails. Sans doute il réussira plus tard à définir en quelques traits les caractères accessoires en même temps que la signification essentielle d'une scène ou d'une figure; mais dans la période qui précède les dernières années du règne de Louis-Philippe il a besoin encore, pour bien faire ressortir sa pensée, de la formuler jusqu'au bout, d'en accentuer jusqu'aux moindres termes. S'il fallait, parmi les œuvres appartenant à cette époque, indiquer celles qui résument le mieux, à notre avis, les aptitudes de son talent, nous citerions de préférence au reste la suite de douze pièces intitulée *Études d'enfans :* collection charmante, moins généralement estimée peut-être que telle série participant ouvertement de la comédie de mœurs, mais, à ne tenir compte que de la valeur pittoresque, plus digne qu'aucune autre de figurer au premier rang.

Cependant, même avant 1847, par conséquent avant le séjour que Gavarni fit en Angleterre et qui devait l'amener à transformer presque complétement sa manière, un commencement de renouvellement se fait sentir dans les intentions exprimées et dans les moyens employés par l'artiste. Sa méthode, jusqu'alors plutôt patiente que sûre, son dessin un peu grêle, acquièrent une fermeté et une ampleur relatives. Pour ne rappeler que ces exemples, la suite intitulée *Physionomies des chanteurs*, des pièces isolées comme le propre portait du dessinateur et surtout la belle lithographie au bas de laquelle on lit ces mots : *les Chevaliers de la belle étoile* (1), montrent quels progrès en ce sens avaient déjà été accomplis. En outre, ces œuvres et plusieurs autres du même temps révèlent chez Gavarni une expérience ou tout au moins une préoccupation du coloris, de l'effet, que ses travaux antérieurs ne permettaient pas de pressentir, et qui, s'accusant de plus en plus à mesure que les années se succèdent, deviendra dans les *Masques et visages*, dans les diverses séries publiées après son retour de Londres, une qualité formelle, malgré quelque excès parfois de dextérité.

Ces variations sous le rapport technique que présente l'ensemble des ouvrages dus au crayon de Gavarni, on les retrouve au surplus, et peut-être plus sensibles encore, dans l'ordre des idées suggérées au moraliste par le spectacle des ridicules, des travers ou des vices humains. Sauf les lithographies, au nombre de cinq ou six cents, faites seulement pour amuser le regard par l'élégance d'un cos-

(1) Le récent catalogue des œuvres de Gavarni nous apprend que cette lithographie avait été faite pour accompagner le texte d'une nouvelle publiée dans le journal *la Sylphide*, comme une autre composition, bien remarquable aussi, — *Albano*, avait servi *d'illustration* à un conte un peu plus romantique que de raison, inséré en 1838 par M. Lassailly dans l'*Artiste*.

tume de ville, de bal ou de théâtre, sauf aussi une centaine de portraits assez faibles d'ailleurs pour la plupart (1), tout ce que Gavarni trace sur la pierre, à quelque époque de sa vie que ce soit, s'adresse à l'esprit et l'intéresse par la finesse ou la profondeur des idées indiquées, par les vérités que comporte ou sous-entend l'invention de chaque scène aussi bien que le texte de chaque légende. Néanmoins ces vérités ne sont pas toujours aperçues du même point de vue, transcrites sous l'influence des mêmes émotions, avec les mêmes arrière-pensées et au même titre. Telle d'entre elles qui avait fourni d'abord à Gavarni l'occasion d'une observation piquante prendra plus tard sous sa main une signification tragique, et les désordres ou les folies qui lui semblaient autrefois ne mériter qu'une épigramme lui apparaîtront avec leur sinistre cortége de remords et de hontes; telle manie dont il s'était contenté de sourire lui inspirera bientôt une sérieuse compassion. Après s'être égayé sur le compte des amateurs d'horticulture, il nous donnera l'image à la fois comique et touchante de cet ancien officier se promenant sans les regarder au milieu des fleurs qu'il a entassées dans son jardin, et ne profitant du calme de ses loisirs actuels que pour s'abandonner à ce mélancolique souvenir : *C'est égal, mon escadron était un joli escadron!*

En général, tant que Gavarni appartient au monde pour le moins frivole dont il s'est fait l'historiographe, tant qu'il est acteur lui-même dans les scènes qu'il retrace, il ne songe guère à reproduire les choses que pour en montrer le côté plaisant. Excepté dans certains cas où la verve du satirique procède d'un sentiment involontaire, on dirait presque d'un caprice d'indignation, c'est avec une indulgence intéressée qu'il juge ceux ou celles dont il nous décrit les déréglemens ou les mésaventures. Le dissipateur, que ses sottises ont conduit à Clichy, devient à ses yeux une victime dont la résignation même ou les colères dénoncent surtout la cruauté de ses persécuteurs; les trahisons conjugales ne sont, en raison des ruses qui les préparent, que d'amusantes espiègleries à consigner dans des recueils comme *les Maris me font toujours rire* ou *les Fourberies de femmes en matière de sentiment*. Enfin il n'est pas jusqu'aux cyniques héros ou héroïnes des bals masqués dont les effronteries et les souillures ne trouvent à peu près leur laisser-passer dans l'art à la fois véridique et complaisant, dans la bonne humeur communicative de celui qui nous les dépeint; mais, lorsque la désillusion sera venue pour Gavarni avec l'âge, il comprendra, il nous fera sentir avec une éloquence souvent terrible ce que recèlent au fond toutes ces misères fardées de joie, toutes ces tristes gaîtés

(1) Parmi les meilleurs spécimens du talent de l'artiste en ce genre, on peut citer, — outre le portrait de Gavarni lui-même, — un portrait en pied de *M. Henri Berthoud* et quelques-uns de ceux qui composent la suite intitulée *Messieurs du feuilleton*.

dont un travestissement est la livrée et l'atmosphère d'un bal public l'aliment. Il ne rira plus alors de ce qu'il jugeait jadis seulement ridicule ou burlesque : les mœurs ou les personnages auxquels il aurait, à une autre époque, demandé les élémens d'une comédie, sinon d'un vaudeville, lui fourniront maintenant l'idée de quelque drame au sens lugubre, au style énergique jusqu'à l'âpreté.

Veut-on un exemple du changement que subissent vers la fin les habitudes intellectuelles de Gavarni? Que l'on rapproche ces deux suites séparées dans la vie de l'artiste comme dans la vie des modèles par un intervalle de quinze années, *les Lorettes* et *les Lorettes vieillies*, — ou bien ces deux autres séries de pièces si vraies, si expressives, *les Étudians de Paris* et *les Invalides du sentiment*. Quoi de plus dissemblable, non-seulement quant aux compositions mêmes, mais quant aux sentimens qui les ont inspirées? Ici le tableau des amours à l'encan ne sert qu'à mettre en relief la corruption paresseuse, presque naïve, de celles qui font métier de se vendre et l'imbécillité des acheteurs; les mœurs de la population des écoles, si peu conformes qu'elles soient aux règles d'une saine morale, n'expriment, telles qu'elles sont représentées, que l'étourderie de gens escomptant joyeusement tout ce que la vie promet ou gaspillant tout ce qu'elle donne. Là au contraire rien que de profondément triste, de poignant, de crûment ignominieux, comme le sont les difformités de l'âme lorsqu'elles n'ont même plus pour enveloppe ou pour masque les élégances du corps et les charmes d'un jeune visage. Rien de plus navrant que cette image en partie double du sort réservé aux hommes qui n'ont pas su se préparer une vieillesse et aux pauvres créatures qui, lorsque les premières rides seront venues, tomberont du haut de leur luxe dans un isolement désespéré ou dans les bas-fonds de la misère. Sévère enseignement sous des formes familières, sinistre galerie où ne manque le portrait d'aucun vétéran du vice, depuis le disciple goutteux de Gentil Bernard ou de Parny regrettant ses anciennes assiduités dans les boudoirs du directoire jusqu'au chauve *Antony* méditant devant la table d'un estaminet sur les ruines qu'ont faites en lui les orages de la passion, — depuis la contemporaine de Mlle Lange se rappelant au coin de son foyer solitaire que « ce jour de Sainte-Madeleine!.. ç'a été longtemps le jour de sa fête, » jusqu'à la vieille courtisane en haillons mendiant vainement le pain de la journée ou répondant à l'aumône qu'un passant lui jette par ce cri de sombre gratitude : « que Dieu garde vos fils de mes filles! »

Et quel surcroît de force dramatique, d'expression pénétrante ces scènes ne tirent-elles pas de l'art avec lequel chacune d'elles est rendue! Il est telle figure des *Lorettes vieillies* qu'il faut absolument voir pour en apprécier non-seulement les mérites pittoresques,

mais même l'exacte signification morale. Comment des paroles pourraient-elles par exemple faire deviner ce qu'il y a de saisissant, de véritablement funèbre dans l'aspect de cette maigre petite vieille (*Madame veuve tout le monde*) subissant les mépris publics sous ses pauvres habits de deuil et traînant par les rues où s'étalèrent les scandales de sa jeunesse sa détresse et sa décrépitude conspuées, — ou bien dans l'aspect de cet autre squelette vivant, de ce corps décharné le long duquel pendent quelques guenilles informes, se dressant, comme la personnification de la désolation et de la faim, en face d'une jeune mère qu'entourent deux beaux enfans, soutien et consolation futurs de sa vieillesse? Ailleurs, c'est sous les traits d'une ignoble pauvresse le spectre des *premières amours d'un homme fait*, dont cette apparition fortuite réveille les lointains souvenirs en même temps qu'elle épouvante les yeux; c'est une tireuse de cartes tristement accoudée sur la table où elle attend que quelques sols lui viennent en échange de la bonne aventure qu'elle « dit depuis qu'elle ne sait plus ce que c'est. » Enfin, c'est une abominable mégère aux cheveux ébouriffés, au visage et au corps hideusement flétris, ne reconnaissant plus dans ces débris d'elle-même que ces ongles faits pour la proie sur lesquels elle arrête ses regards méchans en se disant que « de la beauté du diable voilà tout ce qui lui reste,... des griffes! »

Nous le répétons, la description la plus littérale de ces pièces n'en donnerait qu'une idée bien incomplète. L'influence que peuvent exercer sur l'esprit les types imaginés par Gavarni tient de si près à l'habileté technique dont il a fait preuve, chaque coup de crayon en accusant la verve dans l'exécution des détails accentue et confirme si bien le sens général de chaque figure ou de chaque scène, qu'on ne saurait isoler ici des formes choisies la pensée qu'elles traduisent sans courir le risque d'en affaiblir la vigueur. *Les Lorettes vieillies, Bohèmes, les Petits mordent*, quelques autres séries encore appartenant à la même époque sont de vrais chefs-d'œuvre dans leur genre, des créations puissantes malgré l'humilité des moyens matériels et l'exiguïté du format, mais des chefs-d'œuvre qui ne s'expliquent pas à distance et dont l'éloquence n'est tout à fait convaincante qu'à la condition d'agir pour ainsi dire à bout portant. Le mieux sera donc de ne les citer que pour les recommander à l'examen et de se fier à leur autorité propre, sans essayer d'y suppléer par des définitions forcément insuffisantes ou des commentaires au moins inutiles.

Aussi bien le nombre des lithographies publiées par Gavarni dans la seconde moitié de sa carrière ne permettrait pas plus à la critique de les mentionner toutes que d'en indiquer même en quelques mots

les caractères divers. Si elle entreprenait, je ne dis pas d'apprécier ces lithographies une à une, mais seulement d'en dresser l'inventaire, elle n'aurait pas assez d'un volume; elle ne ferait d'ailleurs que recommencer sans profit pour personne le travail si complet récemment achevé par les auteurs du *Catalogue des œuvres de Gavarni*. L'unique tâche qui lui revienne est de relever les progrès d'ensemble, les modifications qui ont pu se produire à un moment donné dans le talent ou dans le goût du dessinateur. A ce titre, ces *Invalides du sentiment*, dont nous rappelions tout à l'heure la connexité morale avec *les Lorettes vieillies*, méritent d'être invoqués en témoignage de la manière finale et des désenchantemens suprêmes de Gavarni.

Sans doute le tableau des maux ou des remords auxquels se sont condamnés les hommes qui ont abusé de la vie n'est pas aussi lugubre, aussi tragique que la peinture des dégradations féminines dans la suite qui sert de pendant aux *Invalides du sentiment*. Une pointe de comique même perce çà et là sous les images, si peu attrayantes qu'elles soient, de ces débauchés impotens, et le Joconde caduc avec son poing sur la hanche, sa calotte posée sur l'oreille, comme pour se donner encore des airs vainqueurs, — l'ancien « jeune premier » essayant, malgré son échine voûtée et ses membres tremblans, de simuler une attitude délibérée, — ne laissent pas de rappeler quelque chose des tours ironiques, des malices de crayon qui suffisaient autrefois à Gavarni. Toujours est-il que le tout procède d'une imagination profondément mélancolique, et que ces portraits, même les plus plaisamment vrais, même les plus spirituellement tracés, ont bien moins pour objet l'amusement de l'intelligence qu'une amère émotion du cœur. C'est ce que M. Sainte-Beuve a paru un peu oublier lorsqu'il s'est étonné que Gavarni eût omis de nous montrer « dans ses *Invalides du sentiment* l'invalide content, celui qui ne regrette rien, qui trotte toujours, qui n'a perdu que sa jeunesse et ses écus, et qui serait prêt, si on le lui offrait, à recommencer à l'instant sa ruine. » Qu'un pareil homme ait pu ou puisse encore se rencontrer, je le veux bien; mais à coup sûr son portrait serait ici hors de place. Ce type de la débauche béate, ce libertin émérite, sans regret comme sans châtiment, démentirait la leçon que contiennent les autres exemples mis sous nos yeux, ou son opiniâtre sérénité dans l'impénitence ne formerait qu'un contraste inutile avec les humiliations voisines, les infirmités, les peines de tout genre qu'il aurait, lui aussi, bien méritées, et dont néanmoins il est exempt.

L'instinct au surplus qui portait Gavarni dans sa vieillesse à voir le monde vieux et désenchanté comme lui, cette prédilection pour tout ce qui exprime la vanité des ambitions, des fantaisies ou des

conventions humaines, n'est nulle part plus manifeste que dans la collection de pièces intitulée *les Propos de Thomas Vireloque*, sorte de Diogène ou de Triboulet des rues poursuivant chaque passant de ses violens sarcasmes, de ses théories misanthropiques jusqu'à la négation absolue de ce que les hommes appellent vertu ou désintéressement. Et ce n'est pas seulement par la philosophie cynique qu'il prête à son héros que Gavarni témoigne des amertumes dont son propre cœur est plein. L'espèce de fureur du laid avec laquelle il compose la physionomie de ce *Vireloque* camard, borgne, monstrueux de la tête aux pieds, le soin qu'il prend de choisir les plus sordides haillons pour en envelopper le corps équivoque de cet être moitié homme, moitié singe, montrent assez quelles séductions imprévues subissait vers la fin de sa vie celui qui avait été si longtemps le peintre des élégances modernes. Y avait-il là de tous points un progrès? Ces vingt-cinq lithographies consacrées à la censure sans merci des conventions sociales, qui ne sont pas toutes pourtant des mensonges ou des artifices, nous donnent-elles, comme on l'a prétendu, le dernier mot du « génie » de Gavarni, ou bien ne représentent-elles, dans le fond comme dans les dehors, que l'exagération des tendances auxquelles l'artiste avait commencé de céder peu après son retour d'Angleterre? Des deux interprétations, la seconde nous semble la plus juste; mais quelque excessives que puissent être ici les idées et les formes qui les traduisent, *les Propos de Thomas Vireloque* n'en ont pas moins une importance considérable dans l'œuvre de Gavarni. Rapprochées du reste, ces pièces achèvent de démontrer la souplesse singulière et l'originalité d'un talent dont les métamorphoses même n'ont rien qui les rattache aux souvenirs ou aux exemples d'autrui.

Le talent de Gavarni en effet n'a nulle part son analogue, encore moins son équivalent. Même dans notre école, où l'on compte pourtant à toutes les époques tant d'artistes éminemment spirituels, on ne trouverait personne qui ait su concilier aussi bien la finesse ou la force des intentions et l'adresse de la mise en scène, la clairvoyance et la véracité. Callot, Abraham Bosse et les autres graveurs de genre au XVIIe siècle ne visèrent à rien de plus qu'à rendre, les uns avec une bonne grâce et une vivacité bien françaises, les autres avec une exactitude renouvelée en partie des exemples hollandais ou flamands, le côté tout accidentel des sujets contemporains. *Les Malheurs de la guerre*, comme les a représentés Callot, ont le caractère piquant d'une épigramme lestement tournée plutôt que la portée calculée et la vigueur austère d'une satire. Si sérieuses qu'en soient les données, l'*Histoire de l'enfant prodigue*, par Abraham Bosse, diffère peu de *la Noblesse à l'église* ou de telle autre élégante suite de pièces signée du même nom. Quant aux des-

sinateurs et aux graveurs de vignettes du XVIIIe siècle, ils n'ont vu dans les faits et dans les types qui les entouraient que les thèmes d'anecdotes dont la valeur dépendrait surtout des agrémens et de la facilité du récit. Les plus ingénieux d'entre eux, Cochin, Gabriel de Saint-Aubin, Moreau, ne songeaient nullement, en reproduisant les fêtes de la cour ou les scènes de la vie bourgeoise, à sortir de ce rôle de narrateurs, à faire, si modestement que ce fût, acte de philosophes. Laissant à Greuze et à Diderot la prétention de « donner des mœurs » à la peinture, ils entendaient tout simplement se servir du crayon, de la pointe ou du burin pour amuser les gens, comme un peu plus tard Debucourt, Carle Vernet et plusieurs autres ne devaient transcrire de la réalité contemporaine que ce qui rappellerait aux yeux quelque particularité de costume ou les égaierait par quelque image comique.

Survint la découverte du procédé lithographique, et, avec les rapides progrès qu'elle suscita, la coutume pour les dessinateurs de rechercher quelque chose de plus que l'imitation textuelle des modes ou des ridicules. Rien de plus naturel d'ailleurs qu'un pareil mouvement, rien de plus conforme à la fois aux ressources que comporte le moyen et aux inclinations du génie national. En vertu même de sa simplicité, ou, si l'on veut, de son insuffisance relative, la lithographie s'adresse à l'intelligence autant pour le moins qu'aux regards du spectateur; elle laisse à celui-ci le soin d'achever par la pensée ce que le crayon n'a forcément exprimé qu'à demi. Soit qu'elle reproduise sans commentaire un fait ou un trait de mœurs, soit qu'elle en esquisse l'image au-dessus d'une légende explicative, elle réussit à contenter cet esprit littéraire que nous apportons généralement en France dans l'examen des œuvres de l'art; elle l'intéresse du moins assez directement pour avoir raison d'autres exigences de l'imagination et du goût. De là le succès populaire qu'obtinrent les croquis tracés sur la pierre par Horace Vernet, par Charlet, en attendant les ouvrages plus savamment étudiés qui devaient honorer le nom de Raffet. Toutefois, depuis l'époque où Horace Vernet et Charlet avaient fait paraître leurs premiers *albums* jusqu'au jour où Raffet était devenu un maître à son tour, la représentation par la lithographie des scènes militaires avait à peu près seule défrayé la curiosité publique, et fixé en apparence les limites comme la tradition à venir de l'art nouveau. Quelques dessinateurs, il est vrai, — sans parler des caricaturistes, — avaient essayé d'aborder des sujets d'un autre ordre, et de retracer quelque chose de ce qui se passe sous le toit des mansardes ou dans les salons. L'esprit, mais un esprit assez superficiel, enjolivait ces petits tableaux de mœurs où le crayon de son côté ne trouvait guère qu'un prétexte à des indications presque arbitraires, à des lazzis plus ou moins adroits.

Il appartenait à Gavarni de pénétrer beaucoup plus avant dans l'étude des mêmes modèles, dans l'explication des mêmes faits, d'agrandir le cercle des observations morales, et de rencontrer enfin les inspirations d'un poète comique là où ses devanciers n'avaient su recueillir que les élémens de quelque scène de proverbe ou de quelque couplet. Ajoutons que, mieux qu'aucun d'eux, il a réussi à tirer parti du costume moderne, à lui donner un caractère digne de l'art tout en lui conservant sa physionomie propre, et que de ce côté encore il a fait preuve de cette érudition sans pédantisme dont il voulait que s'étayât la sincérité d'un peintre de mœurs. « Pour les peintures de l'homme et de son cœur, écrivait-il, il faut mêler... la bonhomie et le savoir, le perspectif et le géométral. »

C'est parce qu'il a pleinement réussi à opérer ce mélange dans le domaine de l'imitation vraisemblable comme dans celui de l'invention que Gavarni demeure sans rival en France et à l'étranger. Le seul artiste dont le nom pourrait avec quelque à-propos être rapproché du sien serait Hogarth. Encore, — nous avons eu l'occasion de le dire déjà, — le peintre du *Mariage à la mode* et de la *Vie d'une courtisane* a-t-il dans le style une tension et dans le faire une lourdeur dont la manière du dessinateur français est assurément exempte. Aussi dramatique à ses heures, beaucoup plus séduisant toujours que le talent du maître anglais, le talent de Gavarni s'exprime en termes bien autrement clairs, bien autrement faciles. Au lieu de compliquer une scène de mille allusions partielles, de la surcharger de détails laborieusement assortis, Gavarni trouve dans le jet d'une seule figure ou dans les rapports de celle-ci avec les figures voisines ce que bien souvent Hogarth s'épuise à chercher dans le rapprochement d'une multitude d'objets inanimés. Chez Hogarth enfin, les procédés de l'exécution ont quelque chose d'embarrassant pour les yeux comme pour l'esprit, et ce n'est pas sans de longs efforts d'attention qu'on parvient à démêler le sens caché sous ces dehors énigmatiques. Dans les compositions de Gavarni au contraire, chaque intention se manifeste sans équivoque, chaque coup de crayon, loin d'immobiliser la pensée philosophique ou l'ironie sous une apparence rigide, laisse aux formes qui la traduisent l'aspect d'improvisation qui convient, et l'effet du tout sur l'imagination est d'autant plus sûr, d'autant plus immédiat, qu'il résulte de moyens plus simples et combinés à moins de frais.

Dira-t-on que, si intéressantes que puissent être les œuvres de Gavarni, elles n'ont cependant au fond qu'une importance secondaire, et qu'on ne saurait sans injustice exhausser celui qui les a faites au niveau des maîtres ayant le plus honoré ou honorant encore notre école dans la peinture d'histoire ou de portrait? Soit. Gavarni, j'en conviens, n'a voulu ou su manier que le crayon. Il n'a traité

qu'un genre inférieur dans l'échelle des travaux pittoresques; mais le mérite est-il médiocre d'avoir excellé dans ce genre, quelle qu'en soit la frivolité apparente, et de s'être fait une place parmi les artistes contemporains dont la postérité aura très probablement à s'occuper? Que l'on réduise aussi rigoureusement qu'on le voudra le nombre de ceux dont les noms semblent destinés à survivre, il sera difficile, impossible même, que l'exclusion atteigne Gavarni. Il restera, non-seulement parce qu'il aura été le peintre le plus fidèle des coutumes extérieures et des mœurs propres à notre époque, mais parce qu'il aura, comme La Bruyère, traduit dans une langue exquise des travers ou des sentimens éternellement humains.

De là, dès à présent, le respect involontaire qu'inspirent ces modestes œuvres aux juges les plus prévenus ou les plus difficiles, à ceux-là même qui auraient été le moins tentés d'en mesurer de prime abord la portée et d'en reconnaître le prix. Il en va de l'impression qu'elles produisent comme du souvenir que laisse la lecture d'un livre sérieux sous un titre futile et de l'espèce de gratitude dont on se sent pris en le fermant pour ce volume qu'on n'avait ouvert qu'afin de passer le temps. Que de fois ne nous est-il pas arrivé à tous, après avoir parcouru quelque roman banal, de le jeter négligemment sur la table, au risque d'en froisser la couverture ou les feuillets, tandis que si le livre a intéressé, on le pose doucement, avec précaution, comme par un mouvement de vénération instinctive et par un muet hommage au talent de l'auteur! Après avoir examiné une série de pièces lithographiées par Gavarni, personne ne sera disposé à la traiter avec le sans-façon dont on userait à l'égard d'un recueil de pures fantaisies ou de gaîtés sans conséquence. Chacun au contraire continuera à part soi et complétera par ses propres réflexions les informations qu'auront reçues les yeux, chacun comprendra qu'il y a là beaucoup mieux que les témoignages d'une vulgaire adresse, et qu'un art capable d'exercer une pareille influence sur l'esprit n'a rien de commun avec l'industrie dont les produits n'ont d'autre fin qu'un divertissement passager. Art bien français d'ailleurs, dont il ne faudrait pas faire trop aisément bon marché, de peur de sacrifier en même temps une partie des titres qui appartiennent le plus sûrement à notre école et de répudier certains priviléges intellectuels qui, depuis la raison souveraine de Poussin jusqu'à la fine bonhomie de Chardin, jusqu'à l'alerte sagacité de nos peintres de genre ou de nos dessinateurs du XVIIIe et du XIXe siècle, se succèdent chez nous sans se contredire, se perpétuent sous toutes les formes et s'accusent à tous les degrés.

HENRI DELABORDE.

LE VÉRONÈSE

A LA VILLA BARBARO

C'est dans la province de Trévise, au pied des Alpes *Carniche*, qui forment la frontière de l'Autriche et de l'Italie, à quelques heures de Venise, que nous conduirons le lecteur. L'excursion est facile et douce, quoiqu'elle sorte de la voie banale, et elle réserve à ceux qui ont le goût des arts une véritable surprise. Le but de ce pèlerinage est tout à fait inconnu en France, et les Italiens eux-mêmes, à part ceux de la province même, pourraient ignorer quelle œuvre considérable se dérobe à la curiosité du voyageur dans une de ces villas de *terre ferme* où les patriciens de Venise du temps de la renaissance échappaient pendant l'été aux émanations des canaux et à l'incommodité des moustiques de la lagune.

La villa Masère, du nom du lieu où elle s'élève, ou villa Barbaro, du nom de son fondateur, a été construite par le Palladio, décorée pour la sculpture par Alessandro Vittoria, le grand artiste de Saint-Zacharie de Venise, et peinte à fresque par Paul Véronèse. C'est dire le haut intérêt qui s'attache à cette demeure. Sans le connaître, on conçoit tout d'abord une certaine admiration pour l'homme de goût qui sut réunir à son profit, dans une telle collaboration, trois des plus grands artistes de sa patrie. Si, quand on a su son nom et son origine, on découvre que ce patricien fastueux a été un des grands diplomates de la Venise de la renaissance, le négociateur heureux de la paix avec le Turc après Lépante, le représentant de la république auprès de Catherine de Médicis, l'envoyé du sénat auprès de Sixte-Quint, tour à tour soldat, magistrat, réformateur de l'université de Padoue, procurateur, doué d'une grande parole et d'une âme haute, l'horizon s'élargit; à l'attrait de l'art s'ajoute l'attrait plus grand de l'histoire, et cette excursion à Masère devient un but d'études.

Ce n'est pas à dire que les historiens et les critiques d'art des

époques antérieures aient ignoré l'existence de la villa Masère : pas un écrivain local ne passe sous silence cette demeure historique, qui fut la résidence du dernier doge de Venise, et qu'on désigne encore parfois sous le nom de villa Manin, du nom de Lodovico Manin; mais aucun guide ne la signale, et les seuls écrivains qui l'aient décrite se sont bornés à une simple constatation. Le chanoine Lorenzo Grico, dans ses *Lettres sur les beaux-arts de la province de Trévise*, est celui qui s'est le plus étendu sur ce sujet, et il ne nomme même pas les illustres fondateurs de la villa. Temanza, dans ses *Architectes italiens*, la cite au chapitre Palladio, et tout récemment, à propos d'une des expositions régionales, très suivies désormais en Italie, où chaque province met en relief et ses monumens et ses produits et son industrie, M. Caccianiga a donné une description assez circonstanciée et très brillante de la villa Masère, en essayant de faire revivre ces temps fortunés de la renaissance où de tels hommes d'état s'entouraient de tels artistes. Quant aux graveurs de l'œuvre du Véronèse, les Augustin Carrache, les Vosterman, les Van-Kessel, Carle Sacchi, Coelemans, Crozat et autres, ils n'ont pas reproduit une seule figure de cet énorme ensemble, et on peut considérer l'œuvre comme entièrement inédite.

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'attrait de l'art lui-même et ce côté piquant d'une découverte qui nous appellent à Masère; c'est un ensemble assez rare de souvenirs et de manifestations d'une grande époque, la preuve vivante de l'existence fastueuse des patriciens du XVIe siècle, de l'élévation de leur goût et de leur illustration personnelle. C'est pour nous une occasion de puiser aux sources vraies, et de restituer, à l'aide des documens des archives des *Frari* de Venise, des figures de diplomates et de princes de l'art que nous placerons dans leur cadre naturel. Commençons par visiter la villa; nous apprendrons plus tard à connaître le patricien qui l'a fondée.

Pour se rendre à Masère, il faut prendre la voie ferrée qui va de Venise à Udine, l'abandonner à Trévise, et de Trévise, traversant Conegliano, Feltre, Belluno, Cadore, arriver à Asolo assez à temps pour jouir de la pleine lumière indispensable à une excursion de cette nature. Le voyageur qui sera tenté de visiter la villa peut donc quitter Venise à neuf heures du matin, il sera à dix heures à Trévise, où, comme dans presque toutes les petites villes d'Italie, il trouvera facilement une voiture bien attelée qui peut en trois heures le mener à Masère : c'est le nom du village dont dépend la villa. Cette belle résidence, en admirable état de conservation après une intelligente et discrète restauration, qui toutefois n'a jamais été exercée sur la partie des fresques, appartient aujourd'hui à M. Giacomelli, un grand industriel, très ami des arts, et qui accueille les étrangers avec la cordialité et la bonne grâce italiennes.

Trévise cependant mériterait qu'on s'y arrêtât un instant, c'est une ville pourvue de palais et d'églises et plantée à souhait pour l'aquarelliste, qui trouve à chaque pas de jolies places à arcades, des marchés en plein vent appuyés à des monumens d'une belle silhouette, des carrefours à fontaines qui se composent au gré de l'artiste avec de jolies figures colorées pour animer la scène. La cathédrale renferme un Titien célèbre dans toute l'Italie, une *Annonciation* très serrée d'exécution et plus ferme de dessin que tout ce que nous connaissons du maître, sans que toutefois cette retenue ait enlevé du charme ou de la puissance au coloris. Il est aussi de tradition pour les artistes d'aller sonner au Mont-de-Piété afin de voir un Giorgione, un *Christ au tombeau*. On sait que de tous les artistes italiens, si féconds et si prodigues, le doux Giorgione reste le plus mystérieux et le plus rare, et c'est un nom qui attire invinciblement. Il faut de longs pourparlers à travers les guichets, de longues transactions et quelques *bonnes mains* pour décider le *custode* à vous laisser pénétrer dans ce Mont-de-Piété qui n'est pas indiqué dans l'itinéraire; enfin on se trouve en face d'une toile certainement authentique, mais très endommagée par le temps, et qui n'a plus que la saveur du Giorgione. Nous conseillons au voyageur d'errer dans les couloirs et de visiter les bureaux du Mont-de-Piété, installé dans un ancien couvent; ils verront là une fresque intéressante qui pourrait être attribuée au Bonifazio.

A partir de Trévise, on se sent en plein souvenir de l'empire; tous les villages ont donné des titres aux généraux et aux maréchaux de Napoléon Ier, et l'empreinte que le vainqueur a laissée dans tout ce territoire est encore vivante et profonde. Pas un hôtel, pas une *osteria* qui ne soit décorée de gravures du temps de l'empereur et de portraits de cette époque. Ici c'est le pont d'Arcole, là c'est Lodi, Roveredo, Bassano; c'est Bonaparte sous toutes ses manifestations populaires ou épiques, « calme sur un cheval fougueux, » ou drapé dans les plis du drapeau d'Arcole. Le canon jadis a troué les murs de ces chaumières et labouré ces champs; mais ce qui étonne le voyageur qui peut pénétrer le sens intime des choses et se mêler au peuple, dont il entend le langage, c'est que de cette domination et de cette invasion étrangères il ne reste ni souvenir de haine ni levain de vengeance. Peut-être le Français vainqueur, avec une certaine tendresse particulière à la race, avec une humanité spontanée et une sociabilité inconsciente, est-il parvenu après l'action à en faire oublier la violence. Quoi qu'il en soit, les vieillards, en reconnaissant des voyageurs français, leur montrent avec un sourire les plaques de marbre qui rappellent que le roi d'Italie, protecteur de la confédération germanique, dormit tel jour sous ce toit ou y signa quelque traité mémorable.

Toutes ces jolies petites villes, ces gracieux villages qui ont donné leurs titres aux lieutenans de Napoléon, diffèrent assez peu, comme caractère et comme aspect, des petits pays de la Lombardie. La culture, moins riche et moins grasse que dans le Milanais, présente la même succession de plaines bien drainées et propices aux cultivateurs. Au bord des routes, depuis Trévise jusqu'à Masère, sur une étendue de près de dix lieues, les pampres s'enroulent en guirlandes aux troncs des mûriers et y mêlent leurs feuillages. C'est un dimanche, le soleil brille, les *contadini* ont revêtu leurs habits de fête et se rendent aux prochains villages pour entendre la messe; les femmes, jeunes ou vieilles, sont enveloppées du voile blanc, le *mezzaro*, que nous n'avions vu jusque-là qu'aux environs de Gênes, et qui semble une réminiscence du voile aux plis exquis, drapé par le sculpteur antique sur la tête et les épaules de *la Florentine*, cette jolie terre cuite du musée de Naples. Le voile souple encadre bien le visage et tranche vivement sur les jupes colorées, donnant une certaine grâce à la moins preste, faisant d'une jeune fille une madone du Sasso-Ferrato et d'une vieille ridée une Sibylle de Michel-Ange. La population de ces provinces a son caractère, quoique les hommes en général s'habillent d'étoffes noires, et parfois, au détour d'une route ou au repos devant une fontaine, l'œil s'arrête sur des groupes qui s'incrustent dans la mémoire et qui ne s'en effacent plus. C'est ainsi qu'un jour, dans une de ces excursions, nous vîmes venir à nous trois paysannes au buste court, au cou droit, au geste noble, dont les cheveux noirs étaient noués en tresse et ornés de ce singulier peigne en éventail que terminent des boules d'argent; le fichu blanc laiteux, le corsage agrémenté d'or, la jupe courte, donnaient à ces figures un peu trapues un tel cachet que tous en même temps nous murmurâmes le nom du *Padouan*, comme si les trois belles filles étaient descendues d'un cadre peint par le maître.

Déjà nous découvrons les premiers étriers des Alpes juliennes, les collines, d'un ton fauve au premier plan, se détachent en vigueur sur trois fonds successifs de montagnes neigeuses qui passent du gris au blanc d'argent pur; la dernière, qui se perd dans la nue, frappée par un vif rayon de soleil, éclate à l'extrême horizon. Nous avons traversé Asolo et nous entrons dans Masère par une route bien droite au bout de laquelle s'élève un petit temple de forme antique surmonté d'un dôme passé au lait de chaux. Le portique, par sa proportion, rappelle celui du temple de Vesta; mais, par une fantaisie qui dénonce la renaissance, d'un entre-colonnement à l'autre les chapiteaux sont reliés par des guirlandes de fruits sculptés en ronde bosse. Ces guirlandes blanches, isolées, suspendues à la colonnade éclatante, se détachent violemment sur l'ombre portée

épaisse que projette le fronton frappé par un soleil ardent. C'est la chapelle de la villa.

Quelque cent mètres avant d'arriver à ce petit temple, sur notre droite, bordant la route, s'élève une fontaine monumentale dans le goût de celles de Jean de Bologne, avec une large vasque où les bergers arrêtent leurs troupeaux et où les femmes du pays viennent puiser; c'est un axe décoratif qui annonce une avenue nouvelle coupant à angle droit celle que nous parcourons et qui s'ouvre à notre gauche. Elle est bordée de cippes, de pots à feu, de statues, rompue de distance en distance par de petites fontaines, des exèdres, des bosquets, des corbeilles de fleurs en marbre; la sculpture, dans sa forme, lutte contre la végétation elle-même. Nous nous engageons dans l'allée nouvelle, et nous avons enfin en face de nous la villa des Barbaro, assise au pied des collines et profilant sa silhouette monumentale sur les horizons des Alpes.

Masère n'a pas les proportions d'un palais, c'est la villa classique, qu'on peut comparer, pour l'Italie, aux spécimens du genre dont la vigne du pape Jules II est le type, et en Espagne au *capricho* de l'Alaméda des ducs d'Ossuna, à quelques lieues de Madrid. Si on pouvait douter que le Palladio, grand artiste lorsqu'il s'agit de produire une impression par des combinaisons de lignes et le parti-pris architectural, ait été encore un homme très pratique, habile à profiter des conditions naturelles du terrain, la première disposition qu'il a prise à Masère ne laisserait aucune incertitude à cet égard.

L'endroit choisi par le Barbaro pour asseoir sa villa est un des premiers étriers de la montagne; il veut l'adosser à un fond de collines boisées, à courbes irrégulières, et regarder cet immense horizon qui, si les yeux pouvaient percer l'espace, ne s'arrêterait qu'à l'Adriatique. La silhouette générale de la construction devra donc se combiner avec les lignes mêmes du paysage qui lui sert de fond. Le grand architecte fait tout d'abord tailler la colline jusqu'à la hauteur à laquelle arrivera son étage noble, et il y appuie immédiatement sa fabrique, de sorte que ses deux planchers, celui du rez-de-chaussée et celui du premier étage, sont de plain-pied, l'un avec l'avenue d'arrivée, l'autre avec le sol de la colline transformée en jardin. Quand le soleil, au midi, frappe la façade de ses rayons, la lumière entre avec abondance, et la chaleur se concentre comme dans une serre chaude, tandis qu'au nord l'ombre de la villa se projette sur la colline et la protége contre les ardeurs du jour. Il y a donc deux parties bien accusées qui serviront, l'une à l'habitation pendant la saison froide, l'autre pendant les journées de l'été. La nature de l'exposition, même par un temps sans soleil, se dénonce au visiteur par la végétation qui se développe sur cha-

cun de ces points; c'est un étonnement pour le voyageur de voir ici l'oléandre et l'olivier à côté de l'agave d'Amérique, et l'*opunzia tunicata* du Mexique, tandis qu'au niveau de la montagne, dans le voisinage des fontaines et des grottes de stuc sculptées par le Vittoria verdissent la fraîche mousse et les saxifrages, comme sur le versant septentrional des Alpes.

Cette condition fondamentale assurée, Palladio dispose son plan suivant les nécessités de la vie patricienne et de la villégiature, et il accuse franchement dans sa façade les différens usages auxquels servira chacune des parties de l'habitation. Au centre, il fait largement saillir un avant-corps d'une proportion grandiose, et luxueusement orné de sculptures qui annoncent la partie la plus noble, l'habitation patricienne avec sa loge en saillie. Au second plan, à droite et à gauche, il relègue les dépendances sous un grand portique à arcades simples qui les abrite contre le soleil; enfin, aux deux extrémités, il ferme ses lignes par deux autres petits pavillons légèrement sortans, couronnés par un colombier et peints à fresque à l'extérieur.

L'architecture proprement dite est réservée pour la partie centrale, qui affecte la forme d'un temple d'ordre ionique et rappelle la *Fortune Virile*, type cher à Palladio; au milieu s'ouvre la Loggia avec son balcon monumental, et dans le fronton le Vittoria a modelé en stuc deux figures agenouillées d'une grande tournure, qui portent un écusson entouré de rinceaux de feuillages où s'accouplent les noms des deux frères fondateurs de la villa, *Marco-Antonio Barbaro, Danielle Barbaro, patriarcha d'Aquileia.*

Il n'y a là ni marbre ni or, les sculptures sont des stucs qui se détachent en blanc pur sur le ton local plus foncé des matériaux du pays. L'effet général résulte de la combinaison des lignes assez mouvementées de la façade avec les profils des collines auxquelles elle s'adosse. La coloration joue aussi son rôle comme dans toute construction italienne; le jardin, planté sur la hauteur et couronnant la villa, forme un fond de verdure sur lequel elle se détache, noble au centre, avec sa belle architecture à la fois sévère et élégante, gracieuse, mais plus que simple, au second plan, où une décoration naturelle et inattendue exprime naïvement un usage du pays symbolisé par des guirlandes de maïs qui mûrissent au soleil, forment un feston continu et font une tache d'or dans l'ombre profonde de chaque arcade du second plan.

Le rez-de-chaussée n'a pas reçu de décoration; les murs sont peints en blanc, le sol est fait de mosaïque de Florence; mais dès qu'on arrive à l'étage supérieur, on est frappé de la grandeur du parti-pris. Le plan affecte la forme d'une croix dont le bras principal tout entier n'est qu'une immense galerie. La perspective n'est

coupée par aucun ornement saillant : colonnes accouplées ou pilastres de haut-relief. Ce n'est cependant pas dans cette salle de nobles proportions que le Véronèse a peint ses fresques, c'est dans une série de petites pièces qui se suivent formant les deux petits bras de la croix, et dans des sortes de *stanze* parallèles à la galerie et qui la desservent. On se demande comment le Véronèse, qui aimait les larges espaces et qui ne reculait pas devant les surfaces, a pu laisser la plus vaste des salles vide de peinture, et a préféré prendre pour champ les *stanze*, où le spectateur, qui touche pour ainsi dire du doigt les sujets, n'a plus l'illusion nécessaire et le recul indispensable pour juger une œuvre d'art de grandes proportions. L'explication de ce fait est évidemment dans le genre d'existence que mènent les Italiens en villégiature. C'est dans les petits réduits élégans de la villa que le patricien a l'habitude de vivre, la salle de gala ne s'ouvre que rarement, et il veut avoir à tout instant sous les yeux les sujets qui le charment.

La seule décoration de cette galerie consiste en huit figures allégoriques peintes chacune dans une niche. Le comte Algarotti, qui a parlé de Masère, a voulu voir là les Muses; mais les attributs qui les distinguent et le nombre des figures ne caractérisent point les filles de Mémoire. Ce sont des *suonatrici* peintes en grisailles dans des fausses niches sur le fond desquelles elles portent des ombres vigoureuses. Par un parti-pris familier dont nous retrouverons ici de nombreux exemples, les décorateurs ont posé dans les angles, un peu au hasard et comme si on venait de les y appuyer, des lances et des hallebardes peintes à fresque et exécutées en trompe-l'œil de manière à faire illusion. Les autres compositions et les décorations proprement dites sont réparties dans quatre petites salles de dimension restreinte aux quatre angles de la grande galerie; dans une coupole assez considérable, au centre même de la croix, et dans six petites chambres, trois à droite et trois à gauche formant les petits bras. C'est un ensemble d'une importance considérable tant au point de vue du nombre des figures qu'au point de vue de la tenue de l'œuvre.

Le Zanetti, qu'Emmanuel Cicognara, l'érudit écrivain auquel on doit les *Inscrizione Venetiane*, appelle « un des plus profonds critiques de la Venise pittoresque, » a dit du Véronèse : « On ne saurait demander à cet artiste une bien grande élégance dans les figures nues. » S'il avait connu la villa des Barbaro, il n'aurait point porté ce jugement sommaire sur le Paolo, car c'est justement là, dans sa composition de l'Olympe et dans ses allégories, qu'on le voit aux prises avec le nu et qu'il s'élève à une hauteur jusque-là inconnue à son génie de décorateur. Il cherche la ligne harmonieuse et le modelé sévère : ce n'est plus seulement une main habile et un prestigieux

ouvrier; le procédé de la fresque l'entraîne et le porte à faire grand, il n'est plus préoccupé d'effets brillans, de l'intérêt du *morceau* et de l'exécution elle-même; il vise un autre but et il l'atteint.

Il est bien certain que le Véronèse, encore qu'il soit né en plein XVIe siècle, commence la série des artistes doués d'un génie facile et abondant qui doit plus tard conduire au Tiepolo, à Ricci, et avec eux à une décadence relative; mais les plus austères, ceux qui sont épris de l'idéal, de l'harmonie des lignes, de l'élévation de la pensée, et qui mettent au-dessus des séductions de la couleur, de la magie et de la pompe de la mise en scène le caractère épique des *Sibylles* ou l'harmonie grandiose des œuvres du divin Sanzio, ne pourront cependant nier que, tout en se rattachant à la terre, le Véronèse n'ait sa grandeur et sa poésie. Si, suivant une classification célèbre, Paolo n'est point un des dieux de la peinture, il peut prétendre à s'asseoir au banquet des héros. C'est un patricien de l'art, il a la facile conception du génie, il est sain, robuste, abondant et pompeux; sa *maëstria* sans seconde, qui se joue des difficultés de son art et en triomphe avec une admirable aisance, n'empêche point cependant qu'il y ait une âme dans ce grand païen à la main si habile et si sûre. Soit que, dans une pompeuse allégorie, une des plus puissantes machines picturales, il célèbre le triomphe de la reine de l'Adriatique aux plafonds de cette écrasante salle du grand-conseil, soit que dans une toile de chevalet il peigne *l'Enlèvement d'Europe*, il est certain qu'il vous transporte dans un monde à lui, un monde qu'il a créé et qui reflète bien tout ce qui l'entoure. Ici c'est l'atmosphère particulière à Venise, les tons gris argentés du ciel des lagunes, les chatoiemens d'étoffe, les splendides mises en scène où se déploie tout le faste des patriciens de la sérénissime république : là c'est une terre enchantée, un paysage élyséen, tout imprégné de volupté; les fleurs brillent d'un plus vif éclat, l'air est plus doux, les flots sont plus bleus, le ciel sourit à tout ce qui vit, à tout ce qui respire. Le taureau sacré, couronné de guirlandes, lèche en frémissant le pied de celle qu'un dieu va séduire. C'est bien là le paysage et l'air tiède de l'Italie; voilà ses types, ses beautés à la fois altières et charmantes. Ne faudrait-il donc, pour transporter l'esprit dans les régions heureuses que le peintre a entrevues, rien de plus qu'une brosse habile et une palette brillante, et l'artiste qui, à mille ans de distance, devine le poète latin des *Métamorphoses* en exprimant par un geste délicieux la peur enfantine d'Europe qui va mouiller ses beaux pieds blancs doit-il être regardé seulement comme un habile ouvrier et un peintre à la main robuste et preste?

La plupart des sujets traités par le Véronèse à la villa Barbaro sont des sujets mythologiques; mais de même que dans ses toiles

religieuses il introduit des personnages épisodiques, reîtres, musiciens, bouffons ou magnifiques vêtus à la mode d'Allemagne ou de la Venise de son temps, là aussi l'allégorie devient peu transparente en raison de la fantaisie ou de l'ignorance de l'artiste, qui n'hésite pas à faire de Minerve une dame vénitienne à la robe de brocart, et de Mars un condottière à la façon du Colleoni ou de Gattamelata.

Il n'apparaît point, par les rares documens qu'on trouve dans les archives sur le Véronèse, qu'il ait été un de ces artistes lettrés ou un de ces hommes raffinés comme le Titien ou Rubens, familiers des princes et négociateurs d'état. Les autographes du Véronèse sont extrêmement rares, on a tout au plus de lui des reçus motivés donnés à des prieurs de couvent qui lui avaient commandé des peintures pour leurs chapelles. D'après des lettres autographes de Girolamo Grimani et de Pisani qui ont trait à la protection que lui accordèrent ces deux patriciens dans un moment *burrascoso*, comme dit le texte, on croirait au contraire que le Véronèse devait mener une existence assez retirée, toujours confiné dans son travail, en perpétuelle communication avec les artistes et surtout les praticiens qui aidaient les peintres dans leurs grands travaux. Il y a même dans sa vie certain épisode de lutte violente avec le Zelotti, en pleine rue de Vicence, qui ne prouve pas une nature bien retenue, et, en cherchant dans son histoire, on pourrait expliquer son long séjour dans l'église et le couvent de Saint-Sébastien de Venise, qu'il a couverts de peinture, par l'impossibilité où il s'était mis d'en sortir, traqué qu'il était par les sbires, que le crédit des Pisani put seul désarmer, et que le droit d'asile arrêtait au seuil de Saint-Sébastien.

Il existe encore aux archives des Frari de Venise, dans la série des *inquisiteurs d'état* (*Processi del Sant-Uffizio-1573*), un document extrêmement curieux que celui qui tentera d'écrire une biographie complète du Véronèse devra consulter comme un de ceux qui jettent un jour vrai sur son caractère et ses naïves doctrines. C'est le procès-verbal de la séance du tribunal de l'inquisition du samedi 18 juillet 1573, trouvé par M. Armand Baschet aux archives de Venise. Ce qui donne du prix à ce document, c'est que pour la première fois apparaît dans les réponses du Véronèse aux inquisiteurs un exposé de doctrines, une pensée d'esthétique personnelle naïvement formulée.

Le tribunal de Venise se composait alors du nonce du pape, du patriarche de Grado et d'un moine dit « père inquisiteur, » nommé par le pape, mais autorisé par le doge. Ces trois personnages étaient les délégués de Rome. La sérénissime république de son côté nommait trois magistrats, trois laïques, appelés *savii*

all' eresia. Le sénat, en acceptant de Rome l'institution du tribunal sacré, sut toujours en restreindre ou en paralyser l'autorité par la composition même du personnel appelé à juger, et dans les votes quatre voix lui étaient acquises, puisque le « père inquisiteur » devait être agréé par le sénat. Ce n'est pas le lieu de dire quelle fut dans l'état l'importance de ce rouage politique; mais, loin de porter atteinte à la liberté publique, le tribunal fut le plus ardent soutien de l'observance des lois. Au temps de Véronèse, on lui avait confié la discipline des arts, et, tandis que les *provéditeurs au sel* payaient sur les fonds de la gabelle les commandes faites par l'état aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes, les inquisiteurs avaient le soin de la conservation des œuvres d'art et pour ainsi dire la *censure* de tout ce qui touchait à la peinture et à la sculpture. Au point de vue de ce qu'on appelle aujourd'hui les idées libérales, il est certain que cette ingérence du tribunal sacré dans les œuvres de l'esprit est une monstruosité, mais il faut tenir compte de l'époque et savoir gré d'ailleurs au sénat d'avoir éludé les statuts du saint-office et renfermé les juges dans la répression des délits contre la religion. Voyez-vous l'église romaine coupant les ailes à la fantaisie du Giorgione et du Véronèse, assombrissant les régions de l'art, comme l'inquisition le fit en Espagne au temps de Philippe II !

Cependant, à cette date de 1573, le saint-office mande à comparaître Paolo-Caliari Véronèse, demeurant en la paroisse de Saint-Samuel, et l'engage à donner des explications sur la façon dont il a interprété *la Cène* faite pour le couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Le père inquisiteur trouve d'abord étrange qu'un des serviteurs qui figurent dans le tableau ait le nez taché de sang et porte un linge à son visage; ensuite il demande ce que signifient ces gens armés et habillés à la mode d'Allemagne tenant une hallebarde à la main.

« Nous autres peintres, répond le Véronèse, nous prenons de ces licences que prennent les poètes et les fous, et j'ai représenté ces hallebardiers, l'un buvant, l'autre mangeant au bas d'un escalier, tout prêts d'ailleurs à s'acquitter de leur service, car il me parut convenable et possible que le maître de la maison, riche et magnifique, selon ce qu'on m'a dit, dût avoir de tels serviteurs.

« — Est-ce quelque personne qui vous a commandé de peindre des Allemands, des bouffons et autres pareilles figures dans ce tableau, comme un bouffon avec un perroquet au poing?

« — Non, mais il me fut donné commission de l'orner selon que je jugerais convenable, et lorsque dans un tableau il me reste un peu d'espace, je l'orne de figures d'invention.

« — Est-ce que les ornemens que vous, peintres, avez coutume

de faire dans les tableaux ne doivent pas être en convenance et en rapport direct avec le sujet, ou bien sont-ils ainsi laissés à votre fantaisie, sans discrétion aucune et sans raison?

« — Je fais les peintures avec toutes les considérations qui sont propres à mon esprit et selon qu'il les entend. »

Cette réponse évasive ne satisfait pas le père inquisiteur, qui n'oublie point son office; ici il ne s'agit pas d'art, il s'agit du respect dû à la religion.

« Ne savez-vous pas qu'en Allemagne et autres lieux infestés d'hérésie ils ont coutume, avec leurs peintures pleines de niaiseries, d'avilir et de tourner en ridicule les choses de la sainte église catholique, pour enseigner ainsi la fausse doctrine aux gens ignorans ou dépourvus de bon sens?

« — Je conviens que c'est mal, mais je reviens à dire ce que j'ai dit, que c'est un devoir pour moi de suivre les exemples que m'ont donnés mes maîtres. »

Et le Véronèse cite Michel-Ange et la chapelle Sixtine, d'où la fantaisie et les allusions pleines d'anachronismes ne sont point absentes. L'accusation n'admet point que Michel-Ange ait manqué aux lois de la *décence* comme l'a fait le peintre de la *Cène,* qui finit par trouver qu'on a bien de l'imagination au saint-office, et confesse humblement qu'il a eu tort, mais que ni l'hérésie ni l'irrévérence n'ont rien à voir dans son fait.

« Non, très illustres seigneurs, je ne prétends point prouver que mon tableau soit décent, mais j'avais pensé ne point mal faire, je n'avais pas pris tant de choses en considération, et j'avais été loin d'imaginer un si grand désordre. »

Le Véronèse fut néanmoins condamné à *corriger et amender son tableau dans l'espace de trois mois à dater du jour de la réprimande.* Le changement fut fait, et nous pouvons nous en convaincre, car le procès-verbal donne la description exacte du tableau et sa dimension (7 pieds sur 39 environ). Cette toile est au Louvre; elle a été offerte à Louis XIV par la république de Venise. Une figure de la Madeleine a été substituée au grand lévrier que l'artiste a l'habitude de placer dans ses tableaux. Le peintre souscrit au changement; mais il n'admet pas que la Madeleine « puisse faire bien ici, » et cela pour beaucoup de raisons qu'il donnera aussitôt qu'il trouvera occasion de les dire.

Toute la théorie de Véronèse est là, « faire ce qui fait bien, » sans aucune préoccupation du sujet et de la convenance. Ce n'est assurément pas un mérite chez le peintre; pourtant celui-ci est si primesautier, si fantaisiste et si personnel, qu'il faut l'accepter comme il est. A Masère, il n'est point exempt de ces bizarreries dans ses

compositions, et il y a là des accouplemens bien singuliers. Il convoque le monde de la fable et s'ingénie à personnifier dans des figures symboliques *la noblesse*, *le pouvoir*, *l'honneur*, *la magnificence*, et c'est un hommage qu'il rend à ses hôtes les Barbaro, parvenus au faîte des dignités. Partout où il peut loger une figure, dans une retombée de voûtes ou dans un tympan, il l'arrange avec une rare ingéniosité, et profite de l'espace, si irrégulier qu'il soit. Ici c'est Flore, Cérès, Pomone, Bacchus, qu'on prendrait aisément pour des patriciennes ou des courtisanes de Venise; puis, sans beaucoup de transition, il rend hommage à la Vierge en peignant une madone, et célèbre sainte Catherine et saint Joseph, les patrons des Barbaro. Deux des petites salles d'angle, dont les murs sont complétement nus de la base au faîte, et qui pour tout ornement n'ont qu'une cheminée monumentale, mais d'une ligne très simple, reçoivent comme fond décoratif une treille qui ploie sous le poids des grappes vermeilles, et dans un espace ovale au centre laissant voir le ciel il peint les divinités de l'Olympe, tandis qu'au-dessus de la cheminée qui fait face à la porte il assied de grandes figures qui jouent du luth et de la basse, et forment un concert. Puis, ici et là, ce sont des groupes d'enfans, des femmes demi-nues ornées de colliers, vêtues d'étoffes chatoyantes. Sur les saillies des moulures, ce sont des aiguières ciselées, des bassins de haut-relief, richement ornés, des coupes d'or pleines de perles qu'il a capricieusement posées et exécutées avec une grande dextérité de main.

Ce n'est point là que s'exercerait la censure du saint-office; cependant nous ne devons pas oublier que, si nous sommes chez Marc-Antoine Barbaro, ambassadeur de la sérénissime république, nous sommes aussi chez son frère Daniel Barbaro, patriarche d'Aquilée, qui occupe la plus haute dignité de l'église.

Ce serait une tâche ingrate de décrire pas à pas les nombreuses compositions du Véronèse; on ne commente point un coloriste, et on se sent impuissant à faire passer dans l'âme du lecteur l'impression de charme profond produite par des harmonies de ton, par la fraîcheur d'une tonalité argentine ou la sonorité d'un rouge ou d'un vert qui appartient en propre au Paolo. Il y a dans les œuvres de la peinture des notes colorées qui sonnent la victoire, des cadences de ligne qui respirent la jeunesse et la force, le bonheur et l'insouciance d'un génie facile, comme il y a des sanglots, des tourmens cachés et des mélancolies profondes. Nous ne pouvons donc que constater l'importance de ces fresques, dire la place qu'elles occupent dans l'ensemble de la production de l'artiste, et, pardessus toute chose, inspirer au voyageur le désir de connaître une œuvre ignorée qui donne du peintre une idée supérieure à celle

qu'on se fait de lui, même après l'avoir admiré à Venise, où son nom rayonne.

Indépendamment des figures des déesses dont nous avons parlé, le Véronèse a peint dans un plafond circulaire en forme de coupole un *Olympe* qui représente, dans l'ensemble des fresques de la villa, la composition la plus importante. Les figures sont beaucoup plus grandes que nature. Au centre, une jeune femme assise sur un nuage représente l'Immortalité qui monte dans l'empyrée, Mercure la regarde le bras levé vers les cieux et son caducée à la main; Diane est au repos, appuyée sur son grand lévrier qu'elle caresse; Saturne, sous les traits d'un vieillard à barbe blanche, repose sa tête sur sa main droite et de la main gauche retient sa faux; Jupiter domine un peu la scène, que complètent Mars, Apollon, Vénus et le dieu Cupidon. Il n'y a pas là d'intention nouvelle qui mérite d'être signalée, mais autant par la noblesse de la forme que par la vivacité, la fraîcheur du coloris et l'audace des raccourcis, cette partie mérite d'attirer tout d'abord l'attention du visiteur. Au-dessous de la coupole, par un contraste qui plaît à son esprit et dont nous trouvons l'explication dans sa réponse aux inquisiteurs, l'artiste a déroulé la plus singulière des compositions, la moins en rapport avec le sujet qu'il vient de traiter. Il simule d'abord dans cette sorte de frise circulaire un appui à balustres qui coupe les figures à mi-corps; une vieille, ridée, vêtue à la mode de son temps, indique à une belle jeune femme, qui s'appuie sur le marbre, un jeune homme en pourpoint qui retient un chien prêt à s'élancer sur un page qui lit tranquillement. Un singe, un petit chien à longues oreilles et un enfant contemplant un perroquet forment un groupe qui complète la composition. C'est inattendu, plein de relief et de vie, traité avec cette sûreté de main qui distingue le Véronèse, et, à côté de l'Olympe, le contraste est frappant. Puis, revenant à l'allégorie dans les retombées des voûtes, l'artiste peint Cérès et Bacchus appuyés l'un à l'autre, les élémens et la naissance de l'Amour.

Les autres fresques représentent *la Vertu bâillonnant le Vice,— la Force s'appuyant sur la Vérité, — l'Envie désarmant l'Abondance, — la Vérité couronnant un souverain.* Puis c'est *la Beauté, la Force, Cérès, Plutus, la Charité* et *la Foi.* Enfin à l'extrémité de chacun des deux bras de la croix faisant perspective à très longue distance, une porte s'ouvre dans la muraille du fond, et d'un côté le Véronèse lui-même, en pied, un peu plus grand que nature, habillé en chasseur et suivi de son chien, semble entrer dans les *stanze,* tandis qu'à gauche sa femme, en toilette de gala, entr'ouvre une porte feinte.

Comme on le voit, c'est l'œuvre d'un fantaisiste; s'il y a là des

parties grandioses, elles coudoient des œuvres pour ainsi dire intimes, on sent que le Véronèse a eu toute liberté. Les Barbaro lui ont laissé, comme on dit, « la bride sur le cou. » Il est venu s'installer là l'année 1575, il avait alors quarante-cinq ans, et le Barbaro résidait à Padoue comme réformateur de l'université. Nul doute que le maître vînt souvent à Masère pendant que le Véronèse y peignait ses fresques. L'architecte, le décorateur et le peintre, le Palladio, Alessandro Vittoria et le Véronèse, ont vécu, à n'en pas douter, dans une intimité charmante qui résultait de la conformité de leurs goûts avec ceux des patriciens qui les avaient appelés. Marc-Antoine Barbaro, quoique préoccupé des grands intérêts de l'état, était un véritable artiste; il était sculpteur, et, pendant que le peintre sur son échafaudage exécutait les fresques, l'ambassadeur, pour se délasser, modelait en terre les figures décoratives qui allaient former la belle grotte du jardin, exécutée dans le goût des stucs de Fontainebleau, de Nicolo del Abbate. Il est facile d'imaginer l'existence que ces artistes ont pu mener à Masère, ils étaient les hôtes d'une des plus riches familles de Venise et en même temps de deux patriciens qui étaient à la fois des artistes, des hommes d'état et des orateurs, et possédaient cette universalité de connaissance qui est l'apanage des hommes de cette époque, qui ont cumulé les génies les plus divers.

Des mains de la famille Barbaro, la villa passa dans celles de Lodovico Manin, le dernier doge de Venise ; après sa mort, elle échut à des possesseurs peu soucieux du respect qu'on doit à l'œuvre des grands artistes. La guerre d'ailleurs, puis l'invasion et la conquête allaient livrer la demeure des patriciens à l'abandon; peu à peu le palais devint une ruine, les peintures disparurent sous une couche de poussière, et les eaux qui descendent des sources de la montagne attaquèrent jusqu'aux mosaïques du rez-de-chaussée et s'infiltrèrent dans le sol. Pendant de longues années, la villa resta solitaire, et le temps fit son œuvre; elle fut enfin acquise par M. Sante Giacomelli, qui résolut de la restaurer, et apporta à ce travail un soin scrupuleux et une intelligence parfaite des conditions d'une telle entreprise. Son neveu, M. Angelo Giacomelli, aujourd'hui propriétaire, qui avait alors la haute main sur les travaux, constata que l'œuvre du Véronèse, grâce à l'excellente construction de la toiture, n'avait reçu aucun dommage, et sous l'éponge des restaurateurs reparaissait fraîche et brillante comme au temps de la renaissance. Elle avait même gagné cette enveloppe précieuse et impalpable que le temps jette sur les œuvres de la peinture et que les artistes appellent la patine.

On peut donc juger l'ensemble, dont les dispositions ont été scrupuleusement respectées; ni l'architecte, ni le sculpteur, ni le

peintre, n'ont été la victime des restaurateurs, comme cela se produit trop souvent en Italie, et le voyageur qui tentera de s'arrêter à Masère pour visiter la demeure des Barbaro y trouvera sans doute la cordiale et sympathique hospitalité que nous y avons trouvée nous-même.

Quant aux archives de la famille Barbaro, et quant aux titres de propriété, ils ont malheureusement été dispersés; toutefois il n'est pas impossible de restituer les figures de ces deux patriciens, car leurs noms sont de ceux dont l'histoire a souci. On les retrouve inscrits dans le cadre sculpté par le Sansovino en haut de l'escalier des géans, et dans la salle du scrutin du palais des doges, à côté d'une toile historique célébrant le haut fait d'armes de Marco Barbaro, leur aïeul, qui prit Ascalon au XIIe siècle, un artiste de la renaissance a représenté Marc-Antoine Barbaro, l'ambassadeur, tenant l'ombrelle sur la tête de Henri III, roi de France et de Pologne, à son passage à Venise.

Le Véronèse devait, lui aussi, avoir reproduit les traits de ses deux protecteurs, et ce n'est pas sans émotion qu'après nous être contentés pendant longtemps pour tout document authentique d'une médaille frappée à l'occasion de l'érection de la forteresse de Palma, qui figure dans une collection de Venise, nous avons rencontré, à la galerie du Belvédère de Vienne, un superbe portrait de Marc-Antoine. Cette toile, signée Véronèse, a toute la valeur d'un document historique, puisque l'artiste a représenté le négociateur tenant d'une main le traité de paix qu'il avait signé avec le Turc après Lépante, et montrant de l'autre les fortifications de Palma, qu'il fut chargé d'élever pour prévenir les fréquentes incursions de l'éternel ennemi de la république. Quant à Daniel, le commentateur de Vitruve, il figure dans la galerie de *l'Iliade* aux *Offices* de Florence, peint aussi par le décorateur de la villa Barbaro dans toute la pompe de son costume de patriarche d'Aquilée. Désormais, après avoir visité la villa, nous pouvons lire les dépêches des deux Barbaro aux archives de Sainte-Marie-Glorieuse-des-Frari, les suivre pas à pas dans leur longue carrière à l'aide des documens qui témoignent de tant de travaux et de tant d'illustration; nous pouvons même, après avoir contemplé les traits des fondateurs de la villa, nous incliner devant leur tombe à San-Francesco Della Vigna. C'est ainsi que l'histoire s'anime, et que l'art nous touche davantage; dans ces salles de la villa Barbaro peintes par le Véronèse, l'imagination peut évoquer les nobles figures des patriciens, qui sont non plus des abstractions, mais des personnages réels dont à chaque pas dans Venise nous retrouvons la trace et nous constatons la grandeur.

CHARLES YRIARTE.

LES

LIVRES DE RAISON

DE L'ANCIENNE FRANCE

I. *Les Familles et la société en France avant la révolution, d'après des documens originaux*, par M. Charles de Ribbe, 1873. — II. *Histoire de la réserve héréditaire et de son influence morale et économique*, par M. S. Boissonade, 1873.

L'ancienne France nous a légué un double trésor, intellectuel et moral, où nous pouvons puiser de grands exemples, d'utiles conseils, un sentiment de noble émulation et de dignité personnelle. Ce trésor s'exprime en une littérature dont l'abondance et la richesse ne sont égalées que par les deux grandes littératures de l'antiquité classique. On vante ce qu'il y a d'original et de spontané dans l'ancien génie grec : il semble n'avoir pas connu l'imitation; il a produit les différens genres littéraires selon les conditions naturelles d'une génération logique et conforme aux lois de la pensée humaine, la poésie lyrique en témoignage d'une jeunesse enthousiaste et religieuse, l'épopée comme expression d'une adolescence active sous le regard des dieux, le drame pendant un âge viril déjà soucieux des grands souvenirs, et ensuite la comédie, l'histoire, la philosophie, en signe de maturité réfléchie, avec le secours de la prose. Cette spontanéité, ce développement régulier et naturel, l'histoire de notre littérature les possède autant que cela est possible en des temps qui ne sont plus la jeunesse de l'humanité et chez un peuple dont les visibles liens de famille montrent la formation complexe. L'âge moderne du monde ne connaît plus le sol vierge des hauts sommets aux plantes extraordinaires et rares, mais il a de fécondes terres d'alluvion : la France est de toutes la plus riche. Ce qu'il y a de naturel et de sincère dans sa littérature, c'est qu'elle traduit un

vaste développement s'inspirant en égale mesure d'une vive liberté et d'une longue tradition de discipline intellectuelle et morale. Nulle part ne se voient mieux à découvert les vraies sources de la longue prospérité et de la grandeur de l'ancienne France. Dans aucun pays peut-être, en dépit de certaines apparences, les classes qui forment le gros de la nation, c'est-à-dire les bourgeois des villes et surtout les moyens propriétaires ruraux, n'ont été plus tôt et plus entièrement maîtresses d'elles-mêmes, entre les excès des nobles et la misère des plus humbles. A travers les guerres civiles et religieuses, dans le fracas des guerres étrangères, malgré beaucoup d'agitations et de fléaux, une population nombreuse a vécu silencieuse et assez paisible au fond de nos provinces, dans la solitude de nos petites villes, dans le secret de nos campagnes. Là s'est accumulé tout un héritage de modestes vertus qui, sans avoir l'éclat de certains grands traits des scènes plus retentissantes, a constitué sans doute dans la balance des destinées françaises l'appoint nécessaire pour que la somme des mérites et du bien l'emportât.

C'est à mettre en relief ces intéressans aspects de l'ancienne société française que M. Charles de Ribbe s'est appliqué, en invoquant toute une série de curieux documens trop négligés avant lui : les *livres de raison*. M. de Ribbe ne s'est pas borné à répandre une lumière à certains égards nouvelle sur le passé de nos institutions et de nos mœurs; il s'est épris de ce passé d'autant plus facilement que les institutions et les mœurs de notre époque lui inspirent des défiances, et qu'il craint pour notre prochain avenir. Il lui est arrivé ce qui est arrivé à bien d'autres : peu satisfait du présent, il s'est plu à retrouver dans le passé, même lointain, quelques-uns au moins des traits qu'il voudrait voir subsister de nos jours et auxquels s'attacherait, suivant lui, notre salut futur. On sait combien il est difficile, une fois engagé dans cette voie, de garder la mesure, de ne pas céder à la thèse préconçue, et de se préserver d'une vue partiale. Le patriotisme même et la curiosité d'esprit peuvent y devenir des piéges d'autant plus périlleux que l'auteur se sera montré plus sincère et plus loyal. M. de Ribbe se rattache à une école de publicistes très dignes d'une haute estime, animés d'un vif sentiment religieux, d'une idée morale très élevée, d'un patriotisme incontestable, qui s'alarment des voies nouvelles où la France s'est engagée depuis la fin du XVIIe siècle, mais surtout depuis la révolution, et qui croiraient, par la réforme de notre loi civile, nous rendre quelques-unes des heureuses énergies de notre moyen âge.

On pense bien qu'aux doctrines de cette école les réponses n'ont pas manqué. Tout un groupe d'économistes, de juristes, de moralistes libéraux, patriotes sincères eux aussi, s'est appliqué à réfuter cette vue du présent, ce panégyrique du passé, ces propositions de

graves changemens pour l'avenir. Précisément un excellent volume de M. G. Boissonade vient de paraître, qui contient en résumé toutes ces réfutations et toutes ces réponses. L'*Histoire de la réserve héréditaire* est une de ces fortes et substantielles monographies telles que l'Académie des sciences morales et politiques sait les susciter, et telles que notre active école de droit historique, à l'exemple de ses maîtres, MM. Laboulaye, Giraud, Laferrière, nous en a donné plusieurs d'un grand prix (1). On verra dans le livre de M. Boissonade comme dans celui de M. de Ribbe, les deux aspects se complétant l'un l'autre, combien l'ancienne France différait de la France nouvelle, à combien de graves objets touchent les réformes obtenues et les modifications qu'on souhaite, quelles grandes et belles questions sociales sont engagées en de tels débats, questions que nous ne prétendons pas traiter après que tant d'écrivains éminens les ont supérieurement examinées ici même (2); notre but est plus modeste : nous ne voulons que signaler le cadre intéressant et nouveau dans lequel M. de Ribbe a enchâssé son étude; il nous sera permis en même temps, à propos des graves problèmes auxquels il touche, d'essayer de marquer où en est aujourd'hui certaine sorte d'agitation dont l'auteur est un des principaux organes. Cette agitation est solidaire des problèmes et des circonstances politiques qui nous assiégent; il importe plus que jamais de savoir quelles sont les diverses espérances, et de prévoir quelles conséquences inévitables, à l'insu peut-être de quelques-uns de ses promoteurs, tel ou tel projet de réforme ne manquerait pas d'entraîner.

I.

On appelait autrefois *livres de raison*, — et le nom ainsi que l'usage en subsistent sans doute encore aujourd'hui, — des registres de famille où chaque chef de maison prenait soin d'inscrire les chiffres représentant l'état et le développement de sa fortune (on sait que le vieux mot français *raison* veut dire compte, finance, comme l'italien *ragione* et le latin *ratio*). Ces chiffres n'allaient pas bien entendu sans de certaines explications : on y ajoutait les mentions et dates soit des conventions, marchés ou contrats ayant pour but de faire prospérer l'avoir commun, soit des naissances, mariages ou morts des divers membres de la famille. On résumait ou même on inscrivait intégralement les pièces authentiques, afin que, sous certaines conditions, elles pussent faire foi au même titre que les instrumens originaux; les testamens y figuraient ainsi que les

(1) L'étude de M. Gide sur la *Condition privée de la femme* par exemple.

(2) Voyez diverses études de MM. Léonce de Lavergne, Wolowski, Baudrillart, dans la *Revue* des 1er février 1856, 1er août 1857, 15 avril 1872, etc.

donations à côté des actes d'achat, de vente ou de bail. Ces actes de naissances, de mariages ou de morts, ou bien ces divers contrats, épisodes si intéressans pour l'histoire et la constitution de la famille, comment les enregistrer sans y joindre quelques graves réflexions, témoignages de joie ou d'espérance, ou bien de regret et de deuil? Le père écrivait donc au livre de raison, outre les chiffres constatant ses profits et pertes, outre les souvenirs bénis ou funestes des événemens intérieurs, les pensées que ces événemens lui inspiraient, ses conseils à ses enfans, ses éloges ou ses reproches, non-seulement ses dernières volontés, mais encore ses exhortations et ses vœux suprêmes. Comment en outre n'aurait-il pas, chemin faisant, inséré certaines mentions des affaires publiques, au moins dans le petit cercle où lui-même pouvait avoir joué un rôle? Les livres de raison devenaient ainsi de curieux registres de comptes, des annales généalogiques, d'intéressantes autobiographies, et en même temps des journaux et des mémoires historiques. Ils restaient avant tout (c'est là leur principal caractère) des livres de famille, avec un accent religieux et moral, fidèle écho des vertus publiques ou privées. Ces dernières surtout, que l'histoire générale passe d'ordinaire sous silence, ont trouvé dans ces pages une sérieuse expression et comme un refuge respecté; il y a pour nous quelque chose de touchant aujourd'hui à écarter, en ouvrant les plus estimables de ces annales domestiques, le voile qui, pendant des siècles, a recouvert et caché aux yeux de tous des merveilles de dignité, de tendresse et de dévoûment. A ne considérer ces monumens qu'au point de vue de l'histoire sociale, tel père, telle mère de famille dont la voix se fait ici entendre, dont l'influence est ici visible à chaque feuillet, mais dont le nom nous est du reste tout à fait inconnu, a travaillé pour sa virile part à l'édification de toute une nombreuse famille, à la durée d'une tradition séculaire, et contribué de la sorte aux destinées de cette société française qui a brillé d'un vif et solide éclat. Montaigne a loué dignement son père d'avoir tenu le livre de raison de leur famille avec une assiduité qu'il ne sut pas imiter. « En la police économique, dit-il, mon père avoit cet ordre, que je sçais louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'outre le registre des négoces du mesnage où se logent les menus comptes, payemens, marchez, il ordonnoit un papier-journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour les mémoires de l'histoire de sa maison, histoire très plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine : quand feut entamée telle besogne, quand achevée, quels trains y ont passé, combien arrestés; nos voyages, nos absences, mariages, morts, la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles, changement des ser-

viteurs principaux. Usage ancien, que je trouve bon à refreschir, chacun en sa chascunière, et me trouve un sot d'y avoir failly. »

Pour les individus eux-mêmes en effet, l'usage est naturel et salutaire de s'habituer à consigner avec une entière loyauté presque jour par jour l'histoire de sa vie, celle de ses sentimens et de ses actes. Sénèque raconte que chaque soir, avant de se livrer au sommeil, il restait seul quelques instans dans le silence et l'obscurité, et repassait devant sa conscience les pensées et les actions du jour. Le livre d'autobiographie provoque à cette pratique toute religieuse et chrétienne. Cette sorte de devoir une fois accepté, on se trouve, par la prévision des jugemens à venir, de ceux qu'on portera soi-même et de ceux que porteront les autres, plus obligé à demeurer constant avec soi, et, pour que cela se puisse faire en tout honneur, à n'agir pas de telle sorte qu'on puisse avoir à se le reprocher plus tard. On sait que les aveux ne resteront pas secrets, qu'ils se transmettront aux enfans, et l'on aspire à mériter jusqu'après la mort la continuation de l'estime et du respect. Qu'à ces vues de la conscience individuelle se joigne un sentiment de solidarité avec les membres d'une famille respectée, et le livre de raison devient à double titre un bon conseiller en même temps qu'un témoin fidèle. « Taschez, dit un père à ses enfans, de prendre un peu de temps pour escrire dans vostre mémorial toutes les affaires qu'avez faites dans la journée. » — « C'est une chose avantageuse aux enfans, dit un autre, lorsqu'après le décez de leur père ils trouvent des mémoires par le moyen desquels ils puissent s'instruire de l'estat de leurs affaires. En ayant recognu en plusieurs rencontres l'importance et la nécessité, je me suis résoulu, pour l'intérêt de nostre famille, de dresser ce livre, dans lequel j'insèreray ce que j'ay tiré des livres de nos ayeulx, afin que, si ceux-là dans la suite des temps venoient à s'égarer, comme il arrive souvent des vieilles écritures, l'on puisse trouver dans celuy-cy ce dont on pourra estre en peine par la perte des autres. — Et, comme l'on doit plutôt travailler à la conservation de l'honneur des familles que des biens qu'elles possèdent, puisque le premier leur doit estre infiniment plus cher que le dernier, je commenceray cet ouvrage par une petite généalogie de la nostre, qui contiendra seulement jusqu'à moy huict générations... » Ainsi s'expriment deux livres de raison du XVIIe siècle que M. de Ribbe a retrouvés avec beaucoup d'autres en des archives de famille. Il en cite un du XVe, écrit en provençal avant la réunion de la Provence à la France, et qui, rédigé avec la solennité du vieux style notarial, peut être regardé, dit-il, comme le type classique des livres de raison de la bourgeoisie des communes méridionales. — Jaume Deydier, d'Ollioules près de Toulon, commence son livre de raison en 1477; il

représente la plus ancienne et la plus respectable bourgeoisie de Provence. Établissant d'abord la généalogie de sa famille, qui se continue encore aujourd'hui, il remonte jusqu'en 1250. Pendant six siècles, les Deydier ont donné des magistrats municipaux à la ville de Toulon, des prêtres à l'église, des soldats à l'armée; jamais ils n'ont entièrement déserté l'agriculture. — M. de Ribbe connaît plusieurs livres de raison du XVIe siècle, celui-ci par exemple : « Livre où sont contenus les mémoyres des actes, affaires et négoces de moy Melchior Blanc, fils de M. Antoine Blanc, notaire royal de Saint-Zacharie, et de demoyselle Isoard, procureur au siége général de cette ville d'Aix, lequel livre j'ay escript de ma propre main et veulx y estre adjousté foy par mes successeurs. Aix, ce dix-neuvième février 1594. » Cet autre, de la même époque, a pour titre : « Livre des affères de moy et de monsieur Deffauris, faict le huict octobre 1588. » C'est le curieux spécimen d'une comptabilité toute rustique, rédigé par un paysan métayer nommé Ambroise Giraud, exploitant en 1588 le domaine d'un propriétaire nommé Deffauris, dans les Basses-Alpes. Il y marque son capital en têtes de labour et en bêtes à laine, les quantités de céréales semées, le chiffre des récoltes, les plantations, les frais de main-d'œuvre, le prix des journées d'ouvrier, etc.

Mais le plus grand nombre des livres de raison retrouvés par M. de Ribbe dans les archives particulières datent du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les plus curieux sont ceux des familles de Garidel à Aix et de Sudre à Avignon. Le premier comprend l'histoire de cinq générations d'hommes distingués et de bons citoyens, docteurs, avocats, primiciers de l'université, conseillers au parlement, administrateurs élus de la ville d'Aix et de la Provence; le second, qui est rédigé en 1680, mais qui remonte aux premières années du XVIIe siècle, offre aussi une série de portraits et de leçons morales d'un grand intérêt. C'est un beau manuscrit in-folio, nous dit M. de Ribbe, presque un chef-d'œuvre de calligraphie. Le début fait bien juger de ce qu'étaient ces registres privés. « L'intérêt des familles, y est-il dit, veut qu'on tienne des livres de raison dans lesquels, après avoir escrit sa généalogie, ses alliances, sa naissance, ses biens et leur inventaire, on adjoute quelques mémoires en forme de maximes, qui, fondées sur l'honèsteté, produisent aux héritiers des effets très profitables pour le spirituel et pour le temporel. — *In nomine Domini.* Ce 9 juin 1680, jour de la Pentecoste, après avoir demandé ce matin à Dieu que, si le peu de bien que je possède est mal acquis, ou s'il donne à moy ou à mes enfans matière à offenser sa souveraine bonté, je le supplie de m'en priver et eux aussi, je commence par ma généalogie, sur laquelle je passeray fort légèrement, ne me proposant que la pure vérité dans ce que j'ay à dire. »

Ce n'est guère qu'en Provence que M. de Ribbe a retrouvé d'anciens livres de raison dans les familles. Il est probable cependant que d'autres parties de la France ont pratiqué cet usage. Nous le voyons du reste en vigueur dans plusieurs pays étrangers, en Allemagne et surtout en Italie. La Bibliothèque nationale, à Paris, possède un curieux ouvrage illustré qui nous conserve l'autobiographie de Mathieu Schwartz, bourgeois d'Augsbourg. Ce volume, que M. Michelant a décrit et commenté avec beaucoup de soin, offre en une suite de miniatures sur vélin les diverses circonstances de la vie de l'auteur; quelques lignes d'explication en allemand accompagnent chaque représentation figurée. La première image montre en pied le père et la mère, celle-ci enceinte : c'est ce qui s'appelle prendre son histoire dès le commencement. A la seconde page, on voit le petit Schwartz enveloppé d'un linceul et porté dans les bras de sa nourrice au cimetière, où le fossoyeur est déjà occupé de creuser la terre pour l'ensevelir. On le croit mort; mais lui, qui doit au lecteur cette belle autobiographie coloriée, remue un pied au dernier moment; on s'aperçoit qu'il vit encore, et on le reporte à sa mère. La troisième page le représente malade de la petite rougeole; sa petite sœur le soigne : il a près de lui ses jouets d'enfant. Viennent ensuite ses jeux, son éducation, ses exercices de jeune homme, ses travaux dans une grande maison de commerce, ses exercices militaires, etc., tout cela avec le commentaire qui permet de suivre cette carrière et l'histoire de sa famille. C'est une vivante étude de la vie bourgeoise à Augsbourg pendant le XVIe siècle.

Toutefois ce sont les Italiens surtout qui, avec leur esprit positif et pratique, nous ont laissé les plus remarquables livres de raison, se faisant en cela comme en bien d'autres choses les héritiers des anciens Romains, chez qui le père de famille tenait à jour ses livres de recettes et dépenses, *tabulæ*, *rationaria*, propres à servir de témoignages devant les tribunaux, comme on le voit dans le procès de Verrès. Les *libri commentarii*, les *stemmata*, les *laudationes mortuorum*, ont servi à Rome de préludes aux livres des annalistes. Il en a été de même en Italie, et l'on comprend de quel intérêt peuvent devenir des registres de commerce ou de finances ainsi rédigés, quand les négocians ou les financiers s'appellent les Médicis. Nous avons ceux de Laurent le Magnifique; la famille de Guichardin (1) continuait, même étant devenue célèbre, l'administration de la maison de soieries, *bottega di seta*, dont la prospérité avait fondé sa fortune, et l'on trouvera dans le dixième volume des *Œuvres inédites* de l'historien, publiées à Florence, le livre de raison publié par lui en deux parties, la première qui contient, sous le titre de *Ricordi di*

(1) Voyez, dans *Revue* du 15 août 1861, l'étude que nous avons consacrée à Guichardin d'après ses écrits inédits.

famiglia, l'histoire de ses ancêtres, la seconde qui offre, sous le titre de *Ricordi autobiografici*, l'histoire de sa vie. Il n'est pas besoin d'insister pour faire comprendre quelle valeur historique et morale offrent de tels écrits. Guichardin en particulier n'est pas de ceux qui prennent la peine de dissimuler les motifs de leurs actions ou d'exalter gratuitement leurs parens ou amis. Il y a dans son compte-rendu généalogique un certain oncle Rinieri, type de prélat de la renaissance curieux à connaître, dont il a dévoilé impitoyablement l'âme tout entière. Quand Guichardin parle de lui-même, il est sincère aussi à sa façon; d'ailleurs son journal entre en de tels détails, financiers ou autres, qu'il nous fait vivre réellement au milieu des coutumes et des idées du XVIe siècle italien.

Nous avons cité tout à l'heure une autobiographie illustrée que nous avons cru pouvoir ranger à côté des livres de raison. Le genre se subdivise en effet en sous-genres et en espèces, et l'on pourrait mentionner à ce dernier titre ce qu'on a nommé par exemple les *livres des amis*, sorte d'albums que M. Darcel nous a fait connaître, et où s'enregistrent des séries de souvenirs réunis au nom de l'amitié. Le musée du Louvre possède ainsi l'album ou registre exécuté par les soins des deux frères allemands de Riethain dans le dernier tiers du XVIe siècle. Au cours de leurs études universitaires, à Louvain, Strasbourg, Ingolstadt, Dôle, Lyon, ils ont obtenu de chacun de leurs amis quelques lignes autographes, quelques devises, maximes ou citations poétiques : ils ont accompagné ces lignes d'armoiries ou d'écussons, de portraits, de scènes de mœurs, de caricatures même politiques, toute sorte de représentations qui, exactement datées, deviennent d'un si grand secours au point de vue de la peinture des mœurs ou même de l'histoire générale. Un autre genre d'intérêt, mais analogue, s'attacherait au manuscrit n° 3,188 (supplément français) de la Bibliothèque nationale. Exécuté par un certain Beaullart, échevin de Caen en 1607, il contient d'abord un mémorial de la famille de ce nom, puis un journal des événemens, grands et petits, survenus en cette ville entre 1600 et 1639, avec quelques faits d'histoire générale à partir de 1531, puis trente-trois portraits-médaillons des principaux personnages de l'époque, gravés par l'habile Thomas de Leu et les artistes contemporains.

Il est clair que de tels monumens, ceux-là même où l'illustration paraît occuper la plus grande place et que recherchent à cause de cela les amateurs d'archéologie, peuvent devenir fort précieux à l'historien. M. Charles de Ribbe a eu l'heureuse idée de demander aux plus graves, aux livres de raison proprement dits, un tableau de la vie de famille dans l'ancienne France. Nobles et roturiers ont également pratiqué sans doute l'usage de ces sortes de registres; la plupart de ceux qu'on retrouve aujourd'hui appartiennent toutefois

à des familles de bourgeois ou de paysans, de sorte que l'examen qu'on peut faire à l'aide de ces livres porte principalement sur les classes moyennes et sur les représentans de la petite propriété. Tandis que la plupart des ouvrages traitant de l'ancien régime semblent ne nous montrer que la grande propriété et les conditions d'une société aristocratique, le mérite particulier du travail de M. de Ribbe est d'attirer nos regards sur l'état matériel et moral des classes moyennes en France avant 1789. Les livres de raison ne sont nulle part réunis, de sorte qu'il a fallu beaucoup de temps et beaucoup de peine pour obtenir les élémens de cette étude. L'auteur a dû, pendant plusieurs années, parcourir nos villes et nos campagnes du midi, aller de foyer en foyer, de ferme en ferme, heureux lorsque, après avoir découvert l'existence de quelqu'un de ces monumens, il ne s'en voyait pas refuser l'accès.

L'ouvrage de M. de Ribbe ne s'offre d'abord que comme une enquête limitée au sud-est de la France et qui puise ses renseignemens dans les seuls livres de raison; mais il ne tarde pas à généraliser son étude, et il invoque un très grand nombre de documens d'autre nature, presque tous inédits. Quand il cite *les livres de consulat*, c'est-à-dire ces registres de villes qu'on désigne par la couleur de leur reliure, *livre rouge*, *livre vert*, *livre noir*, et où les administrateurs et magistrats inscrivaient tout le ménage des cités, ce n'est pas trop s'éloigner, à vrai dire, des registres de famille. Les uns comme les autres mêlaient souvent aux annotations officielles des observations morales et religieuses : une petite commune rurale met en tête de ses délibérations, en l'année 1587, la sentence latine : *Benedictione justorum exaltabitur civitas, et ab ore impiorum subvertetur*, la bénédiction des justes fera prospérer la cité, la parole des impies entraînera sa ruine, — maxime peu rassurante, par parenthèse, en un temps de guerres religieuses, alors qu'on observait des règles beaucoup trop arbitraires et trop variables pour distinguer ce qu'on croyait devoir appeler les justes et les impies. Dans une autre commune, au temps de Louis XIII, le registre des délibérations porte à son frontispice tout un passage traduit de la *République* de Platon. M. de Ribbe invoque, outre ceux-là, bien d'autres documens encore, testamens, actes de vente, contrats de toute sorte, chartes, statuts, règlemens traditionnels, mercuriales du parlement; il dépouille, en même temps que les greffes, les études des notaires. Il en résulte qu'on rencontre dans son récit une multitude de citations assurément précieuses, mais dont il n'indique pas toujours les sources. Ses livres de raison se trouvent presque tous entre les mains des familles, et sont par conséquent à peu près inabordables. Il ne nous les fait connaître cependant que par de bien rapides notices; cette multiplicité d'informations, qui ne sont

pas toutes suffisamment précises, devient une cause de quelque incertitude et de quelque embarras. Pour prendre un exemple, l'auteur nous représente d'après « un de ces documens de famille » (il ne donne pas d'autre indication) ce qu'il appelle la cérémonie et les rites établis pour l'émancipation du fils. La scène se passe, dit-il, devant un juge, un consul et un notaire. Le père est assis sur une chaise; le fils, agenouillé devant lui, tête nue, met ses mains dans les siennes, et se trouve par ce seul acte mis en liberté et en pleine capacité de contracter désormais, de vendre, acquérir, recevoir, donner, tester. Malheureusement M. de Ribbe ne nous dit pas où, quand, sous quelles conditions, d'après quel document, s'accomplit cette cérémonie de famille, de sorte que nous ne pouvons apprécier au juste de quelle autorité le père dispose en une circonstance si importante, si c'était là un usage général ou bien local, etc. On a de plus certains doutes sur lesquels on voudrait être rassuré. Les auteurs de ces livres de raison imitent-ils souvent l'exemple de Guichardin? disent-ils les fautes commises aussi bien que les vertus pratiquées? Ne se laissent-ils pas aller au complaisant éloge d'eux-mêmes et de leur temps? Leurs témoignages laissent-ils parfois apercevoir les effets des imperfections sociales, ou bien n'offrent-ils donc, comme il semblerait d'après leur interprète, rien qui ne soit que digne d'éloges? On se prend à souhaiter très vivement que M. de Ribbe, qui du reste en a déjà publié un, nous fasse connaître en entier plusieurs des principaux livres de famille. C'est désormais son domaine; il lui appartient de nous y faire pénétrer.

II.

Il importerait d'autant plus de bien connaître les textes sur lesquels M. de Ribbe s'appuie qu'il soutient avec chaleur et conviction une thèse à laquelle on voudrait ne se laisser convertir qu'à bon escient. Somme toute, son livre, disions-nous, est un panégyrique du passé et fait le procès au temps présent. Tout en se défendant des opinions extrêmes, il croit lire dans les documens qui ont précédé le XVIIIe siècle un perpétuel motif d'unique hommage à la vieille France. C'est-là une cause qui nous est chère, à nous aussi, mais qui ne nous paraît pas entraîner une perpétuelle condamnation des institutions et des mœurs modernes. En tout cas, faisons d'abord notre profit des informations intéressantes et nouvelles que l'auteur a su recueillir. Il y a dans ses peintures des traits infiniment curieux, et c'est une des questions à la fois les plus discutées et les plus dignes d'intérêt que l'examen de cette ancienne France si souvent mise en cause et si peu connue.

Elle avait, suivant l'auteur, trois vertus puissantes : la piété

chrétienne, une grande somme de *self-government*, et le respect envers le père de famille. Sur le premier point, on pourrait contester à M. de Ribbe non pas certes le fond de sa thèse, c'est-à-dire l'influence sociale, la toute-puissante vertu du christianisme, mais les preuves qu'il apporte de la supériorité qu'avait l'ancienne France, dit-il, à cet égard. De pareilles discussions risquent au reste de demeurer inachevées et indécises, tant l'objet en est général, complexe et difficilement appréciable. A côté des mœurs privées, il faut considérer le progrès des lois et des institutions publiques, et décider si vraiment il y a divorce; quant à la conduite des âmes, quel statisticien hardi viendra nous dire si le moyen âge, comparé avec notre temps, en a connu, à tout prendre, un beaucoup plus grand nombre de sévèrement religieuses en dehors des formules et des pratiques extérieures imposées par la coutume? M. de Ribbe se contente d'invoquer à l'appui de sa doctrine les témoignages de piété, nombreux et touchans il est vrai, qu'il rencontre dans les livres de raison; mais ces témoignages ne lui eussent peut-être pas suffi à lui-même, s'il n'eût été fort désireux de signaler des contrastes en opposition au temps présent. Les livres de raison lui attestent un fréquent usage des invocations et de la prière : c'est fort bien, mais ne sait-on pas qu'une sorte de phraséologie dévote pratiquée au moyen âge peut en certains cas nous faire illusion? Nous ne pouvons dire si les documens qu'il a parcourus offrent souvent la preuve que ces témoignages risquaient d'être trompeurs, il n'en cite, quant à lui, aucun cas; mais qu'il lise avec attention les *Ricordi* de Guichardin, et il verra, tout à côté des commémorations pieuses, d'étranges invectives contre la fausse religion du temps.

Sur le second point, c'est-à-dire sur les pratiques de *self-government* dans l'ancienne France, M. de Ribbe a recueilli beaucoup de traits intéressans, mais qui gagneraient encore à être plus précis. L'ancienne Provence, pays de tradition romaine, compte, nous dit-il, jusqu'à six cent quatre-vingts communautés d'habitans qui jouissent dès le xve siècle d'une presque entière autonomie. Cette organisation municipale repose sur des principes essentiels formant comme une sorte de charte que personne n'a décrétée, mais à laquelle tout le monde obéit. Le premier de ces principes veut que tout chef de famille propriétaire, ayant un intérêt local dans la communauté, soit électeur; il sera également éligible, s'il figure au cadastre pour une certaine valeur foncière. La seconde règle est que tout chef de famille électeur doit son suffrage, tout chef de famille élu son assiduité, car les fonctions locales auxquelles on a été nommé par ses concitoyens sont obligatoires. Elles sont d'ailleurs temporaires, afin que chacun à son tour ait part aux charges et aux honneurs. Tous sont responsables, particulièrement les élus dans leurs personnes et

dans leurs biens, s'ils violent les lois ou s'ils administrent mal les finances locales. Les électeurs le sont eux-mêmes : leurs propriétés deviennent le gage des créanciers, si la communauté est impuissante à payer ses dettes. On voit que ces Français d'autrefois, loin d'entendre la liberté comme une maxime abstraite, savaient fort bien l'identifier avec de sérieux et pratiques intérêts. « Nous parlons beaucoup du système électif, dit M. de Ribbe, mais nous ne le pratiquerons jamais autant qu'il l'était dans l'ancienne France, où, en exceptant le pouvoir monarchique, partout il y avait des élections incessantes, dans les villages, bourgs, villes, corporations, colléges, universités. » Il faut voir combien de mesures sont prises pour garantir la sincérité des choix. « Tout ce que l'imagination peut concevoir de procédés pour briser les menées des partis, les ligues, les coalitions, les petites tyrannies locales, la domination d'une classe ou d'un quartier sur un autre, ou bien pour éloigner les gens suspects de vouloir s'emparer à leur profit de l'influence et de la jouissance des biens communaux, a été autrefois pratiqué avec une surabondance inouie de précautions. Suffrage à un, deux, trois degrés par la voie d'électeurs élus ou tirés au sort en assemblée générale, boîtes au fond desquelles est appliquée une étoffe de velours ou de drap, boules noires ou blanches, creuses ou non, recouvertes ou non d'une semblable étoffe, pour assurer le secret absolu des votes, baguettes pour compter les boules en éloignant tout soupçon de fraude, claustration des électeurs, triples clés pour fermer les boîtes, surveillance perpétuelle et jalouse, il n'est pas de mesures auxquelles on n'ait recours. « Le livre du bourgeois agriculteur d'Ollioules, Jaume Deydier, semble particulièrement propre à nous faire distinguer ces divers traits d'autonomie locale. C'est lui qui présidait le conseil général des chefs de famille de sa commune au mois de mai 1520, lorsqu'à la suite de longs efforts cette commune parvint à s'affranchir des droits fonciers dont elle était redevable à l'égard de ses seigneurs, jadis propriétaires. Il est certain qu'il y a là de ces informations secrètes qui décèlent à nos yeux, si nous savons les comprendre, la vie intime de l'ancienne France, les raisons de son accroissement et de sa vigueur physique et morale.

Nous ne contestons pas à M. de Ribbe le mérite d'avoir mis en lumière de si utiles documens; bien au contraire, nous regrettons qu'il n'ait pas été plus loin encore dans cette voie, c'est-à-dire qu'il n'ait pas donné une forme plus scientifique à son intéressante étude. Un plus grand nombre de citations textuelles empruntées à ce livre de Jaume Deydier par exemple nous eût sans doute fort instruits et eût été l'occasion de commentaires plus voisins du sujet que quelques-uns de ceux que nous trouvons ici en grande

abondance. C'est ce livre de raison qu'il faudrait publier, puisqu'il expose, à ce qu'il paraît, le ménage agricole d'une riche contrée de la Provence en plein xve siècle. Nous pouvons y lire, dit M. de Ribbe, ce que le territoire d'Ollioules produisait en vin, en huile, en figues, en oranges, en blé. De tels détails, que l'on comparerait aux données concernant d'autres provinces, serviraient de cadre naturel au tableau de la vie municipale. Que cette vie municipale ait été active et intense, nous le croyons volontiers, parce qu'il faut bien que nous trouvions dans l'histoire intérieure de la France de quoi expliquer la longue durée de sa grandeur : la centralisation ne lui eût apporté absolument que des maux, s'il n'y avait eu quelque pareil contrepoids; mais quelle réelle action ces dernières libertés ont-elles pu exercer? dans quel cercle ont-elles pu agir? en quelle mesure, aux différentes époques de notre histoire et dans nos diverses provinces, ont-elles été contrariées, interrompues, étouffées, soit par l'excès du pouvoir central, soit par de fréquentes calamités, telles que les guerres civiles ou religieuses, soit par les crises financières, les famines, les brigandages, résultats d'une administration sans doute imparfaite et inexpérimentée, soit enfin par l'abus persistant des institutions féodales? Où et dans quelles circonstances se pratiquait ce suffrage électoral si scrupuleux et si jaloux qu'on nous désignait tout à l'heure? Voilà ce qu'il faudrait savoir, et les nombreux documens au milieu desquels M. de Ribbe nous introduit seraient, selon toute apparence, de ceux qui nous instruiraient d'une façon inattendue sur tant de graves sujets.

Une troisième source de grandeur et de prospérité pour l'ancienne France, suivant l'auteur, c'était l'autorité du père de famille environnée d'un profond respect. Dans une série de chapitres dont les titres seuls disent assez l'intention, *le Foyer domestique et la tradition, le Père de famille et l'école, le Ménage rural, la Bénédiction paternelle et la vie future, la Paix domestique*, M. de Ribbe a tracé d'après les livres de raison un tableau de la famille qui offre un résumé de toutes les vertus. Soins touchans de l'éducation, constante pratique de la prière en commun, scrupuleuse épargne en vue des dots à conquérir peu à peu et du patrimoine à transmettre intact ou notablement accru, mais surtout constante pensée de la mort et de la vie future augmentant, pour ainsi parler, au lieu de la détruire, la solidarité d'affection et de respect entre les parens et les enfans, voilà des traits d'une direction toute spiritualiste et religieuse que l'histoire de la famille telle que l'a connue l'ancienne France offre, suivant l'auteur, en très grand nombre. C'est en effet l'impression qui résulte des extraits de plusieurs livres de raison, par exemple de celui de cette célèbre famille provençale de Forbin, que nous voyons figurer ici dès le xve siècle, et qui survit si bien

représentée encore aujourd'hui dans notre société parisienne. Nul ne sera tenté de récuser ni de mettre en doute les éloquens témoignages que M. de Ribbe a cités; à ces signes, on reconnaît encore une fois le grand caractère qui a marqué la société française. Voyons cependant jusqu'à quelles conclusions l'auteur du livre des *Familles* entend nous conduire, à quelle distance il croit que nous sommes aujourd'hui des vertus d'autrefois, et quels remèdes pratiques il conseille pour sauvegarder l'avenir.

La prérogative suprême du père de famille tel qu'il apparaît dans les documens du passé est, pour M. de Ribbe, la liberté du testament. Il voit dans la liberté de tester, que le droit coutumier autorisait en plusieurs parties de la France, une ferme assise de l'édifice social, ébranlée aujourd'hui. « Le testament, dit-il, est une des clés les plus importantes du problème libéral de notre temps, il est le point décisif auquel nous conduisent nos études sur la famille; mais le terrain que nous abordons est brûlant, et nous ne pouvons nous dissimuler le pouvoir qu'exercent sur les esprits les idées préconçues dans lesquelles notre génération a été élevée. » On voit, à ces précautions oratoires, que l'auteur va exprimer ici toute sa thèse, et ses prochaines conclusions commencent à poindre; il faut qu'elles soient bien contraires à l'opinion de notre temps pour que M. de Ribbe les introduise de la sorte. Au point de vue philosophique et religieux, la liberté de tester n'est rien moins, suivant lui, que le triomphe du spiritualisme sur la matière et la mort. L'homme prolonge son existence en faisant obéir pendant des années, pendant des siècles peut-être, ses dernières dispositions, ses volontés, ses conseils, ses fondations charitables; il sera obéi tant que la religion de ses descendans et la législation de son pays croiront à la seconde vie qui, au-delà de cette terre, lui aura été acquise. La liberté de tester est le triomphe de la majesté du père de famille, qu'elle transforme en juge suprême pour récompenser ses enfans selon le degré de leurs mérites, et c'est de là que dépend en grande partie la tradition du respect, fort affaibli dans la famille moderne. Le droit de tester librement est en outre le triomphe de la liberté civile. Contesté et gêné quand la liberté civile est mal assise ou compromise, il est respecté quand elle a dans la société la place qui lui appartient. La propriété étant la légitime conquête de la liberté de l'homme sur la matière, et le testament étant la plus énergique expression du droit de propriété, il s'ensuit que, tant vaut la liberté civile dans un état, tant y vaut le testament.

On comprend bien où M. de Ribbe, avec cet éloge enthousiaste de la liberté de tester, veut nous conduire : à la critique amère du code civil, qui établit le partage des biens entre les héritiers; le partage égal, voilà le danger, voilà le fléau. M. de Ribbe n'est pas

seul à soutenir cet avis; on reconnaît un disciple de M. Le Play. Trois situations différentes de la famille correspondent, suivant M. Le Play, aux diverses époques ou aux diverses phases des sociétés. Il y a d'abord la famille patriarcale, régime qui laisse tous les biens indivis sous l'administration d'un seul, et dont le trait distinctif est l'esprit de tradition locale, l'obéissance à la coutume transmise des ancêtres. Cette condition, qui est celle des temps primitifs, se rencontre encore chez quelques peuples orientaux. En opposition avec la famille patriarcale, il distingue ce qu'il appelle la famille instable : il désigne ainsi le régime que nous a fait dans la France, fille de la révolution, le code civil, avec sa disposition du partage égal. Le trait distinctif est ici l'esprit d'indépendance et de nouveauté, de dispersion et d'individualisme, perpétuelle menace d'isolement et d'abandon pour les plus faibles, jeunes ou vieux, constant péril pour les traditions morales, exposées aux mille influences des milieux les plus divers. M. Le Play ne songe pas à souhaiter que la société française retourne à la famille patriarcale assurément; mais il déplore qu'elle s'abandonne au régime de la famille instable, et ne voit de refuge pour elle que dans une condition intermédiaire, ce qu'il appelle la famille-souche, régime dont il a découvert les modèles, soit chez divers peuples de l'Europe, soit dans quelques vallées des Alpes ou des Pyrénées, et qui est à ses yeux la plus haute et la plus complète expression du progrès social. Telle est en quelques mots la formule de M. Le Play; c'est celle de M. de Ribbe, de M. Claudio Jannet, de tout un groupe ardent, désormais compacte et discipliné, qui a des ramifications dans les administrations locales, dans le clergé, des assises et un organe de propagande et de publicité dans la *Société des études pratiques d'économie sociale* et son *Bulletin* périodique. M. de Ribbe, grâce aux livres de raison, a montré par quelques nouveaux traits ce qu'est la famille-souche des Pyrénées; voyons par ses récits quelle est cette condition que l'on souhaite de voir s'étendre à toute la France, et quels griefs on exprime contre la législation du code.

Sous le régime de la famille-souche, le père choisit pour « héritier-associé, » pour « soutien de la maison, » celui de ses enfans qu'il juge le plus capable de l'aider à continuer son œuvre. L'héritier-associé travaille désormais gratuitement, lui et les siens, sur le domaine, aux ordres de son père et de sa mère. S'il se marie, la dot de sa femme appartient au père, seul maître de tout le patrimoine. Après la mort du père, l'héritier-associé continuera ses services sous l'autorité de la mère survivante et usufruitière; il ne pourra épargner pour lui-même et pour ses enfans qu'après qu'il aura soldé les dots de ses frères et sœurs et supporté toutes les charges du testament paternel. Ce qui est partagé dans ce cas, c'est donc le

produit net du travail commun, auquel ont concouru soit de leurs bras, soit de leur capital, les divers membres de la communauté domestique; seul l'héritier a renoncé d'abord au produit net de son propre travail. Quelquefois c'est l'aîné que le père choisit, mais quelquefois c'est un cadet. Il peut arriver, si c'est une fille qui soit l'aînée, qu'elle soit désignée comme héritière; elle se marie : ses premiers enfans naissent en même temps que ses derniers frères et sœurs, et la fécondité d'une même génération s trouve doublée. L'empire des mœurs locales aidant, les enfans acceptent les évaluations et les dispositions paternelles, et maintiennent, même au prix de sacrifices, avec l'institution d'héritier, le foyer et le domaine des aïeux. M. de Ribbe nous montre ce mécanisme en action, d'abord en citant de nombreux testamens qu'il a consultés chez les notaires, et puis par divers témoignages des livres de raison. M. Le Play avait précédemment donné la même démonstration par une de ces photographies sociales (l'expression est de lui) à l'aide desquelles il a décrit les ménages d'ouvriers. Il faut lire dans son livre sur l'organisation de la famille son intéressante peinture d'une famille-souche du Lavedan en 1856, de ces Mélouga, modestes habitans depuis quatre siècles d'un petit domaine à Cauterets.

Or les quatre cents ans de tradition vertueuse qui honorent de telles familles n'auraient pas été possibles, disent les adversaires du code civil, avec le partage égal (article 745), aggravé de cette disposition de l'article 826 en vertu de laquelle « chacun des cohéritiers peut demander sa part en nature des meubles et immeubles de la succession. » La faculté de transmettre ses biens comme on l'entend est cependant la marque suprême du droit de propriété : c'est attaquer ce droit, première assise de la vie sociale, que de restreindre la liberté de tester du père. On affaiblit, assure-t-on, du même coup, avec le sentiment de respect que doit inspirer l'autorité paternelle, les liens de bienveillance affectueuse qui uniraient les membres d'une même famille, s'ils vivaient non dispersés. On empêche que le patrimoine rural, que l'usine une fois fondée reste un long temps dans une même famille; le plus souvent on la démembre et on l'anéantit. Tous les trente ans environ, selon l'énergique expression de M. de Ribbe, la loi, fonctionnant à la manière du hache-paille ou du concasseur de grains, vient couper le pivot de la souche domestique. Les frais de succession achèvent l'œuvre. Un ouvrier propriétaire du Nivernais, mort en 1839, laissait à quatre enfans en bas âge une chaumière et une petite propriété, fruits des épargnes de toute sa vie, et valant ensemble 900 francs. La vente en justice en fut faite au prix de 725 francs; les frais de la liquidation étaient de 694 fr. 63 centimes. Il ne resta donc aux mineurs que 30 francs 37 centimes. De même le compte-rendu pour la justice

civile en 1865 constatait que 937 ventes de 500 francs et au-dessous avaient produit 255,033 francs, tandis qu'elles avaient coûté en frais 320,092 francs. Les plus clairs résultats d'une pareille législation sont d'encourager le père à ne souhaiter qu'un très petit nombre d'enfans, de diviser la terre à l'infini, de la réduire en parcelles qui ne seront bientôt plus que des grains de poussière, de ruiner toute agriculture. La loi du partage égal, loi toute révolutionnaire, œuvre de la convention en 93, adoptée en 1803 lors de la composition du code malgré des objections nombreuses, en dépit des avis contraires du premier consul lui-même, n'a été qu'une loi de destruction qui a dépassé le but : voulant atteindre les grands propriétaires, elle a ruiné aussi les petits. Les Anglais savaient fort bien ce qu'ils faisaient lorsqu'en 1703 ils déclaraient que toutes propriétés appartenant à des papistes d'Irlande seraient de la nature du *gavelkind*, c'est-à-dire soumises à la loi du partage égal, de telle sorte que la législation commune du droit d'aînesse ne s'appliquerait pour ces familles que si le fils aîné d'un papiste était devenu protestant. Burke, dans son commentaire sur cette loi d'exception, a fort bien remarqué qu'elle devait bientôt entraîner la ruine complète de ces familles catholiques. Ces mêmes Anglais savent que le partage égal sera également désastreux à la France, et leur plénipotentiaire au congrès de 1815, ne pouvant obtenir toute la réduction qu'il souhaitait de nos frontières, s'en consolait en pensant que nous étions livrés par le code civil au partage égal des successions. La lutte sourde que livrent au code les paysans d'un certain nombre de provinces a jeté sur ce fléau une vive lumière; les hommes politiques n'ont pu continuer de fermer les yeux, et de là les propositions d'amendemens faites plusieurs fois, tout récemment encore, à nos chambres législatives.

Les réponses à ces griefs ont été si souvent exprimées, soit dans les assemblées délibérantes, soit dans les écrits de polémique ou les traités spéciaux, que M. Boissonade, qui entreprend de les résumer dans une sorte de contre-enquête à opposer à l'enquête accusatrice, est entraîné à y consacrer de fort nombreuses pages. Il faut voir chez lui ces réponses habilement ordonnées, chaque argument et chaque motif considéré à sa place, suivant sa valeur philosophique, morale, politique ou simplement économique. C'est plaisir de suivre dans toutes ses déductions, avec un excellent et savant esprit pour guide, un si vaste sujet, qui touche à tant de matières importantes et reflète tant d'aspects divers.

Oui, sans doute, le droit de propriété est un droit naturel soit pour celui qui a su acquérir, soit pour celui auquel les fruits d'un travail antérieur, une fois le premier propriétaire disparu, ont été transmis. Cette transmission des biens intéresse l'ordre social;

il importe qu'elle s'accomplisse, et le plus régulièrement possible, c'est-à-dire en entière conformité avec l'ordre naturel. La loi obéit à cet ordre, elle sauvegarde le principe de la solidarité qui doit unir les sociétés et les familles humaines quand elle dispose comme règle générale que les enfans, ayant chacun droit à une égale part d'affection de leurs parens, auront chacun aussi droit à une égale part de leur héritage. Le législateur est autorisé à penser qu'en disposant ainsi il est d'accord avec le sentiment général et ne fait que sanctionner ce qui serait la pratique commune. L'autorité paternelle n'est pas sacrifiée, d'abord parce que la loi ne conseille ou n'ordonne au père que ce qui doit être selon son cœur, c'est-à-dire l'accomplissement de chers devoirs au prix desquels il sera sûr d'avoir mérité de tous ses enfans une égale part de reconnaissant souvenir, et ensuite parce que la loi, non oublieuse des cas d'exception, lui permet, par la quotité disponible, de réserver à tel ou tel de ses enfans certains avantages. Le droit d'aînesse avec tout ce qui s'en rapproche paraît souverainement inique en droit et par conséquent très nuisible en fait. Une aristocratie peut en étouffer jusqu'à un certain point les funestes conséquences par l'esprit de tradition et de sacrifice qu'elle impose, ainsi que par les concessions qu'elle est habile à faire; mais une démocratie, dont le principe de l'égalité entre tous les citoyens est l'âme, ne saurait offrir de ce côté aucune conciliation. Le partage égal empêche, à la vérité, la formation de grandes propriétés qui puissent conférer à une classe quelque réelle puissance en face de l'état centralisé; mais par compensation elle empêche cette classe elle-même de menacer la liberté, et procure à chaque citoyen des ressources de bien-être et d'intelligence qui sont autant de digues contre les envahissemens de la puissance publique. Chaque père de famille est, dit-on, condamné à refaire de nouveau son édifice, sans profiter du travail accumulé de la famille : chacun s'épuise à cette toile de Pénélope. Dites mieux, chacun est obligé de travailler à son tour à la ruche commune, et chacun trouve au point de départ le secours d'un petit fonds ou d'une épargne accumulée qu'il augmente d'ordinaire par son mariage et qui encourage ses efforts. La toile de Pénélope se refait sans cesse, mais avec une trame toujours plus forte et plus serrée, qui atteste des ouvriers sans cesse plus nombreux, plus sains et plus joyeux de ce travail, qui est leur vie.

Le danger n'est pas réel d'une division infinie de la propriété immobilière : on peut s'en fier aux intérêts du soin d'échapper à ce péril. Que la moyenne propriété soit en général particulièrement avantageuse, on ne saurait sans doute le contester; or c'est elle qui profite de notre législation, les statistiques démontrent à ce propos ce que le raisonnement fait pressentir. Le petit paysan,

avec la diffusion actuelle des valeurs mobilières, sera de plus en plus attiré de ce côté par un gain supérieur, et préférera ce clair revenu, au moins jusqu'à ce qu'il ait amassé de quoi acquérir quelque chose de mieux qu'un lopin s'en allant en poussière. La moyenne propriété, pendant ce temps, profite des progrès de l'industrie agricole, qui met à sa disposition, par de nouveaux moyens, quelques-unes des ressources de la grande culture. S'il y avait une crainte à concevoir aujourd'hui, ce ne serait pas que le progrès excessif de la petite propriété vînt, pour ainsi dire, pulvériser la terre, ce serait plutôt que la force de concentration des capitaux créât à nouveau la grande propriété, comme on a vu dans nos grandes villes, pour certains commerces, d'immenses bazars étouffer les petits magasins.

Il est certain toutefois qu'il n'y a pas de législation parfaite entre les hommes. Nul des défenseurs du code civil ne conteste qu'il ne puisse recevoir quelques améliorations partielles; le récent abaissement des droits de succession pour les petits héritages peut être le prélude d'autres réformes. On accorde généralement que la quotité disponible pourrait être augmentée jusqu'à la moitié, quel que soit le nombre des enfans, de manière à laisser une plus grande liberté au père. Bonaparte avait proposé en 1803 de graduer la légitime selon la quotité de la succession plutôt que suivant le nombre des enfans, de telle sorte que la liberté de tester fût grande pour les petites gens et restreinte pour les riches. On conserverait ainsi les humbles fortunes et on empêcherait qu'il ne s'en formât de trop considérables. M. de Ribbe se demande pourquoi, si les familles riches acceptent aujourd'hui la contrainte du code civil, on n'adopterait pas cette solution; mais son vœu sincère, celui de tous ses amis, est pour ce qu'il appelle le droit commun de la liberté testamentaire. Proclamer cette prétendue liberté, ce serait cependant ramener le privilége, autoriser le droit d'aînesse, sinon l'ordonner, comme la loi le faisait jadis; ce serait détruire cette règle de l'égal partage si conforme à l'équité et si profondément entrée dans nos mœurs. Bien plus, ce serait porter une atteinte formelle à tout un édifice politique et moral auquel ne manqueraient pas les défenseurs. Il suffit ici de quelque alarme pour éveiller de très vives et très dangereuses défiances. Quels que soient le patriotisme, le bon vouloir, les lumières des publicistes qui se sont engagés dans cette voie, ils rencontreront toujours entre eux et la la nation le fantôme du droit d'aînesse. Pourquoi ne pas se réconcilier plutôt avec son temps, afin que sur d'autres points il accepte sans arrière-pensée des conseils dont il ne saurait méconnaître l'accent généreux et élevé?

A. Geffroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1873.

La France est un bon pays, qu'on fait souvent parler comme on veut, à qui l'esprit de parti prête ses fanatismes, ses préjugés ou ses imaginations, et qui en définitive n'est ni aussi difficile à gouverner qu'on le dit, ni aussi facile à surprendre et à détourner de sa véritable voie qu'on le suppose. Cette société française, qu'on voit par instans si agitée, si troublée, si menacée en apparence, elle puise en elle-même, dans ses instincts, dans ses intérêts innombrables, dans sa raison intime, une certaine force d'équilibre qui l'aide encore à faire bonne contenance dans des crises où d'autres se perdraient.

Y a-t-il au monde un spectacle plus curieux que ce qui se passe depuis plus de deux années? Voici une nation soumise à l'épreuve la plus extraordinaire, la plus imprévue. Elle est réduite en politique au plus strict nécessaire, à un provisoire toujours disputé, que chacun voudrait se hâter de clore, à la condition de le clore à son profit. M. Thiers disait un jour que le gouvernement définitif resterait aux plus sages. Les plus sages ne sont pas ceux qui font le plus de bruit. On n'en est pas précisément au règne de l'émulation de la sagesse entre les partis. En réalité, l'arène des compétitions est ouverte. Les uns s'efforcent de prouver à la France que république elle est, république elle doit rester, que c'est là sa vocation et son salut; les autres lui démontrent qu'il n'y a que la monarchie traditionnelle ou constitutionnelle pour lui rendre la grandeur et la paix. Il en est même qui, profitant de la circonstance, lui proposent le rétablissement de l'empire tombé à Sedan. C'est le conflit de toutes les opinions et de toutes les prétentions qui se croient un droit égal à l'héritage ouvert dans un désastre. Cependant la France vit comme si rien n'était. Elle se relève par degrés des ruines de la guerre étrangère et de la guerre civile; elle a trouvé dans les ressources accumulées par son travail de quoi payer la plus colossale indemnité, de façon à pouvoir aujourd'hui saluer l'heure prochaine où le dernier Alle-

mand aura quitté son dernier poste de Verdun. La France a prouvé ainsi au monde qu'elle était toujours vivante, sans s'inquiéter du régime qu'elle avait ou de ce que disaient les partis. Ce n'est pas tout : voici maintenant une péripétie nouvelle, un événement, qui, en simplifiant des antagonismes de dynasties, peut hâter la solution de la question de régime politique, et s'il est un fait démontré, c'est que le pays, sans être indifférent et insensible, ne s'est cru nullement à la veille d'être perdu. Il n'a visiblement ni parti-pris absolu ni répugnances invincibles. Il attend avec une certaine curiosité, peut-être même avec un certain étonnement ou avec quelque préoccupation, mais avec le sentiment d'une force des choses qui domine tout le monde, et en restant persuadé que malgré tout, quoi qu'il arrive, on ne peut rien, on ne fera rien pour lui imposer ce qu'il ne voudrait pas, ce qui répugnerait trop manifestement à ses idées, à ses instincts comme à ses intérêts. Le pays sent que dans les conditions actuelles de la société française, dans l'état des partis, au milieu de toutes les nécessités de prudence, de conciliation patriotique et libérale, qui parlent à tous les esprits, rien d'extrême n'est possible, que, si depuis la dernière entrevue de M. le comte de Chambord et de M. le comte de Paris il y a une question posée dans des termes plus pressans, plus pratiques, si l'on veut, la solution ne peut en aucun cas être l'œuvre d'une surprise ou d'un coup d'état.

La France sent cela, pourquoi se troublerait-elle alors? Il y a un problème d'organisation publique qui se relève devant elle. La division même des opinions est une garantie contre toute violence, contre toute décision exclusive. Il y a de plus un gouvernement qui, placé en dehors de ces discussions, reste le gardien de la paix intérieure, assurant ainsi la liberté d'une résolution définitive. Voilà toute la situation.

Que sortira-t-il maintenant de ce travail, qui contient l'avenir prochain de la France? Tout dépend évidemment de la manière dont on présentera ces délicats et redoutables problèmes. L'illusion des partis est de se figurer qu'ils décident tout avec des mots, avec des préjugés, avec des artifices ou des banalités de polémiques. Quand les républicains ont parlé de la dîme, des droits féodaux, du bon plaisir, de la théocratie ou de l'inévitable billet de confession, ils croient avoir tout dit : la monarchie est jugée, la république est sauvée! Quand certains monarchistes à leur tour sont allés ramasser les souvenirs des temps les plus néfastes, de 1793 ou de la commune, ils triomphent aussitôt; la république, à leurs yeux, c'est le radicalisme, c'est le massacre et l'incendie, c'est tout ce qu'on voudra, la monarchie se relève comme le palladium de la France. Eh bien! non, après ces évocations puériles ou sinistres, on n'est pas plus avancé. La question de la république ou de la monarchie est à la fois plus simple et plus profonde en même temps que plus pratique. Pour ceux qui depuis longtemps ont renoncé au culte

des formes, parce que toutes les formes ont menti, il s'agit de savoir quel est le gouvernement, de quelque nom qu'il se décore, qui peut le mieux aujourd'hui garantir la liberté, telle que l'entendent les sociétés modernes, et répondre aux nécessités laborieuses, douloureuses de la situation de la France dans le monde. Pourquoi s'est-on tourné de nouveau vers la monarchie? Il y a eu sans doute plusieurs raisons, dont l'une, la plus élevée, la plus grave peut-être, est que la monarchie, par cela même qu'elle est censée avoir un caractère plus durable, permet plus de suite dans la politique extérieure d'une grande nation; mais il y a eu certainement aussi une autre raison plus palpable, tirée de notre vie de tous les jours, c'est que depuis deux ans les républicains ont fait tout ce qu'ils ont pu pour rendre la république difficile.

Elle existait pourtant, cette république; elle avait eu la fortune de trouver, pour la conduire à travers les écueils, un homme habile, expérimenté, fait pour rassurer tous les intérêts et les instincts conservateurs. On a prétendu qu'on avait voulu l'aider dans son œuvre, on l'a renversé d'un seul coup par les élections radicales de Paris et de Lyon. Les radicaux ont beau faire, pour eux la république c'est l'agitation indéfinie, la révolte incessante contre la loi, la propagande révolutionnaire sous toutes les formes. La propagande, on la met jusque dans les distributions de prix des écoles primaires, jusque dans des discours adressés à des enfans. Qu'on parcoure les dernières délibérations des conseils-généraux, partout où il y a une tentative pour éluder la loi, une manifestation politique, une motion déguisée ou même directe d'hostilité contre le gouvernement ou contre l'assemblée, une discussion irritante, il y a là un radical, qu'on en soit sûr. Les radicaux ont une manière d'entendre la république, ils en font un fétiche qui est à eux et rien qu'à eux; ils prononcent son nom avec recueillement et enthousiasme comme le royaliste le plus exalté prononce le nom du roi. La république est une façon de reine à eux, ils veulent avoir son portrait, et il y a un conseiller-général qui, ces jours derniers, a tenu absolument à faire voter des fonds pour un buste de la république. Se figure-t-on bien ce qu'il y a d'étrange dans cette idée de représenter sous les apparences d'une grosse femme coiffée d'un bonnet phrygien l'institution politique la plus impersonnelle, qui est le gouvernement du pays par le pays, l'application de la liberté sous toutes les formes? Les républicains se moquent parfois des idolâtries monarchiques, ils ont des idolâtries bien plus singulières, bien plus ridicules, et, chose plus grave, ils prétendent faire de leur fétichisme une religion à laquelle tout le monde doit se soumettre, qui a ses emblèmes, ses rites et ses initiés, sans parler de ses pontifes. C'est avec ces puérilités et ces fanatismes alliés à l'esprit le plus exclusif qu'ils ont cru servir la république; ils n'ont fait que la compromettre et la rendre suspecte en laissant croire que la liberté serait aussi peu en sûreté que l'ordre sous une république

qui, un jour ou l'autre, par le hasard d'un vote d'irréflexion ou d'emportement, pourrait être gouvernée par eux.

Et maintenant on se tourne vers M. Thiers, on lui prépare des ovations; on rappelle avec mélancolie le temps où il travaillait à établir la république. C'est quand M. Thiers était occupé de cette œuvre laborieuse et difficile, quand il mettait tous ses soins et son habileté ingénieuse à débarrasser la république de ce qui pouvait la faire redouter, à la rendre sérieuse, pratique et acceptable, c'est alors qu'il fallait l'aider, éviter tout au moins de lui créer des embarras en lui donnant un peu de cette sagesse qu'il demandait à tout le monde et particulièrement aux républicains, qui étaient les premiers intéressés à l'écouter. C'est alors qu'il fallait le soutenir sincèrement au lieu de lui dire par une élection ce qu'on lui a dit : comprenez-nous bien, nous vous soutiendrons dans l'assemblée contre nos ennemis communs, les réactionnaires, les monarchistes; mais dans le pays, toutes les fois qu'une occasion se présentera, nous ferons de l'agitation, nous nous servirons même de votre nom pour vous créer une situation où vous ne pourrez plus tenir, où vous serez obligé de nous céder la place, à nous, les vrais maîtres de la république! — On a réussi au moins sur un point. M. Thiers a été obligé de céder la place; il est aujourd'hui en Suisse, il se promène sur le lac des Quatre-Cantons, il cause avec l'esprit qui l'accompagne en voyage comme partout, et pour sûr il n'a pas besoin que les journaux allemands lui prêtent de grossiers et ridicules propos, dont ils sont seuls capables. C'est la république qui a payé moralement les frais des campagnes radicales. Sans doute elle existe toujours, elle est le régime légal de la France; seulement, au lieu d'être une institution qui, avec de la prudence, de la modération, pouvait être tout naturellement et pratiquement irrévocable, elle est repassée au rang des prétendans au règne définitif, et la monarchie de son côté a repris sa place parmi les combinaisons qui peuvent devenir une réalité; elle a retrouvé des chances par la faute des républicains, et par cet acte qui s'est produit le 5 août à Frohsdorf, qui a scellé la paix dynastique par la reconstitution de la maison de Bourbon dans son unité. Avant le voyage de M. le comte de Paris à Frohsdorf, la monarchie était à peu près impossible; après la visite du jeune prince, elle est redevenue possible, elle ne rencontre plus du moins cette première difficulté de la coexistence de deux dynasties; il n'y a plus qu'une maison royale en face de la France. C'est là le résultat de l'entrevue de Frohsdorf, mais c'est encore le seul, il n'y a rien de plus. M. le comte de Paris, en s'effaçant habilement, a laissé à M. le comte de Chambord le soin et la responsabilité d'une décision qui peut simplifier la situation comme elle peut aussi fort bien la compliquer singulièrement, qui va d'ici à peu sans doute dire à la France si la monarchie est politiquement possible ou s'il n'y a rien de mieux à faire que de clore pour le moment cet éternel débat, de tourner tous ses ef-

forts vers ce qui existe pour l'améliorer et le consolider par le concours de tous les hommes de bon sens et de bonne volonté qui mettent l'intérêt public au-dessus de leurs passions et de leurs préférences.

Oui, de toute façon il faut qu'on sache à quoi s'en tenir, et qu'une question de ce genre, à laquelle sont suspendues les destinées du pays, sorte du demi-jour des combinaisons et des négociations intimes. Quelles seront les conséquences de la dernière entrevue de Frohsdorf? Quelles sont les pensées et les intentions de M. le comte de Chambord? Qu'a rapporté de son voyage auprès du prince M. Lucien Brun, qui est un député légitimiste très prononcé et en même temps attaché aux idées parlementaires? Au fond, ce serait une étrange illusion de croire que l'entrevue de Frohsdorf, en simplifiant la situation dynastique, a changé les conditions dans lesquelles la monarchie pourrait redevenir le régime politique de la France. Aujourd'hui comme hier, il n'y a qu'une monarchie possible, c'est la monarchie constitutionnelle et même suffisamment libérale, parce que seule elle est une garantie pour le pays et peut donner satisfaction à tous les intérêts de liberté ou de stabilité, parce que seule elle répond à tout cet ensemble de faits et d'idées qui résument désormais la vie nationale. Que la monarchie ait son passé, qu'elle se lie à l'histoire de France et qu'elle puise dans ses traditions le titre le plus sérieux, oui, assurément elle est une institution historique, et c'est là sa force, c'est ce qui en fait un pouvoir ayant du premier coup ce que les gouvernemens n'acquièrent qu'à la longue et par bien des efforts, l'honneur et la considération devant le monde; mais en même temps, il ne faut pas l'oublier, il y a toute cette société moderne qui s'est formée dans l'enfantement le plus laborieux, qui depuis quatre-vingts ans s'est créé à elle-même ses traditions, qui a désormais ses droits, ses intérêts, ses idées, ses libertés, son drapeau. Si entre ces élémens divers il n'y a point un traité de paix, un contrat d'union rapprochant ces forces et les rassemblant en faisceau pour les faire concourir ensemble au libre et pacifique développement du pays, si on commence par une sorte de désaccord moral organisé, où est la moindre garantie de durée pour tout ce qu'on peut faire? Vous prétendez promettre la stabilité, c'est le bienfait de la monarchie, et vous commencez par déposer dans votre œuvre des germes d'inévitables conflits, une cause incessante de guerre et de destruction! Mais c'est là imposer des conditions à la royauté, dit-on gravement. Et quand cela serait? Où donc y a-t-il au monde une puissance dispensée de se plier aux nécessités du temps? Les conditions, elles sont dans la nature des choses, dans l'état social et moral d'un pays : il n'y a aucune humiliation à les subir, il n'y a que de la raison et de la prévoyance à les reconnaître et à s'y conformer. Est-ce que la reine d'Angleterre se sent humiliée parce que son pouvoir est enfermé dans d'étroites limites? Est-ce que l'empereur d'Autriche lui-même s'est senti abaissé le jour

où il a reconnu les droits de la Hongrie et où il s'est soumis à toutes les conditions du régime constitutionnel dans le reste de l'empire? Prétendre qu'on est un principe, qu'on reste dans sa sphère immuable et inflexible, qu'on ne peut pactiser avec ce qu'on regarde comme « la cause du désarroi de la France, » c'est-à-dire avec tout ce qui vit depuis quatre-vingts ans, ce serait une sorte d'abdication. Nous nous souvenons involontairement de ce mot qui est de Schiller, si nous ne nous trompons, sur celui qui avait placé sa barque si haut, au sommet d'un promontoire, que la mer montante ne vint jamais la reprendre. C'est une situation commode pour l'observation; c'est peut-être aussi la politique d'un navigateur peu pressé de tenter la mer.

Il faut renoncer à toute action sérieuse sur son pays ou être de son temps. Croit-on travailler d'une manière bien efficace au rétablissement de la monarchie en la représentant comme un pouvoir de délégation divine destiné à venir sur la terre de France, le drapeau blanc d'une main, la bannière du sacré-cœur de l'autre main, pour effacer toutes les iniquités, pour remettre partout l'ordre troublé par la révolution? Il y a un monde en vérité où l'on se fait une étrange idée de cette monarchie redevenue possible. Ce n'est plus même la vieille royauté avec son esprit français assez libre et son indépendance vis-à-vis de l'église; c'est une royauté d'une nouvelle espèce, abstraite et mystique. On fait de la politique avec des visions et des miracles. M. de Charette l'a dit l'autre jour dans une réunion bretonne; il a eu la certitude de la régénération de la France au mois de juin à Paray-le-Monial! La dernière entrevue de Frohsdorf est le fruit de l'intercession de saint Louis auprès de Dieu. « Il faudrait être aveugle, assure-t-il, pour ne pas constater un rapport intime entre les événemens qui se déroulent et les prières publiques, qu'elles se traduisent par un vote de l'assemblée ou par ces innombrables pèlerinages qui sont l'écho des inspirations catholiques de la France. » Et tout cela finit par un toast au pontife-roi, au « prisonnier du Vatican, » à celui qui représente par excellence le principe de la légitimité, « nos idées religieuses et leurs *conséquences politiques*. » Ce qu'il y a dans tout cela, c'est une royauté fondée sur une réaction à outrance contre l'esprit moderne et commençant par une croisade pour le rétablissement du pouvoir temporel du pape; mais ne voit-on pas que ce serait tout simplement tenter une œuvre de géant, qu'on ne tendrait à rien moins qu'à un déplacement violent de toute l'assiette morale et sociale de la France? On y succomberait avant d'avoir commencé sérieusement, au premier pas. Sûrement, rien qu'à parler ainsi, on ne fait pas les affaires de la monarchie, car ce que la France redoute le plus, c'est une révolution nouvelle, et ce qu'on lui propose, c'est une révolution, la plus redoutable, la plus impossible de toutes les révolutions. Si c'est là ce qu'on veut, ce qu'on rêve, il faut le dire, et pour l'honneur comme pour le bien de

tous il faut même se hâter de dissiper des incertitudes qui ne profitent à rien ni à personne. La question, à nos yeux, reste aussi simple que possible. La monarchie constitutionnelle est une combinaison où la France peut espérer trouver de sérieux avantages. Si ce n'est pas là ce qu'on lui offre, ce n'est pas la peine de se jeter une fois de plus dans l'inconnu, il faut en prendre son parti. Un député intelligent, M. Germain, a dit récemment le mot en ouvrant le conseil-général du département de l'Ain : si le pays avait à se prononcer entre le drapeau blanc et le drapeau de Magenta, son choix serait bientôt fait.

Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, la question tranchée au fond par le sentiment public se pose exactement dans les mêmes termes pour l'assemblée, où il ne se trouverait pas sûrement une majorité pour sanctionner une abdication de la France, et pour le gouvernement, qui ne peut être disposé en aucune façon à favoriser des aventures. Sans doute la situation du gouvernement ne laisse pas d'être assez délicate au milieu de tout ce mouvement, qui l'a peut-être un peu surpris lui-même, qu'il ne peut ignorer et auquel il ne peut se mêler. Ce qu'il a de mieux à faire est de ne rien engager, de se tenir dans cette réserve politique dont le dernier discours de M. le duc de Broglie au conseil-général de l'Eure est l'expression étudiée, nuancée et savante. Que dit après tout ce discours? Une majorité, formée d'élémens divers, s'est constituée pour assurer la prééminence des principes conservateurs. Le gouvernement, tel qu'il existe depuis le 24 mai, est le représentant de cette alliance; c'est son devoir de rester fidèle jusqu'au bout à la politique conservatrice dont il est le mandataire et l'exécuteur. Plus tard, quand l'assemblée à sa rentrée se trouvera en présence des problèmes constitutionnels qu'on ne peut plus écarter, c'est à elle de les « résoudre dans un sentiment de concorde, en faisant taire les prétentions et les prédilections personnelles pour ne tenir compte que des périls et ne songer qu'au salut de la société... » On pourra lire ce qu'on voudra dans ces paroles, en définitive rien n'est compromis, et l'essentiel est en effet que la situation demeure intacte, qu'elle ne soit point altérée ou dénaturée par des imprudences ou de fausses démarches, de telle façon en un mot qu'on n'ait point risqué d'avance la sécurité qu'on possède pour des combinaisons qui s'évanouiraient au dernier moment. Quel que soit le résultat, que cette crise intime se dénoue par le rétablissement d'une monarchie constitutionnelle ou par l'organisation de la république avec les lois présentées par M. Thiers, rappelées récemment encore par M. le duc de Broglie, il y aura toujours un intérêt national de premier ordre à sauvegarder dans tout ce qu'on fera, un intérêt dont on doit se préoccuper sans cesse. Cet intérêt, c'est celui de notre politique extérieure, de notre situation parmi les peuples. Qu'on ne l'oublie pas, il faut à tout prix qu'il y ait dans nos institutions une force restant la garantie d'une certaine suite dans la direction de notre poli-

tique, car enfin nous ne sommes pas seuls dans le monde, nous avons à compter avec des alliés, si nous voulons en retrouver, et sans doute aussi avec des adversaires qui ne désarment pas facilement. Pendant que nous nous agitons ici à la recherche du meilleur des gouvernemens, M. de Bismarck ne dédaigne peut-être pas de s'employer à nous créer des embarras. A-t-il songé, comme on le dit, à faire revivre une candidature Hohenzollern à Madrid? S'est-il donné du mouvement, comme on l'assure, pour attirer le roi Victor-Emmanuel à Berlin et faire croire à une alliance définitive de l'Allemagne et de l'Italie? M. de Bismarck a bien pu songer à profiter des circonstances, des déclamations auxquelles on se livre trop souvent parmi nous au sujet de Rome pour essayer d'entraîner l'Italie dans une politique d'hostilité ou de menace contre la France. Le gouvernement italien ne peut se laisser tromper sur la valeur de ces avances, pas plus qu'il ne peut croire sérieusement à un conflit dont la France prendrait l'initiative. Toujours est-il que ces symptômes sont faits pour nous éclairer et pour nous servir de frein au moment où nous pourrions nous laisser aller à compromettre les intérêts supérieurs du pays dans de mesquines et stériles luttes de partis.

Les réconciliations et les rapprochemens sont de saison. Après la guerre, la paix; après les coups de canon et les disputes à main armée pour la conquête des provinces, les visites princières. Le temps d'ailleurs guérit tout et finit par émousser les ressentimens. Les faits sont accomplis, pourquoi revenir toujours sur le passé? C'est du moins l'avis des vainqueurs. L'Allemagne n'en veut pas au Danemark; elle vient de le montrer par le récent voyage du prince impérial de Prusse à Copenhague.

Depuis huit ans déjà, il est vrai, le Danemark en est toujours au même point dans ses relations avec le cabinet de Berlin, c'est-à-dire qu'il n'a pu arriver à obtenir l'exécution de l'article 5 du traité de Prague; il ne cesse de revendiquer les districts du nord du Slesvig, qu'on ne veut pas lui rendre. Que veut-on faire de ces districts? Quand et comment se propose-t-on d'exécuter ce malheureux article 5 des conventions de Prague? M. de Bismarck y pense quand il a le temps, en homme qui ne voit pas là une affaire d'importance, qui ne se gêne pas et qui au besoin, lorsqu'il le croit nécessaire, sait amuser son monde en manifestant les intentions les plus conciliantes, sans aller au-delà des intentions, bien entendu. Il y a quelques mois, rencontrant à Berlin, dans une réunion du monde officiel, M. Kryger, député du Slesvig au *Reichstag* allemand, il allait à lui et il s'abandonnait familièrement à une conversation assez singulière. Le chancelier prussien se montrait tout à fait bon prince; il convenait de tout, il reconnaissait qu'on avait des torts à racheter envers le Danemark, il laissait entrevoir les dispositions les plus favorables, si bien que M. Kryger se retirait aussi étonné que satisfait. M. Kryger s'est empressé peu après de

raconter à ses électeurs dans un *meeting* la conversation qu'il avait eue à Berlin. M. de Bismarck, en se laissant aller à ces effusions, voulait-il tout simplement éblouir son interlocuteur? Avait-il quelque raison particulière de laisser espérer une solution propre à contenter les populations du Slesvig et le Danemark? Toujours est-il que rien n'est venu, rien n'a été fait jusqu'ici; mais le prince Frédéric-Guillaume est parti récemment pour son tour de Scandinavie, et, passant par la Suède, il est allé faire sa visite à la cour danoise, où il s'est rencontré avec le grand-duc héritier de Russie.

La présence du prince de Prusse à la petite cour de Danemark était certes de nature à réveiller d'assez cuisans souvenirs. On a jeté un voile sur le passé. Le prince allemand, que l'héritier de la couronne de Danemark était allé chercher à Malmoë, a été accueilli avec une politesse digne et simple à la résidence royale d'été de Fredensborg. On lui a fait les honneurs du brave et honnête pays dont il était l'hôte, on lui a même fait la galanterie de l'ordre de l'Éléphant, et à cette hospitalité généreusement gracieuse il a répondu à son tour en portant un toast, dans un dîner de cour, à la famille royale danoise, en exprimant l'espoir du rétablissement des bons rapports entre le Danemark et l'Allemagne. Partout où le prince prussien a paru en public, l'attitude de la population paraît avoir été courtoise, mais silencieuse. Que de bons rapports puissent se rétablir entre le Danemark et l'Allemagne, c'est après tout assez facile. Sans doute il y a des conséquences de la guerre de 1864 qui ne peuvent pas s'effacer; l'Allemagne du moins pourrait se montrer équitable dans l'interprétation et dans l'exécution d'un traité qu'elle a imposé, qu'elle a signé d'une main victorieuse. Elle a pris ce qu'elle a voulu; qu'elle respecte le reste, qu'elle ne retienne pas des populations attachées par leurs vœux et par leurs intérêts au petit royaume du nord. Jusqu'ici, c'est le cabinet de Copenhague qui fait tous les frais de modération et de conciliation; il vient de le prouver encore en consentant à livrer à la Prusse les archives slesvigo-holsteinoises, dont il n'avait pas voulu encore se dessaisir. Si c'est là tout ce qui doit résulter de la visite du prince Frédéric-Guillaume et des démonstrations de M. de Bismarck, la nation danoise, qui n'en est plus à savoir ce que c'est que la rapacité germanique, qui l'a trop éprouvée, saura désormais, à n'en pouvoir plus douter, ce que c'est que la politesse allemande. Elle saura que les visites princières ne guérissent pas les blessures nationales, qu'après les politesses de cour les ambitions comme les intérêts restent les mêmes, et que ceux qui ont pris le Slesvig peuvent bien aussi menacer le Jutland.

Connaissez-vous le pays où la guerre civile et l'insurrection fleurissent comme les orangers? C'est cette malheureuse Espagne, où depuis plus de six mois se déroule un drame compliqué, fantasque, insensé,

dont on ne peut plus même prévoir l'issue, tant il y a d'impuissance dans cette confusion mêlée de meurtres et d'incendies. M. Castelar, qui vient d'être élu président des cortès, a fait ces jours derniers sa centième harangue pour répéter qu'il faut sauver la république par le maintien de l'intégrité nationale, par l'ordre, par le rétablissement de la discipline dans l'armée, et il a couronné son discours en redisant une fois de plus son hymne à la république fédérale, qui seule, prétend-il, peut empêcher la dictature, fille de l'anarchie ; mais c'est là la question. Cette république fédérale, c'est ce qu'ont prétendu faire tous les insurgés de Valence, d'Alcoy, de Murcie, de Carthagène, de Séville, de Cadix, et c'est précisément cette idée fédéraliste qui a précipité l'anarchie où l'Espagne se débat aujourd'hui, d'où ne peuvent la tirer des cortès qui comptent beaucoup de complices des insurrections, un gouvernement toujours réduit à flotter entre une majorité incohérente et une minorité factieuse. Le difficile est désormais de refaire un gouvernement et surtout de le refaire avec les idées qui ont servi à le décomposer. Pour le moment, on est assez occupé à Madrid de savoir si les cortès consentiront à s'ajourner au mois d'octobre, et si avant de se séparer elles voudront accorder au pouvoir exécutif la suspension des garanties individuelles, c'est-à-dire cette dictature que M. Castelar laisse entrevoir comme une menace. Cette république espagnole en est là, elle ne procède pas autrement que tous les pouvoirs qui l'ont précédée; seulement cette dictature elle-même, fût-elle votée, donnerait-elle au gouvernement tout ce qui lui manque, une armée dont on a tant de peine à retrouver les lambeaux, l'argent qu'il cherche partout et qu'il ne trouve pas, une administration capable de rassurer un peu le pays?

Sans doute, même dans les conditions de détresse où est l'Espagne, il y a un degré d'anarchie qui révolte le plus simple bon sens et qui donne à un gouvernement une apparence de force momentanée. Les excès qui ont été commis depuis deux mois ont eu ce résultat : le ministère qui existe à Madrid en a profité jusqu'à un certain point; quelques chefs militaires se sont rencontrés qui ont pu rallier un noyau de troupes pour marcher sur les foyers principaux d'insurrection. Le général Pavia a repris Séville, Cadix, Grenade,—le général Martinez Campos a reconquis Valence à coups de canon, il est entré à Murcie; mais ce sont là des actes de guerre partiels d'un effet limité, ce n'est pas le rétablissement de l'ordre. Là où paraissent ces soldats qui retrouvent par degrés un peu d'esprit militaire, un peu de discipline sous la main de leurs chefs, ils contiennent les passions de révolte; là où ils ne sont pas, tout est anarchie. Les campagnes de l'Andalousie sont livrées à la dévastation. Dans les environs de Séville, de Cadix, de Xérès, les incendies se multiplient d'une façon menaçante. Autour de Cordoue, il y a eu dans un mois trente propriétés incendiées, si bien que la municipalité a fini par promettre une prime à qui découvrirait les coupables. Le tra-

vail, l'industrie, tout est suspendu. D'un autre côté, ces chefs militaires qui ont accepté un commandement pour aller combattre les insurrections du sud, et qui commencent à se sentir un peu plus sûrs de leurs troupes, ne semblent pas d'humeur à tout supporter. Ils demandent si on veut pacifier sérieusement l'Andalousie, ou bien si on les envoie au feu pour négocier aussitôt avec les « intransigens, » pour ménager ou amnistier ceux qui tuent leurs soldats. Le général Pavia s'est fait, il y a peu de jours, une affaire avec le gouvernement, parce qu'il voulait rentrer militairement à Malaga; on le lui a refusé, et il s'est fâché; on a fini par lui donner une demi-satisfaction qui n'aboutit à rien. Entre les généraux et le gouvernement, les conflits de ce genre sont inévitables. En attendant, le plus pressé est d'en finir avec l'insurrection, qu'il faut maintenant aller attaquer dans son dernier foyer, à Carthagène, où elle s'est retranchée.

Là le fédéralisme s'épanouit librement. On ne fait plus rien, et tout le monde gouverne. Il y a un général en chef, qui est Contreras, une junte de salut public, qui émet du papier-monnaie, un cabinet complet avec ministres des finances, de l'intérieur, des affaires étrangères et même des colonies! C'est le modèle de l'Espagne fédéralisée. Un journal anglais décrivait récemment le spectacle fantastique et comique de cette forteresse de premier rang « tombée par hasard au pouvoir d'une réunion d'orateurs de clubs, d'officiers, d'ouvriers, sans la moindre notion de ce qu'il faut pour gouverner, et soutenus par des marins qui ne savent pas naviguer, des soldats qui ne voudraient pas se battre, et des artilleurs qui ne savent pas pointer un canon. » Malgré tout, ces étranges défenseurs de la république fédérale semblent disposés à la résistance, et comme la place est forte, munie d'une nombreuse artillerie, approvisionnée de vivres, il peut n'être pas facile de la prendre, à moins que la défection ne se mette parmi les insurgés. Le général Martinez Campos est chargé de l'attaque de Carthagène, il est maintenant devant la place. Malheureusement il a dû attendre les renforts, les moyens d'action qu'on lui a promis, et d'un autre côté on ne paraît guère en mesure de seconder l'opération par la mer, par un blocus du port. Le gouvernement n'a pu obtenir des marines étrangères la restitution des frégates enlevées dès le début aux insurgés par le capitaine allemand Werner, et d'ailleurs il n'a plus ni équipages ni officiers pour armer les navires qui lui restent. La flotte de l'Espagne est aussi désorganisée que son armée de terre. La question est de savoir si le canon de Martinez Campos suffira pour déconcerter les insurgés de Carthagène et pour rendre un peu de courage à la masse de la population, qui ne demande que la paix. De ce côté, on peut espérer abattre sans trop de retard l'insurrection armée; seulement rien ne sera résolu, si le lendemain le gouvernement laisse l'agitation et la confusion se prolonger sous un drapeau prétendu pacifique. Ce sera une insurrection ajournée, voilà tout.

Quant à la guerre qui se poursuit dans le nord, c'est là toujours évidemment la plus grosse difficulté pour l'Espagne. Le fait est que les troupes du gouvernement sont à peu près hors d'état de tenir leurs postes dans l'intérieur des provinces basques et de la Navarre, elles sont réduites à se retirer dans les villes, et même elles semblent maintenant serrées d'assez près à Bilbao. Le général Sanchez Bregua, qui commande dans ces régions, ne paraît pas beaucoup plus heureux dans ses opérations et ses marches que son prédécesseur le général Nouvilaz. L'impuissance de l'armée régulière a laissé toute liberté aux carlistes, qui comptent maintenant plus de 20,000 hommes sous les armes, et qui viennent d'obtenir un nouveau succès en s'emparant ces jours derniers de la petite ville d'Estella, assez avancée dans la Navarre. La ville s'est rendue au prétendant don Carlos lui-même. A vrai dire, les carlistes occupent à peu près complétement le pays; ils ont des positions fortement retranchées qui leur assurent la possession de la frontière, où ils ont leurs dépôts d'armes, de munitions, d'approvisionnemens, et d'où il sera désormais difficile de les déloger. Ils établissent partout une sorte d'administration, des municipalités, et depuis l'entrée de « sa majesté le roi Charles VII » ils ont même un journal officiel, le *Cuartel real*. Les carlistes avancent lentement, il est vrai, ils ne sont ni appelés ni soutenus par le sentiment populaire; ils s'étendent et se développent néanmoins, ils se rapprochent de l'Èbre, et sur certains points ils le dépassent. Du côté de Valence, ils se montrent à Castellon de la Plana, et la contrée montagneuse de Masztrazgo est si bien à eux que pas un soldat de la réserve n'a répondu à l'appel du gouvernement. Ils ont paru devant Morella, l'ancienne citadelle de Cabrera. Du côté de la Vieille-Castille, la bande de Velasco menace la ligne de Madrid à Santander, la seule par laquelle on puisse maintenant communiquer avec Bilbao et Saint-Sébastien, de telle sorte que d'un jour à l'autre les rapports entre le centre de l'Espagne et la France pourraient être coupés. Ils sont déjà suspendus par le chemin de fer du nord aboutissant à Irun; ils viennent d'être interrompus en Catalogne dans la direction de Perpignan. Maintenir ou rétablir ces communications, c'est presque impossible aujourd'hui pour le gouvernement de Madrid, au moins tant qu'on n'aura pas de forces nouvelles à envoyer dans le nord.

Ces forces, on s'occupe, dit-on, de les constituer, le général Turon a été expédié en Aragon avec cette mission, et lorsqu'on aura réussi à pacifier l'Andalousie, on aura des troupes qu'on pourra employer contre les carlistes; mais c'est toujours tourner dans le même cercle. Si on dégage trop vite l'Andalousie, on ne tardera pas à voir éclater des soulèvemens nouveaux, et dans tous les cas, en présence du développement des forces carlistes, c'est désormais toute une campagne à entreprendre. Pour ouvrir cette campagne, de simples renforts ne suffisent plus, il faut une armée véritable, qu'on est bien loin d'avoir, et pour

soutenir, pour nourrir et payer cette armée, il faut de l'argent, qu'on a encore moins. Il faut enfin un gouvernement capable d'inspirer de la confiance au pays, de réveiller en lui le sentiment de la sécurité, en lui offrant des garanties d'aptitude et de modération. M. Castelar a beau épuiser son éloquence à faire appel aux partis libéraux, tous également menacés par le carlisme; cela ne sert à rien tant qu'on n'a rien de mieux à offrir à ces partis libéraux que cette « république fédérale, » qui représente pour l'Espagne une menace de dissolution. Les carlistes ne peuvent demander rien de mieux pour leur cause que le maintien obstiné de la prétendue république fédérale; avec elle et par elle, ils gardent toutes les chances qu'ils peuvent avoir. Là, comme partout, le fanatisme républicain fait les affaires de la dictature et de l'absolutisme. C'est M. Castelar lui-même qui a dit l'autre jour le dernier mot de l'expérience désastreuse à laquelle il s'associe : « entre l'anarchie et la dictature, la société n'hésite jamais ! »

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES CONTES POPULAIRES DE LA RUSSIE.

Russian Folk Tales, by W. R. S. Ralston. London, Smith, Elder and C°, 1873.

La destinée de la littérature populaire n'est pas sans analogie avec celle d'une de ses héroïnes favorites, Cendrillon, la sœur cadette longtemps méprisée, confinée au foyer paternel, puis un jour, par un soudain retour de fortune, offerte aux hommages d'une cour brillante, élevée au rang suprême de la royauté. Pendant des siècles, le conte populaire est resté relégué au sein des classes rustiques, ignoré et dédaigné par celles qui se croyaient plus cultivées. Cependant il a pénétré dans la littérature sous plus d'un déguisement, grâce à la complicité de quelque bel esprit curieux et sceptique, Perrault par exemple. Toutefois ces ornemens empruntés, qui ont fait le succès de *Peau d'âne* ou de *Barbe-Bleue*, ne sont point du goût de la science moderne : elle les rejette avec indignation; elle recherche les textes dans toute la pureté, la nudité primitive, elle introduit l'Ogre et le Petit-Poucet, fort surpris d'un tel honneur, dans le grave conseil où se discutent les problèmes de la mythologie indo-européenne et de la littérature comparée. A vrai dire, on n'est pas encore absolument d'accord sur la façon de comprendre ces fantaisies tour à tour naïves, bizarres, sublimes, parfois même, avouons-le, complétement inintelligibles. Tandis que les uns y voient l'exposition des phénomènes cosmiques et trouvent dans *Barbe-Bleue* la trace d'un « mythe solaire, » les autres y cherchent simplement des allégories morales ou des traditions historiques; mais, avant d'entrer

dans ces questions abstruses que soulève l'interprétation des contes, il faut s'inquiéter d'en établir le texte exact, d'en collationner les variantes, de noter les élémens indigènes et étrangers qui les ont constitués. C'est là une tâche difficile, dangereuse même, car dans certains pays, en Russie par exemple, il n'est pas toujours commode, il est quelquefois malsain et mortel d'aller étudier au foyer du paysan la littérature populaire.

Pendant longtemps, on s'est contenté d'étudier les contes populaires de la Russie sous la forme incorrecte que leur avaient donnée les entrepreneurs de librairie à bon marché, les vendeurs de livres imprimés *sur papier de tilleul* (*lubochnuya knigy*). Ces publications ont obtenu et gardent encore une vogue considérable; mais les littérateurs de bas étage qui les ont compilées ont moins songé à la pureté des textes, à la collation des variantes, qu'à l'intérêt dramatique du récit. Sur des thèmes nationaux, ils ont brodé des ornemens étrangers, ils ont emprunté plus d'un conte à l'Allemagne, à la France, à l'Italie, et l'on ne peut guère se fier à eux pour connaître les traditions originales du peuple russe. On s'exposerait à de lourdes erreurs en signalant des rapprochemens intimes entre deux textes dont l'un ne serait guère que la traduction de l'autre. Ainsi on ne saurait aujourd'hui attacher un sérieux intérêt aux *Contes russes* (*Russische Volksmærchen*) publiés en 1831 à Leipzig par Dietrich. A l'époque où ce recueil parut, il n'existait pas encore d'édition critique des textes originaux. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'on s'est occupé sérieusement de les recueillir. On a vu paraître successivement la collection d'Afanasief, qui ne compte pas moins de huit volumes, celles de Kudyakov et de Tchoudinsky. Un savant de la Petite-Russie, M. Roudchenko, a édité deux volumes de contes de cette région, recueil fort précieux, mais malheureusement difficile à consulter, même pour les Russes, car le dialecte dans lequel il est écrit réclame un vocabulaire spécial qui n'existe point encore, et que le gouvernement de Saint-Pétersbourg se soucie peu de voir mis au jour. Sauf dans quelques recueils allemands, on n'a guère tiré parti en Occident des richesses accumulées dans ces diverses publications. Un écrivain anglais, M. Ralston, est le premier qui les ait mises à profit dans son ouvrage sur les *Chants populaires de la Russie* (1).

Aujourd'hui M. Ralston s'attaque directement aux contes russes, dont ses études antérieures lui ont facilité l'accès et l'intelligence. M. Ralston lit avec aisance des textes qui ne sont pas toujours aisés à entendre; il connaît les interprétations et les commentaires auxquels ils ont donné lieu. Il a des notions approfondies sur les contes populaires dans les littératures indienne, germanique, scandinave, et dans les littératures slaves, en tant du moins qu'elles lui sont accessibles par des traduc-

(1) *Songs of the Russian People*, Londres 1872, Ellis, Green and C°.

tions. Grâce aux renseignemens techniques, aux nombreuses références qu'il fournit, le nouvel ouvrage de M. Ralston est de nature à intéresser vivement les ethnographes et les mythologues de profession; grâce aux détails pittoresques, à la saveur et à l'étrangeté des récits que l'auteur traduit ou analyse, il charme ceux qui, comme le fabuliste, trouvent « un plaisir extrême » à s'entendre conter *Peau d'âne*, sans s'inquiéter de savoir si l'aimable héroïne a quelque rapport avec le soleil, et si les Védas ont une part quelconque à revendiquer de ses aventures. M. Ralston n'a pas traduit moins de cinquante et un récits, et, sans négliger les problèmes qu'ils soulèvent, il en réserve le plus souvent la discussion à des travaux ultérieurs. Il choisit de préférence ceux qui peuvent nous donner une idée de la vie et des mœurs du paysan russe. Ce sont les plus rares. Le merveilleux intéresse surtout l'imagination du *moujik*; il se plaît à s'égarer dans des régions idéales peuplées de rois, de princesses et de monstres fantasques qui n'ont rien à démêler avec la vie sociale et économique. Il serait difficile de trouver dans ces récits des détails propres à nous éclairer sur les rapports du paysan et du seigneur à l'époque du servage; en revanche, on y peut noter en maint endroit les traits distinctifs de la terre russe, le pittoresque spécial des vastes landes, des forêts murmurantes, des étangs silencieux, des *izbas* noires où la famille se groupe autour du poêle immense. « Ça sent la chair fraîche! » s'écrie l'ogre de Perrault; « ça sent la Russie, » disent souvent les monstres ou les mauvais génies des contes populaires. Ces paroles pourraient servir d'épigraphe au volume de M. Ralston.

Il y a là un parfum local, une saveur de terroir qui surprend agréablement le lecteur peu familier avec ce monde ignoré. Dans un chapitre préliminaire, l'auteur a groupé les contes qui lui paraissent caractériser le mieux la vie intime du peuple russe; ensuite il passe successivement en revue les contes mythologiques, les histoires de sorcellerie et de revenans, comme les légendes pieuses. Il a laissé de côté les récits où les animaux jouent le principal rôle, trouvant qu'il n'avait plus rien à dire après M. de Gubernatis. Ce n'est pas un mince honneur pour l'écrivain italien que cet hommage venant d'un juge compétent comme l'est M. Ralston. Sans chercher plus que ne l'a fait l'auteur anglais à démêler les élémens indo-européens ou exotiques qui entrent dans la trame des contes populaires, on voudrait relever ici quelques détails qui semblent particuliers aux contes russes, mettre en lumière quelques personnages qui jouent dans ces drames naïfs le rôle principal, et qui ne se rencontrent pas sous les mêmes traits dans les récits d'autres nations européennes.

Les incarnations du mal sont fréquentes dans les contes russes. Le peuple qui a beaucoup souffert soit des Tartares, soit des souverains et des nobles, soit des rigueurs d'un âpre climat, s'est plu évidemment à multiplier les formes de la misère : elle finit sans doute en général par être vaincue, mais au prix de quelles épreuves et de quels combats! Les

êtres malfaisans revêtent tour à tour l'un ou l'autre sexe. L'un des plus redoutables est la sorcière nommée *baba-yaga*. Elle a des liens de parenté avec les ogresses et les lamies de notre monde classique. C'est une vieille, grande, maigre, aux cheveux épars; elle demeure dans une hutte perchée « sur un pied de poule. » C'est dans cette espèce de colombier qu'elle repose la nuit; son long nez passe à travers le toit de ce réduit, qui se dresse sur la lisière d'une forêt. La porte est tournée vers la forêt; mais certaines paroles magiques ont la vertu de faire pivoter la hutte sur son support. Parfois la yaga-baba loge dans une maison ordinaire au milieu d'un enclos; les murs de cet enclos sont faits d'ossemens humains. Sa manière de voyager n'est pas moins singulière que son habitation; elle monte dans un mortier qu'elle met en mouvement avec un pilon; elle efface avec un balai les empreintes que ce véhicule laisse sur le sol. La nuit et le jour sont à ses ordres, et tout le monde animal lui obéit. C'est le plus effroyable *croquemitaine* des contes usses. Une mauvaise marâtre lui envoie sa belle-fille pour qu'elle la fasse périr; mais la jeune fille reçoit d'un génie bienveillant, le chat de la sorcière, des conseils qui lui permettent d'échapper à tous les piéges, et des talismans qui la protégent dans sa fuite. La yaga-baba poursuit sa victime; une course formidable s'engage, le mortier bondit, dévore l'espace, la jeune fille jette derrière elle une serviette magique qui se change en un large fleuve. La yaga-baba retourne chez elle frémissante de rage; elle ramène ses troupeaux de bœufs, leur fait boire la rivière et poursuit son chemin. La jeune fille jette son peigne à terre, une forêt touffue s'élève à l'instant; la sorcière s'arrête, et la victime est sauvée.

Tantôt la baba-yaga se plaît à tuer les gens pour les dévorer, tantôt, comme la Méduse antique, elle pétrifie ses ennemis. Le plus souvent elle vit solitaire; mais dans certains récits elle a des filles qu'elle marie et dont elle veut tuer les jeunes époux; prévenus à temps, ils troquent leurs vêtemens contre ceux de leurs femmes, qui périssent à leur place. Quelquefois la baba-yaga renvoie avec des présens les privilégiés qu'elle a daigné épargner. Il est à remarquer que ce personnage bizarre ne figure point dans les récits de la Petite-Russie, tandis qu'on le retrouve sous des formes moins horribles en Bohême et en Pologne. C'est là un curieux argument contre la théorie qui veut isoler la Grande-Russie du monde slave pour la rejeter à tout prix dans le monde touranien. Sans beaucoup de hardiesse, on peut voir dans la baba-yaga la personnification du vent impétueux qui sévit dans les plaines immenses, efface avec son souffle la trace des pas humains et s'arrête comme épuisé à la lisière des grands bois, dont il ne peut entamer les profondeurs. Au témoignage d'un savant mythologue tchèque, M. Erben, la baba-yaga s'appelle parfois la *yaga-bura* (la tempête) (1). Dans la Russie méridionale,

(1) Article *Jezi Baba* dans le *Nauczny slovnik*. Prague 1865.

elle cède la place à la *viedma*, qui se rapproche plus des types fantastiques que nous connaissons.

Le compère de la baba-yaga, c'est *Kochtcheï l'immortel*. Kochtcheï paraît venir du mot russe *kost*, qui signifie *os*; il indique soit la maigreur de cet être malfaisant, soit la vertu qu'il a de dessécher ou de pétrifier ses victimes. Dans une histoire qui rappelle par certains côtés notre *Barbe-Bleue*, la princesse Maria Morevna part pour la guerre, et laisse à son mari les clés du palais en lui recommandant surtout de ne point pénétrer dans certain cabinet mystérieux. Naturellement le prince s'empresse d'ouvrir, et reconnaît dans ce réduit Kochtcheï, l'immortel Kochtcheï; douze chaînes le tiennent attaché aux murailles.

— Aie pitié de moi, donne-moi à boire; voici dix ans que je suis enchaîné ici, s'écrie le misérable.

Le prince cède aux supplications de Kochtcheï, qui, sitôt désaltéré, reprend sa force primitive, brise ses chaînes et s'élance en vomissant des menaces de vengeance contre la femme de son bienfaiteur. Le prince part à la recherche de Maria Morevna : Kochtcheï le poursuit sur son coursier, enlève Maria Morevna; son mari la délivre, mais Kochtcheï le saisit et l'enferme dans un tonneau, qu'il précipite au fond de la mer. Il en sort, grâce au secours d'oiseaux merveilleux, traverse trois fois neuf contrées, arrive dans le troisième royaume; là il rencontre la yaga-baba, lui dérobe une jument merveilleuse, qui atteint le cheval de Kochtcheï. Un duel formidable s'engage; la jument du prince brise d'une ruade la tête de Kochtcheï; son maître l'achève avec sa massue, le brûle sur un bûcher et jette ses cendres au vent. Kochtcheï l'*immortel* finit le plus souvent par être tué; mais il a la vie dure, il le sait et défie ses adversaires.

— Où est ta mort? lui demande un de ses ennemis, le prince Ivan.

— Ma mort? Elle est là-bas sur un chêne. Sur ce chêne, il y a une cassette, dans la cassette un lièvre, dans le lièvre un canard, dans le canard un œuf, — dans cet œuf est ma mort.

Et voilà le prince parti à la recherche de cet œuf fatal. Chemin faisant, il rencontre divers animaux auxquels il sauve la vie : un loup, un corbeau, un poisson. Il trouve le chêne et la cassette : la cassette ouverte, le lièvre se sauve, le loup court après et le saisit; un canard sort de ses entrailles et s'envole, le corbeau le rattrape dans les airs. Le prince fouille les entrailles du canard, prend l'œuf; mais il a la malheureuse idée de le laver dans la mer; l'œuf tombe au fond des eaux. Le poisson le rapporte : Ivan le brise; Kochtcheï meurt. Explique qui pourra le sens mystérieux du récit. Cette mort de Kochtcheï, qu'il faut poursuivre à travers tous les élémens, avec le concours des auxiliaires les plus divers, n'est-ce pas le symbole du mythe lui-même? Il se dérobe à travers les élémens; il faut pour l'atteindre la vitesse du loup, le vol de l'oiseau, les nageoires du poisson, — et quand enfin vous avez brisé

l'œuf, tué Kochtcheï, saisi le mythe, il vous échappe pour reparaître sous une autre forme, — car lui aussi, il est immortel.

A défaut de Kochtcheï, le conte russe ne manquerait pas de sinistres personnages prêts à jouer son rôle. Tel est par exemple le *Licho*. Il se présente sous les traits d'une horrible vieille, toujours prête à dévorer ceux qui viennent la visiter. Comme le cyclope de l'antiquité, elle n'a qu'un œil; un malin forgeron parvient à crever cet œil, et, comme Ulysse chez Polyphème, il s'enfuit non pas en se cramponnant au ventre du bélier, mais en s'enveloppant de sa pelisse et en se traînant à quatre pattes. Ailleurs le mal s'appelle encore *Gore* (malheur), *Beda* (misère), *Nujda* (le besoin). Il s'attache à ses victimes et ne les lâche plus; l'imagination effarée du moujik multiplie à loisir le nombre de ces êtres dangereux. Les jours néfastes, le vendredi par exemple (*Piatnitsa*), sont considérés comme de vivantes créatures. C'est là une curieuse association d'idées chrétiennes et de réminiscences païennes. Dans les contes où apparaissent l'esprit des eaux, le *Vodiany*, et le *Liechy*, esprit des bois, les souvenirs du paganisme dominent entièrement.

L'un des chapitres les plus intéressans de M. Ralston est celui qu'il a consacré au vampirisme. La croyance aux vampires est une superstition essentiellement slave. M. Littré, dans son savant dictionnaire, signale le mot *vampire* comme venu de l'Allemagne au siècle dernier, mais n'étant pas d'origine germanique. C'est en effet un mot slave que nous trouvons dans les langues russe, tchèque et polonaise sous la forme *oupir*, d'où l'on peut déduire une forme archaïque *vompir*. Cette croyance, familière à différens peuples, s'est développée dans les pays où la race slave a vécu, où l'histoire révèle son influence, chez les Grecs, les Albanais, dans l'Allemagne orientale. Dans la Russie-Blanche et la Petite-Russie, le vampirisme est surtout populaire. Un être humain qui a exercé en son vivant le métier de sorcier, qui s'est tué, qui a été maudit par l'église ou par ses parens, prend un lugubre plaisir à se rappeler par des apparitions ou des persécutions bizarres au souvenir de ceux qui l'ont connu sur la terre. Celui qu'un vampire a fait périr peut lui-même se transformer en vampire. Un cadavre sur lequel un chat a sauté, un corbeau volé devient l'hôte du démon. Le vampire épouvante les paysans par ses cris nocturnes, guette dans les carrefours les voyageurs attardés, pénètre dans les *izbas* pour y sucer le sang des enfans endormis. Si ses mains sont devenues inertes pour être restées trop longtemps croisées dans le tombeau, il a recours à ses dents, dures comme l'acier, qui lui servent à ronger tous les obstacles. En répandant à l'avance du sel en poudre sur le sol de l'*izba*, on peut suivre jusqu'au tombeau, qu'il regagne au chant du coq, la trace de ce sinistre rôdeur. Grâce à Dieu, on sait comment le détruire : il faut le transpercer avec un bâton de tremble qu'on enfonce d'un seul coup dans son ventre; un autre coup le ramènerait à la vie.

Est-ce à dire que ces êtres néfastes, — sorcières, géans malfaisans, esprits des eaux et des bois, vampires, — occupent seuls l'imagination du paysan russe, et qu'elle n'ait pas rêvé de plus bienfaisantes créatures? Non assurément. Nous rencontrons dans les contes russes maintes figures d'adorables princesses, de rois vaillans, d'animaux compatissans aux misères de l'homme, d'êtres surnaturels qui luttent victorieusement contre le mal, guérissent les blessures des vaincus et rappellent les morts à la vie. Dans des régions lointaines, la nature a dissimulé deux sources d'eaux merveilleuses, l'*eau morte,* qui cicatrise les plaies les plus profondes, l'*eau vivante,* qui rend la force et la jeunesse. L'oiseau de feu, *Jar Ptitsa,* se plaît à seconder les entreprises des amans. Ses plumes brillent comme de l'or, ses yeux comme du cristal : il demeure dans une cage dorée; mais il n'y est point enfermé. Pendant la nuit, il s'envole dans les jardins, que ses ailes éclairent de mille feux. Une seule de ses plumes suffit à illuminer une chambre tout entière. Il s'endort au lever du jour, et ne se réveille qu'au coucher du soleil. L'oiseau de feu, — que je soupçonne de n'être pas sans quelque analogie avec la lune, — appartient au monde de la fantaisie; mais il est plus d'un conte consacré aux aventures des animaux où le mythe doit être aussi peu cherché que dans les fables de Krylov ou de La Fontaine. Parmi ces récits, il en est de fort amusans et qui font grand honneur à l'*humour* du paysan russe. Quels bons tours le chat et le renard jouent aux animaux les plus redoutés, par exemple au loup et à l'ours! Le faible triomphant du fort par la ruse, c'est là un thème bien fait pour tenter l'imagination populaire. Dans son instinct égalitaire, le peuple va jusqu'à donner le plus beau rôle au paysan imbécile, nigaud (*durak*), à celui que tous ont méprisé, insulté, battu, et qui finit par accomplir des merveilles de bravoure, de sagesse, par épouser une belle princesse et par régner sur un grand royaume. Il y a là, ce semble, un côté démocratique, sur lequel M. Ralston n'a peut-être pas suffisamment insisté.

Je voudrais maintenant donner une idée du conte russe en citant l'un des plus curieux et des meilleurs qu'ait produits la littérature populaire. Voici l'histoire de *la Belle Vasilissa.*

Dans un certain royaume vivait un marchand. Il vécut marié douze années; mais il n'avait qu'une fille, la belle Vasilissa. Elle avait huit ans quand sa mère mourut. Sur son lit de mort, la femme du marchand appela sa fille, tira de son lit une poupée, la lui donna et lui dit : — Chère Vasilissa, écoute mes dernières paroles, et sois-y obéissante. Je vais mourir : avec ma bénédiction maternelle, je te lègue cette poupée. Garde-la toujours, ne la montre à personne; si quelque malheur t'arrive, donne à manger à ta poupée et demande-lui conseil. Une fois nourrie, elle t'indiquera un remède contre tes soucis. — Là-dessus, la mère embrassa son enfant, et mourut.

Après la mort de sa femme, le mari la pleura pendant le temps convenable, puis il se mit à songer à se remarier. Il était riche; une certaine veuve captiva son cœur; elle était d'un âge raisonnable, et avait deux filles du même âge que Vasilissa. Elle devait être tout ensemble une bonne maîtresse de maison et une mère expérimentée. Le marchand épousa donc la veuve; mais il s'était trompé, il ne trouva point en elle une bonne mère pour Vasilissa. Vasilissa était la plus jolie fille du village; sa belle-mère et ses belles-sœurs devinrent jalouses de ses charmes et lui imposèrent toute espèce de travaux. Elles espéraient que le travail la ferait maigrir, que le soleil et le vent hâleraient son teint. La vie lui était devenue à charge. Vasilissa supportait tout avec résignation; chaque jour, elle devenait plus brillante et plus fraîche; au contraire la belle-mère et ses filles maigrissaient et se fanaient de dépit, bien qu'elles restassent toujours assises, les bras croisés, comme de grandes dames.

Comment tout cela arrivait-il? C'était la poupée de Vasilissa qui l'aidait. Sans cette aide, comment Vasilissa serait-elle venue à bout de tous ses travaux? Elle ne mangeait jamais toute sa nourriture; elle gardait le morceau le plus délicat pour sa poupée. La nuit, tandis que tout le monde dormait, elle s'enfermait dans sa chambrette, et elle régalait sa poupée en lui disant : — Mange, petite, mange; aide-moi dans ma détresse. Je vis dans la maison de mon père; mais je ne sais jamais ce que c'est que le plaisir; ma méchante belle-mère veut me faire quitter la lumière du monde. Indique-moi le moyen de rester en vie. Que dois-je faire?

La poupée mangeait, puis elle lui donnait des avis, la consolait dans son chagrin, et le jour suivant elle faisait tout le travail de Vasilissa. La jeune fille n'avait qu'à se divertir à l'ombre en cueillant des fleurs; toute sa besogne était finie à temps. Les lits étaient faits, les seaux remplis, les choux lavés, le poêle allumé. En outre la poupée indiquait à Vasilissa des herbes qui la préservaient du hâle. Elle vivait heureuse avec sa poupée.

Plusieurs années s'écoulèrent. Vasilissa grandit et arriva en âge d'être mariée. Tous les jeunes gens du village demandèrent sa main; personne ne fit attention aux filles de sa belle-mère. Celle-ci devint plus méchante que jamais. Elle répondait à tous les prétendans : — Nous ne marierons pas la cadette avant les aînées. — Et après avoir expédié les prétendans, elle battait Vasilissa pour soulager son dépit.

Il arriva une fois que le marchand eut à quitter sa maison pour affaires pendant un certain temps. La belle-mère alla vivre dans une autre maison. Près de cette maison, il y avait une forêt épaisse; dans une clairière de cette forêt s'élevait une izba. Dans cette izba vivait une baba-yaga. Elle ne laissait personne approcher de sa demeure; elle dévorait les gens comme des poulets.

Une fois installée dans sa nouvelle demeure, la femme du marchand envoyait sans cesse Vasilissa dans la forêt, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre; mais la jeune fille revenait toujours saine et sauve, la poupée lui indiquait le chemin, et ne la laissait jamais aller près de la demeure de la baba-yaga.

La saison d'automne arriva. Un certain soir, la belle-mère distribua leur tâche à ses trois filles : à l'une de la dentelle, à l'autre des chaussures à tricoter, à Vasilissa de la toile à tisser. Elle emporta successivement toutes les lumières de la maison, ne laissant qu'une chandelle allumée dans la chambre où les jeunes filles travaillaient, et elle alla se coucher. Les jeunes filles travaillaient, travaillaient : la chandelle eut besoin d'être mouchée; l'une des filles prit les mouchettes, et d'après les ordres de sa mère elle éteignit la bougie, comme par accident.

— Que faire maintenant? dirent les jeunes filles. Il n'y a point une étincelle de feu dans la maison, et notre tâche n'est pas finie. Il faut aller chez la baba-yaga lui demander de la lumière!

— Mes épingles me donnent assez de lumière, dit la dentellière.

— Je n'irai point, répondit la tricoteuse, mes aiguilles me donnent assez de lumière.

— Vasilissa, il faut que tu ailles chercher de la lumière, crièrent-elles toutes deux; va chez la baba-yaga. — Et elles poussèrent Vasilissa hors de la salle.

Elle monta dans son réduit, mit devant la poupée un souper qu'elle avait préparé d'avance. — Mange, petite, et exauce ma prière; on m'envoie chez la baba-yaga pour chercher de la lumière; elle me dévorera.

La poupée soupa; ses yeux brillèrent comme des lumières. — Ne crains rien, chère Vasilissa. Va où l'on t'envoie. Prends seulement bien soin de me garder toujours avec toi. Tant que je serai avec toi, il ne t'arrivera aucun mal chez la baba-yaga.

Vasilissa se prépara, mit la poupée dans sa poche, fit le signe de la croix, et s'en alla dans la forêt profonde.

Elle marche en tremblant. Tout à coup un cavalier passe au galop. Il est blanc, vêtu de blanc; il monte un cheval blanc, avec des harnais blancs. Le jour commence à luire.

Elle continue sa marche : un second cavalier passe; il est rouge, vêtu de rouge, monté sur un cheval rouge; le soleil se lève.

Vasilissa marcha toute la nuit et le jour suivant; le soir seulement, elle atteignit la clairière où s'élevait la demeure de la baba-yaga. Une palissade d'ossemens humains l'entourait; elle était surmontée de crânes où les yeux étaient restés; les montans des portes étaient des tibias humains, les loquets des bras; en guise de serrure, il y avait une bouche garnie de dents aiguës.

Vasilissa était hors d'elle-même de terreur; elle se tenait immobile, comme rivée au sol. Tout à coup un autre cavalier passa; il était noir,

tout vêtu de noir, monté sur un cheval noir. Il arriva en galopant jusqu'à la porte de la baba-yaga, et disparut comme s'il s'était enfoncé dans la terre. La nuit tomba, mais l'obscurité ne dura pas longtemps; les yeux des crânes se mirent à briller, et toute la clairière devint aussi lumineuse qu'en plein midi. Vasilissa frémit de terreur; cependant elle s'arrêta où elle se trouvait, ne sachant de quel côté s'enfuir. Bientôt elle entendit dans toute la forêt un bruit épouvantable. Les arbres craquaient, les feuilles sèches frémissaient; de la forêt sortit la baba-yaga; elle était assise dans un mortier; elle le faisait marcher avec un pilon, elle effaçait ses traces avec un balai; elle arriva jusqu'à la porte, flaira l'air tout autour d'elle et s'écria : — Hum! hum! ça sent la chair russe. Qui est ici?

Vasilissa, horriblement effrayée, s'avança vers la sorcière, s'inclina profondément, et dit : — C'est moi, la mère; mes belles-sœurs m'ont envoyée pour vous demander de la lumière.

— Fort bien, dit la baba-yaga. Si tu veux venir avec moi un instant et faire un petit travail pour moi, je te donnerai de la lumière. Sinon, je te mangerai. — Elle se tourna alors vers la porte en criant : — Palissade solide, sépare-toi! large porte, ouvre-toi!

La porte s'ouvrit, et la baba-yaga entra en sifflant; Vasilissa la suivit, tout se referma. Quand elles furent entrées dans la salle, la baba-yaga s'étendit tout de son long et dit à Vasilissa : — Tire ce qui est dans le four, j'ai faim.

Vasilissa alluma une torche à l'un des crânes de la palissade, tira les mets du poêle, et les servit à la baba-yaga. Il y en avait au moins pour douze personnes. Puis elle sortit de la cave du *kvas*, de l'hydromel, de la bière et du vin. La sorcière but tout, mangea tout. Elle ne laissa à la jeune fille que des miettes, une croûte de pain, un morceau de cochon de lait.

La baba-yaga se coucha et dit : — Quand je sortirai demain matin, aie bien soin de nettoyer la cour, de balayer la maison, de cuire le dîner, de préparer le linge. Puis va au grenier, prends quatre sacs de blé et retires-en tous les grains étrangers. Que tout cela soit fait à temps, sinon je te mangerai.

Après avoir donné ces ordres, la baba-yaga se mit à ronfler. Vasilissa servit à sa poupée les restes du souper, fondit en larmes, et lui dit : — Maintenant, petite, mange et écoute ma prière. La baba-yaga m'a imposé une rude besogne, et elle me menace de me manger, si je ne fais pas tout. Viens à mon secours.

La poupée répondit : — Ne crains rien, belle Vasilissa. Soupe, dis tes prières, et va dormir. La nuit porte conseil.

Vasilissa s'éveilla de grand matin, mais la baba-yaga était déjà debout. La jeune fille regarda par la fenêtre. La lumière des yeux s'éteignait dans les crânes. Tout à coup apparut un cavalier blanc, et tout

s'illumina. La baba-yaga sortit dans la cour et siffla; un mortier, un pilon et un balai arrivèrent devant elle. Le cavalier rouge apparut, le soleil se leva. La baba-yaga s'assit dans le mortier et sortit de la cour dirigeant sa course avec le pilon, effaçant ses traces avec le balai.

Vasilissa resta seule. Elle examina la maison de la baba-yaga, s'étonna de l'abondance qui y régnait en toute chose, et se demanda avec inquiétude par quelle besogne elle devait commencer. Elle leva les yeux, tout était déjà fait; la poupée avait nettoyé le blé jusqu'au dernier grain. — Ah! tu m'as sauvée, s'écria Vasilissa, tu m'as arrachée au danger!

— Tout ce que tu as à faire maintenant, c'est de préparer le dîner, répondit la poupée en se glissant dans la poche de Vasilissa. Prépare-le pour l'amour de Dieu, et prends quelque repos.

Vers le soir, Vasilissa mit la table, et attendit la baba-yaga. Le jour baissa, le cavalier noir apparut un instant à la porte, tout devint sombre; seuls les yeux des crânes brillèrent. Les arbres commencèrent à craquer, les feuilles à bruire. La sorcière arriva. Vasilissa sortit à sa rencontre.

— Tout est fait? demanda la yaga.

— Regarde par toi-même, répondit Vasilissa.

La baba-yaga examina tout, et, furieuse de n'avoir rien à reprendre, elle dit : — Bien! bien! fort bien! — Puis elle cria : — Mes serviteurs, amis zélés, voici du grain à moudre.

Trois paires de mains apparurent, ramassèrent le blé et l'emportèrent. La sorcière soupa, se mit au lit et donna de nouveaux ordres à Vasilissa. — Fais exactement ce que tu as fait hier, seulement prends dans le grenier la graine de pavot qui s'y trouve, et nettoie-la grain à grain de la terre qu'on y a mêlée par méchanceté.

La vieille se tourna vers le mur pour ronfler, et Vasilissa se mit à servir sa poupée. La poupée mangea, et répéta à Vasilissa ce qu'elle lui avait dit la veille. — Prie Dieu, et va dormir. La nuit porte conseil. Tout sera fait, chère Vasilissa.

Le lendemain matin, la baba-yaga sortit de nouveau dans son mortier; Vasilissa et sa poupée se mirent immédiatement à l'œuvre. La sorcière revint, regarda tout, et s'écria : — Mes fidèles serviteurs, amis zélés, pressez la graine de pavot pour en faire de l'huile.

Trois paires de mains apparurent, saisirent la graine de pavot et l'emportèrent. La baba-yaga se mit à table. Elle mangeait; Vasilissa se tenait silencieuse auprès d'elle.

— Pourquoi ne parles-tu pas? lui demanda la sorcière; on te dirait muette.

— Je n'ose pas, répondit Vasilissa; mais, si tu le permets, j'ai quelque chose à te demander.

— Demande, mais toute question ne porte pas bonheur; qui sait trop vieillit vite.

— Je veux seulement t'interroger sur quelque chose que j'ai vu.

Quand je venais ici, un cavalier a passé sur un cheval blanc, il était blanc lui-même et vêtu de blanc. Qui était-ce?

— C'était mon jour brillant, répondit la baba-yaga.

— Ensuite a passé un autre cavalier sur un cheval rouge, il était rouge et vêtu de rouge. Qui était-ce?

— C'était mon soleil rouge.

— Et qui était le cavalier noir qui passa près de moi juste à votre porte?

— C'était ma nuit noire; tous sont mes serviteurs. — Vasilissa pensait aux trois paires de mains, mais elle ne dit rien.

— Pourquoi ne demandes-tu plus rien? dit la baba-yaga.

— C'est assez, la vieille, tu as dit toi-même : Qui sait trop vieillit vite.

— Tu as bien fait de ne parler que de ce qui se passe hors de chez moi. J'aime à laver mon linge sale en famille; quant aux gens curieux,... je les mange. Maintenant une question. Comment fais-tu la besogne que je t'impose?

— La bénédiction de ma mère m'assiste, répondit Vasilissa.

— Eh! eh! qu'est-ce que cela? Sors de chez moi, créature bénie! Je n'ai pas besoin de gens bénis chez moi. — Elle poussa Vasilissa hors de chez elle, la mit à la porte, prit un des crânes de la clôture, le ficha sur un bâton, le lui donna en disant : — Prends ceci, c'est une lumière que tu peux porter à tes belles-sœurs. C'est, je pense, ce qu'elles t'ont envoyée chercher.

Vasilissa partit en courant éclairée par le crâne, qui ne s'éteignit qu'aux premières lueurs de l'aube; le lendemain du second jour, elle arriva à la maison. Au seuil de la porte, elle eut envie de jeter le crâne. — Sans doute, pensait-elle, on n'a plus besoin de lumière à la maison. — Mais une voix creuse sortit du crâne, disant : — Ne me jette pas! porte-moi à ta belle-mère.

Elle regarda la maison, et, ne voyant de lumière à aucune fenêtre, elle se résolut à prendre le crâne avec elle. Pour la première fois de sa vie, elle fut cordialement reçue par sa belle-mère et ses belles-sœurs, qui lui dirent que depuis son départ elles n'avaient pas eu une étincelle de feu à la maison. Elles n'avaient pu allumer aucun briquet, et les lumières qu'elles apportaient de chez le voisin s'éteignaient dès qu'elles entraient dans la maison. — Peut-être ta lumière tiendra-t-elle, dit la mère. — Et on apporta le crâne dans la chambre; mais les yeux se mirent à les regarder de telle manière, à lancer de tels éclairs! Elles voulaient se cacher; partout les yeux les suivirent. Le matin, elles furent entièrement réduites en cendre. Vasilissa seule fut sauvée, et peu de temps après le roi du pays, qui passait par là, devint amoureux d'elle et l'épousa.

LOUIS LEGER.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.